3 1761 00248167 8

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE ET LA CIVILISATION DE L'ANCIENNE ÉGYPTE

PAR

J. LIEBLEIN

178621
14.3.23

LEIPZIG
J. C. HINRICHS'SCHE BUCHHANDLUNG

CHRISTIANIA
ALB. CAMMERMEYERS FORLAG

COPENHAGUE
GYLDENDALSKE BOGHANDEL
NORDISK FORLAG

1914

Imprime ie August Pr s, Leipzig.

TABLE DES MATIÈRES.

Page

Introduction 1

Règne thinite.

Ie et IIe dynasties 8

Règne memphitique.

IIIe—VIIIe dynasties 27

Règnes collatéraux d'Hérakléopolis et de Thèbes.

IXe—XIe dynasties 49

Le premier empire thébain.

XIIe dynastie 2268—2108 a. J. C. 66

Temps des Hyksos 2108—1490 a. J. C.

Les dynasties XIII—XVII 101

L'empire national restitué.

Les rois thébains de la XVIIIe dynastie 156

Le nouvel empire thébain.

La XVIIIe dynastie, 1490—1231 a. J. C. 193

La XIXe dynastie, 1231—1022 a. J. C. 317

Les dynasties XX—XXVI. Avec un tableau. 356

L'origine et la propagation de la civilisation égyptienne.

Observations préliminaires 385

Invention de l'écriture alphabétique 389

Les relations entre l'Égypte et l'Asie occidentale avec l'Europe limitrophe 399

L'Héritage de la civilisation égyptienne passe aux Grecs.

1. L'architecture, la sculpture, la peinture 436

2. Industrie, métiers, labourage, pâturage 456

Epilogue par Severin Lieblein et Wilhelm Schencke . . . 465—476

Introduction.

L'Égypte est un des plus anciens états que l'histoire connaisse. Avec Ménès son premier roi commence sa véritable histoire. Celui-ci régna environ l'an 4000 a. J. C., ou pour mieux préciser le temps, son avénement au trône eut lieu l'an 3893 a. J. C., comme nous le verrons dans la liste suivante des rois égyptiens, enrégistrés dans trente dynasties avec leurs années de règne respectives. Il y a 40 ans déjà que j'ai dressé cette liste et depuis je l'ai toujours trouvée confirmée par mes recherches chronologiques presque continuelles; du moins elle n'a été réfutée par aucune critique sérieuse, tout au contraire elle a reçu une confirmation éclatante par des trouvailles dernières. Cependant je ne veux nullement affirmer qu'elle soit absolument exacte dans toutes ses parties, mais seulement que nous avons ici restitué la chronologie que les historiens égyptiens, à l'époque de Manéthon, c'est-à-dire au 3e siècle a. J. C. avaient adoptée pour les annales de leur pays.

Voici la liste:

Ie dynastie,	8 rois Thinites dont Ménès était le premier,	régna	263	ans	3893—3630
IIe —	9 Thinites,	—	302	-	3630—3328
IIIe —	9 Memphites,	—	214	-	3328—3114

IVe dynastie,	8	Memphites,	régna	284 ans	3114—2830
Ve —	9	Éléphantins,	—	218 -	2830—2612
VIe —	6	Memphites,	—	198 -	2612—2414
VIIe —	70	Memphites,	—	70 jours	2414—2414
VIIIe —	27	Memphites	—	146 ans	2414—2268
XIIe —	7	Diospolites	—	160 -	2268—2108

			Manéthon	
Amenemha I	29 ans	2288—2259		
Usertesen I	46 ans	2268—2222	46 ans	2268—2222
Amenemha II	42 -	2226—2184	38 -	2222—2184
Usertesen II	58 -	2194—2136	48 -	2184—2136
Usertesen III	37 -	2165—2128	8 -	2136—2128
Amenemha III	42 -	2161—2119	8 -	2128—2120
Amenemha IV	8 -	2120—2112	8 -	2120—2112
Sebeknofre	4 -	2112—2108	4 -	2112—2108

XIVe dynastie, 76 Khoites,

(sous les Hyksos) régna 184 ans 2108—1925 [1]

XVe dynastie, 6 rois Hyksos, régna 284 ans 1925—1641

Salatis	régna	19 ans	1925—1906
Bnon	—	44 -	1906—1862
Pakhnan-(Apophis I)	—	61 -	1862—1801
Staan	—	50 -	1801—1751
Arkles-(Janias-Jan(re))	—	49 -	1751—1702
Aphobis-(Apophis II)	—	61 -	1702—1641

Les longs règnes semblent indiquer que plusieurs rois Hyksos dont les noms sont inconnus ont régné contemporainement avec les 6 rois nommés qui représentent la série chronologique.

XVIIe dynastie, Hyksos et Diospolites, 151 ans 1641—1490

Contemporainement avec les Hykos:

a. Diospolites régnèrent comme rois locaux à Thebes . . . . . 43 ans 1641—1598

b. Diospolites pendant la guerre rude et de longue durée dont Manéthon parle (Josephus contra Apionem I, 14, 24) . . . . . 108 ans 1598—1490

[1] Une année civile doit être ici retranchée pour avoir l'an Julien véritable.

XVIIIe dynastie, 16 Diospolites, régna 259 ans 1490—1231

Ahmès	régna jusqu'à l'an		1490
Amenhotep I	régna	13 ans	1490—1477
Thotmès I et Thotmès II	—	21 -	1477—1456
Hatshepsu	—	22 -	1456—1434
Thotmès III	—	70 -	1456—1386
Amenhotep II et Thotmès IV	—	31 -	1386—1355
Amenhotep III	—	37 -	1355—1318
Amenhotep IV	—	32 -	1318—1286
Les derniers rois de la dynastie	—	55 -	1286—1231

XIXe dynastie, Diospolites, régna 209 ans 1231—1022

Ramsès I	régna jusqu'à l'an		1231
Seti I	régna	51 ans	1231—1180
Ramsès II	—	66 -	1180—1114
Menephthès	—	20 -	1114—1094
Ramsès (celui de la stèle de Bentresht)	—	60 -	1094—1034
Seti II, Amenmésès et Siptah	—	12 -	1034—1022

XXe dynastie, Diospolites, régna 135 ans 1022—887

Ramsès III	régna	32 ans	1022—990
Ramsès IV	—	6 -	990—984
Ramsès V	—	4+x	984—979
Ramsès VI—IX	—	15 ans	979—964
Ramsès X Noferkaré	—	19 -	964—945
Ramsès XI	—	5 -	945—940
Ramsès XII Khamus	—	27 -	940—913
Panreshnès, fils royal, et Horus, petit-fils royal	—	26 -	913—887

XXIe dynastie, Tanites, régna 114 ans 887—773

Smendès	régna	26 ans	887—861
Psusennès I	—	46 -	861—815
Neferkherès	—	4 -	815—811
Amenophthis	—	9 -	811—802
Osokhor (Osorkon II de la XXIIe dynastie)	—	6 -	802—796
Psinakhès	—	9 -	796—787
Psusennès II	—	14 -	787—773

XXIIIe dynastie, Tanites,	régna	89 ans	773—684
Petubastis	régna	40 ans	773—733
Osorkho (Osorkon III de la XXIIe dynastie)	—	8 -	733—725
Psammus	—	10 -	725—715
Zet	—	31 -	715—684
XXIVe dynastie, Bocchoris,	régna	6 ans	684—678
XXVIe — 9 Saïtes,	—	151 -	678—527
XXVIIe — 8 Perses,	—	124 -	527—404[1]
XXVIIIe — Amyrtæus,	—	6 -	404—398
XXIXe — 4 Mendesiens,	—	20 -	398—378
XXXe — 3 Sebennytes,	—	38 -	378—340

Dynasties contemporaines.

Les dynasties qui sont ici placées au dehors de l'ordre chronologique étaient illégitimes ou furent regardées comme telles par l'historien officiel Manéthon. Elles peuvent, selon moi, très bien être insérées dans la file chronologique ainsi:

IXe dynastie, Hérakléopolitains	(109) ou 409 ans	2747—2338
X^e — 19 Hérakléopolitains,	185 ans	2506—2321
XIe — 16 Diospolites,	43 -	2321—2278
Amenemha I	16 ou (29) -	2288—2259
XIIIe dynastie, Diospolites,	453 -	2108—1656[1]
XVIe — Hyksos	511 -	2108—1598[1]
XXIIe — Boubastides,	120 -	950—684
XXVe — Aethiopiens,	40 -	706—666
La somme des règnes illégitimes	1777 ans	

[1] Un an civil retranché.

Cette chronologie égyptienne est basée sur l'ouvrage que le prêtre égyptien Manéthon composa dans la langue grecque sur l'histoire de son pays natal à l'instigation de Ptolemæus Philadelphus. L'ouvrage original est perdu; mais outre quelques extraits nous possédons, sous le nom de Listes royales manéthoniennes, une énumération des Pharaons égyptiens depuis les temps les plus reculés jusqu'aux plus récents, divisés en 30 dynasties avec indication des années de règnes des rois et des dynasties.

Ces listes sont cependant toutes, une seule exceptée, altérées surtout par les harmonistes chrétiens qui inutilement ont essayé de mettre la chronologie égyptienne d'accord avec celle de la Bible. La rédaction la seule vraie est celle que Julius Africanus nous a laissée et qui porte son nom. Elle est la première et la plus ancienne de toutes les rédactions que nous connaissions et nous donne certes les chiffres manéthoniens sans changement; la seule erreur que l'on y trouve est qu'elle énumère toutes les 30 dynasties, comme si elles étaient consécutives, dans une seule série continuelle. Nous avons une preuve positive et de l'exactitude des chiffres d'Africanus et de l'erreur qu'il a commise en regardant toutes les 30 dynasties comme successives. Lorsque nous additionnons les années de règnes de toutes les 30 dynasties, telles qu'elles se trouvent chez Africanus, sans en changer un seul chiffre, nous avons la somme de . . . . . 5332 ans

Si nous en retirons la somme des années de règnes des dynasties que j'ai depuis longtemps regardées comme illégitimes . . . . . 1777 -

il nous reste . . . . . 3555 ans

appartenant par conséquent aux dynasties légitimes qui se suivirent l'une après l'autre. 3555 ans! c'est bien curieux. Un ancien récit qui sans aucun doute est véritablement manéthonien nous apprend expressément que l'empire égyptien depuis Ménès, le premier roi de la I^e^ dynastie jusqu'à Nektanebos, le dernier roi de la XXXe avait duré exactement 3555 ans. Ce sont ces mêmes 3555 ans que Böck, Bunsen, Lepsius et d'autres chronologues modernes, malgré tant d'artifices, de corrections et d'émendations critiques, inutilement ont essayé de retrouver, mais que, à mon grand étonnement, j'ai obtenus tout simplement en prenant les chiffres tels qu'Africanus les donne sans le moindre changement. C'est donc Mantho redivivus que nous avons devant nous dans la rédaction d'Africanus, si nous mettons les dynasties illégitimes au dehors de la série chronologique. Je crois donc être d'accord avec Manéthon, quand je place l'avénement de Ménès l'an 3893 a. J. C. et la fin du règne de Nektanebos l'an 340 a. J. C. qui d'ailleurs est certaine; car 3555 ans égyptiens sont 3553 ans Juliens.

Cependant il n'est pas du tout impossible que Manéthon lui-même ait pu commettre des erreurs, de sorte que ses noms et chiffres ne soient pas toujours infaillibles. Mais, vu les sources d'où il a puisé, il est à présumer qu'il a raison en général et à tout prendre autant que l'imperfection humaine le permette. Que les prêtres et savants égyptiens avec soin et assiduité aient étudié l'histoire de leur pays et l'aient tenue en grand honneur, nous en avons un témoignage dans la grande foule d'inscriptions historiques et biographiques, dans les innombrables généalogies et les listes de rois en ordre chronologique qu'ils nous

ont laissées. Je veux notamment citer le célèbre Papyrus royal de Turin qui contient ou plutôt contenait — car la plus grande partie est malheureusement perdue, — un dénombrement complet de tous les rois égyptiens, partagés en dynasties avec l'indication, en ans, mois et jours, du temps de règne pour chaque roi et chaque dynastie. Comme les listes royales d'Abydos et de Sakkarah, le Papyrus royal provient probablement de la XIXe dynastie, et il montre qu'une école historique en Egypte, pendant ce temps, c'est-à-dire environ l'an 1200 a. J. C., s'empressait de faire ordonner les annales du royaume dans un système fix. Ces documents et d'autres pareils étaient sans doute à la disposition de Manéthon qui, comme prêtre égyptien, avait une connaissance intime de la littérature égyptienne. J'aurai plus tard l'occasion de démontrer en détail que Manéthon est en harmonie parfaite avec les documents nommés, et de plus, comme nous avons des preuves que la chronologie de Manéthon se trouve d'accord avec les phénomènes célestes, p. ex. les levers héliaques de Sothis, cette chronologie doit être généralement vraie même dans un sens absolu. Je crois donc que Manéthon est un guide sûr; seulement il faut le comprendre et le suivre fidèlement.

Règne thinite.

Ie et IIe dynasties.

Après avoir fixé la chronologie qui pour ainsi dire peut être regardée comme le sqelette de l'histoire, je reprends le récit historique.

Ménès n'est pas un héros fabuleux, mais un roi véritablement historique. Il fut le premier roi de l'Égypte entière, nommé comme tel par tant de documents indépendants: Hérodote, Manéthon, le Papyrus royal de Turin et les listes hiéroglyphiques de rois, de sorte que la vérité n'en peut être mise en doute, et elle est de plus aujourd'hui confirmée par la découverte récente des tombeaux de Ménès et de ses successeurs immédiats. La civilisation égyptienne était cependant plus ancienne et a dû commencer à se développer longtemps avant que Ménès ne pût réunir les petits états dans un seul royaume de l'Égypte totale. Car les monuments dans les environs de l'ancienne Memphis, les pyramides colossales et les tombeaux avec leurs tableaux parfaitement executés, ainsi que leurs belles inscriptions hiéroglyphiques, en peu de mots, les restes admirables d'une ancienne culture, dans la Moyenne-Égypte, qui s'est développée pendant des temps immémoriaux, supposent une longue évolution très ancienne, peut-être d'une durée

de milliers d'années. Les sages égyptiens essayèrent plus tard de remplir cette époque vide en plaçant avant Ménès plusieurs dynasties de dieux et de demi-dieux à qui ils attribuèrent un règne d'environ 18 000 ans. Ce chiffre est probablement trop considérable; mais on peut déjà d'avance présumer qu'un long laps de temps devait s'écouler avant que l'Égypte ne pût passer de la culture de l'âge de pierre, dont on a trouvé des traces en Égypte comme partout ailleurs, au haut degré de civilisation que nous rencontrons dans la IIIe et la IVe dynasties. Et chose assez remarquable, ce progrès a eu lieu dans le pays lui-même et n'a pu être importé du dehors, puisque dans aucun autre pays du monde on n'a découvert les traces d'une civilisation ancienne qui puisse être comparée avec celle de l'Égypte. La civilisation babylonienne était peut-être aussi ancienne et avait peut-être aussi atteint le même degré, mais elle était d'une autre nature et dans beaucoup de choses si différente de l'égyptienne que l'une ne pouvait dériver de l'autre du moins directement ou dans la forme parfaite que nous rencontrons sur les monuments du Nil et de l'Euphrate. Il est pourtant bien possible que les deux civilisations à l'origine aient jailli de la même source ou que plus tard elles aient eu des relations fréquentes l'une avec l'autre; mais c'est une toute autre chose dont je parlerai plus tard.

La civilisation dont il est question ici peut, plus étroitement, être caractérisée comme méso-égyptienne ou héliopolitaine. Elle a été créée et développée, je crois, par le peuple qui habitait la vallée du Nil du 30° jusqu'au 26° Lat. N., c'est-à-dire le pays qui s'étend depuis On-Héliopolis

au nord jusqu'à Abydos au sud, comprenant les villes Khenensu-Hérakléopolis, Schmun-Hermopolis et Khemmis-Panopolis. Ce peuple doit avoir immigré de l'Asie dans une antiquité fort reculée, et les racines de culture qu'il a emportées avec lui du pays natal poussèrent dans la terre fertile et crûrent successivement sous des circonstances favorables, atteignant la haute civilisation qui fleurit si abondamment dans ces contrées.

Au nord, dans les plaines marécageuses du Delta jusqu'à la frontière asiatique, des nomades sémitiques erraient au fur et à mesure d'après les circonstances. Au sud jusqu'à la première cataracte demeurait la population néolithique dont M. de Morgan nous a fait connaître l'existence [1].

Tandis que nous sommes dans l'ignorance quant au temps et à la manière dont la culture méso-égyptienne se frayait passage depuis l'âge de pierre, étant dans un manque absolu d'un monument certain de cette époque là, nous voyons au contraire bien clairement comment et à quel temps la transition eut lieu dans la Haute-Égypte; car ici nous trouvons l'âge de pierre en contact immédiat avec l'âge de cuivre et de bronze. Dans cette partie de l'Egypte un peuple immigrait environ l'an 4000 a. J. C.; il était peut-être apparenté avec les Égyptiens du nord; car il connaissait, bien qu'imparfaitement, l'écriture hiéroglyphique, mais il en différait de beaucoup et était surtout moins civilisé. J'appelle ce peuple les *Égyptiens du sud* à cause de leur parenté supposée avec les Égyptiens du

[1] J. de Morgan, *Recherches sur les Origines de l'Égypte,* Paris 1896—7.

nord, et parceque plus tard ils s'unissaient à eux pour former un seul peuple égyptien.

Les fouilles et les recherches de MM. Amélineau, de Morgan et Petrie, depuis l'an 1894, ont mis au jour et l'âge de pierre et le premier temps historique de l'Égypte. Aux environs de Thèbes, à Negadah, à Tukh et à Ballas, et un peu plus au nord sur la rive gauche du Nil, à Abydos et à El Amrah ces savants ont découvert côte à côte les tombeaux préhistoriques des Aborigènes, appartenant à l'âge de pierre, et les tombeaux des rois des deux premières dynasties historiques.

Les tombes préhistoriques étaient de simples fosses quadrangulaires longues de m. 1.5; le corps enterré était replié, enveloppé dans une peau de bête, couché sur le côté gauche, la tête au sud, le visage tourné vers l'ouest, les genoux recourbés vers la poitrine, les mains pliées vers la bouche. Autour du corps gisaient des armes et des instruments de pierre, de bois, d'os, de corne, — bref des objets caractéristiques de l'âge de pierre. De telles tombes ont été trouvées plus tard aussi à Gebelein, à Meidum, à Giseh et ailleurs, et comme M. de Morgan a découvert des traces de l'âge paléolithique et néolithique à peu près partout en Égypte, il est probable que les Aborigènes, immigrés ou autochthones — qui le sait? — ont occupé toute l'Égypte pendant des temps immémoriaux.

Les tombeaux royaux nous revèlent les premiers temps historiques comme étant la continuation immédiate de l'âge de pierre. Les rois des deux premières dynasties qui y sont enterrés régnaient sans doute sur le peuple immigré environ l'an 4000, qui s'est implanté dans les

Aborigènes de ces contrées, et ils ont ainsi fondé le royaume des Égyptiens du sud. M. de Morgan a découvert à Negadah un tombeau appartenant, selon l'opinion la plus répandue, à Ménès, le premier roi de toute l'Égypte. Ce tombeau forme un parallélogramme rectangulaire, long de 54 m. et large de 27 m., entouré d'un mur épais de m. 4.5; l'intérieur était divisé en 21 chambres, au milieu la plus grande où le corps était enterré. Dans les différentes chambres les objets funéraires étaient distribués: des vases et des cruches en pierre et en argile, des armes et des instruments en pierre, en bois etc. comme dans le plein âge de pierre. Mais on y trouvait aussi — ce qui est bien significatif — des objets en or, en cuivre pur et en bronze, ce qui indique le commencement de l'âge de cuivre et de bronze. M. de Morgan croit que le tombeau appartenait à Ménès et que le peuple immigré dont il était roi serait venu de la Chaldée d'où il aurait apporté l'usage du cuivre et du bronze. Or, il est très probable que ce nouveau peuple a immigré en Égypte et qu'il connaissait les métaux. mais d'où est-il venu, je ne sais pas, et rien n'est encore prouvé. Mais M. de Morgan a raison sans doute quant au possesseur du tombeau de Negadah; car les tombeaux royaux d'Abydos sont de la même construction et appartiennent certainement aux successeurs immédiats de Ménès. M. Amélineau le premier et M. Petrie ensuite ont fait de grandes excavations à Abydos et ont mis en lumière plusieurs tombeaux royaux qui montrent la même transition de l'âge de pierre à l'âge de bronze que le tombeau de Negadah; car dans le mobilier de tous ces tombeaux on trouve la même juxtaposition des objets de ces deux âges.

M. Petrie a donné de bonnes raisons pour penser que les rois de ces tombeaux appartenaient à la Ie et la IIe dynasties. Dans une conférence tenue à University College, Londres, à laquelle j'avais le bonheur d'assister, M. Petrie communiqua à son auditoire la liste suivante dont la première colonne reproduit les noms des Pharaons trouvés dans les tombeaux de Negadah et d'Abydos, la seconde donne les noms royaux de la liste du temple d'Abydos, la troisième les noms des rois de la Ie dynastie manéthonienne:

Aha	= Mena	= Ménès
Zer (?)	= Teta	= Athothis
Ze	= Attha	= Kenkenès
Merneit	= Ata	= Ouenephès
Den	= Hesepi	= Ousaphais
Adab	= Merbep	= Miébis
Mersekha	= Sem-em-ptah	= Semempsès
Qa	= Qabeh	= Bienechès.

L'identité n'est pas également certaine pour tous les noms, mais du moins trois d'entre eux: Den-Ousaphais, Adab-Miébis et Mersekha-Semempsès, peuvent sans beaucoup d'hésitation être regardés comme identiques et c'est assez en vérite pour nous convaincre que les listes de Manéthon sont de véritables documents historiques, et que ses rois étaient des individus qui ont vécu en réalité aussi bien quant à la première dynastie qu'à la dernière. Ménès, le premier roi fut donc enterré à Negadah, mais les rois suivants des deux premières dynasties sont pour la plupart retrouvés à Abydos. Abydos ou plutôt This, sa ville voisine, était probablement dans ces temps anciens la résidence royale; là habitaient, selon la tradition, les deux

premières dynasties qui à cause de cela ont été appelées "Thinites" et où, par conséquent, on pouvait espérer trouver les monuments de ces dynasties; heureusement M. Petrie les y a recueillis à peu près au complet non seulement ceux qui sont relatifs aux huit rois de la I^e dynastie, mais aussi ceux qui sont relatifs à tous les dix-sept rois qu' Africanus a inscrits dans les deux premières dynasties manéthoniennes.

Pour résumer, voici comment je comprends les faits mentionnés. Les Aborigènes égyptiens étaient peut-être apparentés aux Libyens. De l'époque paléolithique ils nous ont laissé presque partout en Égypte des ustensiles de pierre impolis et grossiers; de l'époque néolithique ce sont les simples tombes de Ballas et de Tukh avec leurs corps repliés d'une manière si caractéristique qu'ils ont attiré vivement notre attention. Dans la Moyenne-Égypte, à une ancienne époque indéterminée, ils ont été remplacés par un peuple, sans doute immigré de l'Asie, qui dans sa nouvelle patrie a développé une haute civilisation, peut-être la plus ancienne du monde — c'est-à-dire la civilisation méso-égyptienne avec ses pyramides, son art et son écriture hiéroglyphique, également merveilleuse et par sa forme et son application. Ce peuple, que j'appelle les Égyptiens du nord ou les Méso-Égyptiens, habitait le pays depuis Héliopolis jusqu'à la frontière d'Abydos. Dans la Haute-Égypte les Aborigènes sont remplacés par un autre peuple qui vers la fin de l'âge néolithique immigrait de l'Est dans la vallée du Nil et que j'appelle les Égyptiens du sud. Un de leurs rois fut Ménès qui employa son long règne à conquérir toute l'Égypte et devint par là le fondateur de

l'empire égyptien. Il fut le premier Pharaon de la Ie dynastie et avec lui commencèrent les temps historiques.

Quelles étaient les relations entre les deux peuples, les Égyptiens du sud et les Égyptiens du nord, de même qu'entre la civilisation du sud — l'abydo-thinite — et celle du nord — la méso-égyptienne? On a pensé que la civilisation du sud telle qu'elle se manifeste dans les tombeaux royaux à Negadah et à Abydos, passant de l'âge de pierre à l'âge de bronze, était la civilisation égyptienne dans son commencement et que celle du nord s'était développée par elle et était sa continuation directe. Jusqu'à l'an 1894 l'on ne connaissait encore que les monuments de la Moyenne-Égypte comme les plus anciens, mais comment l'habilité dont les monuments témoignent avait été acquise on ne le savait pas, et l'on se trouvait ici réellement devant un mystère historique. Mais lorsque les tombeaux royaux de Negadah et d'Abydos furent découverts, on crut l'énigme résolue et l'origine de toute la civilisation égyptienne retrouvée dans ces tombeaux. Cependant, une difficulté se présente ici. Il existe une différence si grande entre les deux cultures du sud et du nord que la dernière ne peut avoir reçu son développement de la première d'une façon régulière pendant le temps si court qui les séparait. Les tombeaux royaux nous donnent assez complètement non seulement les rois de la Ie dynastie, mais aussi ceux de la IIe, la civilisation qu'ils nous revèlent doit donc être caractérisée thinite comme les deux premières dynasties sont appelées thinites. Maintenant, depuis la fin de la IIe dynastie jusqu'au temps où commencent les plus anciens monuments que nous connaissions de la civilisation

méso-égyptienne il ne peut se trouver un plus grand intervalle de 40—50 ans, si la pyramide de degré à Sakkarah appartenait à Zosiri, troisième roi de la IIIe dynastie, et si les monuments de Sheri, de Hesi, de Sokarkhabiu étaient du même temps, ainsi que la plupart des égyptologues le pensent. Si nous comparons les tombeaux royaux, leurs grossiers murs de briques, leurs tableaux et sculptures gauches et leur écriture hiéroglyphique imparfaite avec les monuments parfaits de Giseh et de Sakkarah, leur architecture grandiose, leurs belles sculptures et leur merveilleuse écriture, tous ceux qui ont les yeux ouverts pour la lenteur du développement dans ces temps reculés doivent fermement nier la possibilité d'un si grand progrès pendant le cours d'un demi siècle. Je suis persuadé que la civilisation méso-égyptienne était beaucoup plus âgée que la thinite, et que son origine se perd dans une antiquité grise que nous n'avons pas encore les moyens de déterminer chronologiquement.

La Moyenne-Égypte fut un des plus anciens foyers de la civilisation humaine; c'est du moins certain que les Égyptiens du nord qui y demeuraient furent les premiers civilisateurs. De même les localités de la création égyptienne étaient placées dans ces contrées ainsi que les événements racontés dans le 17e chapitre du Rituel funéraire, où les plus anciennes traditions religieuses des Égyptiens sont conservées. A On-Héliopolis le dieu soleil Horus avait son siège principal et l'oiseau Phenix son autel; à Khenensu-Hérakléopolis le dieu soleil Ré se leva pour la première fois dans sa splendeur royale; sur les terrasses de Schmun-Hermopolis l'océan céleste fut levé vers le haut;

à Khemmis-Panopolis le dieu Khem mit la double-plume sur sa tête.

Il est, de plus, possible que nous connaissions les noms d'une partie des rois qui pendant les temps préhistoriques, c'est-à-dire avant Ménès, ont régné dans la Moyenne-Égypte. Dans le musée de Palerme se trouve une pierre couverte de fragments des inscriptions hiéroglyphiques qui dernièrement ont été traitées par plusieurs savants. MM. Pellegrini, Naville et Schäfer en ont publié le texte et donné des notices importantes à leur interprétation. Dans la série supérieure se trouvent douze mots, plus ou moins bien conservés, qui probablement sont des noms appartenant aux rois méso-égyptiens, parcequ'ils sont déterminés par une figure humaine portant sur sa tête la couronne de la Basse-Égypte; les noms Sek, Tua, Thesh et Mekh se lisent avec certitude, les autres huit noms sont ou indistincts ou incomplets. Mais comme c'est seulement un fragment, on ne sait pas combien de noms la série portait primitivement. Quelques-uns ont calculé la somme totale à 120 noms; mais ce n'est qu'une vague conjecture d'où l'on ne peut rien conclure de certain. Nous pouvons cependant avec confiance admettre que la série des rois préhistoriques dont il est question ici embrassait un temps de plusieurs siècles; peut-être pourrions nous parler de milliers d'années, voyant la haute civilisation que la Moyenne-Égypte avait acquise dans l'antiquité la plus reculée.

Selon toute probabilité les Méso-Égyptiens ont commencé leur activité civilisatrice dans la vallée du Nil longtemps avant l'immigration des Égyptiens du sud, c'est-à-dire

avant Ménès. Il est donc clair que le Nord n'a rien appris du Sud, c'est plutôt le contraire qui a eu lieu.

La première rencontre des deux peuples fut belliqueuse. Les Égyptiens du sud avaient acquis, pendant l'immigration et la conquête, l'expérience et l'exercise de la guerre, leur courage était fortifié, accoutumés comme ils étaient à se frayer passage malgré tous les obstacles et toute résistance. Aussitôt qu'ils eurent consolidé leur puissance dans la Haute-Égypte avec This-Abydos comme ville capitale et résidence, ils se virent nécessairement en collision avec leurs voisins du nord. Sous la conduite de Ménès ils marchèrent vers le nord conquérant le pays et fondant le double empire égyptien. Hérodote raconte que Ménès fonda la ville de Memphis, destinée à être la capitale de l'Égypte, ce que, cependant, elle ne devint pas tout de suite, puisque Ménés retourna à This-Abydos et y resta, lui comme tous ses successeurs des deux premières dynasties.

Ces rois s'appelaient "rois de deux pays", un titre qui se retrouve plusieurs fois dans les tombeaux royaux et qui prouve clairement le contraste, la duplicité des deux peuples du nord et du sud. On comprend cette opposition radicale, si l'on suppose, comme je le fais, que la Méso-Égypte, avant l'époque de Ménès, s'était constituée dans une unité quelconque, politique, réligieuse ou nationale, dans un règne, une commune avec les mêmes institutions, la même religion, langue et civilisation, tandis qu'un tel contraste, tout au commencement, est difficile à comprendre, si l'on suppose que c'était Ménès et son peuple qui avaient occupé l'Égypte totale et y avaient importé la langue, la

religion, les institutions politiques et civiles, en somme toute la civilisation égyptienne. Dans le dernier cas Ménès aurait donc fondé un seul règne, un état d'unité compacte et non pas un double règne, consistant de deux peuples ennemis incohérents.

Ici s'ajoute un autre fait que j'ai mentionné depuis longtemps [1]. Je veux dire l'opposition des deux dieux Osiris et Horus ou plutôt leur union dans une triade divine. Osiris était sans doute originairement un dieu thinite-abydien et par conséquent le dieu propre de Ménès et de son peuple, tandis que le dieu soleil Horus était le dieu héliopolitain et comme tel le dieu principal des Méso-Égyptiens. Dans l'antiquité le dieu d'un peuple faisait un avec son peuple: quand le peuple florissait, le dieu florissait; quand le peuple souffrait, le dieu souffrait; quand l'un gagnait, l'autre gagnait, quand l'un perdait, l'autre perdait. De même en Égypte. Lorsque Ménès remportait la victoire, son dieu Osiris était aussi vainqueur. Mais alors, quel était le sort du dieu Horus? Or, la victoire n'était pas complète, puisqu'elle aboutissait seulement à une union politique des deux peuples. D'ailleurs les vaincus étaient par leur civilisation si supérieurs aux vainqueurs qu'ils ne pouvaient être complétement assujettis. Leur dieu devait donc être reconnu, et un compromis avait lieu — je ne veux pas dire qu'il était formellement conclu, mais qu'il était une suite nécessaire des circonstances — Osiris comme dieu des vainqueurs avait le premier rang, c'est-à-dire devenait le père, tandis que

---

[1] Lieblein, *Gammelægyptisk religion*, I, 70.

Horus comme dieu des vaincus était mis au second rang et devenait le fils. Au cours des temps Horus regagnait sa dignité. Comme dieu des Méso-Égyptiens les plus civilisés, la notion de divinité liée à lui était d'un contenu plus riche, et le culte du dieu soleil Horus, ou Ré, ou Tum ou quel que fût le nom qu'on lui donnât plus tard, fut à la fin répandu sur toute l'Égypte. Osiris subit une toute autre destinée. Lorsque la conscience morale eut commencé à se faire sentir et que la réflexion fut éveillée sur les châtiments et les récompenses d'outre tombe pour la vie que l'homme a menée ici bas, Osiris fut, pour ainsi dire, détrôné de son règne terrestre et fait juge des morts dans l'autre monde. En passant je ferai remarquer que ceci n'empêchait en rien le culte d'Osiris comme dieu des vivants dans quelques endroits où l'on en conservait la mémoire, et qu'un tel culte en vérité ne peut étonner ceux qui savent comment en Égypte, surtout sur le terrain religieux, le vieux a été gardé à côté du nouveau. C'est irrationnel; mais comme on sait, l'irrationnel est caractéristique pour les dogmes religieux: credo quia absurdum est. Je peux en citer un exemple assez concluant, parcequ'il est tiré du culte d'Osiris lui-même. Osiris fut adoré jusqu'aux derniers temps sous plusieurs formes. Voici les plus importantes:

1. Il était appelé "Osiris, seigneur d'Abydos"; c'était le dieu primitif, le dieu local d'Abydos, le dieu particulier des Égyptiens du sud.
2. Puis il était appelé: "Khentament", "Celui qui est dans Ament", dans Hades, c'est-à-dire: le seigneur du royaume de la mort, le roi et le juge des morts.

3. Enfin il est nommé: "Osiris, seigneur de Mendès" comme dieu local de la ville Mendès du Delta. Son culte n'était pas originaire de Mendès, mais il y fut importé plus tard selon ce que nous apprend le Rituel funéraire 17,42 ss. où nous lisons: "Osiris entre dans Mendès; il y trouve l'âme de Ré; l'âme de l'un embrasse l'âme de l'autre".

Ces mots indiquent clairement, je pense, qu'au culte primitif de Ré à Mendés fut joint plus tard le culte d'Osiris, et ce ne fut qu'alors qu'il reçut le nom de "Seigneur de Mendès".

Lorsque Ménès eut terminé la conquête de la Moyenne-Égypte, il retourna à This-Abydos où il fixa sa résidence et y demeura comme tous ses successeurs de la I^e^ et IIe dynasties. Probablement ils ne se trouvaient pas à leur aise parmi leurs sujets civilisés du nord, et ils se contentaient, s'appuyant sur leurs troupes, de faire des visites ou, d'après les circonstances, des incursions militaires pour faire valoir leur autorité sur le pays conquis. Dans This-Abydos qui était au dehors ou tout au plus sur les confins de la civilisation méso-égyptienne, ces premiers rois vivaient leur propre vie inculte, bâtissaient leurs tombeaux à leur manière, sculptaient leurs hiéroglyphes informes aussi bien qu'ils pouvaient et adoraient leur dieu Osiris de leur mieux. Mais quelquefois aussi ils ont fait des emprunts; ainsi ils ont sans doute apporté du nord le double titre: "Roi du Sud et du Nord", puis le dieu épervier Horus comme symbole de la puissance royale, de même peut-être l'idée de l'écriture hiéroglyphique; quelquefois ils ont emmené avec eux des artistes pour avoir leur

aide p. ex. à l'exécution des inscriptions hiéroglyphiques, comme le nom royal Ze (un serpent) et quelques autres hiéroglyphes extrêmement bien exécutés semblent l'indiquer; car il serait difficile d'expliquer autrement leur présence dans les tombeaux royaux d'Abydos parmi les autres inscriptions si mauvaises et si gauchement exécutées.

La grande différence entre les deux civilisations que j'ai indiquée plus haut dans l'architecture, dans l'art et dans la religion, se reproduisait probablement d'ailleurs dans tous les sens, bien qu'elle ne se laisse pas démontrer, p. ex. en ce qui concerne l'origine, la langue, les moeurs, les coutumes des deux peuples en général. Il y a cependant une différence que je veux mentionner, parcequ'elle ressort avec évidence des matériaux existants, je veux dire la différence des rites des funérailles. Dans les tombeaux royaux de Negadah et d'Abydos MM. Amélineau, de Morgan et Petrie observèrent, pendant leurs fouilles, les traces d'un incendie qui probablement avait eu lieu pendant l'enterrement même pour brûler ou le corps ou les objets funéraires. Il est donc évident que le peuple d'Abydos était un tout autre peuple que les Aborigènes qui enterraient leurs morts, repliés d'une manière tout à fait caractéristique, et avaient par conséquent leurs propres conceptions sur le destin des hommes après la mort. Mais cet incendie prouve aussi que le peuple d'Abydos était également un tout autre peuple que les Méso-Égyptiens. Car dans la Moyenne-Égypte les funérailles se faisaient encore d'une manière différente; ici les corps n'étaient pas brûlés; au contraire tous les moyens possibles étaient mis

en oeuvre pour conserver les corps à l'éternité: l'embaumement, les doubles cercueils, les sarcophages hermétiquement fermés, les tombeaux cachés profondément au sein de la terre. C'était l'enterrement classique des Égyptiens en usage, comme M. Wiedemann le dit, depuis les temps de Snofru jusqu'à ceux des empereurs romains. Cependant on ne sait pas au juste à quelle époque l'embaumement commençait; la momie la plus ancienne que nous connaissions appartenait à un roi de la VIe dynastie, mais M. Maspero dit [1]: "Cette momie, (appartenant au roi Menthesuphis I) la plus ancienne probablement que l'on connaisse jusqu'à présent, prouve, contrairement à l'opinion de Mariette, que les procédés de l'embaumement et l'emmaillotage du corps étaient arrivés au plus haut degré de perfection, dès le temps de l'Ancien Empire".

Nous avons ainsi toute raison de croire, que les Égyptiens du nord enterraient leurs morts d'une manière différente de celle des Égyptiens du sud, et cette différence est d'une grande importance non seulement comme coutume extérieure, mais principalement en ce qu'elle indique une différente conception de l'autre vie qui a son origine dans la différence des conceptions religieuses en général. Tout ce que nous apprend à ce sujet le peu de monuments que nous avons à notre disposition nous donne à conclure que c'étaient deux peuples et deux civilisations que Ménès par son expédition vers le Nord mit en concact intime les uns avec les autres. Sous les deux premières dynasties les rapprochements furent toujours plus fréquents, les insti-

---

[1] *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, 1883, p. 348.

gations mutuelles plus fortes, cependant non pas en partie égale, car les Méso-Égyptiens comme étant les plus civilisés donnaient naturellement plus qu'ils ne recevaient; le résultat de ce rapprochement ne fut pas une unité nationale, mais seulement une union politique du royaume du sud et du royaume du nord. S'il y avait au même temps une assimilation du troisième élément populaire, les Aborigènes, je ne sais pas, bien que je le trouve probable, car il est peu concevable que les immigrants, en occupant le pays, eussent anéanti toute la population antérieure. Du moins nous savons qu'elle se tint dans différentes localités assez longtemps, puisqu'on a trouvé ses tombeaux avec les corps repliés non seulement au sud, mais aussi à Meidum et à Giseh, dans le voisinage immédiat de Memphis.

Par contre, je crois que nous pouvons avec sûreté constater l'existence d'un quatrième élément populaire, le sémitique, qui depuis des temps immémoriaux errait dans les contrées marécageuses du Delta, surtout dans les parties du nord-est du pays vers les frontières de l'Asie. Je regarde l'ancien dieu sémitique Set comme l'incarnation typique de ce peuple; aussi je crois, que la guerre de Set-Typhon contre Osiris et Horus n'est autre chose que la rencontre ennemie des Sémites du Delta avec les Égyptiens du sud et du nord réunis. J'en ai parlé plus amplement dans mon livre: *Gammelægyptisk Religion*, I, 69—84, et ici je ne peux qu'y renvoyer le lecteur.

De telles rencontres avaient lieu souvent, mais furent terminées d'après toute vraisemblance sous le règne de Khasekhemui, dernier roi de la IIe dynastie, dont le tombeau a été retrouvé à Abydos. M. Petrie a fait ob-

server [1] que Khasekhemui, au dessus de son nom, porte les dieux Set et Horus. A la page précédente il mentionne deux figures assises du même roi, sur les bases desquelles se trouve une série des ennemis renversés avec l'inscription: "Les ennemis du nord". Ceci s'accorde bien avec mon opinion sur la situation historique. "Les ennemis du nord" étaient les Sémites qui jusqu'ici indépendants avaient habité le Delta. Le dieu Set représente les Sémites, le dieu Horus les Égyptiens. La longue guerre entre les peuples ennemis fut donc terminée sous le roi Khasekhemui qui prit les dieux Set et Horus dans son titre royal comme symbole de la paix et de l'union des Sémites et des Égyptiens. M. Naville exprime la même pensée dans son mémoire sur la pierre de Palerme, où il dit p. 12: "Les inscriptions de Hiéraconpolis nous apprennent que Khasekhemoui, qui, à mon sens, s'appelait d'abord Khasekhem, mit sous son sceptre les deux pays, de là cette phrase qui se trouve sur ses cylindres: "les deux dieux sont réunis en lui", et aussi les figures d'Horus et de Set surmontant son nom de double".

C'était à peu près le même compromis entre Set et Horus comme celui fait antérieurement entre Osiris et Horus.

Je crois ainsi pouvoir fixer comme résultat de mes recherches, que l'empire égyptien était constitué par une union des quatre éléments nationaux: les Aborigènes, les Égyptiens du nord, les Égyptiens du sud et les Sémites du Delta. Sous les deux premières dynasties, nommées Thinites, la rencontre des peuples fut d'abord belliqueuse,

---

[1] Petrie, *A History of Egypt*, I, 28*, 5e édition.

les Égyptiens du sud forçant les autres par la guerre à s'unir aux vainqueurs, puis, à la fin de la IIe dynastie, les Égyptiens du nord vaincus vainquirent à leur tour la force physique des vainqueurs par leur intelligence et leur civilisation plus avancée et eurent ainsi le dessus. Enfin au commencement de la IIIe dynastie manéthonienne, lorsque aussi les Sémites du Delta eurent été incorporés, les Méso-Égyptiens, c'est-à-dire les Égyptiens du nord, purent placer sur le trône de toute l'Égypte réunie une maison princière qui s'était élevée au milieu d'eux. Cet événement eut lieu, je crois, l'an 3328 a. J. C.

Alors commença la glorieuse époque memphitique, pendant laquelle l'Égypte fut un des plus importants foyers de la civilisation de l'humanité dans l'antiquité.

Règne memphitique.

IIIe—VIIIe dynasties.

Nous venons de voir que la Moyenne-Égypte, c'est-à-dire la partie qui s'étend d'Héliopolis au nord jusqu'à Abydos au sud, avait atteint dans les temps préhistoriques une civilisation des plus développées. C'était le pays où les plus anciennes villes étaient situées, telles que On, Khenensu, Schmun, Siut et Khemmis, et ces villes étant le théâtre de l'histoire de la création égyptienne, comme elle est racontée dans la plus ancienne partie du Rituel funéraire des Égyptiens, il est probable que les principaux fondements de la religion égyptienne ont été jetés pendant ces temps préhistoriques.

Nous avons vu que la pierre de Palerme nous donne une série des noms qui vraisemblablement désignent des rois de la Moyenne-Égypte, sans que nous sachions, si plusieurs d'entre eux ont régné contemporainement dans les villes susdites, qui ainsi ont été des capitales en autant de petits états contemporains, ou bien s'ils ont régné l'un après l'autre dans toute la Moyenne-Égypte réunie, ou enfin s'ils ont, ce qui est plus probable, alterné tantôt comme rois dans de petits états contemporains, tantôt comme rois de toute la Moyenne-Égypte.

Nous avons vu de plus, que ce ou ces états de la Moyenne-Égypte furent conquis par Ménès et unis à la Haute-Égypte pour ne faire qu'un état, de façon cependant que chacun d'eux gardât une certaine indépendance, et que les Pharaons conservassent leur double titre de roi de la Haute et Basse-Égypte jusqu'à la fin de l'empire.

Sous les deux premières dynasties qui résidèrent à This-Abydos les Égyptiens du nord, malgré la conquête, vécurent passablement libres et purent en quelque sorte continuer leur vie civilisatrice, qui ne souffrait ainsi d'aucune violente interruption à part quelques razzias vers le nord, entreprises par les souverains thinites pour maintenir leur empire ou bien encore l'agrandir p. ex. contre les Sémites qui, comme nous l'avons vu, ont été entièrement assujettis par le roi Khasekhemui.

Lorsque les Égyptiens du nord de la IIIe dynastie, appelée précisement memphitique par Manéthon, vinrent à régner eux-mêmes, purent-ils encore avec plus d'énergie s'adonner à leur activité civilisatrice et joindre à leur supériorité intellectuelle la puissance politique que la domination sur toute l'Égypte leur donnait.

Pendant que la IIIe dynastie établissait sa résidence à Memphis d'où elle régnait sur tout ce pays si richement doté par la nature, toutes les conditions étaient réunies pour faire de l'Égypte un centre de civilisation du plus haut rang dans la plus ancienne histoire du monde.

Les six dynasties, depuis la IIIe jusqu'à la VIIIe, résidèrent dans Memphis ou ses environs. Cette époque qui s'étend de 3328 à 2268 a. J. C. a été la plus brillante dans l'ancienne histoire de l'Égypte, lorsqu'on en retranche la

dernière partie. Ce qui la caractérise le mieux ou tout au moins ce qui est pour moi le plus important est le haut degré de développement que les différents arts ont atteint. En sculpture nous avons "le grand sphinx à Giseh, qui malgré ses six mille ans témoigne d'un art complet, maître de lui-même, sûr de ses effets"[1], ainsi que la célèbre statue de "Scheik el beled", de laquelle le savant connaisseur d'art, le professeur Friederichs à Berlin, a dit une fois, qu'elle était une perle non seulement d'art égyptien, mais d'art en général.

Pour les dessins et gravures des tableaux et des inscriptions hiéroglyphiques sur les stèles et sur les murs des tombeaux nous renvoyons aux monuments de Shiri, de Sokarkhabiu et d'Amten du temps de la IIIe dynastie, dont les dessins exécutés avec élégance et exactitude sont bien au dessus des caricatures gauches et illisibles des tombeaux d'Abydos.

Pour ce qui concerne l'architecture, il suffit de nommer les pyramides qui, à cause de leur colossale charpente et leur parfaite exécution, ont été comptées parmi les merveilles du monde et dont la stabilité semble braver l'éternité.

Dans d'autres directions il y a eu aussi un développement considérable, c'est-à-dire, en religion, morale et science.

En religion nous avons vu qu'elle avait déjà jeté ses princitaux fondements dans les temps préhistoriques. Certaines parties du Rituel funéraire, p. ex. les chapitres 64

---

[1] Maspero, *L'archéologie égyptienne*, p. 200.

et 130 sont dits tirer leur origine d'Usaphais, 5e roi de la Ie dynastie, ou de Menkauré, le Mykerinos d'Hérodote, 4e roi de la IVe dynastie. A Héliopolis, considérée par les Égyptiens comme leur plus ancienne ville, le culte du soleil avait son siège, ainsi que le dieu Soleil y avait son temple le plus sacré; là on l'adorait sous ses différentes formes: Ré, le soleil en général, Horus, le soleil à son lever, Tum, le soleil à son coucher; on y adorait aussi la déesse Hathor, "la maison du dieu Horus", c'est-à-dire "l'espace des cieux où le soleil se meut". Dans le Rituel funéraire, au chapitre 17, nous voyons que le dieu héliopolitain Tum au commencement était seul sur abyssos, abîme céleste, de la même manière que l'esprit de Dieu, selon le récit mosaique (Genèse, chap. 1), au commencement planait sur les eaux. De Dieu comme esprit et de l'abîme comme matière est ainsi sortie ça et là toute la création.

En morale les lignes fondamentales furent tracées contemporainement avec la doctrine sur la vie éternelle et sur le jugement dernier. Osiris qui au commencement, comme dieu terrestre, était dieu local à Abydos passa assez vite à sa nouvelle fonction de juge suprême dans le royaume des morts, où les hommes étaient récompensés ou punis selon leurs oeuvres. Plusieurs parties du Papyrus Prisse qui contient d'excellents préceptes pour la conduite des hommes durant leur vie terrestre ont été écrites sous différents rois de la IIIe, IVe et Ve dynasties; c'est pourquoi Chabas, non sans droit, l'appelle "le plus ancien livre du monde".

Pour ce qui concerne les sciences, il suffit ici de nommer les livres de médicine qui donnent de saines et bonnes règles, bien détaillées, pour le traitement d'une infinité de maladies. Certains de ces textes nous apprennent expressément sous quels rois régnants ils ont été découverts ou mis en lumière. Ces rois sont: Teta, IIe roi de la I^e dynastie, Usaphais, 5e roi de la même dynastie, Send, 5e roi de la IIe dynastie, et Khufu-Kheops, 2e roi de la IVe dynastie.

Mais le plus important produit de l'activité intellectuelle des Égyptiens est peut-être leur merveilleuse écriture hiéroglyphique. Primitivement c'était une peinture, écriture idéographique, composée d'images de toutes les choses matérielles, connues des Égyptiens, exécutées avec une fidélité de nature et une dextérité esthétique dont rien n'approche, surtout quant aux figures d'animaux. Une telle écriture est cependant incomplète, défectueuse, car elle ne représente à l'oeil que les objets matériels et concrets: un boeuf, un âne, un aigle, un hibou, un lézard, un crocodille, une couronne, un sceptre, une épée, un peigne etc., mais les idées abstraites, les noms des personnes et des pays p. ex. elle ne les exprime pas. Cependant les Égyptiens par leur intelligence et leur sagacité surent trouver de sûrs moyens pour résoudre les difficultés. Les prêtres égyptiens et les scribes apprirent successivement à employer les signes idéographiques pour exprimer

1° non seulement les objets matériels qu'ils dessinaient, mais aussi

2° les idées abstraites par symbolisme, p. ex. une *aune* pour l'idée de justice,

3° les sons, soit une lettre, p. ex. une feuille de roseau comme signe de *a*, parcequ'une telle feuille s'appelle *ake*, ou bien une syllabe, p. ex. un damier comme signe de *men*, parcequ'un damier s'appelle *men*,

4° les déterminatifs qui s'ajoutaient aux mots pour en préciser le sens, p. ex. un plan de maison après le mot qui indique *maison*, un plan de ville après le nom d'une ville, un couteau après les mots *couper*, *tuer*; un bras armé après un mot qui signifie une forte action, etc.

Ce système d'écriture ingénieux et compliqué pour représenter des idées, soit concrètes ou abstraites, des lettres, des sons syllabiques et des déterminatifs, témoigne d'une haute culture intellectuelle et était sans aucun doute en grande partie terminé dans les temps préhistoriques, car nous le trouvons entièrement développé sur les plus anciens monuments memphitiques connus où l'écriture hiéroglyphique, chose assez remarquable, avait acquis une exécution artistique qui peut presque être signalée comme parfaite, n'atteignant guère plus tard un plus haut degré de perfection.

En considérant l'histoire de l'Égypte au point de vue politique, ce qui nous frappe tout d'abord c'est la rareté des guerres pendant cette époque. Tandis qu'en Assyrie, en Palestine, en Grèce et surtout à Rome nous trouvons l'histoire remplie de guerres incessantes qui se succèdent pour ainsi dire d'année en année, de siècle en siècle, de sorte que l'armement peut être considéré comme un fait normal, presque comme une loi de la nature, l'Égypte sous la plus grande partie de la période memphitique est bien

rarement sur le pied de guerre. Sous les quatre dynasties, de la IIIe à la VIe, qui embrassent un temps de presque mille ans, les monuments n'ont à enregistrer que quelques expéditions vers la presqu'île du Sinaï ainsi que quelques guerres, si toutefois on peut leur donner ce nom, sous la conduite de deux généraux Una et Herkhuf sous la VIe dynastie.

C'est un fait bien connu que sur la presqu'île du Sinaï les Égyptiens depuis des temps immémoriaux pratiquaient l'exploitation des mines d'où ils extrayaient du cuivre, des pierres précieuses, principalement des turquoises, et d'autres différents minéraux, et afin d'en maîtriser les habitants les Pharaons étaient parfois obligés d'envoyer des soldats ou de s'y rendre eux-mêmes pour contraindre et punir les esprits rebelles et séditieux.

Dans les mines on peut voir sur les parois des montagnes des tableaux et des inscriptions représentant Snofru, Khufu et toute une série des rois des dynasties IVe, V^e et VIe comme vainqueurs et cela d'une manière très expressive. Le roi d'une main saisit par les cheveux l'ennemi suppliant et de l'autre soulève son épée pour lui trancher la tête. Cependant on ne peut appliquer le nom de guerre à ces querelles, mais plutôt celui de razzias que les Pharaons entreprenaient pour faire valoir leurs vieux droits héréditaires desquels les Égyptiens faisaient grand cas.

Il y eut cependant une guerre assez importante dont Una raconte les péripéties dans l'inscription de son tombeau. Cet homme joua un grand rôle sous la VIe dynastie. Il s'engagea dans la carrière du fonctionnarisme, passa les premiers grades sous le premier roi de cette dynastie, Teta.

Sous le roi suivant, Pepi I, il monta rapidement et sut si bien se faire valoir du Pharaon, qu'il devint l'homme le plus considéré de la cour et eut le privilège — ce dont il se loue beaucoup — de juger une affaire où la reine elle-même était impliquée.

Sur la guerre il raconte ce qui suit: "Lorsque le roi voulut entreprendre la guerre contre les Herusha sémitiques, il rassembla une armée de plusieurs myriades du sud et du nord de l'Égypte ainsi que des pays des nègres et me mit à sa tête. Il y avait plusieurs chefs et officiers qui commandaient chacun leur détachement, mais c'était moi qui avais la responsabilité de tout". L'expédition qui avait en vue l'Asie, probablement le pays au sud de la Palestine, sortit du nord de l'Égypte. Elle réussit entièrement; car l'armée "retourna paisiblement" après avoir "haché le pays des Herusha, détruit le pays des Herusha, renversé les forteresses, abattu les figues et les vignes, brûlé les maisons, tué des milliers d'ennemis et pris un très grand nombre de prisonniers. Sa Majesté m'en loua vivement. Elle m'envoya cinq fois avec la même armée pour conquérir le pays des Herusha, chaque fois en punition de leur révolte, et j'exécutai tout à la satisfaction de Sa Majesté". Il raconte ensuite d'une autre expédition, mais cette fois sur mer contre d'autres peuples asiatiques qui habitaient au nord des Herusha. Una se mit avec sa troupe sur de grands bateaux de transport, surprit ses ennemis, les battit et tua jusqu'au dernier homme. Sous le Pharaon suivant Menthesuphis l'estime pour Una grandit encore et, comme Joseph, à son temps, il fut après le roi le plus grand homme du royaume. Remarquons en pas-

sant que l'inscription nous donne une indication chronologique de grande valeur. Una raconte qu'à Hatnub il exploita une table d'offrandes en pierre, au transport de laquelle il bâtit un navire pendant dix-sept jours du mois de l'Epiphi. Mais les eaux du Nil étant très basses il eut de grandes difficultés pour atterrir près de la pyramide du roi à Sakkarah. Maintenant, d'après ma chronologie le roi Merenré Menthesuphis I régna environ 2525 a. J. C. Dans cette période le 1 Thot de l'année sothiaque ou le lever héliaque de Sothis tombait 5 ou 6 jours après le solstice d'été, c'est-à-dire le 28 Juin de l'année solaire ou de notre année grégorienne. L'an 2525 a. J. C. le 1 Thot du calendrier civil des Égyptiens tombait 64 jours (2781 ÷ 2525 = 256 : 4 = 64) avant le 1 Thot de l'année sothiaque, c'est-à-dire le 25 Avril grégorien (28 Juin ÷ 64 jours). Le 17 Epiphi que donne notre inscription tombait par conséquent 48 jours plus tôt (13 jours en Epiphi, 30 jours en Mesori et 5 jours) ou bien le 8 Mars grég. (8 Mars + 48 jours = 25 Avril). Cela s'accorde avec le changement du niveau du Nil. En Mars le Nil décroît rapidement, les bancs de sable mouvants commencent à paraître et rendent la navigation difficile surtout pour les grands navires. Je ne comprends pas, comment M. Petrie calcule, lorsqu'il place Menthesuphis I environ 3350 a. J. C.[1] L'an 3350 a. J. C. le 17 Epiphi tomberait en Octobre de l'année solaire et à cette époque de l'année le Nil a justement atteint son niveau le plus élevé. A part cela le calendrier mobile des Égyptiens était à peine en usage dans ce temps, parce

---

[1] Fl. Petrie, *A History of Egypt*, 5th edition I, 95.

qu'il n'avait aucune raison d'être avant l'an 3280, alors que le solstice d'été et le lever héliaque tombaient le même jour pour la première fois. Mais assez à ce sujet.

Immédiatement après Una entra en scène un haut fonctionnaire du nom de Herkhuf. Il raconte dans son tombeau d'une manière assez détaillée tous ses exploits qui ont aussi rapport à des expéditions. Bien qu'il eût été suivi de troupes armées, ses expéditions ne peuvent être appelées guerrières, mais considérées plutôt comme voyages d'exploration. Herkhuf ne se dirigea pas au nord et à l'Est de la Syrie, mais vers le sud et l'ouest dans la Nubie et dans la Libye: "Sa Majesté Merenré Menthesuphis I m'enyoya avec mon père au pays d'Amam pour ouvrir le chemin de cette contrée. Nous fûmes sept mois absents et rapportâmes chez nous de nombreux tributs. La deuxième fois Sa Majesté m'envoya seul. Je sortis de l'Éléphantine, portai mes pas vers Arthet, Makhert, Terres et après huit mois d'absence ramenai de ces pays plusieurs grands tributs. Pour une troisième fois Sa Maj. m'envoya à Amam." Sous cette expédition Herkhuf pénétra très avant vers l'ouest jusqu'au pays de Temhu qui se trouve placé sous "le coin du ciel le plus à l'ouest" et rapporta comme butin, à part beaucoup de tributs, un nain, habile à la danse, au grand amusement du jeune Pharaon Pepi II qui venait de monter sur le trône après la mort prématurée de Menthesuphis I.

Pepi II vécut cent ans; étant monté sur le trône à l'âge de cinq ans il régna donc, ou tout au moins porta le nom de roi 95 ans. Nous connaissons peu les dernières années de son règne. Le commencement est marqué par

quelques expéditions en Nubie sous la conduite d'un officier du nom de Pepinekht. Les inscriptions disent qu'il tua un grand nombre de princes ennemis et leurs enfants, mais le but principal semble avoir été le butin, puisqu'il ramena en Égypte beaucoup de "prisonniers vivants" et une quantité de produits de ce pays dévasté.

Au commencement les Égyptiens se montraient donc comme un peuple paisible et nullement belliqueux; car après que le royaume sous les deux premières dynasties se fut consolidé, apparaît une époque de paix d'environ mille ans qui, à part quelques exceptions vers la fin de l'époque, ne fut pas interrompue.

On dit quelque fois, et certes avec bon droit, que la guerre et le commerce sont les plus importantes forces civilisatrices dans l'histoire, puisqu'elles mettent en contact les peuples qui apprennent ainsi à se connaître et à échanger leurs produits intellectuels et manuels. Comme nous le verrons plus tard, nous rencontrons assez de guerres en Égypte, principalement sous et après la période des Hyksos; mais dans l'ancien royaume, paisible de milliers d'années, manquait la guerre comme facteur de civilisation. Au contraire le second facteur, le commerce, se fit valoir d'autant plus fort. Le commerce des caravanes avec la Syrie a été certainement prospère de tous temps. Abraham vint en Égypte, et Joseph y fut vendu comme esclave par des marchants ismaélites; un tel trafic, sans aucun doute, a existé dans ces contrées depuis des temps immémoriaux. Vers le sud les Égyptiens négociaient en partie sur terre avec les peuplades africaines, en partie sur la mer rouge avec le pays de Poun. Poun était situé, je crois, près du

détroit de Bab-el-Mandeb dans la bienheureuse Arabie, peut-être aussi sur la côte vis à vis de l'Afrique et fournissait l'Égypte d'encens précieux, principalement de celui appelé *Anti*, ainsi que des marchandises indiennes qui y avaient leur dépot central. Les inscriptions sur la pierre de Palerme communiquent que Sahuré, IIe roi de la Ve dynastie reçut de Poun 80,000 mesures d'encens de Anti et quantité de métaux précieux. Herkhuf relate que Assa, l'avant dernier roi de la même dynastie, reçut aussi de Poun un nain dansant. Nous verrons plus loin que plusieurs Pharaons envoyèrent des expéditions au pays de Poun pour le commerce; nous ne ferons observer ici que ce fait remarquable, que l'Égypte déjà vers 2800 a. J. C. négociait avec Poun et possédait par conséquent une marine marchande sur la mer rouge; l'histoire de Una nous a déjà appris que les troupes égyptiennes voilaient sur la Méditerranée.

Mais si les Égyptiens ne pouvaient pas profiter de l'impulsion que donne la guerre, impulsion dont ils n'avaient peut-être pas besoin, puisqu'à cette époque leur civilisation était plus avancée que celle de leurs voisins, en récompense ils ne perdirent ni leur temps, ni leurs forces à des guerres inutiles et dévastatrices, mais les employèrent aux occupations de la paix pour le bénéfice du pays. De cette manière seule il leur fut possible d'exécuter ce grand travail de civilisation qui était leur lot. Leur terre était riche et pouvait largement suffire à leurs besoins à condition cependant qu'ils sussent rendre profitables les fertilisantes eaux du Nil. A cet effet ils construisirent maints canaux d'irrigation, par lesquels l'eau allait arroser les

terres. On ne pouvait pas ici, comme dans beaucoup d'autres endroits sous la zone torride où la nature produit sans le secours d'aucun effort humain, s'adonner à la paresse; le travail seul, un travail continu était de toute nécessité. Dans ces conditions l'aptitude pour le travail augmenta et rendit les forces humaines plus efficaces, de sorte qu'il y eut bientôt un superflu de forces sans emploi. Ces forces furent alors mises au service de la civilisation. On les employa entre autre à la construction de grands monuments, nommément les célèbres pyramides qui par leurs dimensions colossales ont éveillé l'admiration du monde entier. Ce fut sous les quatres dynasties, de la IIIe à la VIe, que la plupart des grandes pyramides furent construites; c'est pourquoi cette époque, depuis 3300 jusqu'à 2400 a. J. C. est souvent appelée le temps des pyramides.

La plus ancienne pyramide que nous connaissions, la pyramide de degrés à Sakkarah, est attribuée à Zeser (Tyris de Manéthon) 3e roi de la IIIe dynastie, qui régna environ 3270 a. J. C. La pyramide de Meidum, la seconde par ancienneté, fut bâtie par Snofru, premier roi de la IVe dynastie, environ 3100 a. J. C. Son successeur, Khufu, bâtit la plus grande de toutes les pyramides, la célèbre pyramide à Gizeh. Plus tard, presque tous les rois de la IVe, V^e^ et VIe dynasties bâtirent chacun sa pyramide. On peut avoir une idée du temps et du travail employés à ces pyramides en lisant le récit d'Hérodote qui raconte que Kheops employa 100,000 hommes pendant 30 années à l'exécution de la sienne y compris le chemin qui y conduisait. Il y a là peut-être un peu d'exagération qui vient sans doute de ce que la pyramide de Kheops était la plus

grande. Il faut cependant remarquer que quelques-unes d'entre elles en grandeur ne sont guère au dessous de celle de Kheops, et comme leur nombre est considérable — Lepsius n'en a compté pas moins de 67, qu'il a étudiées — on peut s'imaginer quelles forces excessives, intellectuelles et physiques, ont été mises en oeuvre. Quelle immense force mécanique n'a-t-il pas fallu pour transporter et monter les milliers et milliers de blocs cyclopéens! Quelle dextérité technique pour polir les blocs de granit et les adapter si parfaitement qu'aujourd'hui encore on ne peut introduire dans leurs joints une pointe de couteau! et quel art architectonique, quelle témérité! quel génie dans le tracé des plans et dans l'exécution! On peut dire que c'était une perte inutile de forces, mais à peine avec raison; car si le développement humain est le but de l'histoire, chaque tension de force qui oblige les hommes à se perfectionner et leur procure la victoire dans la lutte contre la nature et le monde environnant, s'accorde avec l'économie de l'histoire du monde.

Les pyramides étaient les tombeaux des rois, ou plutôt d'immenses pierres sur les tombes des rois; toute autre explication doit être mise hors de discussion. Profondément dans le rocher on creusait la chambre où le cercueil devait être déposé, et au dessus on bâtissait la pyramide, et plus haute et plus grande était celle-ci, mieux elle pouvait recouvrir et protéger le corps. Les plus anciennes et les plus grandes sont sans inscriptions. Mais sous Unas et les rois de la VIe dynastie les pyramides ont des inscriptions qui recouvrent tous les murs intérieurs, et ce qu'elles

manquent en dimensions extérieures est contrebalancé, d'une certaine façon, par l'ornement intérieur.

Pendant le temps des pyramides l'art égyptien atteignit son point culminant. L'architecture fut leur art principal; les autres, comme la sculpture, la peinture et même les inscriptions hiéroglyphiques ne furent que des moyens auxiliaires: les statues et plus tard les obélisques étaient placés devant les portes des temples comme faisant partie intégrante du monument, tableaux et inscriptions hiéroglyphiques qui, pour faciliter l'exécution, étaient inscrites dans des parallélogrammes symétriques, avaient une valeur architectonique en faisant office de décorations sur les portes et sur les parois des murs, enfin les merveilleuses allées de sphinx formaient l'entrée et joignaient les temples entre eux.

Il est assez compréhensible que l'architecture comme art principal de cette époque atteignît une grande perfection; par contre est-il plus difficile de comprendre, que les autres beaux-arts eussent le même développement, bien qu'au commencement ils ne fussent qu'un auxiliaire. De même que les inscriptions hiéroglyphiques consistent en signes représentant les objets matériels, nommément les animaux, d'une fidélité étonnante, ainsi montrent aussi leurs sculptures qui représentent des individus précis un effort évident pour rendre la figure le plus exactement possible d'après le portrait de l'individu, son extérieur et son apparence en général, un effort qui à notre admiration a souvent été couronné de succès décisif. Je puis comme excemple citer la statue en bois déjà nommée du "Sheik el beled". Lorsqu'elle fut déterrée, les Arabes présents,

frappés par la ressemblance, s'écrièrent avec étonnement: "Mais c'est là notre Sheik-el beled", si naturel et si vivant ce personnage était représenté qu'ils crurent le voir lui-même; et depuis la statue a gardé ce nom comme témoin non seulement de notre admiration pour l'art des Égyptiens, mais aussi de ce que le type national s'est conservé à travers les 5000 ans écoulés après que la statue fut sculptée par un maître inconnu. Les nombreuses statues de pierre et de bois qui existent encore prouvent incontestablement que les vieux artistes étudiaient attentivement la nature. Elles nous montrent les figures fortes et trapues, pleines de vie comme elles étaient alors, non les sveltes et élégantes, mais raides que plus tard l'art hiératique a fixées et conservées stéréotypement par la tradition de l'école. C'est le chemin droit et naturel ici comme partout ailleurs. L'art sort de l'observation de la nature et de la vie humaine et finit dans l'école en partie dénaturé.

De même en science, p. ex. en médicine. Dans le Papyrus Ebers la médicine commence par le diagnostic et emploie les médicaments convenables d'une façon rationnelle, mais ensuite s'immiscent les exorcismes et les moyens magiques, et elle finit sous les Romains par être une pure et véritable sorcellerie.

De même en religion. Les Égyptiens commençaient à adorer les puissances surhumaines dans la nature et l'univers. Ils adoraient le soleil, la lune, le Nil etc., mais peu a peu s'introduisent les symboles: l'épervier comme signe hiéroglyphique devient plus tard un représentant du dieu soleil Horus, le chacal un représentant du dieu Anubis. Je n'ose affirmer que les mots *hap* (le Nil) et *hap* (Apis)

soient les mêmes, mais que les deux idées originellement étaient en relation, n'est peut-être pas impossible. Le taureau prolifique pouvait être un symbole assez sortable pour la crue du Nil qui répand son limon fertilisant sur la terre altérée. A la fin les symboles seuls furent adorés: l'épervier, le chacal, le taureau Apis devinrent dieux, et dans les temps romains régnèrent la plus grossière zoolâtrie et un fétichisme ridicule. Il m'est impossible de croire qu'au commencement les Égyptiens adoraient un chien, un chat, un bâton, une pierre sans les joindre primitivement comme symboles à des idées divines. L'humanité n'a jamais été dépourvue de raison, depuis qu'elle a commencé d'exister comme être humain. Mais elle peut sous des temps défavorables et à la suite d'un mauvais développement tomber profondément, surtout en matière de religion, par l'adoption grossière et aveugle de dogmes dégénérés. Le fétichisme ne commence jamais, mais termine toujours l'évolution religieuse. L'opinion opposée qui est en vogue aujourd'hui est une erreur fondamentale. Combien un peuple dans des temps de déclin peut se ravaler, au moins apparemment, nous en avons un triste exemple dans l'Égypte elle-même ainsi que dans d'autres pays où la vieille civilisation a disparu.

La peinture n'atteignit pas comme la sculpture la même perfection, mais eut pourtant une application étendue. Les murs des tombeaux sont recouverts de tableaux représentant le défunt dans ses différents travaux terrestres. Nous le voyons dans ses labeurs quotidiens, comment il cultive le sol, laboure, sème, coupe le blé mûr, le met en gerbes, le transporte et le bat; comment il cueille les raisins et en

presse le jus; comment il prend soin de son bétail, le fait pâturer, le trait et s'occupe de son bien-être avec affection et tendresse; comment il exécute les différents métiers, souffle le verre, fait des arcs, des flèches et des lances, taille et polit des statues, bâtit des vaisseaux, fait des briques et travaille à la construction des murs; comment il s'amuse, danse, s'exerce à la gymnastique et à l'équilibre, joue de la flûte et de la harpe. Nous voyons la navigation sur le Nil, des bateaux d'agrément et des bateaux marchands, des navires qui halent, d'autres qui se heurtent dans un combat ennemi; des scènes de la vie animale: dans l'eau les crocodiles, les hippopotames et toutes sortes de poissons aux formes bizarres qui se tortillent; dans les marais et sur terre on voit des oiseaux de toutes espèces des pays les plus différents qui au temps de leur passage se donnent rendez-vous sur les bords du Nil. Pour en finir, la vie égyptienne avec la nature environnante et les animaux est représentée sous toutes ses formes et différentes variétés avec une fidélité remarquable et d'une manière très instructive. La contemplation de quelques-uns de ces tableaux nous donne une idée plus exacte de la vie sur les bords du Nil il y a 5000 ans que ne pourrait le faire la plus complète description.

De ce que les Égyptiens, sous l'empire memphitique, furent si peu portés à la guerre il ne faut pas déduire une preuve de la faiblesse ou de l'assoupissement du peuple. Ce fut au contraire à l'intérieur une riche vie politique des plus actives durant cette longue période de paix. C'est pendant ces temps là sans doute que plusieurs nouvelles villes furent fondées dans le sud et dans le nord au moyen

d'une espèce de colonisation, qui sortit de la Moyenne-Égypte où la plus ancienne civilisation connue de l'histoire avait son foyer. L'ancienne ville du soleil On-Héliopolis, aussi appelée "On du nord", a probablement fondé la ville On-Hermonthis qui dans les inscriptions est précisément nommée "On du sud"; peut-être aussi la ville Oni-Esne, dont le nom hiéroglyphique s'écrit à peu près de la même manière, est-elle une colonie de la On du nord. Dans le nord, je pense que Saïs fut fondée de Siut. Les noms des deux villes sont quelquefois écrits avec les mêmes signes hiéroglyphiques, et Sau la supérieure et Sau l'inférieure qui sont mentionnées dans le Rituel funéraire 142, 3 et 4 peuvent très bien être les deux villes Siut et Saïs, comme il est peu probable, que le même dieu Osiris ait été adoré dans la partie supérieure et la partie inférieure d'une même ville. La déesse Neith qui plus tard appartint à Saïs était peut-être originellement la divinité locale de Siut; elle est fréquemment nommée dans les tombeaux des pyramides sans doute bien avant la fondation de la ville Saïs.

Pepi II régna 95 ans. Sous ce long règne, surtout à la fin, les rênes du gouvernement, dans les mains débiles du vieillard, se relachèrent, et des dissensions intérieures eurent lieu. C'est ainsi que s'introduisit une période de décadence; pendant que le pouvoir central s'affaiblissait, de grands nomarques établirent peu à peu de plus ou moins grands états indépendants dans différentes parties du pays. Le successeur de Pepi II, Menthesuphis II, après une année de règne fut tué dans une émeute. Le Pharaon Nuterkaré qui se trouve ensuite dans la liste de rois était peut-être le chef de la révolte et fut nommé roi pour

quelques semaines ou mois; en tout cas il n'a pas occupé le trône pendant des années, puisque Manéthon ne lui assigne aucun temps de règne et a même exclu son nom. Il a dû faire bientôt place à la soeur de Menthesuphis II, nommée Nitakris qui doit être supposée avoir été héritière légitime du trône. Elle vengea le meurtre de son frère en invitant les révoltés à un festin donné dans une grande salle souterraine qu'elle fit remplir d'eau du Nil, de sorte qu'ils périrent tous lamentablement. Elle se tua ensuite elle-même.

Ainsi finit en pleine confusion la VIe dynastie. Voici la liste de ses rois et leurs années de règne:

VIe dynastie.

Manéthon.			Les listes de rois.
Othoès	30 ans	2612–2582	Teta
. . . . .			Userkaré (Ati)
Phios	53 -	2582–2529	Meriré Pepi I
Methousouphis	7 -	2529–2522	Merenré Menthesouphis I
Phiops	95 -	2522–2427	Noferkaré Pepi II
Menthesouphis	1 -	2427–2426	Mienré Menthesouphis II
. . . . .			Nuterkaré
Nitokris	12 -	2426–2414	Menkaré Nitakris.
	198 ans	2612–2414	

La VIIe dynastie aurait régné 70 jours sous 70 rois, ce qui veut probablement dire qu'il y avait un collège régnant de 70 membres qui régnèrent un jour chacun. Le royaume memphitique était près de sa chute, mais il fut sauvé d'une ruine complète par la VIIIe dynastie, à laquelle Manéthon attribue 27 rois et un règne de 146 ans, c'est-à-dire de 2414 à 2268 a. J. C.

Manéthon ne donne pas les noms des rois, mais la plupart sont nommés sur les deux tableaux royaux à Abydos du temps de Seti I et de Ramsès II ainsi que dans les fragments du Papyrus royal à Turin de la manière suivante:

VIIIe dynastie.

Manéthon.	*La table de Seti I.*	*La table de Ramsès II.*	Le Papyrus royal de Turin.
27 Memphites,	Noferkaré	Noferkaré	Noferkaré (Fragment 43)
146 ans	Noferkaré Nebi	Noferkaré Nebi	Noferka . . . .
2414—2268	Dadkaré Maab	Dadkaré Maab	. . . . . ab
a. J. C.	Noferkaré Khendu	Noferkaré Khendu	Noferkaré . . (Fragm. 47)
	Merenhor	Merenhor	Kheti II (de la IXe dyn.) 2390
	Snoferka	Snoferka	Snoferka
	Kaenré	Kaenré	. . . . .
	Noferkaré Rer	Noferkaré Rer	Merikarè (de la IXe dyn.) 2370
	Noferkahor	Noferka	
	Noferkaré Pepi-sneb	Noferkaré Pepi-sneb	
	Noferkaré Annu	Noferkaré Annu	Noferkaré (Fragm. 48)
	Re . . . kau	. . . . .	Kheti III (de la IXe dyn.) 2350
	Noferkauré	. . . . .	
	Noferkau Hor	. . . . .	
	Noferarkaré	. . . . .	 i
	. . . . .		. . . . .

Les rois nommés ci-dessus étaient sûrement les successeurs et les héritiers légitimes au trône des Pharaons de la VIe dynastie, car plusieurs, ainsi que nous le voyons, portent le même nom royal Noferkaré, comme Pepi II, et l'un d'eux, Noferkaré Pepi-sneb, a le même nom de famille Pepi, comme deux Pharaons de la VIe dynastie. Nous ne connaissons malheureusement que leurs noms, car à l'exception de quelques scarabées ils n'ont rien laissé après eux, ni pyramides, tombes ou quelque autre monument qu'on ne sache jusqu'ici. Ils avaient leur résidence à Memphis et continuaient en quelque sorte la domination memphitique, mais leur pouvoir était brisé, et souvent il ne s'étendait pas hors des murs du palais. Des familles concurrentes de haute origine s'élevaient et fondaient des états: la IXe dynastie à Héracléopolis magna, la Xe dynastie à Thèbes; à Siut de hauts nomarques obtinrent une grande puissance, qui fut un appui considérable pour les Pharaons héracléopolitains dans leur lutte contre les Thébains. Enfin d'autres nomarques établirent à Hermopolis et à Menat-Khoufou de petits états presque entièrement indépendants qui durèrent jusqu'à la XIIe dynastie. Pendant tous ces revers la VIIIe dynastie allait à la rencontre d'une mort lente, qui cependant, selon l'opinion de Manéthon, à cause de son adoption de la légitimité memphitique, ne s'accomplissait qu'à l'avénement de la XIIe dynastie l'an 2268 a. J. C.

Règnes collatéraux d'Hérakléopolis et de Thèbes.

IXe—XIe dynasties.

Akhthoès fut le fondateur de la IXe dynastie qui embrasse une époque de 109 ans depuis 2447 à 2338 a. J. C.[1]

Akhthoès est dépeint par Manéthon comme un tyran inflexible et impitoyable qui commit beaucoup de cruautés; il devint fou et fut enfin tué par un crocodille. On suppose que cet Akhthoès est identique avec le roi Abmeriré Kheti I dont le nom est inscrit sur un vase de bronze au Louvre et à quelques autres endroits p. ex. sur un rocher près de la première cataracte d'où l'on avance qu'il a dû régner sur la plus grande partie du pays.

Comme ses successeurs de la IXe dynastie il résida à Hérakléopolis magna. Cette ville appelée en Égyptien Khenensou, un nom qui dans la bible copte sonne Hnes et est encore conservé en Arabique, mais est traduit des Grecs par Hérakléopolis, parce qu'ils identifiaient le dieu local Hershef avec leur Héraklès, était une des plus vieilles villes de l'Égypte et devint à côté d'Héliopolis et d'Hermopolis considérée comme sainte puisque la création égyptienne fut localisée dans ces villes.

[1] Une variante des textes manéth. donne 409 ans.

Hérakléopolis magna se trouve environ cent kilomètres au sud de Memphis dans une contrée fertile à l'entrée de la vallée du Fayoum qui appartenait aussi à ce district dont Khenensou était le centre, et qui en augmenta considérablement la richesse et l'importance, si non à un aussi haut degré qu'elle gagnait plus tard quand Amenemha III de la XIIe dynastie eut creusé le lac de Möris.

Malgré sa cruauté, Akhthoès était sans aucun doute un grand roi, un homme énergique et puissant ayant su fonder une nouvelle dynastie, et bien qu'il n'ait pu chasser de Memphis les Pharaons légitimes et les déposer entièrement, ou anéantir les Antefs, la Xe dynastie naissante de Thèbes, il a du moins, pour un certain temps, étendu sa souveraineté sur la plus grande partie de l'Égypte. Suivant mon système chronologique ce fut sous les vingt dernières années du faible règne de Pepi II, qui dura 95 ans, que Akhthoès s'attribua le titre de roi, et il continua, sous les troubles memphitiques et les changements de succession, à régner après le commencement de la VIIIe dynastie, mais combien de temps nous ne le savons pas.

En même temps que la VIIIe dynastie s'affaiblissait à Memphis les successeurs de Akhthoès de la IXe dynastie régnaient à Hérakléopolis sous de changeantes conditions et avec plus ou moins de puissance. Ils semblent quelquefois avoir occupé le trône de Memphis, puisque sur les fragments 47 et 48 du Papyrus royal de Turin, entre les noms Noferkaré et autres qui appartiennent évidemment aux Pharaons memphitiques de la VIIIe dynastie, deux ou trois fois se trouve le nom Kheti, peut-être aussi comme le

pense Maspéro [1] Merikaré dont les noms appartiennent aux Pharaons hérakléopolitains.

En ce cas les lacunes dans la série des rois légitimes de Memphis furent comblées par l'interpolation des noms des rois hérakléopolitains de la IXe dynastie. Et en vérité, tout au moins un roi de la IXe dynastie, Merikaré, doit avoir régné à Memphis, s'il en est, ainsi comme le dit Maspero, que celui-ci ait bâti une pyramide à Sakkarah [2].

En outre il est donné de précieux renseignements sur la IXe dynastie dans les remarquables tombeaux de Siut, que M. Griffith a étudiés [3]. Il y a trois tombes bâties pour Kheti I, Tefabi et le fils du dernier, Kheti II qui gouvernèrent l'un après l'autre comme nomarques à Siut sous la dépendance des rois de la IXe dynastie à Hérakléopolis.

Ils appartenaient tous à une puissante famille de nomarques qui pour le moins pendant cinq générations eut le gouvernement à Siut.

Kheti I raconte que du côté de sa mère il avait hérité de la dignité de son grand père, et que sa mère dirigeait le nome pendant qu'il passait son enfance à la cour du roi à Hérakléopolis, où il apprit à nager avec les enfants du roi et fut élevé comme un propre fils du Pharaon. Aussitôt qu'il fut majeur, il prit les rênes du nome. Au moyen de canaux il introduisit les fertilisantes eaux du Nil sur les terres labourables et sur le sable du désert, de sorte que le nome devint riche en blé, que le bien-être du

---

[1] *Proceedings of Soc. of Bib. Arch.* t. XIII, 430.
[2] — — — — ibid., 524 s.
[3] Griffith, *The Inscriptions of Siut and Dér-Rifeh.*

peuple s'améliora et que le bétail produisit double. Il fut honoré du roi et aimé de son peuple.

Enfin il communique qu'il possédait de bons vaisseaux et avait une grande force militaire à sa disposition, ce qui, comme nous le verrons plus loin, fut d'une grande utilité pour son successeur Tefabi qui, probablement, était son fils. Celui-ci exécuta un exploit qui est ici pour nous de la plus grande importance. Tefabi raconte d'une expédition entreprise contre un ennemi qui s'était introduit sur son territoire du côté du sud. L'ennemi était un roi de la Xe dynastie régnante à Thèbes, sans aucun doute Horuahankh-Antef, que nous verrons plus tard attaquer la IXe dynastie résidante à Hérakléopolis. Tefabi était un vassal des rois hérakléopolitains et devait, comme étant le plus proche, faire tête à l'attaque du sud, à quoi il était bien équipé à cause des dispositions militaires de son prédécesseur. Il se dirigea contre l'ennemi thébain, le battit premièrement à l'ouest du Nil, le fit reculer jusqu'à la "porte du sud", traversa sur le côté Est où il vainquit une nouvelle armée, venant du sud, et détruisit enfin sa flotte.

Ainsi fut sauvé pour cette fois le royaume hérakléopolitain, et Tefabi par son énergie et sa persévérance rendit au pays une paix et une sûreté si parfaites qu'un "voyageur pouvait dormir à la belle étoile aussi sûrement que dans sa demeure".

Siut forma de la sorte pour le nord un rempart contre le sud, et dans l'inscription que nous a laissée le fils et successeur de Tefabi, Kheti II, nous voyons clairement que le nomarque de cette ville était un loyal vassal du roi résidant à Hérakléopolis. Cette inscription jette une

lumière imprévue sur les rapports intérieurs de la IXe dynastie et nous donne même le nom d'un de ses rois, le déjà nommé Merikaré, dont nous n'avons pu jusqu'ici, avec sûreté, arrêter la place chronologique. L'inscription a beaucoup de lacunes, mais on croit pouvoir lire ce qui suit: Le roi Merikaré fut, sous une révolte, banni d'Héra-kléopolis, mais trouva à Siut soutien chez son fidèle vassal Kheti II qui dompta les rebelles et conduisit le Pharaon sur sa flotille d'abord en remontant le Nil jusqu'aux limites du royaume du nord vers Abydos, et ensuite, en redescendant le fleuve, jusqu'à la capitale Hérakléopolis où le roi fut reçu du peuple avec enthousiasme "des femmes, hommes, enfants et vieillards". Le nomarque Kheti II retourna ensuite à Siut, et une paix parfaite régnait dans le pays: "il n'y avait aucune dissension, aucune lutte, l'enfant n'était pas tué sur le sein de sa mère, le mari dans l'étreinte de sa femme, personne n'exerçait la violence, aucun criminel ne se trouvait dans le pays". Il est manifeste qu'après les frayeurs de la guerre civile l'ordre légal et la paix regnèrent à nouveau.

Les inscriptious de ces trois tombes jettent de la lumière dans la profonde obscurité où la IXe dynastie était encore plongée il y a quelques années seulement. Ce fut probablement après son retour au trône à Hérakléopolis que Merikaré, voyant sa puissance si considérablement augmentée, put prendre possession de Memphis, bâtir une pyramide à Sakkarah et enfin avoir son nom inscrit dans la série des rois de la VIIIe dynastie. Cette supériorité ne fut cependant pas de longue durée, puisque plus tard dans la série nous retrouvons le nom du roi Noferkaré qui

appartient à la VIIIe dynastie. Cependant le nom suivant Kheti, dans le Papyrus royal de Turin, porte le témoignage d'une nouvelle invasion d'Hérakléopolis à Memphis. Ainsi pendant que la maison royale memphitique, VIIIe dynastie, alternait avec celle d'Hérakléopolis, la IXe dynastie, dans le gouvernement sur l'Égypte du nord et que toutes deux par leurs dissensions s'affaiblissaient réciproquement, peu à peu le royaume thébain grandissait en puissance et en considération. Nous allons maintenant examiner la situation politique de l'Égypte du sud.

J'ai déjà, depuis plus de trente ans [1], essayé de démontrer que la Xe dynastie était la maison royale des Antefs qui règnait à Thèbes. Elle est appelée Hérakléopolitaine par Manéthon et la cause doit être celle-ci que la famille d'Antef appartenait originellement à la ville sainte Hérakléopolis. Le nom d'Antef se trouve aussi dans les tombes des pyramides memphitiques de l'ancien royaume, par exemple dans une tombe de la Ve dynastie à Sakkarah. J'en conclus qu'une famille d'Antef dans des temps plus reculés a émigré d'Hérakléopolis avec une colonie dans la Haute-Égypte pour y fonder une nouvelle ville, et que, sous de propices rapports politiques, elle s'est élevée à une position dominante de façon qu'à Thèbes elle a pu établir un royaume indépendant et fonder une nouvelle dynastie, la Xe, qui régna 185 ans, depuis 2506 à 2321 a. J. C. Selon cette date la Xe dynastie a été fondée aussi sous le faible règne de Pepi II, 59 ans (2506—2447 a. J. C.) antérieurement à la IXe dynastie, mais au com-

[1] Lieblein, *Recherches sur la chronologie égyptienne*, Christiania 1873.

mencement elle était languissante, et n'entra pas en scène avec la violence et l'éclat que montra Akhthoès, le fondateur de la IXe dynastie.

La série de noms à Karnak qui nous donne les premiers princes de la Xe dynastie nous montre clairement comment le frêle germe se développe peu à peu. Le premier Antef s'intitule seulement *erpa* qu'on a l'habitude de traduire comte, les quatre souverains suivants prennent le titre de *Horus*, par lequel il sont signalés comme divins, et le sixième s'appelle "*le dieu bon*". Ils avancent ainsi en puissance et en honnenr, mais n'atteignent encore pas la dignité de roi, car pendant ce temps le puissant fondateur de la IXe dynastie avait paru et avait temporairement mis un frein à leur extension. Mais lorsqu'à la mort de Akhthoès la IXe dynastie se retira vers le nord, la puissance des Thébains se multiplia et leurs dominateurs prirent le nom de rois.

Nous n'avons encore pas les matériaux suffisants pour déterminer le nombre des rois appartenant à cette dynastie.

Manéthon attribue à la Xe dynastie 19 Hérakléopolitains, 185 ans, et à la XIe dynastie 16 Diospolites, 43 ans. Les auteurs modernes réduisent la Xe et la XIe dynasties, les Antefs et les Mentuhoteps à une seule, qu'ils appellent la XIe dynastie. Petrie [1] pense que cette dynastie consistait de 6 rois Antefs et de 3 rois Mentuhoteps avec une durée de règne de 227 ans; d'un autre côté Breasted [2] donne 3 Antefs et 4 Mentuhoteps et une époque de 150 ans. Pour ma part je ne puis considérer la XIe dynastie comme

[1] *A history of Egypt*, fifth edit. I, p. 124.
[2] *Ancient Records of Egypt*, I, 197.

une chambre à débarras où l'on met tout ce qu'on ne peut placer ailleurs.

Je fais distinction entre les Antefs et les Mentuhoteps, tandis que je place les premiers, qui probablement descendent d'Hérakléopolis, dans la Xe dynastie et les derniers dont la souche remonte à Hermonthis ou peut-être à Silsilis dans la XIe dynastie. Reste à savoir si les deux dynasties se sont rencontrées d'une façon ennemie, ou d'une manière amicale par une ligue ou par les liens du mariage, ainsi qu'à certaines époques elles se soient mélangées et qu'un ou autre Mentuhotep se soit glissé dans la série des Antefs. A part les six princes nommés dans la liste de Karnak de la Xe dynastie nous connaissons au moins cinq rois Antefs, et c'est probable qu'il y en avait plusieurs que nous n'avons pas encore retrouvés; le total est donc assez grand pour remplir les 185 ans que Manéthon attribue à la Xe dynastie, même si un ou plusieurs rois, comme le pense Steindorff [1], eussent régné après la XIIe dynastie.

Parmi les rois Antefs, Horuahankh Antef a surtout de l'importance; ce fut certainement contre lui que combattit le nomarque de Siut, Tefabi. Une inscription de cet Antef raconte, que dans une expédition vers le nord il atterrit près d'Abydos, conquit tout le nome thinite et ouvrit "la porte du nord". C'est la guerre dont Tefabi parle, mais d'un autre point de vue: ce qui est pour l'armée du sud "la porte du nord" est pour l'armée du nord "la porte du sud", une porte qui servait de frontière entre le royaume thébain et celui des Hérakléopolitains [2].

---

[1] *Zeitschrift f. ægypt. Sprache* 1895, 77—96.

[2] Breasted. *Ancient Records of Egypt* I. 182 et 200.

Nous avons ici un point de repère chronologique; sur une stèle funéraire à Leyde, datée l'année 33 d'Usertesen I[1] un certain Antefaker communique que le bisaïeul du défunt avait été fonctionnaire sous le roi Horuahankh Antef. Lorsque, d'après ma chronologie, Usertesen I prenait les rênes du gouvernement l'an 2268 a. J. C., sa 33e année tombait donc 2235 a. J. C., et si nous comptons, comme le fait Steindorff[2], la durée d'une génération de 30 ans, nous avons ainsi les dates suivantes:

Dans l'année	2235	a. J. C.	mourut	la personne en question.
—	2265	—	—	le père.
—	2295	—	—	le grand père.
—	2325	—	—	le bisaïeul.

Si nous admettons que le bisaïeul ait pris possession de sa charge 30 ans avant sa mort, nous arrivons ainsi à l'année 2355 a. J. C. dans laquelle le roi Horuahankh Antef conséquemment a régné, et puisqu'il a régné 50 ans, il a pu monter sur le trône environ l'an 2400 a. J. C.; cela s'accorde avec un autre calcul indépendant.

Nous venons de voir que ce fut contre cet Antef que le nomarque de Siut Tefabi entreprit son heureuse guerre. La victoire fut à l'avantage du roi d'Hérakléopolis dont la puissance s'accrut et qui se vit ainsi en état de s'introduire à Memphis et de s'y asseoir sur le trône.

Nous trouvons maintenant, comme on le voit page 47, que le roi Kheti II de la IXe dynastie est inséré dans la rangée des rois de la VIIIe dynastie, environ 2390 a. J. C.,

---

[1] Piehl, *Inscriptions* III, pl. XXII.
[2] L. c. p. 90.

ce qui correspond parfaitement avec l'avénement d'Horuahankh Antef environ 2400 a. J. C., puisque c'est généralement au commencement de son règne, alors que les forces sont les plus fraîches, qu'un prince ambitieux, comme l'était certainement notre Antef, cherche à réaliser ses plans de conquête, ce à quoi visait naturellement sa guerre contre Tefabi. Tout ceci n'est cependant qu'hypothèses plus ou moins vraisemblables.

Mais j'en aurais une preuve qui serait absolument concluante si, comme Maspero l'admet, le IIIe successeur de Kheti II sur le fragment 47 du Papyrus de Turin était vraiment ce Merikaré qui fut replacé sur le trône d'Héraklèopolis par Kheti II, nomarque de Siut, et qui, comme je le conçois, profita de l'agrandissement de son pouvoir pour s'emparer de Memphis [1].

La place de Merikaré dans la liste des rois de la VIIIe dynastie environ 2370 a. J. C. est donc à peu près sûre, et le temps correspond avec les inscriptions de Siut comme avec le temps bref du règne des rois memphitiques. Bien que je pense que nous puissions, à cause de ce que nous avons dit, déterminer à peu près le temps et la place de Horuahankh Antef dans la liste de rois, je dois reconnaître ne pouvoir donner aucun argument nouveau pour le reste des autres rois Antefs quant à leur place dans la série et à leur relation réciproque. Pour l'instant je ne vois rien de mieux que de me joindre à l'opinion de M. Petrie, puisque jusqu'à nouvel ordre je dois laisser la chose indécise, si nous ne devons pas, de concert avec M. Stein-

---

[1] *Proceedings of S. B. A.* 1891, 430.

dorff, partager les Antefs en deux rangées, une antérieure et une postérieure à la XIIe dynastie. Je remarque seulement que l'Antef qui est représenté sur la stèle de Shat-er Regal était le dernier roi de la Xe dynastie, ainsi que nous le verrons bientôt.

La XIe dynastie comprend les rois Mentuhoteps qui sur le Papyrus de Turin sont appelés les rois de Khennu c'est-à-dire "les rois du pays intérieur" ou peut-être "de Silsilis" par opposition aux Antefs qui étaient rois de Thèbes. Comment on a pu, dans la XIe dynastie qui ne comprend qu'une époque de 43 ans, compter, à part les Mentuhoteps, un nombre infini d'Antefs, m'est absolument incompréhensible. La famille de Mentuhotep au sud, probablement aux environs de Silsilis, se souleva, sous Nebhotep Mentuhotep, contre la Xe dynastie à Thèbes, mais sous Nebkhruré Mentuhotep la vainquit et contraignit son dernier roi Antef à l'assujettisement Ceci est exposé sur la stèle de Shat-er Regal où Nebkhruré par sa grandeur corporelle se montre comme maître vis à vis du petit Antef. Chose assez singulière, derrière Antef on voit un fonctionnaire distingué Kheti qui apparemment était un descendant de la IXe dynastie nouvellement déposée à Hérakléopolis; c'est ainsi que la stèle nous représente Nebkhruré Mentuhotep comme vainqueur et héritier tant de la IXe que de la Xe dynastie. Puisque Antef sur la stèle porte son nom dans un cartouche et l'uræus sur le front, il reçut sans aucun doute, au moins pour un certain temps, la permission de garder le titre de roi à condition, comme vassal, d'administrer le gouvernement à Thèbes.

Cela ne dura guère; car cette nouvelle dynastie gagna bientôt la domination sur tout le pays et ne put supporter personne à ses côtés à part les derniers Pharaons de la VIIIe dynastie qui conservèrent nominalement leur légitime dignité de rois à Memphis.

Le plus puissant des rois de la XIe dynastie fut Nebkhruré ou bien, comme l'appelle M. Naville "Nebhepet-Ra Mentuhotep". Il prit sa résidence à Thèbes et sur le côté de l'ouest de cette ville éleva un temple que the Egypt Exploration Fund a fait déterrer sous la direction de M. Naville. C'est le temple du tombeau du roi situé à Deir el Bahri tout près du temple de terrasse, bâti plus tard par la reine Hatshepsu; il est remarquable non seulement parce qu'il est le plus vieux temple de Thèbes mais aussi le seul du royaume moyen qui soit tant bien que mal conservé jusqu'à nos jours, de sorte que son plan dans son entier et ses détails dans beaucoup de parties peuvent être définis [1]. Dans beaucoup d'inscriptions il est dit que Nebkhruré fut adoré comme dieu à un très haut degré pendant plusieurs siècles, et s'il est à cet égard plus honoré que la plupart des Pharaons, c'est certainement parce qu'après une longue période de troubles et de dissensions il réunit à nouveau les parties séparées du pays en un seul royaume de l'Égypte; c'est pourquoi, avec droit, il put prendre le titre de *Samtaoui* "celui qui réunit les deux pays" [2].

---

[1] *The XIth Dynasty Tempel at Deir el Bahari*, by E. Naville, London 1907.

[2] — — — pp. 57 ss.

Les fouilles qui ont été faites sous l'habile surveillance de M. Naville donnent d'importants éclaircissements quant à l'histoire de la XIe dynastie [1].

Nebkhruré Mentuhotep régna au moins 45 ans, puisqu'on trouve à Turin une stèle datée de sa 46e année [2].

Son successeur Sankhkaré resta sur le trône 8 ans; nous savons de lui qu'il envoya une expédition au pays de Pun pour y chercher de précieux encens. Nebhotep Mentuhotep que je considère comme le fondateur de la XIe dynastie n'était probablement qu'un puissant nomarque dans la partie sud du pays; comme tel il a vaincu Nehesi, Sati et Tehennu et en plus consolidé la puissance de sa famille. Mais Manéthon ne peut l'avoir considéré comme roi indépendant ni l'avoir compté dans les 43 ans qu'il approprie à la XIe dynastie.

Nous connaissons encore un roi de cette dynastie savoir Nebtauiré Mentuhotep. Il était, je suppose, contemporain avec Nebkhruré et fut sous le long règne de 45 années de celui-ci adopté comme son co-régent.

Probablement, surtout pendant les dernières années de Nebkhruré, fut-il la force impulsive des conquêtes; son nom Nebtaui l'indique comme le seigneur des deux pays, soit de toute l'Égypte. Il eut pour aide dans ses entreprises

---

[1] Voyez King et Hall, *Egypt and Western Asia in the light of recent discoveries,* London 1907, où il est amplement parlé, page 321, de ces édifices ainsi que de l'artiste Mertisen, le plus distingué de ce temps qui se loue ainsi que son fils de leur "habileté à travailler l'or, l'argent, l'ivoire, l'ébène et toutes sortes de pierres précieuses".

[2] Lieblein, *Dictionnaire de noms,* no. 613.

son vizir Amenemha, porteur de grands titres et qui devait être à côté du roi le plus grand personnage du pays.

Je suis tenté de croire que ce fut lui qui devint plus tard Amenemha I, le fondateur de la XIIe dynastie; car Amenemha I s'attribue lui-même 10 ans (plus tard même 20, d'après une autre variante 16 ans) du temps qu'il régna contemporainement avec la XIe dynastie.

Suivant les monuments régnèrent:

Nebkhruré Mentuhotep	45 ans
et Sankhkaré	8 „

soit pour la XIe dynastie un total de 53 ans.

Mais si Manéthon attribue 43 ans à la XIe dynastie, pour Amenemha on doit ajouter	10 „
pour avoir le même total	53 ans.

Maintenant si nous réunissons la XIe et la XIIe dynasties en un groupe, ainsi que le font la liste de Sakkarah [1] et le Papyrus royal de Turin:

XIe dynastie	53 ans
XIIe —	160 „
nous aurons un total de	213 ans

conforme avec le fragment 72 du Papyrus royal [2].

Voici le tableau des quatres dynasties contemporaines:

---

[1] Mariette, *Revue Archéologique*, 1864, tome II, 172.

[2] Lieblein, *Recherches sur la chronologie égyptienne*, page 69.

VIIIe dynastie, 27 Memphites, 146 ans, 2414–2268. Selon le Papyrus royal.	IXe dynastie, 19 Héracléopolites, 109 ans, 2447–2338 a. J. C.	Xe dynastie, 19 Héracléopolites, 185 ans, 2506–2321 a. J. C.	XIe dynastie, 16 Diospolites, 53 ans, 2321–2268 a. J. C.
(2522–2427 a. J C. Pepi II de la VIe dyn.)	2447 a. J. C. Akhthoès = Abmeriré Kheti I	2506 a. J. C. Erpa Antef Hor Men.. Hor Antef Hor Antef Her ..... Le bon dieu Antef	
2414 a. J. C. Noferkaré (fragm. 43) Noferka... .....ab Noferkaré... (frag. 47)		2400 a. J. C. Horuahankh Antef	
2390 a. J. C. Kheti II de la IXe dyn. Snoferka	2390 a. J. C. Kheti II	Horus Nekht-neb-tep nofer Antef	
2370 a. J. C. Merikaré de la IXe dyn. .... Noferkaré (frag. 48)	2370 a. J. C. Merikaré		Horus Sankh-ab-taui Mentuhotep
2350 a. J. C. Kheti III de la IXe dyn. .....i	2350 a. J. C. Kheti III	2350 a. J. C. Raskhemherma Antefaa Raskhemapma Antefaa Nubkheperuré Antef	Nebhotep Mentuhotep
		2321 a. J. C. Antef (de Shat-er Regal)	2321–2276 a. J. C. Samtaui Nebkhruré Mentuhotep, 45 ans Nebtauiré Mentuhotep 2276–2268 a. J. C. Sankhkaré 8 ans 2288 ou 2278–2268 a. J. C. Amenemha I, 20 ou 10 ans.

Renvoyant au tableau synchronique je vais résumer ce qui est dit plus haut sur les trois dynasties, la IXe, X^{e} et XIe, qui sont par Manéthon considérées comme illégitimes et par conséquent placées hors de sa liste chronologique.

Alors que la VIe dynastie sous le long règne de Pepi II s'affaiblissait, Akhthoès se révoltait contre le seigneur légitime de Memphis et érigeait la IXe dynastie à Hérakléopolis. La famille Antef qui originellement appartenait à Hérakléopolis avait établi à Thèbes, 59 ans plus tôt, un petit royaume. Les deux nouvelles puissances luttèrent entre elles et à leur lutte se joignirent les nomarques de Siut qui prirent fait et cause pour Hérakléopolis, et qui en racontent une partie dans leurs inscriptions tombales. De ces nomarques nous en connaissons deux qui portent le même nom Kheti I et Kheti II comme les deux rois Kheti I et Kheti II d'Hérakléopolis, soit qu'ils fussent parents avec eux ou qu'ils aient été appelés d'après eux; en tous cas les nomarques de Siut étaient vassaux d'Hérakléopolis.

Le roi des Thébains, Horuahankh Antef, environ 2400 a. J. C. marcha vers le nord mais fut repoussé par Tefabi, nomarque de Siut. La puissance du roi Kheti II à Hérakléopolis en fut ainsi augmentée, de sorte qu'environ 2390 a. J. C. il put s'emparer de la couronne de Memphis. Mais l'usurpation ne dura guère. La puissance d'Hérakléopolis s'affaiblit par les révoltes et le roi fut chassé. Cependant le nomarque de Siut, Kheti II, se rendit maître des révoltés et reconduisit Merikaré en triomphe à Hérakléopolis;

ce dernier se vit ainsi en état de s'emparer de Memphis pour un peu de temps environ 2370 a. J. C.

Après que la IXe dynastie à Hérakléopolis sous Kheti III environ 2350 a. J. C. pour la dernière fois se fut emparée de Memphis, ce qui peut être considéré comme l'extrême et dernière lueur d'une flamme mourante, sa puissance fut enfin détruite, et elle cessa de régner en 2338 a. J. C.

La VIIIe dynastie légitime à Memphis fut ainsi libérée de son ennemi le plus voisin et put respirer librement jusqu'à ce que se déchaînât du sud un nouvel orage. La Xe dynastie, les Antefs à Thèbes, trouva un nouveau rival dans la famille de Mentuhotep qui à la fin, sous Nebkhruré Mentuhotep en 2321 a. J. C. vainquit le dernier Antef et établit ainsi la XIe dynastie. Durant les 53 années que cette dynastie régna elle agrandit constamment sa puissance vers le nord, au commencement par Nebkhruré Mentuhotep et plus tard par Nebtauiré Mentuhotep et son habile vizir Amenemha. L'aide que ce puissant vizir donna, devint cependant funeste pour la dynastie, puisque, probablement, ce fut lui qui plus tard, comme Amenemha I, conquit toute l'Égypte, et ne déposa pas seulement la VIIIe dynastie mais aussi la XIe, et établit la XIIe. La table de rois à Sakkarah et le Papyrus royal de Turin fondent ensemble la XIe et la XIIe dynasties et le dernier document leur attribue en commun un règne de 213 ans, c'est-à-dire un total de 53 ans pour la XIe dynastie et un total de 160 ans pour la XIIe.

Le premier empire thébain.

XIIe dynastie 2268—2108 a. J. C.

Avec la XIIe dynastie commence une nouvelle brillante période dans l'histoire de l'Égypte. Amenemha I mit fin aux querelles intérieures et réunit encore une fois l'Égypte en un seul royaume, qui peu à peu agrandit sa puissance et acquit une plénitude de pouvoir qu'il n'avait jamais eu auparavant. Sorti de la XIe dynastie dont il avait usurpé le titre de roi par sa supériorité et sa bravoure guerrière, Amenemha I n'eut pas seulement à lutter contre les derniers restes des dynasties à Thèbes, à Hérakléopolis et à Memphis, mais aussi avec les puissants nomarques qui à Coptos, Siut, Minieh, Hermopolis sous les faibles Pharaons rivalisant entre eux, s'étaient dégagés de la puissance centrale et s'étaient acquis presque un pouvoir souverain occasionnellement soutenu par un ralliement tantôt à une maison souveraine tantôt à une autre.

Nous connaissons déjà les seigneurs de Siut. Avec leur armée et leur flotte bien équipées ainsi qu'à cause de leur fidélité envers la IXe dynastie ils établirent non seulement leur propre puissance, mais peut-être encore plus celle des Pharaons hérakléopolitains. Dans les tombeaux de Benihassan nous sommes informés des grands nomarques qui

régnèrent en partie à Minieh et en partie dans le nome de la Gazelle.

Le plus ancien nommé là est Khnumhotep I qui se réunit à Amenemha I et qui reçut en récompense le titre de gouverneur d'abord à Minieh et plus tard dans le nome de la Gazelle. Son fils Nekht I le suivit dans sa dignité à laquelle il fut nommé par Usertesen I; sa fille Bekt se maria avec le prince hermopolitain Nehera qui possédait la principauté du nome du Lièvre. Ils eurent un fils Khnumhotep II qui hérita de sa mère de la puissance à Minieh et se maria avec Kheti héritière du nome du Chacal. Leur fils Nekht II hérita de la dignité de nomarque dans le nome du Chacal et fut un puissant seigneur.

Cette famille se partagea ainsi la puissance des nomes les plus riches et les plus importants de la Moyenne-Égypte.

A une autre famille, peut-être royale, appartenait le grand fonctionnaire Ameni qui dans la 18e année du règne d'Usertesen I devint nomarque du nome de la Gazelle et domina pendant 25 ans avec une plus grande autorité qu'aucun nomarque avant lui, puisqu'il date l'inscription de ses années de nomarque aussi bien qu'Usertesen I ses années de monarque: sa 25e année correspond à la 43e année du Pharaon.

Les nomarques du nome de la Gazelle doivent avoir joué, depuis des temps reculés, un grand rôle. Les tombes de Benihassan [1] nomment deux d'entre eux: Bekt et son fils Kheti que je serais enclin de mettre en parenté avec la IXe dynastie, surtout le dernier nommé Kheti

[1] Lepsius, *Denkmäler* II, 142.

dont le nom rappelle les Pharaons hérakléopolitains du même nom.

A Hermopolis les nomarques du nome du Lièvre résidèrent. Ces derniers appartenaient aussi, comme le pense Maspero [1], à une vielle famille qui remonte au moins à la VIe dynastie.

Dans les carrières de Hatnub, l'égyptologue G. Möller a trouvé une quantité d'inscriptions hiéroglyphiques et hiératiques qui donnent de précieux renseignements sur les puissants, presque souverains, nomarques du nome du Lièvre. Elles sont publieés dans *Sitzungsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1908, 679 ss. sous le titre: *Bericht über die Aufnahme der hieroglyphischen und hieratischen Felseninschriften im Alabasterbruch von Hatnub in Mittelägypten.* Von Dr. Georg Möller in Berlin.

Nous avons là une liste presque sans interruption des princes depuis Phiops II de la VIe dynastie jusqu'aux premiers rois de la XIIe dynastie, de sorte qu'il est devenu possible, à peu près, de remplir la grande lacune beante entre les dynasties nommées. Selon les inscriptions de Hatnub et celles des tombes de Schech Saïd et de Bersche je peux placer maintenant les princes du nome du Lièvre dans la liste chronologique suivante ajoutant à chacun approximativement leurs années d'existence.

1. Aāb vécut sous Nofr-f-ré, V^e roi de la Ve dynastie, environ 2750 a. J. C.

---

[1] *Recueil*, I, 178.

2. Khua vécut environ 2500 ans a. J. C. sous le troisième dernier roi de la VIe dynastie Phiops II Nofr-ka-ré qui suivant Manéthon régna 95 ans, 2522—2427 a. J. C.
3. Aha vécut environ 2450 a. J. C. ainsi sous le même Phiops II.
4. Thotnekht, fils de Teta, est nommé dans la tombe 3 près de Schech Saïd [1], où l'on trouve répété plusieurs fois le titre de "Gouverneur de la maison du roi Pepi". Lepsius a donc raison de compter cette tombe comme appartenant aux monuments de la VIe dynastie. A cause de cela je pense que notre Thotnekht vivait également sous le règne presque centenaire de Phiops II environ 2430 a. J. C.
5. Thotnekht, fils de Thotnekht, vécut sous le règne du roi hérakléopolitain Merikaré [2]. Il doit donc avoir vécu environ 2370 a. J. C.; voyez le tableau p. 47.
6. Khuu-s . . . . était contemporain avec un autre roi hérakléopolitain Kheti III que l'on retrouve plus haut dans mon tableau synchronique p. 63. Ainsi que Kheti III Khuu-s . . . . a vécu environ 2350 a. J. C.
7. Ahanekht I,
8. Thotnekht et

---

[1] Lepsius, *Denkmäler*, II, 112/13.

[2] Le nom énigmatique que donne ici M. Möller je propose de le lire Merikaré cfr. Maspero dans *Proc. of Society of Bibl. Arch.* 1891, page 430.

Le roi, que nous venons de nommer est bien connu de l'ouvrage de M. Griffith, *The Inscriptions of Siut and Dér-Rifeh*, et je suis convaincu que c'est de lui dont il s'agit ici d'autant plus que la lecture défectueuse de M. Möller s'explique facilement.

9. Ahanekht II peuvent très bien, comme M. Möller le pense, tous les trois avoir fonctionné ensemble 70 ans, c'est-à-dire 2350—2280 a. J. C.
10. Nehera I vécut environ 2270 a. J. C. sous Amenemha I et Usertesen I.
11. Ki environ l'an 2250 a. J. C. sous Usertesen I dont il épousa la fille Si-kheper-ka [1].
12. Nehera II environ l'an 2230 sous Usertesen I et Amenemha II.

Cette liste des princes du nome du Lièvre est, selon moi, d'une grande importance, puisqu'elle nous donne 4 générations jusqu'à la fin de la VIe dynastie, 6 générations pour combler l'intervalle entre la VIe et la XIIe dynasties et enfin 2 générations pour le commencement de la XIIe dynastie.

Pour le nome de la Gazelle nous avons cette série:

Kheti, contemporain probablement de la IXe dynastie
|
Bekt, son fils [2]
|
Khnumhotep I sous Amenemha I
|
Nekht I, son fils sous Usertesen I
|
Bekt, sa fille, mariée à Nehera, nomarque du nome du Lièvre
|
Khnumhotep II, leur fils, sous Amenemha II
|
Nekkt II, son fils, nomarque du nome du Chacal sous Usertesen II.

[1] Voyez Lepsius, *Denkmäler*, II, 134.
[2] *Recueil de travaux*, I, 176; Maspero dit: "Boqit et son fils Khiti"; mais Kheti était sans doute le père.

Un certain Ameni était prince du nome de la Gazelle de l'an 18 à l'an 43 d'Usertesen I.

Nous apprenons ici à connaître quelques familles de nomarques des plus puissantes qui sous les troubles intérieurs avaient usurpé une supériorité presque souveraine allant de pair avec les dynasties des rois et qu'Amenemha I et ses successeurs avaient à combattre et à tenir en respect pour pouvoir fonder et maintenir l'unité du royaume. Mais nous apprenons aussi autre chose. Si ces familles, qui au commencement de la XIIe dynastie manifestaient une si grande puissance, remontent vraiment à la VIIIe et à la VIe dynastie où, comme je l'ai supposé plus haut, elles avaient leur plus proche parenté, ce qu'admet aussi M. Maspero [1], il est bien impossible que la VIIIe dynastie ait été séparée de la XIIe par un intervalle de plusieurs siècles et j'ose voir ici un témoignage comme quoi j'ai raison de mettre la XIIe dynastie comme succédant immédiatement à la VIIIe et de placer les trois dynasties IXe, X^e^ et XIe collatéralement hors de la liste chronologique.

Je ne vois sur ce point aucun motif de refaire la chronologie égyptienne que j'ai proposée il y a quarante ans dans ses principaux linéaments; au contraire, l'ayant constamment vue confirmée, comme dans ce cas, je dois la conserver avec toute la force de ma conviction.

En combinant les chiffres monumentaux avec ceux de Manéthon ainsi que nous les trouvons chez Julius Africanus je dresse la liste suivante des rois de la XIIe dynastie avec leurs années respectives de règnes.

---

[1] *Recueil* I, 178.

2288–2268. Amenemha I	20 ans sous la XIe dynastie.		
2268–2222, Usertesen I . .	46 ans	Amenemha I et Usertesen I . .	9 ans
		Usertesen I seul .	33 -
		Usertesen I et Amenemha II. .	4 -
2222–2184, Amenemha II. .	38 -	Amenemha II seul.	28 -
		Amenemha II et Usertesen II . .	10 -
2184–2136, Usertesen II . .	48 -	Usertesen II seul .	19 -
		Usertesen II et Usertesen III . .	4 -
		Usertesen II, Usertesen III et Amenemha III . . .	25 -
2136–2128, Usertesen III . .	8 -	Usertesen III et Amenemha III .	8 -
2128–2120, Amenemha III .	8 -	Amenemha III seul	8 -
2120–2112, Amenemha IV .	8 -	Amenemha III et Amenemha IV .	1 -
		Amenemha IV seul	7 -
2112–2108, Sebeknofr-ré . .	4 -	Sebeknofr-ré . . .	4 -
2268–2108, total de la XIIe dynastie 160 ans		. . . . .	160 ans.

Cette liste concorde avec celle des monuments et les indications de Manéthon. Une stèle du musée du Caire est datée de la trentième année du règne d'Amenemha I et de la dixième année d'Usertesen I [1]; ainsi Amenemha I, après avoir régné vingt ans, prit son fils Usertesen I comme co-régent, et comme il mourut dans sa trentième année de

[1] Lieblein, *Dictionnaire de noms*, no. 99; De Rougé, *Études égyptiennes*, IX, 8.

règne le septième jour du second mois, comme le raconte Sineha, le gouvernement commun dura donc neuf ans.

Chose étrange, Manéthon ne compte pas Amenemha I comme faisant partie de la XIIe dynastie dont il fut le fondateur — le même cas se reproduit avec Amosis, fondateur de la XVIIIe dynastie —; ses 20 premières années sont comptées avec la XIe dynastie et les 9 dernières sont comprises sous le gouvernement d'Usertesen I. Lorsque Manéthon le met séparément et hors de la liste pendant 16 ans — on aurait attendu dans ce cas 10 ou 20 ans — c'est donc soit une faute du copiste ou bien parce qu'il pensait qu'Amenemha I ne termina pas plus tôt la conquête de l'Égypte; ceci est cependant indifférent pour notre chronologie, puisqu'en tous cas les 16 ans sont hors du fil chronologique.

Lorsqu'Usertesen I eut régné 42 ans il prit Amenemha II comme co-régent. Une stèle datée de Leyde [1] indique que l'année 44 d'Usertesen I tombe sur la 2e année de Amenemha II. Après avoir régné 32 ans Amenemha II prit Usertesen II comme co-régent; car une stèle d'Assuan [2] indique que l'année 35 d'Amenemha II tombe sur la 3e année d'Usertesen II. Une inscription de Kumme près de la deuxième cataracte [3] est datée l'année 43 et une autre [4] l'année 41 sous Amenemha III. Lorsqu'à ce roi Manéthon n'attribue qu'un règne de 8 ans, cela provient de ce que 25 années de son règne sont comprises dans le règne

[1] Lieblein, *Dictionnaire de noms*, no. 110.
[2] Lepsius, *Denkmäler*, II, 123, e.
[3] Ibidem, 139, q.
[4] Ibidem. 139, p.

d'Usertesen II. 8 ans dans le règne d'Usertesen III et un an sous Amenemha IV; donc en vérité Amenemha III a régné 42 ans bien qu'il ne porte dans la liste chronologique que 8 ans.

Manéthon applique 160 ans à la XIIe dynastie. Je suis donc en parfait accord avec lui, mais apparemment en controverse avec le fragment numéro 72 du Papyrus royal de Turin qui donne la somme de 213 ans. Comme je l'ai démontré plus haut ce chiffre est juste, et tout est clair et en bon ordre, puisque le Papyrus royal a réuni en une seule la XIe et la XIIe dynasties [1].

Amenemha I. La XIIe dynastie est appelée diospolite, ce qui signifie thébaine, puisque originellement elle est sortie de Thèbes où la construction du temple d'Amon était déjà commencée. Thèbes n'ayant encore reçu aucune véritable importance, Amenemha I établit de préférence sa résidence aux environs de Memphis pour demeurer plus au centre du royaume, dans le noyau proprement dit de l'ancienne Égypte. Cette nouvelle résidence se nommait le *Fort de Tetoui* ainsi appelée d'après Amenemha I lui-même comme celui ayant *Tetoui, conquis les deux pays,* soit tout le pays [2]. Elle se trouvait située probablement aux environs de Lisht où l'on pense avoir retrouvé la pyramide du grand conquérant [3].

Dans les textes égyptiens nous ne trouvons aucun récit suivi de la conquête de l'Égypte par Amenemha I. Nous sommes forcés de puiser les faits dans les plus diffé-

[1] Lieblein, *Recherches sur la chronologie égyptienne*, p. 63.
[2] Lieblein, *Recherches*, p. 66.
[3] Bénédite, *Égypte*, p. 388.

rentes sources et les réunir en un seul tableau d'ensemble. Dans sa tombe de Benihassan Khnumhotep II parle du décret qu'Amenemha I avait émis en faveur du père de sa mère Khnumhotep I: "Sa Majesté le fit (Khnumhotep I) prince héréditaire, seigneur des pays de l'Est y compris Minieh; Sa Majesté dressa une pierre de limite au sud et mit une pierre au nord (durable) comme le ciel; divisa le grand Nil en son milieu de manière à séparer sa rive droite jusqu'à la montagne de l'Est; lorsque Sa Majesté vint, écrasant le mal, se levant comme Toum lui-même et restaurant ce qu'elle avait trouvé en ruines, séparant chaque ville de sa voisine, faisant connaître (à) chaque ville ses frontières d'avec (l'autre) ville et dressant leurs pierres frontières durables comme le ciel, répartissant leurs eaux selon ce qui était dans les livres, réglant l'impôt selon l'évaluation du produit, d'après son grand amour pour le droit et la justice. Sa Majesté fit Khnumhotep I prince héréditaire et nomarque du nome de la Gazelle, pendant qu'il établissait la pierre de limite au sud sur la limite du nome du Lièvre, et celle du nord sur la limite du nome du Chacal; divisa le grand Nil en son milieu, déterminant ses canaux, sa terre labourable, ses bois, ses sables jusqu'aux montagnes de l'Ouest." Voilà la teneur du vieux texte.

Nous avons là un exemple très instructif de la façon dont agit Amenemha I pour soumettre le pays, rendre sujets les puissants nomarques et introduire la loi et l'ordre. Il déposa les nomarques sur lesquels il ne pouvait se fier, tels que ceux de Coptos, Siut et ailleurs et les remplaça par de fidèles et sincères serviteurs.

A Minieh et à Hermopolis il en récompensa d'autres en confirmant et en agrandissant leur puissance.

Après s'être rendu maître de toute l'Égypte il se fixa à la forteresse de Tetoui établissant à Thèbes comme gouverneur un certain Mentunesu. Alors il put de même penser à élargir les limites du royaume au nord et au sud.

Sur la stèle funéraire, datée l'an 24 sous Amenemha I, Mentunesu raconte qu'il régna à Thèbes comme gouverneur "loué du Pharaon et aimé du peuple, honoré des grands et adoré des petits". "Comme capitaine j'ai combattu pour l'Égypte; je suis brave, mes bras ont exécuté de célèbres faits pour mon pays; j'ai anéanti les ennemis du Pharaon et renversé les misérables. J'ai vaincu les Nubiens, les nomades asiatiques et les bédouins du désert. Ce n'est ni mensonge, ni forfanterie" [1]. Khnumhotep I se loue de ce qu'il a aidé Amenemha I non seulement à chasser ses ennemis de l'Égypte, mais aussi à contraindre les peuples nègres du sud et les Asiatiques du nord [2].

Dans le poème de l'instruction qu'Amenemha I écrit à son fils Usertesen I nous lisons entre autre ce qui suit: "J'ai apprivoisé des lions et saisi des crocodilles; j'ai vaincu le peuple de Vava; j'ai soumis le peuple de Maza; — ces deux peuples habitaient en Nubie — j'ai contraint les bédouins asiatiques à me suivre comme des chiens". Ces guerres nubiennes étaient l'introduction aux conquêtes qui se continuent sous les rois suivants de la XIIe dynastie, et qui reculent constamment les limites du pays vers le sud

---

[1] *Congrès des Orientalistes à Paris*, 1873 pp. 48 ss.
[2] Breasted, *Ancient records of Egypt*, 1, 224.

en Éthiopie, le vieux Kusch. Les pays conquis incorporés en Égypte furent divisés eux aussi en nomes, adoptèrent la langue et la religion égyptiennes et furent gouvernés par les Égyptiens, en dernier lieu par l'héritier présomptif du trône qui reçut un fixe et constant titre: "Prince de Kusch". — Un égyptomane pourrait croire que le *Dauphin* français et le *Prins of Wales* anglais sont empruntés à la vieille Égypte.

Après une vie si féconde en incidents Amenemha I perdit sur ses vieux jours un peu de sa force intellectuelle et physique, car il raconte lui-même que des troubles éclatèrent contre lui et qu'il fut exposé à des attentats meurtriers. Ce fut dans le sentiment de sa faiblesse qu'il prit son fils comme co-régent. Ses tristes expériences sur la vie l'ont aigri envers les hommes vers la fin de son règne et rendu soupçonneux envers ses proches. On peut voir clairement quelles étaient ses dispositions d'esprit par ses exhortations dans le poème à son fils: "Sois sévère pour tes sujets, car les hommes n'obéissent qu'au maître qu'ils craignent; ne va pas seul parmi les hommes; ne donne pas ton coeur à un frère, ne sois pas en peine pour tes amis; ne laisse pas ouvert, à moins d'une vigilance soutenue, l'accès qui mène à toi. Si tu te couches pour dormir, veille toi-même sur ta vie, car personne ne peut se fier à ses serviteurs dans les mauvais jours. J'ai fait l'aumône à l'indigent et donné des vivres aux pauvres; j'ai donné permission d'audience aussi bien au petit qu'au grand. Mais celui qui a mangé mon pain s'est soulevé contre moi et celui à qui j'ai tendu une main secourable a élevé la sienne pour me tuer."

Le royal instructeur raconte ensuite en détail d'une attaque que les traîtres firent sur lui dans les ténèbres de la nuit, et qu'il ne dut son salut qu'à sa propre bravoure. Un secret enveloppe sa mort qui fut annoncée d'une façon mystérieuse, de sorte qu'il est douteux, si la cause du mystère était qu'à la fin il est tombé assassiné par une main meurtrière ou si le mystère était fait pour assurer à son fils Usertesen I un paisible avénement. Celui-ci se trouvait justement dans l'armée près de la frontière de l'Ouest, en guerre contre les Libyens. Une unit, des messagers de la résidence royale vinrent lui apporter secrètement la nouvelle de la mort du vieux roi. Immédiatement Usertesen I quitta l'armée pour retourner à la résidence et prendre possession du gouvernement. Dans le rapport de Sineha il est clairement démontré, que la nouvelle lui parvint secrètement. Ce rapport est ainsi conçu: "Dans l'année 30 le 7 Paophi le dieu roi de la Haute- et de la Basse-Égypte, Amenemha I alla à son horizon, parut dans le ciel, s'unit au dieu Soleil, et ses membres divins se confondirent avec ceux du père [1]. Le calme et la tranquillité régnaient à la cour, les doubles portes étaient fermées, le deuil était au palais, et le peuple était plongé dans le silence. Sa Majesté avait envoyé une nombreuse armée aux pays des Libyens, le fils aîné, le dieu bon en était le chef. En marche de retour de la Libye, avec beaucoup de prisonniers et un nombre incalculable de bétail, le conseil de la cour envoya justement un message vers la frontière de l'ouest pour remettre le rapport de la résolution du cabinet. Les messagers le

[1] Tout cela pour exprimer qu'Amenemha I était mort.

rencontrèrent dans sa marche et se présentèrent devant lui vers le soir. L'épervier, c'est-à-dire Usertesen I, s'empressa avec sa suite de voler chez lui sans que l'armée en fut informée, et les fils du roi qui étaient avec l'armée furent renvoyés sans le moindre avertissement" [1]. "J'écoutais [2] et entendis sa voix; paralysé d'effroi, tremblant de tous mes membres je m'enfuis pour chercher un abri.

J'arrivai à Negau, m'assis dans une barque sans rames qui à la faveur du vent de l'ouest me conduisit à l'autre rive. Je suivis le cours du fleuve et arrivai aux murs du roi qui servaient de remparts contre les Asiatiques. Je me cachai au milieu des buissons dans la crainte d'être découvert des sentinelles et à la faveur de la nuit me faufilai plus avant. Arrivé à la mer rouge je tombai mourant de soif, ma gorge brûlait, et je me disais: c'est un avant-goût de la mort.

Mais je me remis et pris courage en entendant le mugissement des vaches; je vis alors des bergers asiatiques, et le scheik qui avait été en Égypte comprit qui j'étais; il me fit apporter de l'eau, bouillir du lait et me présenta à sa tribu; ils furent hospitaliers envers moi et me conduisirent de tribu en tribu. Je traversai le pays de Saun et arrivai à Kadem où je demeurai une année et demie. Amuiansha qui était roi des Tennu supérieurs me prit avec lui et dit: Sois le bienvenu chez moi où tu entendras le langage égyptien; il dit cela sachant qui j'étais, ayant appris par des Égyptiens qui se trouvaient chez lui que

---

[1] Cela signifie peut-être qu'ils furent faits prisonniers ou tués.

[2] C'est Sineha, probablement aussi un des fils du roi, qui parle.

j'étais un homme capable." Questionné sur le motif de sa fuite Sineha répondit évasivement, mais chanta un hymne à la louange du Pharaon; en suite le texte continue ainsi: "Amuiansha me fit gouverneur de ses enfants, me donna sa fille aînée en mariage. Il me permit de choisir le meilleur de son pays sur la frontière de son royaume. Le pays était bon, son nom était Iaa; il y avait des figuiers et des vignobles, le vin coulait abondamment comme de l'eau; du miel en abondance, de l'huile en quantité, et toutes sortes de fruits sur les arbres; de l'orge, du froment et du bétail sans nombre."

Le pays des Tennu se trouvait sans aucun doute dans ou tout près de la Palestine, et la description de sa fertilité nous rappelle ce que les espions quelques siècles plus tard racontaient à Moïse de ce qu'ils avaient vu dans la terre promise, riche en lait, miel, lourdes grappes de raisins, grenades et figues [1].

"Je vécus là beaucoup d'années, mes fils grandirent et devinrent forts, chacun d'eux régna sur sa tribu. Il se présenta un géant à Tennu, il me provoqua dans ma tente, il était fort et n'avait pas son pareil, les ayant tous vaincus. Il dit: Sineha doit se battre avec moi, il ne l'a pas encore fait, et il menaçait de prendre mon bétail . . . . . Lorsque l'aube parut, le peuple de Tennu arriva, les tribus se rencontrèrent, et les deux peuples se rangèrent chacun de leur côté pour assister au combat. Chaque coeur brûlait pour moi, femmes et hommes criaient d'anxiété pour moi

[1] IV, Moïse 13, 23–27.

disant: qui sait si quelqu'un est assez fort pour lutter avec lui? Là-dessus mon adversaire lançait son arme contre moi, mais je savais (si adroitement) éviter ses flèches qu'elles tombaient à terre sans m'atteindre. Et lorsqu'il voulut se jeter sur moi, je tirai sur lui avec mon arc et la flèche traversa sa nuque, il poussa un cri et tomba nez à plat sur le sol. Tout mon peuple se réjouit, et je louai le dieu Mont; ses serviteurs gémissaient.

Le prince Amuiansha me donna tout ce que mon adversaire possédait; je ramenai avec moi comme butin ses richesses et emprisonnai son bétail; ce qu'il avait pensé faire contre moi, je le fis contre lui et je pris possession de ce qui était dans sa tente."

Sur ses vieux jours Sineha est atteint de nostalgie; il demande pardon au Pharaon et la permission de retourner dans sa patrie. Cette grâce accordée, il partage son avoir à Tennu entre ses fils et retourne seul dans sa patrie où il est reçu avec amabilité par Usertesen I et passe sa vieillesse dans l'abondance et le bonheur. Là on lui construisit un riche et magnifique tombeau, et il jouit jusqu'à sa mort de la grâce et de la bienveillance de son roi. Voilà l'histoire telle qu'elle est "du commencement à la fin d'après ce qui a été trouvé dans un (vieil) original" [1].

Si j'ai communiqué autant de ce texte, c'est parce qu'il donne d'intéressantes descriptions non seulement de la situation politique en Égypte, mais aussi de la vie nomade dans les parties limitrophes de l'Asie. Je veux surtout faire ressortir la considération dont jouissait le vieux pays de

---

[1] Ceci est par conséquent une copie.

culture au Nil parmi ses voisins, ce qui explique la vénération et l'honneur avec lesquels le seigneur de Tennu reçut le fugitif égyptien. Il est remarquable aussi que dans son pays demeurassent plusieurs autres Égyptiens qui probablement à cause des troubles intérieurs s'étaient réfugiés chez lui et y étaient reçus amicalement comme possesseurs d'une civilisation plus élevée. Cela était dû à la seule supériorité de la civilisation égyptienne, car ceci se passe sous le règne d'Amenemha I soit vers 2260 a. J. C., c'est-à-dire longtemps avant que les Pharaons égyptiens eussent conquis par des guerres victorieuses le pays asiatique et y eussent, nommément en Syrie, gagné une souveraineté politique bien établie.

Usertesen I. Durant les 9 années qu'Usertesen I gouverna contemporainement avec son père il régna avec toute la puissance et toute la supériorité royales, du moins est-ce lui qui pendant la faible vieillesse de son père commandait l'armée, par exemple dans la guerre contre les Libyens dont nous avons parlé plus haut. Du vivant de son père il fit graver plusieurs inscriptions qui sont seulement datées de ses années de règne et émises en son nom. Comme son père il fut un soldat téméraire et un habile gouverneur; dans son discours de louanges sur lui Sineha dit entre autre [1]: "Il est maître en sagesse, prudent dans ses plans; avec habileté il soumit les pays étrangers, et pendant que le père restait tranquillement dans son palais, c'était lui qui marchait en avant et accomplissait ses ordres; il est brave dans la guerre, un héros dont on ne peut trouver le

[1] Maspero, *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne*, 2e édition p. 102.

pareil; il rejette les barbares et punit les voleurs; il fronde la lance de façon que la main de l'ennemi se paralyse, et qu'aucun bouclier n'est un assez fort rempart; il brise les crânes. Il est si léger à la course que personne ne peut s'échapper et que personne ne peut l'attraper. D'un coeur ferme à l'heure du danger, il est un lion qui déchire avec ses griffes; jamais il n'a rendu son arme, il abat tout à ses pieds sans pitié; c'est un héros qui se précipite, lorsqu'il voit la résistance, un guerrier qui joyeusement se jette sur les barbares".

Mais il est aussi un bon maître pour ses sujets. "Il est très aimé ayant su gagné l'amour; son peuple l'aime plus que soi-même et plus que son dieu; hommes et femmes accourent à son appel. Comme roi déjà dans les entrailles de sa mère, il a depuis sa naissance créé de la fertilité. Il est le seul de semence divine, et la terre se réjouit de son règne. Il a agrandi les limites du royaume et conquerra les pays du sud, mais ne convoitera pas ceux du nord" [1]. Il y a certainement de l'exagération dans ce discours de louanges que nous ne pouvons prendre à la lettre, mais dans lequel nous pouvons cependant voir un témoignage de la grande puissance d'Usertesen I. Cette dernière déclaration quant à l'élargissement des frontières du royaume vers le sud nous oblige à mentionner les conquêtes que fit Usertesen I en Nubie. Ses expéditions en Nubie et en Éthiopie (Kusch) sont nommées dans plusieurs inscriptions. Près de la seconde cataracte aux environs de Wadi Halfa on a trouvé une stèle qui porte le nom d'un général Mentu-

[1] Sineha dit cela afin de tranquilliser le prince de Tennu auquel il parle justement.

hotep. Un tableau au dessus nous représente Usertesen I en face du dieu Mont qui dit au Pharaon: "J'ai mis à tes pieds tout le pays de la Nubie" et de concert avec ses paroles il présente au roi une rangée de prisonniers liés qui symbolisent les villes nubiennes et dont les noms sont gravés dans des cartouches.

L'inscription a contenu originellement une description détaillée de la guerre, mais elle est maintenant défectueuse et rien de précis ne peut en être prélevé; la stèle nous apprend cependant que la souveraineté de l'Égypte sur la Nubie s'étendait vers le sud jusqu'à la seconde cataracte pour le moins. Sous les rois suivants plusieurs autres guerres furent nécessaires avant que la domination ne fût entièrement affermie. Ameni, le seigneur du nome de la Gazelle dont nous avons déjà parlé, raconte dans sa tombe à Benihassan que dans sa jeunesse, soit au commencement du règne d'Usertesen I, il avait pris part à une expédition en Nubie. "Je suivis, dit-il, mon maître, lorsqu'il fit voile vers le sud pour envahir ses ennemis parmi les quatre peuples nubiens. Je remontai le fleuve comme fils d'un prince, porteur du sceau royal, commandeur en chef des troupes du nome de la Gazelle, comme substitut de mon vieux père. Je m'avançai à Kusch en faisant voile vers le sud; je reculai les limites du royaume et rapportai à mon maître de ce pays conquis des tributs, et ma louange atteignit jusqu'au ciel. Sa Majesté retourna en paix après avoir dompté ses ennemis en Kusch. Je retournai aussi avec lui sans avoir rien perdu de mes hommes."

Ce fut principalement en Nubie qu'eurent lieu les guerres et les conquêtes. Nous avons vu qu'à la mort de

son père Usertesen I se trouvait sur la frontière de l'ouest en guerre contre les Libyens; mais ces guerres n'étaient que des razzias desquelles on ramenait des prisonniers et d'autre butin; tout au moins nous ne savons pas qu'il ait résulté aucune conquête de cette expédition. Une inscription du roi dans sa 34e année de règne donne avis d'une expédition vers les oasis de l'ouest, mais cela ne fut qu'une excursion sans aucun résultat important.

Parmi les constructions entreprises par Usertesen I, je nommerai le temple pour le dieu soleil à Héliopolis [1]. Le seul reste de ce monument est un obélisque que l'on voit encore sur le terrain sacré d'Héliopolis. Au Fayum, Usertesen I doit aussi avoir bâti un temple, puisque là près de Begig se trouve un obélisque renversé qui porte son nom. Il construisit probablement sa pyramide à Lisht, car on pense que les deux pyramides qui s'y trouvent appartiennent, celle du sud à Usertesen I et celle du nord à Amenemha I [2].

Usertesen I mourut après 46 ans de règne.

Avant de le quitter je citerai un émouvant témoignage sur l'amour avec lequel les puissants seigneurs de cette époque traitaient leurs sujets. Le nomarque Ameni termine ainsi sa biographie: "Je n'ai maltraité aucun enfant mineur; n'ai offensé aucune veuve; n'ai fait obstacle à aucun laboureur, n'ai chagriné aucun berger; je n'ai contraint personne à travailler. De mon temps il n'y eut aucun indigent, aucun affamé; une année de famine sur-

[1] Voyez l'inscription sur un rouleau de cuir publiée par Stern dans *Zeitschrift f. äg. Sprache*, 1874, 85.

[2] Bénédite, *Égypte*, p. 388.

venait-elle, je labourais tous les terrains cultivables dans le nome de la Gazelle depuis la limite du nord à la limite du sud; je pouvais ainsi suffire à l'entretien du peuple et il n'y avait personne qui souffrît de la faim; je donnais à la veuve aussi bien qu'à la femme mariée; je ne favorisais pas le puissant de préférence au petit dans tout ce que je donnais."

Amenemha II. Le gouvernement de ce roi doit avoir été un temps heureux et paisible pour l'Égypte, car les inscriptions parlent peu de lui et ce qu'elles disent témoigne la paix et la tranquillité.

Sur le Sinaï il reprit l'exploitation des mines et y bâtit un temple pour l'édification de la colonie ouvrière égyptienne. A Wadi Gasus près de la mer rouge un fonctionnaire égyptien du nom de Khontkhetur rapporte sur une stèle, qu'il revint de Pun la 28e année du règne d'Amenemha II d'où nous déduisons que des relations commerciales directes étaient rétablies avec ce pays si riche en plantes aromatiques et en tout temps si fréquenté par les Égyptiens qui employaient de grandes quantités d'encens dans leurs cérémonies religieuses.

L'assujettissement dans lequel les grands du pays se trouvaient vis-à-vis le maître du royaume nous montre clairement que le gouvernement paisible d'Amenemha II n'amoindrit pas l'autorité royale pas plus qu'il ne relacha les rênes de la puissance centrale.

Le puissant vassal Khnumhotep II raconte dans sa tombe à Benihassan [1] de la grâce que lui fit Amenemha II

[1] Voyez plus haut, pp. 67 et 75.

en l'instituant gouverneur à Menat-Khufu: "L'an 19 de son règne Amenemha II, à cause de son grand amour pour le droit et la justice, me fit, comme héritier du père de ma mère, seigneur de Menat-Khufu. Ma louange à la cour était plus grande que celle des autres, le Pharaon m'honorait plus que personne; il me plaça au-dessus de ceux qui avaient été avant moi . . . . . Nul sujet n'avait été plus considéré auparavant."

Usertesen II. Ce paisible état de choses continua sous le gouvernement de ce roi, du moins aussi longtemps qu'il régna seul; en tout cas les inscriptions datées de ses années de règne ne mentionnent aucune guerre, aucun trouble. Mais nous avons de son temps des monuments qui sont d'un double intérêt pour l'histoire de la civilisation; d'un côté nous avons des objets archéologiques de l'industrie Crêto-Mycénienne, c'est-à-dire de l'ancienne Grèce, de l'autre des tableaux de la vie asiatique, surtout sémitique. Près de Illahun, à l'endroit où commence le canal de la vallée du Fayum, Usertesen II bâtit sa pyramide. Elle est remarquable en ce que sa partie inférieure est formée par l'excavation du rocher lui-même et que son entrée est soigneusement cachée afin de prévenir le vol. Mais ce qui nous intéresse particulièrement c'est qu'à l'endroit où habitaient les ouvriers de la pyramide, lieu appelé Kahun de nos jours, est née toute une ville que l'on a dernièrement déterrée et dont on a pu retracer le plan des rues et des maisons et déterminer les particularités dans l'arrangement des demeures des supérieurs aussi bien que dans celles des ouvriers. On y a trouvé de la poterie et des vases dont la forme et les ornements rappellent les vieux grecs

de l'archipel de la mer Egée, d'où l'on a déduit que des fugitifs grecs, prisonniers ou esclaves, avaient déjà dû habiter dans la vallée du Fayum plus de 2000 ans a. J. C. Depuis des temps immémoriaux des corsaires de la méditerranée s'y étaient introduits et avaient dévasté les fertiles côtes de l'Égypte; souvent ils ont été fortunés, quelquefois cependant ils ont dû expier leur insolence par leur vie ou leur liberté; parfois aussi sous de favorables circonstances ils y ont été reçus avec hospitalité.

Dans la tombe, si souvent nommée, de Khnumhotep à Benihassan où celui-ci raconte d'une façon détaillée sa propre histoire et celle de sa famille, on trouve un tableau aux riches couleurs d'une famille sémitique qui manifestement désirait s'établir en Égypte.

Introduite par Noferhotep, scribe du roi, et Kheti, maître de chasse, la famille étrangère se présente au gouverneur Khnumhotep; on lit au-dessus ces mots: "Arrivée pour apporter le stibium (pommade avec laquelle on teignait les sourcils) que 37 Sémites lui ont apporté (c'est-à-dire à Khnumhotep)."

Sur une table datée l'an 6 d'Usertesen II le scribe adresse à Khnumhotep quelques mots dont le contenu est à peu près le même. A la tête des étrangers se tient le scheik qui porte un véritable nom hébraïque Abisha; il conduit devant lui un bouc comme présent; après lui un homme avec une gazelle, ensuite quatre hommes armés d'arcs, de lances, de boumerangs; un âne portant des enfants et des ustensiles dans une corbeille; à pied un garçon à la mine importante avec une longue lance dans la main; quatre femmes magnifiquement parées; encore

un âne avec des bagages sur le dos; un homme jouant de la lyre etc. C'est là un véritable tableau de la civilisation sémitique que nous avons sous les yeux. Les vêtements aux riches dessins et aux belles couleurs, les coiffures recherchées des femmes, les formes élégantes des armes et des outils, la lyre, tout témoigne d'une civilisation ressemblant, ou étant presque l'égale de celle de l'Égypte. Les physionomies, la couleur de la peau, le nom du chef Abisha, l'arrangement complet, l'attirail montrent que ce sont des Sémites, — on serait presque tenté de dire des Hébreux, — qui se sont révélés à nous pour la première fois sous une forme concrète. C'est pourquoi on a été porté à croire, pendant un certain temps, que c'était là la visite d'Abraham en Égypte ou bien l'immigration de Jacob dans ces contrées que l'on voit ici représentée. Mais au point de vue chronologique cela est impossible, aussi a-t-on aujourd'hui abandonné cette idée.

Cependant on peut en conclure que de semblables immigrations ont été souvent entreprises par les Sémites voisins, et nous trouvons là un nouvel exemple des relations continuelles qui ont existé sans aucun doute de tout temps entre les Égyptiens et les peuples limitrophes de l'Asie.

J'ai communiqué plus haut les parties de la biographie de Khnumhotep qui appartiennent aux temps d'Amenemha I, Usertesen I et Amenemha II; la partie relative au règne d'Usertesen II commence ainsi: "Un second hommage fut mon partage [1], lorsque mon fils aîné Nekht, né de Kheti, fut nommé gouverveur du nome du Chacal,

---

[1] C'est Khnumhotep II qui parle.

comme héritier du père de sa mère." [1] Ce fut Usertesen II qui l'éleva à cette haute dignité, lorsque le Pharaon vint pour restaurer ce qui était en ruines, déterminer ce qui appartenait à chaque ville et pour placer entre elles les pierres de limites conformément aux vieilles coutumes. Il est dit ici sur Usertesen II à peu près ce qui a déjà été dit sur Amenemha I, le conquérant, d'où l'on est autorisé à conclure que la puissance centrale, malgré le caractère paisible du roi, était pleine et entière comme auparavant.

Sur les plus heureuses périodes de la vie d'un peuple, dont l'histoire habituelle est celle de la guerre, il n'y a peu ou rien à raconter; et cependant ce sont justement de telles périodes qui sont les plus favorables pour le développement de la civilisation, pour les progrès de la race humaine, ce qui est le but de la vraie histoire universelle.

Usertesen III. A l'avénement de ce roi la paix fut interrompue. Usertesen III fut un des plus belliqueux rois de l'Égypte, et c'est probablement de sa personne et de ses exploits qu'il s'agit, lorsque Manéthon donne le nom de Sésostris à Usertesen II. Hérodote a éternisé les actions héroïques et les grandes conquêtes de Sésostris, et lorsqu'il en fait un héros fabuleux plus grand que tous les autres rois de l'Égypte, c'est qu'en sa personne il a réuni toutes les actions guerrières exécutées en Égypte dans des époques différentes et par des Pharaons différents, non seulement d'Usertesen III, mais de Thotmès III, le plus victorieux d'eux tous, de Ramsès II, le plus chanté de tous

---

[1] Celui-ci avait été nomarque du nome du Chacal.

les héros égyptiens, de Ramsès III et de quelques autres. Il est cependant un peu mal à propos que Manéthon ait donné le nom guerrier de Sésostris à Usertesen II qui se distingue justement par son caractère paisible; cependant cela a sa raison d'être principalement dans la contemporanéité des rois.

Amenemha I, le fondateur de la dynastie, prit dans ses vieux jours son fils comme co-régent; sous les rois suivants de sa maison la co-régence se développa en un système constant; il était donc naturel que chaque régent contemporain prit sous sa responsabilité la partie administrative du royaume qui convenait le mieux à ses capacités et à ses penchants naturels. La liste royale de la XIIe dynastie [1] montre que sur les 48 ans qui sont attribués à Usertesen II, il ne régna seul que 19 ans; 4 ans il partagea son gouvernement avec Usertesen III et 25 ans avec Usertesen III et Amenemha III. Pendant les 19 ans qu'il régna seul la paix et la tranquillité existèrent, mais après s'être adjoint un co-régent, ensuite deux, l'état des choses changea. Pendant qu'Usertesen II comme roi supérieur habitait paisiblement dans sa résidence, les deux co-régents se partageaient entre eux la puissance royale; Usertesen III prit l'administration de la guerre et des armées avec le but d'élargir les frontières du royaume, et Amenemha III, comme ingénieur, l'administration intérieure du pays qu'il enrichit par son intelligente direction des eaux et par la construction de canaux.

Bien qu'Usertesen II n'entreprit aucune expédition, du moins ne connaissons nous aucun rapport de guerre

[1] Voy. page 72.

portant son nom ou daté de ses années de gouvernement. il était cependant roi suprême pendant le temps où Usertesen III fit ses conquêtes, et nous pouvons ainsi comprendre. pourquoi l'honneur et les fruits de la victoire dans la tradition, et par là aussi chez Manéthon, ont pu lui être attribués comme étant le véritable représentant de la puissance royale égyptienne en ce temps là. C'est ainsi que le paisible et peu belliqueux Usertesen II devint Sésostris, l'héroïque guerrier de l'Égypte.

La conquête commencée par Usertesen I en Nubie fut continuée et terminée par Usertesen III. Les inscriptions donnent avis de plusieurs expéditions qu'il y entreprit dans les années 8, 12, 16 et 19 de son règne. Nous n'en avons aucune description complète. Sur la guerre dans la 8e année de son gouvernement une inscription communique simplement ceci: "Sa Majesté fit voile remontant le Nil pour envahir Kusch"; une autre: "Mon maître partit pour assujettir Kusch"; une troisième un peu plus détaillée donne ce qui suit: "La 8e année du règne d'Usertesen III le Pharaon fortifia la frontière du sud pour empêcher les Nègres de la transgresser soit sur le fleuve avec des vaisseaux ou sur terre avec du bétail, à moins que l'on n'y passât à cause du commerce ou par une permission spéciale." Sur l'année 12 nous n'avons qu'un bien chétif renseignement: "Sa Majesté partit pour battre Kusch." Pour l'année 16 nous avons une plus complète description. Une stèle érigée dans la forteresse frontière près de Semneh [1] raconte ce qui suit: "L'année 16, Sa Majesté établit la limite du sud

[1] Lepsius, *Denkmäler*, II, 136, h.

près de Heh. Moi, (le Pharaon) j'ai déplacé ma limite au-delà de celle de mes pères; j'ai augmenté l'héritage qu'ils m'avaient laissé. Je suis un roi qui parle et fais ce que je parle; ma main a exécuté ce que mon esprit a pensé."

Après quelques autres louanges sur la sagesse et la bravoure du Pharaon le texte continue ainsi: "Je fis prisonnières leurs femmes et emmenai leurs hommes; je vins à leurs puits et tuai leurs bestiaux; je moissonnai leur blé et mis le feu à leur paille. Par la vie de mon père [1], je dis la vérité, le mensonge n'est pas dans ma bouche. Chacun de mes fils qui conservera cette forteresse de frontière que ma Majesté a bâtie est vraiment mon fils, il est né de ma Majesté, c'est un fils qui combat pour son père..... Mais celui qui abattra la forteresse et ne combattra pas pour elle, n'est pas mon fils, il n'est pas né de moi. Ma Majesté fit dresser une statue de ma Majesté sur la forteresse de frontière pour qu'elle y demeurât et que vous combatissiez pour elle."

Sur l'expédition de la 19e année de règne une seule inscription donne la courte notice suivante: "Le roi de la Haute- et Basse-Égypte Usertesen III partit afin d'assujettir le misérable pays de Kusch l'an 19." Kusch est le nom commun pour les pays au sud de l'Égypte, cest-à-dire l'Éthiopie et les pays nègres en général; il indique ici spécialement la Nubie, soit la contrée entre la première et la seconde cataracte.

Nous ne savons pas, si Usertesen III, outre les expéditions nommées ci-dessus, en a entrepris d'autres en Nubie,

---

[1] Un serment égyptien, cfr. I. Moïse 42. 15 et 16: *Par la vie du Pharaon.*

il est cependant certain qu'il en termina la conquête, et que toute la Nubie jusqu'à quelques milles au sud de Wadi Halfa près de la deuxième cataracte fut définitivement incorporée au royaume des Pharaons.

Sur la frontière du sud, Usertesen III bâtit deux forteresses près du Nil, une sur le côté de l'ouest près de Semneh, l'autre sur le côté de l'Est près de Kummeh pour empêcher les tribus voisines du midi de s'introduire dans le royaume du Pharaon. Nous avons vu que le roi impose sévèrement à ses successeurs de conserver ces forteresses de limites. Pour faciliter la navigation sur le Nil Usertesen III fit creuser un canal près de la première cataracte. Ceci était une préparation utile pour la guerre. De tous temps, la navigation sur le Nil a été le moyen ordinaire de communication en Égypte et était surtout employée en temps de guerre au transport des troupes et des munitions.

La cataracte n'étant pas navigable on devait faire un détour; c'est pourquoi on construisit à côté un canal sur lequel une inscription raconte ce qui suit: "Sa Majesté Usertesen III commanda de creuser un canal dont le nom était: *Beau est le chemin d'Usertesen III*, lorsqu'il partit pour assujettir le misérable pays de Kusch; la longueur du canal est de 150 aunes, la largeur de 20 et la profondeur de 15." [1] Selon les dimensions le canal était court, mais il n'y avait qu'un seul rapide dangereux dans la cataracte qui devait être évité.

Amenemha III était ingénieur et constructeur de canaux. Tandis que de sa résidence Usertesen II gouver-

[1] *Recueil de travaux*, XIII, 202–4.

nait le royaume et qu'Usertesen III comme général faisait la guerre en Nubie pour l'élargissement des frontières du pays, Amenemha III construisait des canaux pour répandre le limon fertilisant du Nil aussi loin que possible sur les terres labourables. Il fut particulièrement actif dans la vallée du Fayum. Là, il a presque partout laissé des monuments en souvenir de son soin paternel pour la contrée et de ses travaux dignes d'admiration. A Hawara il exécuta sa pyramide d'une forme singulière et le labyrinthe qui suivant la fabuleuse description d'Hérodote était un bâtiment merveilleux avec 1500 salles au-dessus et 1500 salles au-dessous de la terre; il y creusa le lac Mæris qui fit que le Fayum devint l'un des nomes les plus fertiles du pays d'Égypte. Là, près du présent Biahmu, il plaça sur de grands piliers de pierre deux statues, hautes d'environ 40 pieds, le représentant lui-même assis et qui aux yeux d'Hérodote avaient l'air de deux pyramides dans le lac Mæris.

L'Anglais Flinders Petrie a bien mérité par le déterrement et les recherches qu'il a faites de ces monuments.

J'étais moi-même présent à Biahmu lorsqu'il était occupé à déterrer les lourds piliers de pierre sur lesquels les monolithes d'Amenemha III étaient placés, ainsi qu'à Hawara, justement lorsque dans ses fouilles pour trouver l'entrée de la pyramide, il venait de tomber sur les premières de ces tables, depuis si célèbres, de portraits peints dans le style grec, et j'ai eu ainsi l'occasion d'admirer son travail soigneux et consciencieux.

Le nom de Mæris chez Hérodote sert à dénommer le lac et le roi qui le creusa; chez Eratosthène au contraire

le nom du roi est Marès et chez Diodore il est appelé Marros à côté de Mæris. Les rapports entre eux doivent être ceux-ci: Le nom d'intronisation d'Amenemha III *Ma-n-ré* devint avec l'élision de *n Maré*, chez Eratosthène *Marès*, ou bien avec l'assimilation de *n* en r Marré, chez Diodore Marros. Le nom du lac Mæris vient probablement du mot égyptien *mer*, lac, qui à cause de l'assonance est employé chez Hérodote aussi comme nom du roi[1].

Amenemha III a fait examiner exactement le niveau du Nil. Près de la deuxième cataracte on trouve des marques, de plusieurs de ses années de règne, taillées dans le roc sur la rive du fleuve qui indiquent le plus haut niveau du Nil. C'était pour Amenemha III d'une grande importance de savoir d'avance, si l'inondation de l'année serait grande ou petite afin de bien utiliser son travail de canalisation.

Dans l'amas même des erreurs et des méprises que les rapports de Diodore ont accumulées on trouve une perle dont nous pouvons profiter. Dans le premier livre, chapître 61, il raconte ceci relativement au roi Marros: "Il ne fit aucuns exploits militaires, mais se bâtit une tombe appelée le labyrinthe." Ceci est très juste, et nous n'avons qu'à ajouter ce que nous savons, mais que ne savait pas Diodore, que Marros et Mæris étaient la même personne et que le constructeur du labyrinthe était aussi le créateur du lac Mæris. Mais encore plus surprenants nous paraissent

[1] *Forhandlinger i Videnskabs-Selskabet i Christiania.* l'an 1862, 275.

ces mots: "Marros n'a accompli aucuns exploits militaires", car ils jettent une lumière imprévue sur les rapports politiques et affermissent l'opinion que j'ai émise plus haut soit qu'Amenemha III agissait comme un paisible ingénieur pendant qu'Usertesen III guerroyait et qu'Usertesen II, tranquillement de son palais administrait le royaume.

Pouvant donc affirmer comme un fait certain qu'Amenemha III a creusé le lac Mæris, je suis fortement porté à croire que c'est aussi lui qui a creusé le canal qui sortait du Nil tout près de Boubastis et coulait à travers le pays de Gosen vers la mer rouge.

Aristote, Strabon et Pline disent que ce fut Sésostris qui établit ce canal, Hérodote et Diodore que ce fut le Pharaon Neko. J'admets que les premiers ont raison, si par Sésostris on ne veut pas dire Ramsès II, mais un roi de la XIIe dynastie, vu que le canal de Gosen devait exister bien avant le temps de Ramsès II. Sans canal le pays de Gosen aurait été un désert ainsi qu'il l'était le siècle passé avant que Lesseps ne l'eût recreusé; mais comme ce district, au temps où les Israélites immigrèrent en Égypte était un des plus fertiles du pays, ce canal devait alors avoir produit déjà son effet utile. En plus de cela nous savons qu'Usertesen III bâtit un temple à Boubastis qui se trouve à l'entrée de la vallée de Tumilat [1], et que des rois de la XIIe dynastie ont laissé des traces de leur activité dans ces contrées [2], il doit ainsi être permis de reculer l'établissement du canal aussi loin qu'à Amenemha III qui était le constructeur professionnel de canaux

[1] Ed. Naville, *Boubastis*, p. 9.
[2] Ed. Naville, *Goshen*, p. 22 et pl. 9; A. 1—3.

parmi les Pharaons. J'ai dans une dissertation "Études égyptiennes" [1] avancé ma façon de penser sur le canal de Gosen et j'ai entre autre placé la ville Pithoum-Héroopolis à l'endroit de la vallée de Tumilat où Naville dans ses fouilles l'a retrouvée plus tard [2].

Je puis donc renvoyer à cette dissertation et ne communiquerai ici que le résultat auquel je suis arrivé et que je crois toujours juste l'ayant vu raffermi par les fouilles postérieures de M. Naville.

La fin de ma dissertation se lit ainsi: "Bien avant l'immigration des Hébreux en Égypte existait un canal qui du Nil coulait à l'Est aux lacs amers lesquels formaient alors une baie de la mer rouge. Afin que l'eau salée ne pénétrât pas dans le canal, on laissa une langue de terre entre celui-ci et la mer. Ramsès II et plus tard Neko firent creuser et élargir ce canal qui dans l'intervalle s'était ensablé sans pourtant l'allonger. Parmi les villes de ce temps situées à côté du canal on peut nommer Ramsès et Pithom ou Héroopolis; la dernière était près du présent Makfar à peu de distance des lacs amers et donna à ceux-ci le nom de "Baie héroopolitaine". Le Perse Darius fit de même approfondir le canal, mais, comme ses devanciers, craignant que l'eau de la mer ne l'envahît il ne le laissa guère pénétrer plus avant dans les lacs amers ou la baie héroopolitaine. Cette baie était encore unie à la mer rouge, mais, à cause de l'élévation successive du pays, le

[1] *Forhandlinger i Videnskabs-Selskabet i Christiania*, 1870, 360 ss.

[2] Ed. Naville, *The Store City of Pithoum and the Route of the Exodus. Memoir for 1883—4.*

niveau de l'eau dans la partie sud de la baie entre celle-ci et la baie de Suez était devenu si bas que Darius y dut faire creuser le fond afin de rendre la navigation possible.

Ainsi pouvait-on dire que Darius avait creusé le canal jusqu'à la baie de Suez, et il a laissé le long de cette partie des monuments qui existent encore et qui témoignent de son travail. Le pays continua à s'élever, et comme le nouveau canal de Darius au sud de la baie héroopolitaine fut négligé par ses successeurs, la jonction entre cette baie et la baie de Suez s'amoindrit peu à peu et finalement fut entièrement rompue. Lorsque l'interruption fut complète, la baie héroopolitaine n'eut plus d'affluents, par les vapeurs elle perdit son eau, baissa de plus en plus, et lorsqu'enfin l'eau y devint amère et salée, elle reçut le nom de "Lacs amers".

Ptolémée II Philadelphe changea cet ordre de choses en construisant un canal à écluses qui fit déverser les eaux du Nil dans les lacs amers qui peu à peu perdirent leur goût amer de sorte que les poissons et les oiseaux purent y vivre.

En plus de cela, il approfondit le canal autant la partie sud que la partie nord des lacs amers, un travail qui fut repris plus tard par l'empereur Trajan, ou peut-être par Hadrian, son fils adoptif et successeur, ainsi que par le calife Omar. Sous un autre calife en 767 le canal fut abandonné; par les vapeurs les parties isolées perdirent leur eau, et le bassin immense des lacs amers se déssécha et resta sec jusqu'à ce que Lesseps de nos jours le remplit à nouveau d'eau de mer. Cette conception de l'histoire de notre canal semble être le mieux appropriée avec les anciens auteurs et la nature des choses."

Par son travail d'ingénieur, modeste et paisible, Amenemha III a fait, sans aucun doute, beaucoup plus pour le profit et la félicité de l'Égypte que son belliqueux contemporain Usertesen III, ce qui n'empêche pas que la postérité n'ait honoré ce dernier du nom célèbre de Sésostris et admiré pendant des milliers d'années comme un des plus grands héros de l'histoire. Ainsi, hélas! se laisse prendre l'humanité à ce qui brille.

La XIIe dynastie atteignit son point culminant sous Usertesen III et Amenemha III. Les deux derniers rois de cette dynastie, Amenemha IV et Sebeknofer, dont le premier régna 8 ans et l'autre 4 furent les deux dernières pâles lueurs de la flamme mourante.

Nous ne savons pas si tous les rois de cette glorieuse dynastie ont régné l'un après l'autre, fils après père dans un ordre régulier, ou bien si parfois un petit-fils a succédé à son grand-père [1], mais il est cependant certain que les quatre premiers Pharaons, Amenemha—Usertesen II, répondent à quatre générations successives des nomarques de la Moyenne-Égypte, Khnumhotep I—Nekht II [2]; et que les huit règnes ont chacun d'eux une moyenne d'environ 22 ans.

Lorsque nous apprenons par Manéthon qu'Amenemha IV et Sebeknofer étaient frère et sœur et représentaient naturellement une seule génération, rien n'empêche d'agréer que toute cette dynastie n'embrassât sept générations successives, chacune avec un temps moyen d'environ 25 années.

---

[1] Flinders Petrie, *A History of Egypt*, I, 198.

[2] Cf. p. 70, plus haut.

Temps des Hyksos, 2108—1490 a. J. C.

Les dynasties XIII—XVII.

Le temps des Hyksos embrasse les cinq dynasties manéthoniennes XIII—XVII. A la fin de la XIIe dynastie le malheur réapparut en Égypte. Un peuple sauvage de l'Asie, les Hyksos, pénétrèrent dans le pays et y apportèrent la mort et la désolation. L'historien Juif Josephus raconte d'après Manéthon ceci[1]: "Il y eut un roi nommé Amuntimaios. Sous son règne, je ne sais pourquoi, Dieu fut irrité contre l'Égypte et des gens de race ignoble venant de l'Est y pénétrèrent insolemment et à l'improviste. Avec facilité ils s'en emparèrent, firent ses princes leurs vassaux, brulèrent les villes, renversèrent les temples des dieux et traitèrent cruellement les habitants, faisant périr les uns et réduisant à l'esclavage les femmes et les enfants des autres.

Ils prirent plus tard Salatis, un des leurs, comme roi. Celui-ci établit sa résidence à Memphis, leva des impôts sur la Haute- et Basse-Égypte et mit des garnisons dans les endroits convenables.

Il fortifia principalement la frontière de l'Est, prévoyant que plus tard les puissants Assyriens essayeraient

---

[1] *Josephus contra Apionem*, I, 14.

par là à pénétrer dans le pays [1]. Dans le nome sethroïte il trouva à l'Orient de la branche boubastite du Nil un lieu propice à cet effet et qui d'après une vieille tradition religieuse s'appelait Avaris. Il restaura la ville, la fortifia de fortes murailles et y plaça une garnison de 240.000 hommes. Salatis s'y rendait l'été en partie pour l'approvisionner et payer la solde et en partie pour ordonner les exercices militaires, de manière à jeter la terreur sur ses voisins. Il mourut après 19 ans de règne. Après lui suivit un autre du nom de Béon qui gouverna 44 ans. Ensuite Apakhnas régna 36 ans et 7 mois; puis Apophis 61 ans et Janias 50 ans et un mois, enfin Assis 49 ans et 2 mois. Ces six premiers rois furent toujours en guerre et cherchèrent à subjuguer l'Égypte entièrement. Ce peuple s'appelait *Hyksos*, mot qui signifie "*Rois des pasteurs*", car *hyk* dans la langue sainte veut dire *roi* et *sos* dans la langue du peuple *pasteur*. Quelques-uns disent qu'ils étaient Arabes."

Voilà l'histoire, écrite probablement par Manéthon lui-même; elle est juste dans ses traits principaux, lorsqu'on sait la lire correctement.

En acceptant celle-ci, et en prenant les chiffres tels quels, sans changement, ainsi que les donne Julius Africanus, je pense que l'histoire des Hyksos, ou celle des cinq dynasties XIII—XVII, peut être comprise de la façon suivante.

[1] Il veut dire sans aucun doute la dynastie cosséenne régnante à Babylone qui sous la XVe dynastie égyptienne fit son apparition; Josephus a comparé les Cosséens avec les Assyriens plus connus dans la suite.

Environ l'an 2108 a. J. C. les Hyksos pénétrèrent dans la vallée du Nil et s'emparèrent par le meurtre et le feu de la partie du nord de l'Égypte. Là finit la XIIe dynastie[1].

La XIIIe dynastie régna contemporainement sur la Haute-Égypte et pour la plus grande partie indépendante des Hyksos, bien qu'elle eût plus d'une rude combat à soutenir avec eux. On a fait quelques objections à cela pensant que les Hyksos étaient venus en Égypte à la fin de la XIIIe dynastie, parce qu'à Tanis et à Boubastis on a trouvé les statues de quelques rois appartenant à cette dynastie d'où l'on croit pouvoir conclure qu'eux aussi avaient dû régner là et dans toute la Basse-Égypte.

Ceci n'est pourtant pas une preuve, car il est permis de croire — et c'est précisément mon opinion —, que les rois Hyksos après un combat heureux ont pu rapporter de la Haute-Égypte des statues de leurs ennemis vaincus pour les placer comme trophées dans leur résidence de la Basse-Égypte.

---

[1] Ceci se passe donc bientôt après la mort d'Amenemha IV, le dernier rejeton de la dynastie. Lorsque Manéthon dit que l'événement prit place sous Amuntimaios, (Lieblein, *Recherches sur la Chronologie égyptienne*, 118, note 4) c'est que ce nom ne peut se concevoir que comme une traduction grecque du nom égyptien Amenemha; car *τιμαῖος* signifie *ὁ πολλῆς τιμῆς* "celui, qui a de grands honneurs"; par conséquent *Amuntimaios* est "le très honoré Amon". Maintenant veut dire "à la tête, en avant", pour un prince, une personne très honorée, par conséquent le nom égyptien *Amenemha* peut aussi signifier "le très honoré Amon". Nous avons là une confirmation nouvelle que les Hyksos s'introduisirent en Égypte à la fin de la XIIe dynastie.

Lorsque les Hyksos eurent accompli leur sanglante conquête et voulurent introduire l'ordre légal dans leur nouveau royaume, ne connaissant ni la langue ni les lois égyptiennes, pas plus que les mœurs, ils ne purent prendre sur eux le gouvernement de l'état, mais furent obligés d'établir des princes égyptiens pour présider à l'administration du pays. Ce fut la XIVe dynastie qui régna sur la Basse-Égypte comme vassale des Hyksos. Mais les Hyksos étaient si anxieux de perdre un pouce de leur puissance qu'ils veillaient jalousement, sur leurs rois subordonnés, et sitôt qu'ils voyaient que l'un d'eux grandissait en puissance et en ascendant d'une façon inquiétante ils le déposaient et en nommaient un autre à sa place. De là les fréquents changements dans la liste des rois de la XIVe dynastie. Les 76 rois dont se compose la XIVe dynastie ne régnèrent que 184 ans, pas même deux ans et demi chacun, et le Papyrus royal de Turin qui donne le temps de règne pour chacun d'eux porte quelquefois 3 ans, parfois 2 ans, 1 an, et même quelques mois seulement.

Dans le cours des 184 ans que régna la XIVe dynastie les Hyksos s'étaient égyptianisés, et les vainqueurs se trouvant vaincus par la culture de leurs vassaux indigènes, un fait qui se répète assez souvent dans l'histoire, ils se virent finalement à même, après la fin de cette longue période, de gouverner eux-mêmes.

Alors commença la XVe dynastie, composée des six rois cités plus haut d'après Josephus et dont les noms et les années de règne sont indiqués d'une façon un peu différente par Julius Africanus, auquel je me joins ici comme partout ailleurs. Les six rois pasteurs régnèrent 284 ans,

et en ajoutant les 184 ans de la XIVe dynastie, la domination des Hyksos à la fin de la XVe dynastie avait subsisté 468 ans. La XIIIe dynastie contemporaine qui régnait dans la Haute-Égypte et à laquelle on attribue 453 ans finit donc 15 ans antérieurement à la XVe dynastie; probablement ce fut pendant ces 15 ans que les Hyksos pour la première fois dominèrent sur toute l'Égypte. Cette domination ne dura cependant pas plus que ces 15 ans, leur puissance fut brisée par la suite, et leur souveraineté sur la Haute-Égypte prit fin.

Une nouvelle dynastie, la XVIIe, prit place et régna d'abord 43 ans contemporainement avec les Hyksos, dont la puissance se trouvait maintenant limitée à la Basse-Égypte. Après l'accomplissement des 43 ans les Hyksos avaient dominé 511 ans (468 + 43) sur l'Égypte.

Mais alors ils furent rejetés dans le Delta par la XVIIe dynastie où, par de durs combats ils se maintinrent encore 108 ans, principalement protégés par leur puissante forteresse Avaris. Lorsqu'enfin celle-ci fut prise par la dynastie thébaine, commença alors une brillante époque, qui dans la liste royale est marquée par l'accession de la XVIIIe dynastie au trône.

Dans un commentaire sur toute la domination des Hyksos, Manéthon mentionne que celle-ci jusqu'à la 43e année de la XVIIe dynastie a subsisté 511 ans sous 32 rois. De cette indication s'est formée la XVIe dynastie que nous pouvons naturellement concevoir comme contemporaine avec les 511 ans insérés dans la série chronologique sous les dynasties XIV, XV et une partie de la XVIIe.

Lorsque nous additionnons les chiffres suivants:

XIVe dynastie	76 Khoites	184	ans
XVe —	6 Hyksos	284	„
XVIIe —	Hyksos et Diospolites (151—108)	43	„
nous avons le total		511	ans.

Cette somme de 511 ans a été enregistrée comme appartenant à une nouvelle dynastie — la XVIe — avec 32 rois. Mais à la vérité ce n'est qu'une dynastie fictive, seulement une récapitulation de tout le règne des Hyksos jusqu'au commencement de la longue et grande guerre [1].

Après avoir déjà donné séparément 43 ans à la XVIIe dynastie, Manéthon dit que toute cette dynastie a régné 151 ans. La cause de cette singulière double indication ne peut être que celle ci, c'est qu'après les 43 ans un changement de rapports s'était effectué entre les Hyksos et les Diospolites. La domination des Hyksos qui avait alors duré 511 ans cessa et le reste, 108 ans (151 ÷ 43), embrasse l'époque où les Hyksos pendant la lutte se tenaient à Avaris. Ainsi s'accordent les mots de Manéthon [2]: "Les Hyksos nommés ci-dessus et leurs successeurs, dit-il (Manéthon), régnèrent sur l'Égypte pendant 511 ans; mais ensuite

---

[1] Par là on profite d'une facile et naturelle interprétation des mots si contestés chez Africanus, (Syncellus, p. 61, C.): *Ἑπτακαιδεκάτη δυναστεία ποιμένες ἄλλοι βασιλεῖς μγ' καὶ Θηβαῖοι Διοσπολῖται μγ'*: car lorsque devant le nombre *μγ'* on met *ἔτη*, ce que Fruin a déjà conjecturé, Africanus dit alors: "La XVIIe dynastie, d'autres rois pasteurs 43 ans et les Diospolites thébains 43 ans, et puis il ajoute: *Ὁμοῦ οἱ ποιμένες καὶ Θηβαῖοι ἐβασίλευσαν ἔτη ρνα'* Pasteurs et Thébains régnèrent ensemble 151 ans.

[2] *Josephus contra Apionem*, I, 14, 24.

les rois de Thèbes et du reste de l'Égypte se soulevèrent contre eux et une grande et longue guerre éclata." Ce temps de guerre est maintenant enregistré par Manéthon dans les 108 ans restants de la XVIIe dynastie, temps où les Hyksos certes continuèrent à régner surtout à Avaris, mais cependant d'une façon plus limitée que pendant les 43 premières années.

Dans une autre rédaction des listes manéthoniennes il est raconté que la domination des Hyksos dura 518 ans, mais on voit là à l'ordinaire une faute de copiste pour 511 ans, cependant je suis plutôt enclin à croire que le chiffre 518 doit se lire 618, les 108 dernières années y étant comprises, car 511 + 108 font 619, ou plus justement 618, puisqu'il faut retrancher une année civile égyptienne.

Ces 618 ans, 2108—1490 a. J. C., indiquent l'époque depuis la première invasion des Hyksos en Égypte jusqu'à ce que, par la perte de leur dernière forteresse Avaris, ils furent chassés du pays, ce qui dénote, dans un sens plus étendu, la durée entière de l'occupation égyptienne des Hyksos.

Manéthon qui clairement avait adopté la légitimité memphitique, concevait la XIVe et la XVe dynasties dont les rois principalement résidèrent à Memphis comme légitimes et les plaçait dans la série chronologique, pendant qu'il considérait la XIIIe dynastie contemporaine, résidant à Thèbes, comme illégitime, et la mettait par conséquent hors de la file chronologique.

Comme conclusion de ce qui précède je classe ici les dynasties en question dans le tableau suivant:

XIIIe dynastie, 60 Diospolites, 453 ans, 2108—1656 a. J. C.[1]	XIVe dynastie, 76 Khoites, 184 ans, 2108—1925 a. J. C.[1]	XVIe dynastie, 511 ans, 2108—1598 a. J. C.[1]	Les Hyksos dominèrent en Égypte en tout 618 ans, 2108—1490 a. J. C.
	XVe dynastie, 6 Hyksos, 284 ans, 1925—1641 a. J. C.		
	XVIIe dynastie, 43 ans, 1641—1598 a. J. C.		
	108 ans, 1598—1490 a. J. C.		

La domination des Hyksos marque une periode désastreuse dans l'histoire de l'Égypte, tout au moins au commencement. Lorsque les hordes sauvages de l'Asie pénétrèrent dans la fertile vallée du Nil, la terreur les devançait, le meurtre et le feu les accompagnaient, la ruine, la misère et la pauvreté suivaient leurs traces. Ceci était un terrifiant prélude qui heureusement selon les lois de la nature ne pouvait durer longtemps. Certes, l'oppression nationale se prolongea aussi longtemps que le joug étranger pesa sur le pays, mais à partir du moment où les Hyksos résolurent de s'établir en Égypte, ils comprirent alors que c'était dans leur propre intérêt de la protéger de la ruine. La paix, la tranquillité, l'ordre légal devaient être rétablis, et le travail journalier repris. Mais la langue et les lois leur étant inconnues; ils ne purent eux-mêmes prendre les rênes du gouvernement, et vaincus par la culture des

[1] Une année civile est ici retranchée.

vaincus, ils établirent des princes de race égyptienne comme leurs rois subordonnés.

Jalousement veillèrent-ils à ce que leurs vassaux ne se fortifiassent en puissance; à cet effet ils les échangeaient d'après leur bon plaisir. C'est pourquoi ces vices-rois (soit les rois de la XIVe dynastie) régnèrent chacun un temps si court. Certains endroits de l'inscription relative à la victoire de Menephthès sur les Libyens montrent assez clairement, combien leur situation en général était difficile [1]; nous y lisons, ligne 9: "Les rois de la Basse-Égypte, (XIVe dynastie) se tenaient entourés dans leurs villes par la maison dominante des deux pays [2] faute de soldats et de troupes auxiliaires dans la lutte contre eux"; et lignes 39, s. "Personne n'a vu rien de pareil depuis le temps des rois de la Basse-Egypte [3], lorsque l'Égypte était en leur puissance [4], que la Peste [5] régnait, et que les rois de la Haute-Égypte [6] (n'avaient aucun pouvoir de les repousser)" [7].

Nous avons là, autant que je puis le comprendre, une description assez caractéristique de la situation en Égypte sous la première partie de la domination des Hyksos jusqu'à la fin de la XIVe dynastie, soit depuis 2108 à 1925 a. J. C. Durant cet intervalle les Hyksos s'étaient appropriés la civilisation égyptienne, de sorte qu'ils purent prendre en mains l'administration et nommer roi un des

---

[1] Dümichen, *Hist. Inschr. altägyptischer Denkmäler*, I—V.
[2] *Sam-taui-per* ce qui veut dire ici les Hyksos.
[3] Soit la XIVe dynastie.
[4] Ce qui signifie les Hyksos.
[5] Soit encore les Hyksos.
[6] Soit la XIIIe dynastie.
[7] Lieblein, *Recherches sur la chron. égyptienne*, p. 85.

leurs. Celui qui dans la liste manéthonienne est appelé Salatis fut le premier roi Hyksos, et avec lui commence la XVe dynastie. Sous cette dynastie la puissance des Hyksos atteignit son apogée. Jusque là leur domination avait été principalement limitée à la Basse-Égypte, mais alors par des combats incessants s'avancèrent-ils toujours plus avant vers le sud, de façon que vers la fin de la XIIIe dynastie, environ 1656 a. J. C.; ils régnèrent sur toute l'Égypte. Comme témoins encore visibles de leurs victoires, dans des temps et des endroits différents, sur les Pharaons indigènes de la XIIIe dynastie, se présentent les statues colossales des rois que Mariette à déterrées à Tanis.

Ces statues, dont deux portent le nom royal de *Sebekhotep* III et deux le nom *Mer-mesha*, tous les deux appartenant à la XIIIe dynastie, parurent sans aucun doute être de si grande valeur aux vainqueurs Hyksos qui avaient alors appris à apprécier la sculpture, qu'ils pensèrent qu'elles méritaient bien d'être emportées comme trophées dans leur résidence de Tanis-Avaris; le transport était certainement un peu ennuyeux, mais pas impossible à une armée victorieuse en marche de retour.

Sur l'épaule des deux dernières statues nommées le roi Hyksos Apopi a gravé son nom, probablement pour indiquer, que c'était lui qui avait vaincu le roi de la Haute-Égypte Mermesha. La présence de ces statues à Tanis n'est pas, comme le pense Mariette, une preuve que les Hyksos seraient entrés en Égypte après la cessation de la XIIIe dynastie ou bien qu'ils ne pourraient être les sauvages conquérants que dépeint Manéthon quand ils ont épargné de tels chefs-d'œuvre, mais elle prouve, je pense, au contraire que.

lorsque les statues reçurent leur place à Tanis. les Hyksos avaient été si longtemps en Égypte qu'ils s'étaient égyptianisés [1].

Suivant le rapport de Josephus, Salatis fixa sa résidence à Memphis, mais passait de préférence l'été à Avaris où stationnait et s'exerçait sa puissante armée. Memphis était donc le siège du gouvernement, tandis qu'Avaris comme forteresse était le centre de la puissance, probablement aussi la résidence préférée des rois Hyksos. Avaris, Tanis ou Zoan étaient différents noms pour cette même ville. Elle fut fondée par les Hyksos pendant leur immigration et reconstruite ou agrandie par Salatis.

Au livre IV, chap. 13 v. 22 de Moïse il est donné ce remarquable renseignement, qu'Avaris fut construit 7 ans après Hébron. Maintenant, Avaris en Égyptien se nomme Hauar, mais Havar ou Habar est sans aucun doute le même nom que Hébr(on) [2].

Par conséquent ces deux villes n'étaient pas seulement contemporaines, mais avaient aussi le même nom. Si l'on peut conclure quelque chose de cette connexion, ce devrait être premièrement que les Hyksos sont venus des contrées d'Hébron, c'est-à-dire de la Palestine, deuxièmement qu'ils ont immigré en Égypte avant Abraham, c'est-à-dire environ 2000 ans a. J. C., puisque Hébron existait avant Abraham.

Les rois Hyksos de la XVe dynastie n'appréciaient pas seulement la sculpture, mais aussi la littérature, la science et la civilisation égyptiennes en général. Sous leur gouvernement, comme il paraît, les prêtres et les savants

[1] Lieblein, *Recherches*, 92.
[2] Lieblein, *Recherches*, 99.

égyptiens — les scribes et les sages du Pharaon comme la Bible les dénomme — étaient en pleine activité pour recueillir, classer, codifier toute l'érudition, la science et le savoir dont les textes à travers des siècles s'étaient accumulés dans les différentes archives des temples autour du pays, mais qui n'existaient encore que comme matériaux épars.

Ainsi furent remaniées les mathématiques en un texte qui fut écrit sous un roi Hyksos. "Le scribe Aahmesu a composé ce livre dans la 33e année du roi Aa-user-ré d'après un vieux texte de l'époque d'Amenemha III [1]. Les différentes parties des mathématiques s'y traitent: arithmétique, géométrie, trigonométrie, les mathématiques appliquées avec leurs solutions de problèmes, pris de la vie pratique. Il ne peut y avoir aucun doute que *Aa-user-ré* était un roi Hyksos et, étant aussi connu ailleurs où il porte le nom de famille Apopi [2], il est très probablement Apopi II et identique avec Apophis ou Aphobis de la XVe dynastie manéthonienne.

Dans le grand Papyrus Ebers la médecine est traitée d'une façon rationelle et systématique. Les maladies y sont classées selon les parties du corps: l'estomac, la poitrine, les yeux etc., dans une série progressive, et la guérison s'y opère par des remèdes, pris sur les règnes animal, végétal et minéral, d'après des ordonnances convenables qui ne sont pas toujours également bonnes, mais qui cependant ressemblent beaucoup à celles de nos jours,

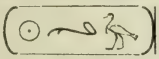
---

[1] Aug. Eisenlohr, *Ein mathematisches Handbuch der alten Aegypter.*

[2] *Proc. of Soc. of Bibl. Archæol.*, III, 97; XIV, 29; cfr. Petrie, *A History of Egypt,*, I, 241.

prescrites par nos médecins; tout y a l'air vraisemblable et raisonnable et est évidemment basé sur une observation soignée et une grande expérience de longues années. Le livre n'est pas un oeuvre original, mais est une compilation de vieux recueils approuvés et d'une certaine manière autorisés, et nous montre l'état de la médecine scientifique du temps où il fut écrit. Quant aux formules magiques il s'en trouve fort peu, elles sont presque insignifiantes à côté des préceptes rationnels qui composent le contenu propre du livre. A cet égard le Papyrus Ebers se distingue particulièrement de la médecine des temps postérieurs en Égypte, car nommément sous les Ptolémées et les Empereurs romains la médecine était tellement mêlée de magie et de maléfice que Galène avec bon droit pouvait proférer son jugement dédaigneux sur les remèdes égyptiens de son temps. Chez les Égyptiens nous voyons aussi en médecine comme en religion, dans les arts et les autres manifestations de culture que le commencement était bon et sain: la médecine sortait de la nature, mais sous une continuelle dégénération elle finit dans une superstition dénaturée déraisonnable et scandaleuse ou dans la stéréotypie de l'école. L'excellent Papyrus Ebers fut écrit, je crois, pour Bnon (Beon), le deuxième roi de la XVe dynastie [1].

Le papyrus Westcar appartient de même au temps des Hyksos. Suivant les recherches paléographiques de

[1] Je lis le nom royal que l'on regarde comme date de notre papyrus  *Ba-nen-(ré)*, il est bien identique avec le nom Hyksos Bnon, mais non avec *Ba-kerh-ré*, Bicheris, comme le proposaient Dümichen et Ebers, non plus avec Amenhotep I comme l'affirme M. Erman.

M. Erman, ce texte est un peu plus vieux que le Papyrus Ebers et par cela même peut très bien avoir été composé sous Salatis, le premier roi Hyksos de la XVe dynastie.

Ce papyrus contient une collection d'aventures et de merveilleuses histoires des plus anciens temps; probablement a-t-il attiré, avant n'importe quoi de la littérature égyptienne, l'attention des dominateurs étrangers et éveillé chez eux le désir de les rassembler, car les aventures et les merveilles ont toujours agi sensiblement sur une imagination enfantine et un esprit moins cultivé.

Nous arrivons enfin aux fragments de papyrus trouvés à Kahun par M. Petrie et à Illahun par M. Borchardt.

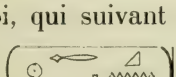
Ils sont principalement d'un contenu historique et ecclésiastique et consistent probablement en abrégés compilés des annales qui se trouvaient conservées dans les archives du temple à Fayoum, où les rois de la XIIe dynastie résidaient en partie. Le nombre des fragments est très grand et les sujets traités de nature différente; il y a des rangées de noms, des listes d'inventaires, des documents judiciaires et testamentaires et surtout quantité de lettres du temps de la XIIe dynastie. Ils sont en partie écrits de mains différentes et n'appartiennent pas tous à un seul et même manuscrit.

Cependant une grande partie de ces fragments semblent avoir été écrits par la même main, et ceux-ci du moins appartiennent donc à un seul grand papyrus, c'est-à-dire celui qui fut composé l'an 1882 a. J. C. Je puis ici préciser cette date; car sur l'un des fragments nous lisons, ce que M. Borchardt a déjà remarqué le premier, les mots

importants suivants: "Le lever héliaque de Sothis prit place le 16e jour du mois Pharmuti".

Nous avons là une donnée astronomique d'où l'année 1882 a. J. C. peut être calculée; nous devons naturellement admettre que le papyrus en question fut écrit sous le règne du roi Hyksos Bnon, 1906—1862 a. J. C., et qu'il est un compendium historique, puisqu'il y a des faits racontés qui appartiennent à la XIIe dynastie [1].

Cette série remarquable de compilations littéraires, scientifiques et historiques appartenant aux temps de la XVe dynastie a dû être composée par l'ordre et pour l'usage des souverains Hyksos. Les rois Hyksos étrangers de la XVe dynasie, jouèrent le même rôle dans l'histoire intellectuelle de l'Égypte que les Ptolémées 1600 ans plus tard, qui après avoir consolidé leur puissance sur le pays conquis fondèrent le musée et la bibliothèque d'Alexandrie, firent écrire à Manéthon son histoire égyptienne et aux Septante leur traduction en grec du vieux Testament.

Encore sous un autre point de vue les rois Hyksos se manifestent comme entièrement égyptianisés en ce qu'ils ont pris part à la construction ou à l'agrandissement du temple à Boubastis. Dans ses fouilles M. Naville trouva là un jambage de porte avec le nom Apopi ainsi qu'une autre pierre avec le commencement du nom d'intronisation du même roi, qui suivant un autel dans le musée du Caire peut être lu  *Aa-knen-ré*, et M. Naville pense que ce roi, par ce qu'on peut en juger, a entrepris un assez grand travail de bâtisse dans le temple de Boubastis. Nous

[1] *Proceedings of the Soc. of Bibl. Archæol.*, December 1900.

voyons en lui Apopi I; ses deux noms Aa-knen-ré Apopi sont inscrits sur les statues des sphinx à Tanis, et il se peut que le nom d'intronisation Aa-knen-(ré) n'est autre que *Pakhnan*, le nom manéthonien du troisième roi de la XVe dynastie [1].

Plusieurs rois Hyksos ont porté le nom Apopi qui doit avoir été un nom caractéristique pour les Hyksos [2]; c'était un nom de famille, et le nom d'intronisation était nécessaire pour individualiser les différents rois Apopi.

Soit que le nom Aa-knen-ré Apopi I fut identique avec Pahknan ou non, il fut probablement le premier roi Hyksos qui bâtit sur le temple à Boubastis. L'avant dernier roi de la dynastie Ian-Ianias y bâtit aussi, tout au moins M. Naville a déterré au même endroit une statue lui appartenant. Seulement la partie inférieure est conservée, mais les deux noms du roi sont entièrement lisibles. M. Petrie pense que ce roi s'appelait Khian, et qu'il vivait avant la XIIe dynastie; mais je suis d'accord avec M. Naville, que le nom doit être lu Ian-ré, et que la statue représente Ian-Ianias ou Annas de la XVe dynastie manéthonienne; j'en suis d'autant plus convaincu ayant reconnu l'identité des deux noms avant de remarquer que M. Naville depuis longtemps avait énoncé la même opinion [3].

---

[1] Joignant l'article masculin p à *Aa-knen* nous aurons *Paa-knen* ou *Pa-knen*, et si nous mettons χ à la place de κ (*χιτών* pour *κιθών*, *Σώχαρις* = Sokar) nous aurons la forme Pakhnan. Ceci est très tentant, mais peut-être un peu osé.

[2] Sous leur longue domination le nom Apopi est venu en usage non seulement pour les rois, mais aussi pour des personnes privées, voyez Lieblein, *Dictionnaire de noms*, nos. 293, 503, 552, 1545, 1620, 1628, 1707, 1781, 1877, 2050 etc.

[3] Lieblein, *Le nom royal de la date du Papyrus Ebers* dans *Sphinx*, XII.

A la dynastie des Hyksos appartiennent enfin les deux statues colossales qui sont louées par M. Naville comme étant les chefs d'œuvre d'art les meilleurs dans le temple de Boubastis. Elles nous donnent clairement les portraits du type propre des Touraniens que nous connaissons par les sphinx de Tanis, mais exécutées par des artistes égyptiens de grand talent.

Aucune inscription n'étant conservée nous ne savons pas à quel roi elles appartiennent, si c'est à Ian-Ianias ou à un autre roi de la XVe dynastie.

Comme nous le voyons, les Hyksos n'ont pas seulement usurpé les chefs-d'œuvre des rois indigènes, mais ont aussi, pour leur propre compte, fait exécuter par des sculpteurs égyptiens d'immenses statues.

On peut le voir non seulement à Boubastis, mais aussi à Tanis où Mariette trouva les statues de sphinx nommées ci-dessus avec des portraits d'un type étranger frappant: "le nez arqué en même temps que plat, les joues à la fois grosses et osseuses, le menton saillant, la bouche charnue", l'expression sévère et autoritaire, traits particuliers qui sont le caractéristique des Touraniens. Les statues donnent clairement les portraits des rois Hyksos, soit Aa-knen-ré Apopi I qui a inscrit son nom sur leurs épaules ou bien un de ses prédécesseurs au trône [1]; on en a déduit que les Hyksos étaient d'une extraction touranienne [2].

Nous avons cependant raison de supposer, que la plus grande partie du peuple immigré en Égypte se composait

---

[1] Naville, *Boubastis*, 22.

[2] Voy. cependant ce qu'en dit M. Golénischeff dans *Recueil de Travaux*, t. XV, 131.

de Sémites et, tout bien pesé, la vérité doit être celle ci, que les chefs de l'invasion, les seigneurs, étaient touraniens lesquels pendant leur marche à travers la Syrie ont assujetti de nombreuses bandes de Sémites et les ont entraînées avec eux dans leur violente irruption dans la fertile vallée du Nil. Ces hordes ralliées ne représentaient aucun peuple et n'avaient aucune dénomination particulière, on les appelait Hyksos, c'est-à-dire Rois pasteurs, ou *Aamu*, "Asiatiques", *Mentiu*, "Bergers", *Schememu*, "Étrangers", ou les flétrissait aussi du nom haineux *Aadetu*, "peste", et nous avons déjà vu (page 109) que plus tard les Égyptiens s'en souvenaient avec horreur. Manéthon classe ainsi la XVe dynastie.

Josephus:	*Africanus*:
Salatis.	Salatis.
Beon.	Bnon.
Apakhnas.	Pakhnan.
Apophis.	Staan.
Ianias ou Annas.	Arklès.
Assis.	Aphobis.

Nous avons cru pouvoir identifier Bnon, Aa-knen-Pakhnan-Apophis I, Ian-Ianias et Aa-user-Apophis II. Et comme Devéria et Lauth pensent avoir retrouvé plusieurs de ces noms dans le Papyrus royal de Turin, j'admets que la liste, tout au moins comme la donne Africanus, est tout à fait exacte.

Dans les premiers temps, lorsque les Hyksos durent laisser l'administration du royaume aux rois vassaux indigènes (XIVe dynastie), et que leur puissance était limitée à

la Basse-Égypte, les successeurs de la vieille maison royale dominèrent avec plus ou moins d'indépendance dans la Haute-Égypte avec Thèbes comme capitale. Nous avons en eux la XIIIe dynastie.

Les 60 rois de celle-ci et les 76 rois de la XIVe dynastie sont classés dans les nombreux (au moins 102 probablement davantage) noms de rois que nous transmettent les fragments existants du Papyrus royal de Turin, soit en rangées alternatives, comme je le pense [1], ou bien d'une autre manière. Les 60 rois ayant régné ensemble 453 ans cela fait pour chacun une moyenne de 7 ans $^1/_2$ de gouvernement. Un temps si court de règnes ne peut s'expliquer que de la façon suivante: soit que plusieurs d'entre eux aient régné contemporainement, ce qui fut le cas avec les rois de la dynastie précédente, ou bien que les guerres continuelles avec les Hyksos aient causé de fréquents changements au trône.

Nous n'osons changer ou diminuer le nombre des rois ou leurs années de règne, ce que les historiens modernes sont si prêts à faire, lorsque par leurs spéculations et leurs constructions arbitraires ils arrivent en contradiction avec leurs sources. Les centaines de stèles que Mariette a trouvées a Abydos et qu'il attribue à la XIIIe dynastie s'accordent assez bien avec le long règne que Manéthon applique à cette dynastie. Plusieurs rois de la XIIIe dynastie portent un nom composé avec le mot *Sebek*; ainsi se nomment au moins six d'entre eux Sebekhotep et trois

[1] Lieblein, *Recherches sur la chron. égypt.*, les tableaux synoptiques.

autres Sebekemsaf. Les noms composés de Sebek étaient caratéristiques pour ce temps là; parmi les centaines de stèles à Abydos il y en a peu où l'on ne rencontre pas des noms qui se combinent avec le mot Sebek. Sebek signifie en Égyptien crocodile dont l'adoration avait son siège dans Crocodilopolis à Fayum. Pendant que les rois de la XIIe dynastie y résidaient, le nom Sebek s'introduisit dans la famille royale, et lorsque celle-ci à la fin de la dynastie retourna à Thèbes, sa vieille capitale, le nouveau nom la suivit et fut conservé par les descendants.

La XIIIe dynastie vint immédiatement après la XIIe et hérita de la royauté soit par mariage ou parenté. Tandis que les étrangers Hyksos s'établissaient au nord, la maison royale indigène régnait à Thèbes sur la partie sud du pays, où s'étendait sa puissance bien au-delà des frontières égyptiennes jusque très haut dans la Nubie. Les frontières du nord étaient au contraire chancelantes, à cause de la pression des Hyksos de ce côté et de la lutte engagée contre eux ayant plus ou moins de succès. Mais après l'apaisement de la frayeur causée par l'irruption, l'état de choses se tranquillisa, et aussi longtemps que la XIVe dynastie subsista avec ses rois vassaux, il est très probable que la puissance de la XIIIe dynastie, peut-être avec quelques interruptions, s'étendit au nord au-delà d'Abydos et de Siut jusque vers le Fayoum.

Un nouveau changement survint, lorsque les Hyksos de la XVe dynastie prirent eux-mêmes le gouvernement, et que les puissants rois Salatis, Bnon, Apopi I, Ian et Apopi II complètement égyptianisés et soutenus par une grande armée se mirent en campagne pour conquérir toute

l'Égypte. La guerre éclata avec une nouvelle violence, bien des combats eurent lieu avec des victoires et des défaites de part et d'autre; le pillage et la dévastation furent inévitables des deux côtés, cependant davantage de la part des rois Hyksos comme partie attaquante.

Comme trophées, les Hyksos rapportèrent chez eux de précieuses statues, les déposèrent à Tanis et à Boubastis; ils prirent aussi de grands blocs de pierre des temples pillés ou démolis dans la Haute-Égypte pour les employer comme excellents matériaux dans leurs bâtisses à Boubastis [1]. De ces guerres dévastatrices le vacarme et le tumulte résonnent encore comme un bruit lointain à nos oreilles. Dans une inscription de ce temps, nouvellement déterrée à Coptos, nous lisons: "Une triste chose est arrivée dans ce temple, les ennemis y sont appelés par Teti, le fils de Minhotep — maudit soit son nom. Déposez le de sa fonction dans le temple, éloignez le du service du temple, privez le de son revenu. Son nom doit être effacé de ce temple, lui qui se pose en ennemi parmi les ennemis de son Dieu. Un roi ou un seigneur qui lui sera clément ne portera pas la double couronne de l'Égypte" [2]. L'inscription est datée l'an 3 sous Nubkheperuré Antef, un roi ailleurs inconnu, mais appartenant sûrement à la XIIIe dynastie, et je me range entièrement à l'opinion de M. Breasted, lorsqu'il voit là une épisode de la lutte entre les Hyksos et les rois thébains de la XIIIe dynastie.

Probablement c'est une épisode des mêmes guerres qui est racontée sur les deux stèles bien connues du Louvre,

[1] Naville, *Boubastis*, p. 15.
[2] Breasted. *Historical documents*, Vol. I, 340 s.

(C, 11 et C, 12) publiées et traduites par Horrack [1]. Sous un roi Zerenré, connu seulement de cet endroit, mais placé par tous les savants dans la XIIIe dynastie, le temple à Abydos, suivant les stèles nommées, fut purifié de haut en bas, extérieurement et intérieurement, les couleurs rafraîchies, le tout restauré "comme l'avait fait Usertesen I. Tout cela fut exécuté par ordre, les écrins des dieux furent réparés, leurs autels renouvelés avec du bois de cèdre ainsi que le grand autel de sacrifices." Ne seraient-ce peut-être pas les infâmes soldats Hyksos qui avaient pillé et souillé l'un des temples les plus saints de l'Égypte? Dans les temps postérieurs de la reine Hatshepsu nous entendons parler de ces abominables destructions.

Dans l'inscription de Speos Artemidos découverte par M. Golénischeff nous lisons ce qui suit: "Ecoutez, hommes sages et vous tous tant que vous êtes! J'ai fait ces choses à l'instigation de mon coeur. J'ai restauré ce qui était en ruines; j'ai relevé les pompeuses (oeuvres) de jadis, alors que les Asiatiques étaient dans le pays du nord à Avaris et que les étrangers (Hyksos) se joignaient à eux pour démolir (amoindrir) tout ce qui était construit, gouvernant sans connaître le dieu Ré et agissant contre les ordres de Dieu" [2].

Sous cette période la guerre ne fut pas non plus continuelle; parfois survenaient de paisibles rapports plus ou moins longs d'après les circonstances. Les Pharaons thé-

[1] Voyez Virey et Maspero, *P.-J. de Horrack*, 71 s., Breasted, l. l. I, 342.

[2] *Recueil de travaux*, VI, 20; cf. Breasted, *Historical documents*, II, 125.

bains profitaient de ces intervalles pour consolider leur domination et l'élargir vers le sud. La XIIe dynastie régna sur la Nubie, comme nous avons vu, jusqu'à la deuxième cataracte, à Kummeh et à Semneh, où elle dressa son nilomètre et grava les marques du niveau de l'eau.

Jusque là et encore plus loin arriva la XIIIe dynastie.

Sebekhotep I plaça ses marques du niveau de l'eau près de Semneh, et ses successeurs avancèrent au-delà de la troisième cataracte. Ils bâtirent entre autre un grand temple sur l'île Argo où Sebekhotep III a laissé une statue, bien exécutée, en granit noir. Dans le temple de Karnak, Mariette a trouvé plusieurs monuments des temps de la XIIIe dynastie, d'où il ressort que notre maison royale a, aussi dans sa résidence, déployé une assez grande activité pour les constructions monumentales. Maspero dit[1] que ni dans le Sinaï ni en Libye on ne trouve la moindre trace de la XIIIe dynastie, et je puis ajouter que dans tout le pays, au nord de Memphis, on ne trouve pas non plus d'autres traces que quelques monuments transportables qui ne donnent aucune preuve de la puissance de cette dynastie, pas plus qu'une statue d'un Sebekhotep au Louvre ou dans le musée de Genève ne prouve que ce dernier ait jamais régné en France ou en Suisse. Mais il n'y a pas de limites aux absurdités auxquelles on peut arriver, lorsqu'on laisse voguer sa fantaisie sur la mer de l'imagination sans avoir égard aux documents, aux faits réels. Par dessus tout, ce serait surprenant au plus haut degré qu'une dynastie qui comme la XIIIe régna en tout 453 ans

---

[1] Maspero, *Histoire ancienne*. I, 532.

et qui au sud montra une assez grande force d'expansion. eût régné sur toute l'Égypte avec une puissance et une entière autorité sans avoir laissé aussi au nord quelque témoignage, qu'on ne saurait méconnaître, de son existence.

Et que deviendraient les listes manéthoniennes de Julius Africanus, si la XIIIe dynastie est placée dans la suite chronologique comme une dynastie légitime du royaume? Africanus est cité constamment honoris causa comme une bonne autorité; malgré cela on le maltraite souvent et on le met facilement de côté avec un haussement d'épaule tant soit peu dédaigneux.

Ses chiffres et données sont mis hors de considération. lorsqu'ils entravent le chemin ou causent des difficultés[1].

Lorsque la XIIIe dynastie après 453 ans de règne fut close l'an 1656 a. J. C., les Hyksos qui sous les fréquentes guerres s'étaient immiscés de plus en plus vers le sud devinrent les seuls maîtres, mais seulement pendant 15 ans.

En 1641 a. J. C. s'éteignit la vigoureuse dynastie des Hyksos, la XVe, qui fut suivie d'une nouvelle dynastie des Hyksos, la XVIIe.

Des princes thébains, voyant l'occasion favorable, se mirent dans ce temps là à la tête du parti national pour

[1] On n'a qu'à feuilleter la *Geschichte des alten Aegyptens von Dr. Eduard Meyer, Berlin 1887* pour se convaincre de la confusion inextricable dans laquelle l'histoire de cette époque par une telle négligence a pu être enveloppée. Je regrette vivement que la rédaction de la précieuse collection, *Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen, herausgegeben von Wilhelm Oncken*, n'ait pas laissé l'égyptologue Johannes Dümichen continuer son ouvrage si savamment et si autoritairement commencé. C'était pour lui un outrage dont il se plaignait amèrement et pour nous autres un regret.

chasser les violents étrangers, formèrent une nouvelle dynastie indigène (la XVIIe, les Diospolites) et commencèrent courageusement un combat de liberté contre les Hyksos. Ceux-ci affaiblis sans doute par le changement de trône durent battre en retraite peu à peu et, après un laps de temps de 43 ans, ils se virent de nouveau réduits au pays du Delta avec Tanis-Avaris comme résidence. Les Égyptiens considérèrent cela comme une victoire décisive sur les Hyksos, et l'an 1598 a. J. C. fut pour eux une époque tranchante dans l'empire étranger qui avait duré 511 ans égyptiens, depuis 2108 à 1598 a. J. C.

Mais les Hyksos, par la ténacité que donne le droit de la possession, quand il a quelque appui de puissance matérielle, se soutinrent encore 108 ans dans le nord de l'Égypte jusqu'à ce qu'enfin ils furent entièrement expulsés du pays.

Nous allons maintenant considérer de plus près la XVIIe dynastie. Elle régna 151 ans, mais fut divisée par Manéthon d'une manière double, d'abord en deux lignes parallèles, savoir une dynastie des Hyksos et une dynastie thébaine, ensuite en deux périodes de temps, une de 43 ans, l'autre de 108 ans.

Les rois thébains de la XVIIe dynastie peuvent provisoirement être ainsi classés:

Skenen-ré I Ta-aa	environ	41 ans	1641—1600	a. J. C.
Skenen-ré II Ta-aa-aa	—	30 „	1600—1570	—
Skenen-ré III Ta-aa-ken	—	30 „	1570—1540	—
Uaz-kheper-ré Kamès	—	10 „	1540—1530	—
Skenen-ré IV Amensi	—	15 „	1530—1515	—
Neb-pehti-ré Aahmès	—	25 „	1515—1490	—

Est-ce Skenen-ré I qui fut le fondateur de la dynastie? Est-ce lui qui le premier leva l'étendart de la révolte contre les Hyksos? Nous ne le savons pas absolument, bien que cela soit très probable. Nous ne savons pas non plus, si la dynastie se composait de plusieurs autres rois que les six nommés ci-dessus. Tout au moins, avec assurance et jusqu'ici, n'en connaissons nous pas d'autres et proprement parlé nous n'en avons pas besoin, car, si la dynastie régna 151 ans, il revient donc à chacun des six rois une moyenne de 25 ans $^1/_6$, ce qui au fait donne six générations assez courtes.

Les deux premiers rois nous sont connus depuis longtemps par le Papyrus Abbott qui parle de leurs tombes. Le troisième nous le connaissons entre autre de Lepsius, Denkmäler III, 2, a où il paraît à côté de son épouse, la reine Aahotep, et plusieurs enfants ou parents des deux sexes. Il y a deux rangées qui contiennent chacune plus de dix personnes et leurs noms, tous entourés du cartouche. Comme en général ce ne sont que des rois et des reines régnants dont le nom est renfermé dans un cartouche, on pourrait être tenté de croire que toutes ces personnes ont tenu le sceptre. Mais ceci est à peine le cas, et le cartouche ici ne signifie guère autre chose que ces personnes avaient un droit héréditaire au trône. Si vraiment toutes ont régné, plusieurs parents doivent avoir gouverné contemporainement après avoir agréé à partager le royaume entre eux, ainsi que l'avaient fait les rois de la XIIe dynastie. Le plus sûr est tout simplement de reconnaître ceux qui ont laissé leurs deux noms, celui de famille et celui d'intronisation, comme de véritables rois.

Pour cette raison ma liste royale est un peu différente de celle que nous donne M. Petrie [1]. J'ai passé sous silence Skhent-neb-ré ne connaissant de lui que ce seul nom et ai classé Skenen-ré IV Amensi, puisque nous connaissons ses deux noms [2]. De cette façon nous n'avons pas moins de quatre rois qui portent tous le nom royal Skenen-ré.

Skenen-ré I Ta-aa. Tout bien réfléchi, il est fort probable que ce roi fut le fondateur de la dynastie. Dans Lepsius, *Denkmäler*, III, 2, d est exposée une rangée de rois : Aahmès I, Ramsès I, Nebkheruré, tous fondateurs de leurs dynasties, c'est-à-dire la XVIIIe, la XIXe et la XIe. Parmi eux paraît aussi Skenen-ré qui doit avoir été le fondateur de la XVIIe dynastie et probablement le premier qui ait porté le nom royal de Skenen-ré, bien que le nom de famille Ta-aa ne soit pas ici expressément ajouté. Au moment où il se mit à la tête du parti national avec le but de libérer le pays du joug étranger, il était sûrement encore un jeune homme, car une telle action téméraire exige de jeunes forces et un jeune enthousiasme. Ayant une longue vie devant lui, il l'employa avec succès à chasser les ennemis vers le nord jusqu'à leurs anciennes frontières.

Il régna à peu près 40 ans.

Skenen-ré II Ta-aa-aa, son successeur, continua la guerre et la termina bientôt par une conclusion provisoire en limitant les Hyksos au Delta avec Tanis-Avaris comme résidence. Ayant alors la paix de ce côté il employa le

---

[1] Flinders Petrie, *A History of Egypt*, II, p. 4.

[2] Legrain, *Répertoire généalogique et onomastique*, p, 4, no. 6.

reste des 30 ans que je lui attribue à consolider sa puissance. Il fut sans aucun doute très occupé à combattre les séditieux éléments qui profitaient de la faiblesse de la puissance centrale pour essayer de se rendre indépendants ou bien de se procurer des avantages personnels par des complots ou des alliances secrètes.

Skenen-ré III Ta-aa-ken. L'événement qui est raconté dans le Papyrus Sallier I a eu lieu sous son règne. M. Maspero conçoit ce conte comme un roman [1]; si cela est le cas, la base n'en est pas moins historique, et le contenu si intéressant qu'il mérite d'être connu. Voici le récit:

Il arriva que le pays de l'Égypte fut envahi par la peste (Hyksos) et comme il ne s'y trouvait alors aucun roi supérieur, le roi Skenen-ré gouvernant dans la ville du sud (Thèbes), et la peste des villes, Apopi-ré étant seigneur dans le nord à Avaris . . . . .

Le roi Apopi-ré prit le dieu Sutekh pour maître et n'adora aucun autre dieu dans tout le pays; il lui bâtit un temple magnifique et éternel; chaque matin il se levait pour offrir les sacrifices quotidiens, et ses serviteurs les plus distingués apportaient des couronnes de fleurs ainsi que c'était la coutume dans le temple de Ré-Hormakhis. Il envoya une fois une embassade à Thèbes probablement pour inviter Skenen-ré à accepter le culte de Sutekh. Nous ne le savons pas pour certain, mais cela est ici de peu d'importance; ce qui est d'un plus grand intérêt pour nous, ce sont les renseignements sur les relations politiques de ce temps là. De plus nous ne savons pas quelle fut la

[1] Maspero, *Histoire ancienne*, II, 74.

réponse de Skenen-ré, puisque le texte est interrompu au milieu d'une phrase sans aucune fin; cela est assez regrettable, car il aurait été d'intérêt d'apprendre, si les deux antagonistes s'étaient accordés, ou bien si le conflit conduisait à une nouvelle guerre et, dans ce cas, quels en furent les résultats. Mais s'il n'y eut pas de guerre à cette occasion, elle dut éclater plus tard vers la fin du règne de Skenen-ré III. Ce roi mourut d'une mort violente. Sa momie est encore conservée, et montre que sa joue gauche fut tranchée, le crâne enfoncé, et le front au-dessus de l'œil droit percé d'une lance [1]. Il a dû tomber, vraisemblablement, dans un combat contre les Hyksos, assez loin de Thèbes, car le corps était déjà en putréfaction, lorsqu'il fut embaumé, plusieurs jours ayant dû s'écouler avant que le cadavre ne fût transporté du champ de bataille à la capitale où on l'embauma. S'il était au contraire tombé assassiné sous une révolution ou révolte du palais, l'embaumement aurait certainement eu lieu plus tôt du moment qu'on voulait le faire et qu'il n'y avait aucun changement de dynastie, suivi d'une révolution totale.

A sa mort il était âgé de 40 ans, autant qu'on peut en juger par la momie, et doit être monté sur le trône dans son jeune âge, s'il a vraiment régné 30 ans.

Skenen-ré III était marié avec Aahhotep, une reine célèbre, dont le souvenir fut longtemps honoré comme étant la mère d'Aahmès, le fondateur de la XVIIIe dynastie, et faisant ainsi la transition à l'ère nouvelle si célèbre pour l'Égypte. Les contemporains ont dû honorer cette reine à un

---

[1] Maspero, *Histoire ancienne*, II, 79.

très haut degré, puisqu'ils lui donnaient une des premières places sur leurs monuments, et les précieux joyaux qui sont conservés dans le musée du Caire et que l'on admire encore de nos jours pour leur beauté, témoignent qu'elle a reçu de son vivant de rares et magnifiques présents. Sur une stèle d'Edfu publiée par Bouriant [1] notre reine est nommée de telle façon que nous devons la placer en relation presque directe avec la XIIIe dynastie. Sur le registre supérieur on voit Aahhotep assise près de la reine Sebekemsas dans une position assez intime qui dénote généralement une proche parenté. Au bas du texte où Aahhotep est affirmativement déclarée comme étant mère d'Aahmès, le fondateur de la XVIIIe dynastie, le défunt Juf, fils d'Ari, raconte l'histoire de sa vie. Entre autres événements il rapporte le fait suivant: "J'ai restauré le tombeau de Sebekemsas, prêt à tomber en ruines". Ce qui rend la stèle intéressante c'est qu'elle montre les relations intimes entre la reine Aahhotep et la reine Sebekemsas; cette dernière, qui porte les titres de fille royale, sœur royale et épouse royale, appartenait sûrement à la maison royale de la XIIIe dynastie. Ceci est en accord parfait avec ma conception de l'histoire de ces temps. Aahmès, fondateur de la XVIIIe dynastie, mourut en 1490 a. J. C. âgé environ de 50 ans [2]. Sa mère Aahhotep doit être née environ l'an 1570 a. J. C., et la reine Sebekemsas peut très bien avoir été la grand-mère ou la grand-tante d'Aahhotep, si l'on pense qu'elle était la fille de la fille de Sebekemsaf, un

---

[1] *Recueil de travaux*. IX. 92; cfr. *Proceedings* for 1888, page 302.
[2] Maspero, *Histoire ancienne*, II, 80.

des derniers rois de la XIIIe dynastie qui cessa de gouverner en 1656 a. J. C. [1]

Ainsi la reine Aahhotep I

1. comme parente de la reine Sebekemsas appartenait à la XIIIe dynastie,
2. comme reine du roi Skenen-ré III appartenait à la XVIIe dynastie,
3. comme mère du roi Aahmès et
4. comme grand'mère d'Aahhotep II, reine d'Amenhotep I, appartenait à la XVIIIe dynastie;

elle était donc l'anneau entre ces trois dynasties et la principale héritière au trône de l'Égypte parmi tous ses contemporains. C'est là probablement la base fondamentale pour la grande estime dont elle jouit dans l'histoire d'Égypte. Au contraire, de tels rapports et une telle position eussent été impossibles, si la XIIIe dynastie avait été séparée de la XVIIIe par la domination des Hyksos qui dura dans sa totalité 500 à 600 ans ou, comme le pensent quelques savants, pendant 1000 ans; car leur accorder seulement une durée de 100 à 200 ans, comme le fait l'inventeur des dates modernes, est hors de sens et ne peut être pris au sérieux.

Skenen-ré III Ta-aa-ken eut, je pense, pour successeur Uaz-kheper-ré Kamès, son fils ou fils d'Aahhotep. Nous connaissons très peu de ce roi. Son tombeau est nommé dans le Papyrus Abbott. Son cercueil, une barque votive et

[1] Nous connaissons deux rois de ce nom, l'un d'eux du Papyrus Abbott où son tombeau est nommé immédiatement avant celui de Skenen-ré I.

un éventail à son nom se trouvent au musée du Caire [1]. Une personne du nom de Mes officiait comme son prêtre [2]. Il est aussi représenté parmi les princes appartenant à la famille d'Aahhotep [3]. Il ne régna qu'un temps très court; est-ce 10 ans, comme je l'ai mentionné plus haut, ou 6 ans, comme le pense Petrie, je ne puis le déterminer avec sûreté.

Skenen-ré IV Amensi. Celui-ci est nommé chez Legrain, *Répertoire* no. 6, avec le nom d'intronisation et celui de famille et doit naturellement avoir régné. Probablement est-ce lui qui dans Lepsius, *Denkmäler*, III, 2, d, est mentionné sous le nom Amensi, entouré d'un cartouche. Donc, si j'ai raison de le regarder comme roi et comme étant le quatrième Skenen-ré, je serais enclin à croire que nous avons en lui le Skenen-ré dont il est parlé dans l'inscription d'Aahmès, officier de marins [4]. Lorsque ce Aahmès en question naquit, son père Baba était officier sous un roi Skenen-ré; il était jeune et célibataire, lorsque le roi Aahmès, fondateur de la XVIIIe dynastie, monta sur le trône; mais quelques années plus tard, lorsqu'il suivit ce roi au siège d'Avaris, il venait justement de se marier. A l'avènement du roi Aahmès il avait probablement 12 à 14 ans et est donc né sous le roi Skenen-ré IV Amensi, si nous admettons que ce roi régna 12 à 15 ans, tandis que c'est presque impossible qu'il soit venu au monde sous Skenen-ré III Ta-aa-ken, puisque,

---

[1] Legrain, *Répertoire*, no. 8.
[2] Legrain ibid., no. 1.
[3] Lepsius, *Denkmäler*, III, 2, a.
[4] Lepsius, *Denkmäler*, III, 12.

entre ce dernier et le roi Aahmès, il y a eu deux, peut-être trois règnes.

Avant de m'étendre plus amplement sur cette intéressante inscription qui raconte la prise d'Avaris et l'expulsion des Hyksos je parlerai des rois Hyksos de la XVIIe dynastie.

Ainsi que plusieurs rois de la dynastie thébaine ont porté le nom Skenen-ré, de même le nom Apopi a-t-il été commun pour plusieurs rois Hyskos. Dans la XVe dynastie nous avons Apopi I et Apopi II, dans la XVIIe plusieurs rois portaient le même nom. Voici les rois Hyksos de la XVIIe dynastie qui jusqu'à aujourd'hui me sont connus.

Neb-uar-ré Apopi III . .	environ	1600	a. J. C.
Apopi-ré (Apopi IV) . . .	—	1570	—
Set-aa-pehti Nubti . . .	—	1550	—
Apopi V	—	1535	—
N. N.	—	1490	—

Nous ne connaissons pas les noms des rois Hyksos qui régnèrent dans la première période de la XVIIe dynastie.

A la fin de la puissante dynastie, la XVe, se produisit un affaiblissement dans la domination des Hyksos, la succession étant incertaine et plusieurs prétendants au trône s'élevant les uns contre les autres, sans qu'il n'y eut en vérité aucun roi reconnu et naturellement aucun qui put laisser un nom comme tel. Sous la discorde les Hyksos ne purent faire face au soulèvement national à la tête duquel s'étaient placés les princes thébains. Ils durent battre en retraite vers le nord malgré leur résistance, qui, à cause de la dissension, n'eut guère de succès:, leur

retraite fut retardée, mais ne put être définitivement arrêtée avant leur retour au Delta où ils trouvèrent protection derrière les murs d'Avaris. De ces combats, ou tout au moins de ce temps nous parle, je crois, la tombe que M. Loret découvrit à Sakkarah en 1898. On trouva dans ce tombeau un cercueil appartenant à une personne dont le nom est supposé être sémitique, et dans le cercueil fut découvert un poignard lequel porte sur un des côtés de la poignée l'inscription suivante: "Le valet d'armes de son maître Neheman", un nom qui d'après l'opinion de M. Loret peut aussi être d'origine sémitique. Le plus important est ce qu'on lit sur l'autre côté de la poignée: "Le dieu bon, maître des deux pays, Neb-uar-ré, fils du soleil, Apopi donnant la vie" [1].

Nous faisons ici connaissance d'un nouveau roi Hyksos. Le nom d'intronisation "Neb-uar, Seigneur d'Avaris" indique l'époque lorsque les Hyksos avaient pris la détermination de se retirer à Avaris, c'est-à-dire à la fin des 43 ans dans lesquels les Thébains et les Hyksos de la XVIIe dynastie, d'après Manéthon, avaient régné contemporainement. J'appellerai ce roi Apopi III, et le précieux poignard qui porte son nom serait un présent qu'il a fait à son valet d'armes qui est tombé soit dans une bataille ou frappé de mort d'une autre manière et qui a été enterré dans le voisinage de Sakkarah. Si les deux personnes, le

---

[1] G. Daressy, *Un poignard du temps des rois Pasteurs* dans les *Annales* de 1906, p. 115. Sans aucun doute nous devons lire "Neb-uar, seigneur d'Avaris", c'est aussi l'avis de M. Daressy, car dans l'exemplaire qu'il m'a envoyé il a corrigé dans la marge le signe indistinct en *uar*, en quoi il a parfaitement raison.

propriétaire du cercueil et le propriétaire du poignard étaient en vérité des Sémites, cela prouverait que dans l'armée des Hyksos se trouvaient des guerriers sémitiques mais ne prouve pas autre chose. Lorsque M. Loret veut en conclure que les Hyksos étaient Sémites, c'est à peine avec droit, car les chefs Hyksos peuvent très bien avoir été Touraniens, même si le gros du peuple étaient Sémites qui principalement s'étaient joints aux Hyksos lors de leur passage dans la partie sémitique de l'Asie; après l'invasion aussi la population sémitique antérieure du Delta s'est probablement unie à eux [1]. Selon le calcul fait plus haut Apopi III aurait régné l'an 1600 a. J. C.

Nous avons déjà vu que le Papyrus Sallier I parle d'un roi Apopi-ré d'Avaris qui envoya des embassadeurs à Skenen-ré à Thèbes pour le sommer d'embrasser la religion de Set. Je nomme cet Apopi-ré Apopi IV et place son temps de règne environ l'an 1570 a. J. C. Ce qui caractérise ce roi c'est son zéle pour le culte de Set.

Comme la plupart des savants l'admettent, les Hyksos étaient un mélange de Touraniens et, surtout, de Sémites dont chaque tribu adorait son dieu spécial; cet état de choses continua sous les premiers troubles alors qu'il n'y avait ni le temps ni l'occasion de contracter une religion commune. Au fur et à mesure que les Hyksos s'égyptianisaient ils prirent aussi, à part d'autres éléments de culture, la religion égyptienne. Mais lorsque échoua leur émulation ambitieuse de conquérir tout le pays, et qu'ils durent se contenter du Delta, ils s'éloignèrent rageusement

[1] Voyez plus haut, p. 24.

de toute chose égyptienne et en abrogeant la religion, furent prêts à adopter le culte de Set qui était une religion commune pour les Sémites d'Asie et pour les Sémites qui depuis des temps immémoriaux demeuraient dans le Delta. J'ai déjà indiqué cela, mais doit peut-être ici m'étendre plus amplement.

La Bible nous fait connaître Seth, le troisième fils d'Adam. En comparant les deux différents registres de famille qui se trouvent dans la Genèse, chap. 4 et 5, on en arrive à ce résultat que les noms dans les deux séries sont généralement les mêmes et que la différence est seulement celle-ci, que l'une des rangées met Elohim et l'autre Seth comme le dieu ayant créé l'humanité. On croit y voir le souvenir de Seth comme vieux dieu sémitique. Je renvois au mémoire de Victor Rydberg: *Urpatriarkernas slägttafla i Genesis* d'après lequel les deux tableaux peuvent ainsi être comparés:

Elohim	Seth
Adam	Enos
Kain	Kenan
Hanoch	Mahalaleël
Irad	Jared
Mehujaël	Enoch
Methusaël	Methuselah
Lamech	Lamech.

L'une des séries commence par Elohim, le dieu des Hébreux jusqu'à Moïse, et l'autre avec Seth, le dieu sémitique plus tard oublié et qui est mis là à la place d'Elohim. Le fils de Seth, Enos, signifie homme aussi bien que le

fils d'Elohim, Adam. Hanoch et Enoch qui dans le texte hébraïque s'écrivent de la même manière ont tout simplement changé de place dans les deux séries qui terminent l'une et l'autre par Lamech.

Nous avons peut-être un autre souvenir du vieux dieu Seth dans V Moïse, 32,17, où il est dit: "Ils sacrifiaient à Sedim", et dans les Psaumes de David 106,37: "Ils sacrifiaient leurs fils et leurs filles à Sedim". On a traduit Sedim par le mot diable, ou démon, mais Sedim est le pluriel de Sed et Sed est identique avec Seth (en hébreu le d(daleth) et le t(taw) changent souvent avec th). Le même Sed nous l'avons en Arabique Said, Sid et dans le Cid espagnol qui tous signifient "maître".

Il est de toute probabilité que Sedim dans les endroits cités veulent dire "vieux dieux déposés, idôles, dieux du temps des païens", et que comme pluriel de Sid ou de Seth ils sont le renouvellement (revenants) du monde sémitique où l'on adorait Seth comme dieu, mais lorsque plus tard il fut oublié, le mot fut traduit démon.

Le dieu Seth est aussi retrouvé dans d'autres pays du monde sémitique. Nous en avons une preuve dans le traité de paix que fit Ramsès II avec le peuple asiatique Kheta (les Héthéens). Lorsque ce Pharaon à la fin de la guerre contracta une alliance de paix, chacune des parties adverses, pour affirmer qu'elle aurait égard aux arrêts du traité, prit comme témoin le dieu de son pays. Du côté du roi Héthéen sont nommés: Set (ou bien comme on l'appelle Sutekh) dans la ville Tunep, Set du pays Kheta, Set de la ville Arnema, Set de la ville Zaranda, Set de la ville Pilqa, Set de la ville Khissap, Set de la ville

Khilbu, Set de la ville Sarpina, Astarthe dans le pays Kheta etc. . . . Set et Astarthe sont ici nommés l'un à côté de l'autre comme divinités en Syrie. Comme Astarthe était certainement une déité sémitique, on peut agréer aussi que Set était sémitique, que ce nom n'était pas seulement une traduction égyptienne d'un nom sémitique, mais le nom lui-même ainsi que le prononçaient les Sémites. Cela peut s'accommoder avec ce qu'a énoncé Leyrer dans la Real-encyclopedie de Herzog sur ce très vieux dieu sémitique: "Seth, dit-il, a été un objet des vieilles traditions chez les Juifs; l'invention des lettres hébraïques et des noms des étoiles lui est attribuée; sa sœur Azura aurait été sa femme".

Ajoutons encore ceci: Tacite raconte [1] que les Juifs adoraient l'âne et qu'ils avaient consacré des images de cet animal dans leurs sanctuaires. Ceci est confirmé par les récits de Diodore, Josèphe et Plutarque [2]. Nous n'avons probablement pas là aucun emprunt égyptien, mais un reste du vieux culte sémitique de Set. Par les monuments égyptiens nous savons que le culte de l'âne n'est autre que le culte de Set, et nous verrons bientôt que l'âne fut sacré à Set et mis à sa place.

Même dans l'église chrétienne il y a des traces de l'adoration du vieux dieu sémitique. La caricature crucifiée qui a été trouvée dans les ruines d'un palais impérial sur le Palatin en donne témoignage. Elle représente une figure d'homme, avec la tête d'un âne, suspendue à une croix et les mains accrochées à la grande poutre de traverse;

---

[1] Tacite, Hist. V, 4.

[2] Diodore, XIV, 1; Josephus contra Ap. 2,7; Plutarque, Sympos. 4,5.

à côté se trouve une personne dans une attitude pieuse, près d'elle est l'inscription suivante: "Alexamenos adorant dieu". Il est clair que nous avons là une image railleuse du Sauveur crucifié avec une tête d'âne comme illustration du récit de Tertullien qui nous informe que les chrétiens, c'est-à-dire les Juifs sémitiques, étaient accusés d'adorer l'âne qui ici représente Set [1].

Maintenant, la religion de Set était sans doute répandue aussi parmi les Sémites qui depuis des temps très anciens erraient, avec leurs troupeaux, dans des contrées marécageuses et des gras pâturages au pays du Delta. Les monuments égyptiens ont en vérité beaucoup à nous communiquer sur un dieu Set ou Typhon comme l'appelaient les Grecs. La plupart des savants s'imaginent, que Set était originellement un dieu égyptien, et Le Page Renouf se prononce ainsi: "Le culte de Set est aussi vieux que celui de n'importe quel autre dieu. Les rois égyptiens adoraient Set autant que Horus et tenaient d'eux leur domination sur le nord et le sud". D'autres au contraire pensent, que Set était dans l'origine un dieu sémitique. L'égyptologue Brugsch le dit positivement dans son Histoire égyptienne, mais dans une édition postérieure, on ne sait pourquoi, il a changé d'opinion disant là, que Set d'après son essence était une vieille divinité égyptienne, qui peu à peu devint dieu des étrangers. L'égyptologue de Vienne, M. Reinisch, s'exprime ainsi: "Le mot ou le nom Set semble, comme le dieu lui-même, avoir été apporté en Égypte par les Sémites". Dans son ouvrage

[1] Kraus, *Roma sotterrannea*, p. 222.

spirituel, "Aegypten und die Bücher Mose's" Ebers, qui considère la question d'un point de vue plus élevé, cherche à démontrer amplement, que l'Égypte du nord-est depuis des temps immémoriaux était habitée par un peuple phénicien-philistin-sémitique. Brugsch dans un sens très large démontre à l'aide de raisons géographiques, philologiques et historiques, que les Sémites habitaient déjà, depuis les temps les plus reculés, dans le pays nord-est du Delta; il ajoute à la fin: "Des observations que nous avons faites et que nous pourrions augmenter considérablement il résulte ceci que la race sémitique depuis bien longtemps doit avoir habité l'Égypte près de la frontière orientale et que là, comme suite d'un continuel contact entre les deux races, l'égyptienne et la sémitique, est née une population mixte qui devint maîtresse dans la Basse-Égypte, et dont la langue, les habitudes, les mœurs, voire même les dogmes théologiques influencèrent considérablement les voisins égyptiens". A un autre endroit, Brugsch dit que le Delta du nord-est, au commencement de la XIIe dynastie, était déjà habité par un peuple égyptien-sémitique. Pour ma part je crois que le séjour des Sémites dans le nord-est de l'Égypte est aussi vieux que l'histoire de l'Égypte elle-même et que dans le temps où parut Ménès les Sémites demeuraient déjà dans le pays et qu'ils y avaient apporté avec eux de l'Asie le culte du vieux dieu sémitique [1]. Les Égyptiens regardaient naturellement d'un mauvais œil les étrangers qui séjournaient dans leur pays; il était donc inévitable que des relations si tendues ne conduisissent

---

[1] Voyez page 24.

à une collision; après différentes guerres dont les victoires se partagent de part et d'autre, le Delta fut réuni à la couronne égyptienne par Kasekhemui comme nous l'avons vu plus haut. Les Sémites ne furent cependant pas complètement anéantis, ils se joignirent aux Égyptiens pour ne former qu'un royaume, et leur dieu Set fut incorporé dans les Ennéades égyptiennes. A partir de ce moment Set paraît souvent sur les monuments égyptiens. Son nom est représenté fréquemment par un animal caractéristique qui d'après sa forme indique une bête fabuleuse, mais qui primitivement devait représenter un âne ou peut-être l'animal, appelé Okapi qui jadis aurait vécu en Égypte. Set est nommé pour la première fois sous un roi Parabsen de la IIe dynastie; celui-ci porte deux noms de bannière, le premier l'indique comme roi Horus, le second comme roi Set; probablement avait-il gagné une victoire provisoire sur les Sémites [1]. Sous le dernier roi de la dynastie, Khasekhemui, cette double indication est très frèquente: au-dessus de son nom de bannière on voit Horus et Set placés l'un vis-à-vis de l'autre ou l'un après l'autre [2]; Petrie voit là une preuve que les deux peuples qui adoraient chacun leur dieu, Horus ou Set, étaient alors réunis et que l'union était l'œuvre de Khasekhemui [3]. Sur les monuments de la IVe dynastie Horus et Set sont de même représentés plusieurs fois l'un à côté de l'autre; Em. de Rougé

[1] Flinders Petrie, *History,* I, 26; quand il y parle des Libyens, c'est une erreur.

[2] Flinders Petrie, *The royal tombs of the earliest dynasties,* Part II, pl. XXIII et XXIV, 191—206.

[3] Flinders Petrie, *A History,* I, 28; voyez plus haut page 25.

dit que Set représente la domination sur la Basse-Égypte pour laquelle il était dieu national, de même que Horus représentait la Haute-Égypte [1].

A mesure qu'à travers les siècles la situation politique des Sémites dans le royaume égyptien subissait des changements, changeait aussi la situation du dieu Set dans le panthéon égyptien. Lorsque l'union des deux peuples fut établie, parut Set, comme nous venons de le voir, à côté de Horus pas precisément comme son rival, encore moins comme son ennemi, mais beaucoup plus comme son compagnon, son frère. Au contraire, sur le sarcophage de Mentuhotep qui appartient à la XIe dynastie, Set est mentionné comme un dieu luttant contre Horus dont il est l'antagoniste et l'ennemi déclaré. Le cas est le même dans le mythe d'Isis et d'Osiris; dans celui-ci on raconte que Set-Typhon se révolta contre son frère Osiris et le tua, mais qu'Osiris fut vengé par son fils Horus qui guerroya et vainquit entièrement Set. Cependant les temps changèrent et plus tard sous la XIXe dynastie Set revint en honneur et en dignité.

Or ce fut le culte de ce dieu Set que Apopi IV, à qui nous revenons ici, ressuscita pour des raisons politiques. En rompant avec les Égyptiens il chercha à rassembler autour de Set, le dieu national des Sémites, ses soldats sémitiques et les Sémites qui depuis longtemps habitaient

---

[1] Em. de Rougé, *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties* dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, tome XXV, partie 2, pp. 233, 264, 276, 330; dans le premier endroit cité E. de Rougé montre que le nom du dieu Set ou Sutekh est d'origine sémitique.

le Delta. Cela est raconté d'une façon précise dans le texte du Papyrus Sallier I, et c'est sans aucun doute ce qu'il veut manifester dans son message au prince Skenen-ré à Thèbes [1].

Set-aa-pehti Nubti est appelé d'après le dieu Set probablement parce qu'il naquit au moment où fut introduit le culte de Set. Nubti est un autre nom pour Set par lequel il est désigné comme le dieu appartenant à la ville Ombos, et il est presque certain que Ombos était une colonie qui fut fondée dans la Haute-Égypte par une peuplade du nord, adoratrice de Set [2]. Ce roi est nommé dans la stèle de 400 ans bien connue, trouvée à Tanis. Cette stèle raconte que l'an 400 après le roi Set-aa-pehti Nubti arriva à Tanis-Avaris, selon les ordres de Ramsès II, un haut fonctionnaire, du nom de Séti, pour y élever un monument à l'occasion du jubilè de 400 ans que l'on fêtait à l'honneur du roi Nubti pour une double raison, non seulement pour celle de la religion de Set, mais aussi, comme nous le verrons bientôt, parce qu'une ère nouvelle se trouvait liée à son nom [3].

Il est bien concevable qu'à cette occasion Ramsès II envoya Séti, lequel parmi d'autres fonctions distinguées occupait la fonction de premier prêtre du dieu Set et portait son nom. Remarquons en passant que Ramsès II

---

[1] Voyez plus haut page 128.

[2] Voyez plus haut page 45.

[3] La stèle est reproduite dans le grand ouvrage de M. E. A. Wallis Budge: *A History of Egypt*, vol. III, 157. Dans le même ouvrage l'auteur a donné un aperçu exact et clair sur le caractère de la domination des Hyksos en Égypte.

devait avoir des raisons personnelles ou dynastiques pour se montrer favorable à l'égard de la religion de Set; tout au moins son père Seti I et quelques autres de ses successeurs joignirent le nom du dieu Set à leurs noms.

L'indication de la date singulière de la stèle dénote une ère qui n'est pas connue ailleurs et qui a donné lieu à différentes spéculations. Je serais cependant porté à croire que nous la trouvons dans la liste du calendrier qu'on lit sur le verso du Papyrus Ebers. Voici la liste dans son entier:

Dans la 9e année du règne de Béon.

1.	Fête du nouvel an 1er Thot de l'année fixe	Epiphi 9	Lever héliaque de Sothis
2.	Tekhi	Mesore 9	
3.	Menkh	Thot 9	
4.	Hathor	Paophi 9	
5.	Kaherka	Athyr 9	
6.	Shefbet	Choiak 9	
7.	Rekh	Tybi 9	
8.	Rekh	Mechir 9	
9.	Renut	Phamenoth 9	
10.	Khonsu	Pharmuthi 9	
11.	Khenkhet	Pachon 9	
12.	Apet	Payni 9.	

Il est clair que nous avons ici un nouveau calendrier. Ce n'est pas un seul lever héliaque qu'on a voulu noter ici, le but a été de montrer comment le premier jour de tous les 12 mois de l'année fixe tombe le neuvième jour de tous les mois dans l'année civile.

Avons nous là une année asiatique de 360 jours? ou bien doit-on, après le 30 Apet de l'année fixe et avant le 9 Epiphi correspondant de l'année mobile, ajouter cinq jours épagomènes à la manière égyptienne? Le texte n'en dit rien, mais la dernière supposition paraît être la meilleure.

Notre texte doit probablement s'expliquer de la façon suivante: La première ligne indique le temps où le Papyrus Ebers fut composé ou copié. Ce qui suit du texte n'a aucun rapport avec la première ligne, mais nous donne le nouveau calendrier que le roi Hyksos Set-aa-pehti Nubti introduisit, et que nous retrouvons dans la stèle de 400 ans. Le lever héliaque de Sothis qui est ici nommé ne date pas le Papyrus Ebers, mais est ajouté pour indiquer tous les éléments appartenant au nouveau calendrier et nous rend par là le service inappréciable de déterminer le temps de l'introduction de l'ère nouvelle, c'est-à-dire l'an 1549 a. J. C.; un jubilé de 400 ans en souvenir de cette ère fut donc fêté l'an 1149 sous Ramsès II qui selon mon opinion régna de 1180—1114 a. J. C.

Le calendrier du Papyrus Ebers doit être identique avec celui de la stèle de 400 ans, car

1. le Papyrus Ebers nous donne un nouveau calendrier, une réforme du calendrier ordinaire,
2. une autre réforme du calendrier pendant ces temps nous est inconnue ailleurs,
3. c'est manifestement une réforme introduite par un étranger, un roi Hyksos,
4. la stèle de 400 ans nous donne une réforme de calendrier introduite par le roi Hyksos Set-aa-pehti Nubti.

Ainsi pouvons nous déterminer le temps du règne non seulement de ce roi Hyksos, mais aussi de Ramsès II, ce qui est pour l'histoire postérieure d'une plus grande importance encore. Mais ceci n'aura probablement aucune valeur pour ceux qui ne veulent pas voir; puissent-ils à plaisir persister à tâtonner dans leur obscurité chronologique!

Pour le moment je place donc le roi Set-aa-pehti Nubti environ l'an 1550 a. J. C.

Apopi V. Le chronographe grec Syncellus dit que les Hébreux immigrèrent en Égypte dans la dix-septième année du règne d'un roi Apophis[1]. On place ordinairement l'exode environ 1320 a. J. C., mais comme nous le verrons bientôt nous avons raison de supposer que l'immigration prit place à peu près 215 ans antérieurement, c'est-à-dire en 1535 a. J. C., l'époque où régnait, je crois, Apopi V. Dans la lettre aux Galates III, 17, l'apôtre Paul compte 430 ans entre Abraham et la loi. Si nous partageons ce temps en deux parties égales, ainsi que le propose Lepsius, nous aurons 215 ans entre Abraham et Joseph et 215 ans entre Joseph et Moïse. L'an 1535 comme époque de l'immigration sous un des derniers rois Hyksos s'accorde avec ma conception chronologique suivant laquelle les Hyksos furent définitivement chassés l'an 1490 a. J. C. à la fin de la XVIIe dynastie.

J'ai dit, page 97, que le pays de Gosen, situé dans la vallée de Tumilat, était canalisé, cultivé et habité au

---

[1] Budge, *A History of Egypt*, vol. III. 154 cite les auteurs chrétiens Dionysius of Tell Mahrê et Bar Hebraeus qui appellent le roi Apopis ou Apapos.

temps des Hyksos, déjà même sous la XIIe dynastie, étant convaincu que c'était Amenemha III qui y avait exécuté les travaux de canalisation aussi bien qu'au Fayoum.

Ce qui était jadis seulement une conjecture est heureusement aujourd'hui un fait reconnu. Les fragments des Papyrus de Kahun nous en donnent une preuve définitive. Dans l'un d'eux nous lisons entre autre: "Grand est le seigneur dans son pays (Usertesen III), voyez, il y a un bras d'eau qui divise le Nil pour distribuer ses eaux" [1].

Il est dit là aussi clairement que possible, qu'Usertesen III avait été principalement occupé de la canalisation du Nil et de l'arrosage des champs. Il est probable que l'auteur de l'hymne en l'honneur d'Usertesen III n'a pas seulement pensé à la canalisation du Fayoum mais aussi à celle de Gosen, car presque immédiatement après il chante: "Grand est le seigneur dans son pays, voyez, il y a une enceinte qui fortifie le pays de Gosen".

Il n'y a plus de doute possible, le pays de Gosen est expressément nommé par son nom égyptien, ainsi que l'affirment Maspero, et Griffith, l'éditeur et le translateur de ce texte [2]. Gosen est pourvu de fortifications pour sa défense contre l'ennemi; la vallée était donc habitée, cultivée et canalisée à l'époque indiquée.

Il y a cependant une remarque à faire. Dans l'hymne du Papyrus de Kahun c'est Usertesen III qui est loué comme étant le constructeur de canaux et le protecteur

---

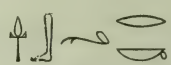
[1] *The Petrie Papyri, Hieratic Papyri from Kahun and Gurob,* pl. II, l. 12.

[2] *The Petrie Papyri,* ibid. pl. II, l. 14 et *Journal des Savants,* Avril 1897.

du pays de Gosen, tandis que, comme j'ai dit, c'était Amenemha III qui avait droit à ces titres. Cela s'explique facilement: Usertesen III et Amenemha III régnèrent contemporainement pendant 33 ans (voyez page 72) et Usertesen III étant le plus âgé et aussi à cause de ses exploits guerriers le plus célèbre; il est naturel que le poète de l'hymne ait aussi attribué à Usertesen les mérites qu'avait acquis Amenemha III sous le même gouvernement.

Ce fut sous le roi Hyksos Apopi V que les Hébreux immigrèrent en Égypte. Mais ce fut à la cour d'un Pharaon égyptien qu'arriva Joseph, car plusieurs mots non hébreux qui se trouvent dans le rapport biblique de cet événement sont tout à fait égyptiens. Il n'y a là cependant aucune contradiction, puisque les Hyksos, comme nous l'avons démontré, s'étaient entièrement égyptianisés pendant leur séjour de plusieurs siècles en Égypte. Dans un petit traité [1], j'ai parlé de ces mots et me bornerai ici à en donner le contenu principal.

Nous lisons: I Moïse, 41,43: "Et il le fit monter sur le second chariot qu'il avait, et on criait devant lui, Abrek! et il le constitua sur toute l'Égypte".

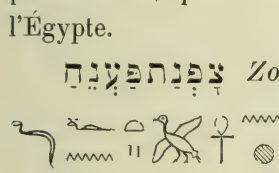
אַבְרֵךְ *abrek* est en égyptien  *ab rek:* à gauche toi: allez à gauche! Le *ab* signifie: gauche, et rek: pour toi, l'impératif à la 2e personne du singulier. Les avant-coureurs devant la voiture de Joseph devaient ouvrir le chemin à travers la multitude en criant: à gauche! Les Septante semblent avoir compris dans ce sens, car ils

---

[1] *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1898, page 202 ss.

traduisent: ἐκήρυξεν ἔμπροσθεν αὐτοῦ κήρυξ. De même la traduction copte donne: ⲁ̀ ⲡⲓⲕⲩⲣⲓⲝ ⲱϣ ⲉ̀ⲃⲟⲗ ϧⲁϫⲱϥ. Et même de nos jours on entend dans les rues du Caire les précurseurs qui courent devant les voitures des grands personnages crier en Arabe: Shimalek, *à gauche*, pour ouvrir dans la foule un passage pour la voiture [1]. Cette interprétation me paraît très bien s'accorder avec l'ensemble du texte: après que le Pharaon eut donné son second char à Joseph, il lui accorda la prérogative des grands seigneurs, celle d'avoir des avant-coureurs devant son char [2].

I Moïse, 41,45: "Et le Pharaon appela le nom de Joseph Zofnat-Paneah et lui donna Asnat, fille de Potifera, prêtre d'On, pour femme. Et Joseph visita le pays de l'Égypte.

צָפְנַת פַּעְנֵחַ *Zofnat-Paneakh* est en égyptien:  , *t'fnti-pankh*, celui qui donne la nourriture pour (le maintien) de la vie, car *t'fa* signifie *aliment, provision; t'fn* est suivant Brugsch [3] *celui qui donne la nourriture, ti* indique la personne qui agit, et enfin *pankh*: la vie. Nous avons donc: *T'ofn-t(i)-pankh, l'homme qui procure les vivres*, ce qui correspond, autant

---

[1] Cfr. Lane, *Manners and Customs of the Modern Egyptians*, I, 209.

[2] Le Page Renouf dans les *Proceedings of the Soc. of Bibl. Arch.* vol. XI, 5—8 et Harkavy dans le *Journal Asiatique*, l'année 1870 ont aussi, chacun à leur manière, fait dériver notre *abrek* de l'égyptien; mais je ne trouve pas que leur interprétation s'accorde avec l'ensemble.

[3] *Dictionnaire hiéroglyphique*, Suppl. p. 1384.

par le son que par le sens, à Zofnat-Paneah biblique comme titre d'honneur et qui pour l'occasion convenait très bien à Joseph.

Outre cela on trouve le nom hiéroglyphique *T'fa, aliment,* dans plusieurs noms composés de personnes des temps anciens par exp.:

T'fa-Hapi, le Nil est nourriture, T'fa-setn,

T'fa-ka [1].

Probablement est-ce le même *T'fa* que l'on trouve pour le moins dans trois noms royaux, appartenant à la XIVe dynastie.

On a fait là aussi plusieurs essais plus ou moins malheureux pour trouver une interprétation vraisemblable.

L'égyptologue russe Harkavy s'est approché le plus près de la vérité ayant retrouvé les mots égyptiens *t'fa* et *ankh* qu'il lit et traduit *T'f-nt-pankh, nourriture, sauveur de la vie*; le mot du milieu, *nt* = *sauveur*, est un choix malheureux.

L'égyptologue Viennois Krall lit: *T'd-Month-eufankh, appelé le dieu Mont le vivant.* Le nom composé de ces trois parties: 1. *t'd* = *appelé*, 2. le nom d'un dieu et 3. *eufankh* = *le vivant*, est fréquemment employé depuis la XXe dynastie; on n'a qu'à feuilleter mon Dictionnaire de noms pour s'en convaincre. Mais aux temps de Joseph qui correspondent à ceux des derniers rois Hyksos, ces noms n'étaient pas encore en usage. C'est donc pour cette raison manifeste, que Joseph ne pouvait porter un tel nom. J'y reviendrai bientôt et ne ferai que remarquer pour l'instant,

---

[1] Lieblein, *Dictionnaire de noms*, nrs. 14, 55, 451.

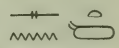
que l'explication de Krall ne saurait tenir tête à la moindre critique, car les rapprochements phonétiques ne sont pas admissibles et quant au nom: *Appelé Mont le vivant*, il ne peut en être question, puisqu'il n'explique rien sur la situation spéciale de Joseph, et que le nom du dieu Mont ne saurait venir dans la bouche d'un roi Hyksos de ce temps là.

Le professeur Steindorff pour retoucher l'interprétation de Krall a rapproché Zofnat Paneakh hébreu d'un nom égyptien *T'd-pnuter eufankh* = *Appelé le dieu vivant*, mais ce rapprochement ne me paraît pas heureux, car tout au moins Krall donne un nom qui a été employé, tandis que le nom proposé par M. Steindorff ne se trouve nulle part et ne peut se trouver, puisque ces noms composés demandent, il me semble, le nom spécial d'un dieu, mais pas la notion purement abstraite du dieu.

Il est d'autant plus nécessaire de protester contre l'interprétation de M. Steindorff qu'on lui a donné une trop grande portée. Nous avons mentionné plus haut, que les noms de personnes composés de cette manière n'ont été employés qu'à la fin de la XXe dynastie, environ 900 a. J. C. Mais si Joseph avait un nom inconnu avant l'an 900, il s'en suivrait naturellement, que le texte biblique qui en parle n'aurait pu être écrit avant l'an 900. C'est aussi en vérité la conclusion qu'a tirée M. Steindorff de son interprétation et qui a été confirmée par l'autorité de Paul de Lagarde. Ce savant distingué dit après avoir allégué et adopté l'interprétation proposée par M. Steindorff: "So haben wir in ihnen (diesen Namen) ein überaus wichtiges Hülfsmittel zur Datirung von Genesis, 41, 45, wie des

ersten Elohisten überhaupt". Et M. Steindorff dit: "Eigennamen der besprochenen Form vermag ich zuerst im Anfange der XXIIe Dynastie nachzuweisen, häufig werden sie erst in saïtischer Zeit. Da auch die Namen *Ns-nt* und Petepre derselben Epoche angehören [1], so haben wir in ihnen ein überaus wichtiges Hülfsmittel zur Datirung von Genesis 41, 45, wie des Elohisten überhaupt" [2].

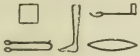
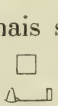
Est-ce là de la science? D'une fausse interprétation, ou tout au moins très douteuse, tirer une si importante conclusion est vraiment compromettre la science et particulièrement l'école de Wellhausen qui a mérité un meilleur traitement de la part de ses adeptes. C'est pourquoi je maintiens pour le moment mon interprétation de Zofnat-Paneakh, voyant là une répétition d'un vieux titre égyptien, louant Joseph comme celui qui procurait les moyens d'existence.

I Moïse, 41,45 אסנת Asnat, en Égyptien  Snat, nom de femme qui paraît souvent sur les monuments de la XIe à la XVIIIe dynastie inclusivement; avec a prosthétique qui était facultatif *Snat* peut avoir pris la forme *Asnat.* Lorsque M. Steindorff met Asnat en parallèle avec le nom postérieur égyptien Nesneit + un a prosthétique je ne puis qu'y voir le désir d'avoir encore une preuve quant au temps postérieur de la rédaction de ce texte biblique.

---

[1] Il y a là probablement une erreur, nous verrons bientôt que les noms *Asnat* et *Potifar* peuvent être expliqués autrement et que l'on n'en peut rien conclure relativement au temps.

[2] *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Alterthumskunde,* XXVII 42. Steindorff répète l'expression de Lagarde.

I Mose, 39,1 et 41,45. *Potifar* et *Potifera* sont ordinairement considérés comme des noms identiques. Cependant le dernier a été rapproché de *Peti-pra* comme appartenant au groupe de noms composés avec *peti*. Pourtant je ferai remarquer que *Potifar* peut très bien être comparé avec  *Pethbar*, nom d'un homme qui vivait sous les Hyksos et était chef de construction du dieu Amon [1]. Dans Pethbar la dernière partie nous donne probablement le nom du dieu Baal, mais si la première partie *peth* joue le même rôle que  *ped*, et si vraiment les noms composés avec *ped* étaient déjà en usage au temps des Hyksos, je ne sais pas; le plus probable est de supposer que le nom sonnait originellement Pethbar ou Potifar et que la forme Potifera est due à un copiste postérieur qui connaissait un peu l'Égyptien et trouva que ce nom était mieux en harmonie avec la fonction d'un prêtre de la ville du soleil On. En tout cas il est certain que ces noms composés ne peuvent être employés comme moyen pour déterminer le temps de la rédaction de l'Elohiste.

L'an 1490 a. J. C. les Hyksos, je pense, furent enfin chassés de l'Égypte. Nous ne connaissons pas le nom du dernier roi Hyksos; mais sur le fait lui-même nous avons un rapport authentique dans l'inscription de l'officier de marins Aahmès où il raconte lui-même l'histoire de sa vie ainsi [2]: "L'officier de marins Aahmès, fils d'Abana, dit:

---

[1] Lieblein, *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques*, no. 553.

[2] Lepsius, *Denkmäler*, III, 12, d et b: cf. Breasted, *Historical Documents*, II, 3 ss.

'O vous tous! je veux vous faire savoir les témoignages d'estime qui ont été mon partage. J'ai reçu de l'or sept fois, des esclaves hommes et femmes également ainsi que beaucoup de terres labourables. L'honneur des actions accomplies ne s'oubliera jamais dans ce pays'. Il continue: Je vis la lumière du jour dans la ville Nekheb; mon père était officier sous le roi Skenen-ré, Baba, fils de Roant[1], était son nom. Je le remplaçai comme officier sur le vaisseau "l'Offrande" sous le roi Aahmès alors que j'étais jeune garçon et célibataire et dormais dans mon lit de garçon (?)

Mais après mon mariage je fus transféré dans la flotte du nord à cause de ma bravoure. Je suivis le roi mon maître à pied, lorsqu'il partit dans sa voiture pour assiéger la ville d'Avaris. Je montrai ma bravoure à Sa Majesté et fus fait officier sur le vaisseau "La splendeur de Memphis". On combattit sur le canal Pazedku près d'Avaris; j'employai mes forts poignets et rapportai une main (d'un ennemi tué) comme butin. Cela fut rapporté au royal héraut, et le Pharaon me récompensa avec l'or de la bravoure".

Cette longue inscription continue sur le même ton, monotone et détaillé, faisant le compte de toutes les actions d'éclat du héros et de ses récompenses. La propre louange est une vanité certainement, mais elle nous sert ici, nous

---

[1] La grand'mère Roant porte un nom qui ne se retrouve qu'une seule fois, c'est-à-dire sur une stèle de la XIIIe dynastie (Lieblein, *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques*, no. 371), ce qui nous donne, je crois, une nouvelle preuve de la connexion étroite entre les deux dynasties, la XIIIe et la XVIIIe (Lieblein, *Recherches sur la chronologie égyptienne*, p. 126).

donnant d'importants renseignements historiques. Nous voyons que le roi Aahmès s'empara à la fin de la ville d'Avaris et poursuivit les Hyksos jusqu'en Asie, où après six ans de siège il prit la ville Sharohen [1] et emporta une victoire dans le pays de Zahi [2].

Là s'arrêta la domination des Hyksos qui avait pesé si lourdement sur l'Egypte pendant 618 ans, de 2108 à 1490 a. J. C. Le roi Aahmès fut le sauveur de sa patrie et devint le fondateur du nouveau royaume et le père de la glorieuse dynastie, la XVIIIe. Mais comme l'œuvre de l'affranchissement ne fut consommée qu'à sa mort, ses années de règne ne furent pas comptées dans cette dynastie.

---

[1] Comparez *Josué* 19,6.
[2] Lepsius, *Denkmäler*, III, 43 a, ligne 2.

L'empire national restitué.

Les rois thébains de la XVIIIe dynastie.

Avec cette dynastie commence une nouvelle époque glorieuse dans l'histoire de l'Égypte. Le royaume fut florissant comme il ne l'avait jamais été auparavant et ne le fut jamais plus tard; il atteignit l'apogée de sa gloire et de son pouvoir sous Thotmès III, le guerrieur le plus victorieux et le plus puissant souverain qui ait été assis sur le trône égyptien. A cette époque là l'Égypte était le plus grand royaume, et le centre de culture universelle; la capitale Thèbes était une ville principale du monde entier où se rencontraient les peuples de tous les pays et où s'accumulaient tous les produits et toutes les richesses de l'antiquité orientale.

Le Pharaon régnait au nord-est jusqu'aux pays de l'Euphrate et du Tigre; vers le sud-est jusqu'à l'extrême pointe de l'Arabie et au sud le long du Nil jusqu'à la sombre terre de l'Afrique intérieure.

Lorsque Aahmès I chassa les Hyksos et les poursuivit jusqu'en Asie, il ouvrit un champ nouveau à l'activité égyptienne. Les Égyptiens ne s'étaient pas encore manifestés

comme puissance conquérante. Il est vrai cependant qu'ils avaient pris possession de quelques pays de la Nubie voisine par les armes, mais ceci plutôt occasionnellement pour se protéger de brigandage et pour le progrès d'un paisible commerce réciproque. Car tandis qu'ils n'avaient que leur infanterie légère, armée seulement de lances et d'arcs, ils ne pouvaient rien faire contre les belliqueux Cananéens et Syriens qui étaient munis de leurs terribles chars de guerre. Mais, lorsqu'à l'exemple des Hyksos ils commencèrent à employer les chevaux et eurent appris à se servir des chars de guerre, ils osèrent alors penser à guerroyer en Asie, et quand Aahmès I, par ses victoires eut ouvert le chemin, ses successeurs suivirent son exemple avec éclat. La plupart des rois de la XVIIIe dynastie entreprirent, presque annuellement, des campagnes en Asie; Thotmès III dans le cours de vingt ans en fit une presque chaque année sur lesquelles ses "Annales" donnent des renseignements détaillés. De cette façon, ils soumirent beaucoup de villes et pays, imposèrent des impôts aux peuples et rapportèrent chez eux de riches butins et de nombreux esclaves dont la plus grande partie fut présentée au dieu Amon qui avait donné la victoire et auquel le butin revenait de droit.

Mais avant de nous étendre plus amplement, nous essayerons d'esquisser le squelette de la dynastie, c'est-à-dire de préciser la liste des rois et leur temps de règne. A cet effet, nous avons un moyen inappréciable dans la liste généalogique de la famille, étant dans l'heureux cas de pouvoir la représenter d'une façon qui, dans ses traits principaux, peut être considérée comme absolument certaine.

Skenen-ré III — Aah-hotep I

1. Kamès, roi. (Skenen-ré IV Amensi)

2. Aahmès I — 3. Aahmès Nofrtari

1. Amenhotep I — 2. Aah-hotep II — Sonsneb

Thotmès I — Aahmès — Mutnofrt

Thotmès II — Hatshepset I — Isit

Thotmès III — Hatshepset II

Amenhotep II — Tha-aa

Thotmès IV — Mutemua

Amenhotep III — Thii

Amenhotep IV — Nofrti-ith

Saakaré, roi — 1. Meri-aten

Tutankhaten, roi — 2. Ankhnasaten

Aï, roi — Thii — Mutnezemt [1]

Horemheb [2].

---

[1] Legrain, *Repertoire*, no. 318.

[2] Maspero, *Histoire ancienne*, II, 342, note 2.

Le tableau généalogique ci-dessus nous donne la liste des rois avec toute la précision désirée. Seulement, quant à la place de la reine Hatshepset un peu de poussière a été soulevé dernièrement par une école égyptologique qui n'a pas toujours été heureuse dans son "Bessermachen" inutile. Il est connu que le roi Thotmès I fit sa fille Hatshepset co-régente [1], et que, contemporainement, ou un peu plus tard, il mariait son plus jeune fils, le roi suivant, avec la soeur ainée d'après les usages pharaoniens. A la mort de Thotmès I, Hatshepset reconnut son frère et époux Thotmès II comme roi en nom, mais en vérité garda pour elle-même le pouvoir à cause de la débilité de celui-ci. Il ne vécut pas non plus très longtemps et à sa mort laissait un fils dans sa plus tendre enfance, né d'une concubine Isit, et la reine douairière n'ayant que des filles fut forcée de reconnaître le jeune garçon comme le seul héritier au trône et le proclama roi, avec le nom de Thotmès III, sous sa propre tutelle, tutelle qu'elle, envieuse de régner, conserva non seulement pendant la minorité du roi, mais jusqu'à ce qu'elle mourût, soit en tout 21 ans.

Après quelques tâtonnements, je me trouve aujourd'hui d'accord avec MM. Maspero et Naville en partie aussi avec M. Petrie [2] que cela doit être la solution la plus raisonnable et la plus naturelle des embrouillements que créa l'ambitieuse et capable Hatshepset. De même M. Budge

---

[1] Naville, *Recueil de Travaux*, XVIII, 96 ss.

[2] Maspero, *Histoire ancienne*, II, 242 s., Naville, *Zeitschrift für ägypt. Sprache*, XXXV: *La succession des Thoutmès*, Petrie, *A History of Egypt*, II, 78.

dans son excellent ouvrage [1] a ainsi compris l'histoire de notre reine; le bon sens qui lui est propre l'a empêché de voir des difficultés où elles ne se trouvent pas.

A part cela, tous les rois de cette dynastie régnèrent l'un après l'autre dans le même ordre que celui de la liste généalogique; sur les deux derniers rois seulement il y a quelque doute, mais cela est de peu d'importance puisque à l'exception de Horemheb ils ne jouèrent aucun rôle historique.

Nous avons maintenant à fixer le temps de règne aussi bien pour chacun des rois que pour la dynastie entière. Les Égyptiens avaient l'habitude de dater leurs inscriptions historiques d'après les années de règne des rois, tandis qu'exceptionnellement ils indiquaient le total des années du règne d'un roi ou la durée de sa vie. Pour cela nous devons référer à Manéthon qui dans ses listes de dynasties nous a donné d'excellents matériaux, il s'agit seulement de les lire correctement, c'est-à-dire d'employer tout simplement la rédaction connue sous le nom de Julius Africanus. Comme j'ai déjà fait obserser, toutes les autres rédactions ont été écrites par des harmonistes chrétiens qui ont essayé d'établir un accord entre la chronologie et l'histoire égyptiennes et bibliques et qui, supposant, que la Bible ne peut se tromper, pensaient pouvoir corriger et améliorer les chiffres manéthoniens. Julius Africanus ne s'est pas laissé séduire par cette tentation, en général il nous donne les chiffres tels qu'il les trouve chez Manéthon. Sur un seul point cependant il est tombé

---

[1] E. A. Wallis Budge, *A History of Egypt*, vol. IV, 2 ss.

dans l'erreur, séduit par ceux qu'on peut appeler les harmonistes juifs, et cela apparaît surtout dans sa manière de traiter la XVIIIe dynastie.

L'historien Josèphe et les Juifs savants d'Alexandrie pensaient, dans leur chauvinisme national, pouvoir identifier le séjour de leurs pères à Gosen avec l'occupation de l'Égypte par les Hyksos, ce qui ensuite fut cause qu'ils confondirent la fuite des Hyksos avec l'exode des Israélites; cette confusion pouvait ici très bien prendre place, vu que les deux émigrations avaient lieu sous la XVIIIe dynastie avec une différence de temps de 160 ans environ [1]. C'est pourquoi Josèphe traite la XVIIIe dynastie d'une manière détaillée et fait relativement à cette période de longs extraits, tirés de l'ouvrage de Manéthon. Il dit bien qu'il cite mot à mot Manéthon, mais c'était inévitable que sa citation ne fût colorée par sa fausse supposition et qu'ainsi tout son récit n'en soit inexact [2]. Cependant Josèphe citait formellement Manéthon et ses extraits en recevaient une autorité qui semble avoir exercé de l'influence sur Africanus et sa rédaction de la liste royale de la XVIIIe dynastie. Voici les listes comparées.

---

[1] Si, comme le pense par exemple M. Spiegelberg, les deux émigrations avaient lieu, l'une, l'expulsion des Hyksos l'an 1550 et l'autre, l'exode des Hébreux l'an 1250, elles seraient au contraire séparées par un intervalle de 300 ans et auraient été faites sous des époques politiques si différentes qu'une confusion entre elles aurait été très peu concevable.

[2] Chabas, *Les Pasteurs en Égypte*, 27.

Les monuments égyptiens	Julius Africanus		Josephus	
			Alisphragmuthosis	
Aahmès	Amos		Tethmosis	25 ans 4 mois
Amenhotep I	Khebros	13 ans	Khebron	13 -
Thotmès I	Amenophthis	21 -	Amenophis	20 - 7 -
Thotmès II				
Hatshepset	Amensis	22 -	Amesses	21 - 9 -
Thotmès III	Misaphris	13 -	Mephres	12 - 9 -
	Misphragmuthosis	26 -	Mephramuthosis	25 - 10 -
	Thutmosis	9 -	Thmosis	9 - 8 -
Amenhotep II	Amenophis	31 -	Amenophis	30 - 10 -
Thotmès IV				
Amenhotep III	Oros	37 -	Oros	36 - 5 -
Amenhotep IV				
Aten Akhu-n-ré	Akherres	32 -	Akenkheres	12 - 1 -
Saakaré	Rathos	6 -	Ratothis	9 -
Tut-ankh-Amon	Khabres	12 -	Akenkheres	12 - 5 -
Aï	Akherres	12 -	Akenkheres	12 - 3 -
Hor-m-heb	Armais	5 -	Armais	4 - 1 -
Ramsès I	Ramesses	1 -	Ramesses	1 - 4 -
	Amenophath	19 -		
	Total	259 ans	Total	247 ans 4 mois

Comme on le voit il existe peu de conformité entre cette monumentale liste royale et celle que donne Africanus, et ce qui est assez remarquable, encore moins que pour ce qui concerne les dynasties plus anciennes.

La dissemblance, cependant, n'est pas en réalité aussi grande qu'elle en a l'air, si nous distinguons les rois qui portent le même nom en ajoutant le nombre ordinal, par ex. Amenhotep I, II, III, IV; de même, Africanus évite la confusion soit en variant la forme du nom: Amenophthis et Amenophis, ou bien en employant un tout autre nom: Oros et Akherres. A cet égard il suit Manéthon chez lequel c'est une règle établie, dont il s'écarte rarement, et qui originellement descend d'une vieille coutume égyptienne, qui donnait à chaque Pharaon son protocole de noms propres, contenant généralement cinq noms.

En passant maintenant à une comparaison plus détaillée des deux premières listes, je ne veux pas essayer d'expliquer les variantes de noms propres que donne Africanus; ce serait peine perdue même si cela réussissait en partie. Ce qui peut de suite être constaté avec assurance, est, qu'Africanus a changé la place des noms en mettant Khebros avant Amenophthis au lieu du contraire, manifestement fourvoyé par Josèphe et sa fausse théorie. Il a de même emprunté les quatre noms suivants à Josèphe; ils sont évidemment faux, comme le démontrent les noms monumentaux, qui sont absolument sûrs.

Les noms restants, comme nous le verrons plus tard, peuvent être identifiés à peu près, c'est pourquoi je classe provisoirement les listes parallèles ainsi;

La XVIIIe dynastie.

Les monuments égyptiens			Julius Africanus		
Aahmès	25 ans	1515–1490	Amos	25 ans	1515–1490
Amenhotep I	13 ans	1490–1477	Amenophthis	13 -	1490–1477
Thotmès I, Thotmès II	21 -	1477–1456	Khebros	21 -	1477–1456
Hatshepset	22 -	1456–1434	Amensis	22 -	1456–1434
			Misaphris	13 -	1434–1421
			Misphragmouthosis	26 -	1421–1395
Thotmès III (22 +) 48 =	70 -	1456–1386	Tuthmosis	9 -	1395–1386
Amenhotep II, Thotmès IV	31 -	1386–1355	Amenophis	31 -	1386–1355
Amenhotep III	37 -	1355–1318	Oros	37 -	1355–1318
Amenhotep IV (Aten Akhu-n-ré)	32 -	1318–1286	Akherrès	32 -	1318–1286
Saakaré	6 -	1286–1280	Rathos	6 -	1286–1280
Tut-ankh-amon	12 -	1280–1268	Khebrès	12 -	1280–1268
Aï	12 -	1268–1256	Akherrès	12 -	1268–1256
Horemheb	24 -	1256–1232	Armais	5 -	1256–1251
			Amenophath	19 -	1251–1232
Ramsès I	1 -	1232–1231	Ramessès I	1 -	1232–1231
Total	259 ans	1490–1231	Total	259 ans	1490–1231

Aahmès fut le fondateur de la dynastie, mais ses années de règne sont enregistrées sous la XVIIe dynastie; Thotmès II mourut dans un jeune âge, l'année II est la dernière de son règne que l'on connaisse, aussi est-il probable que ses années de règne sont comptées avec celles de son prédécesseur. Pendant sa maladie, Hatshepset, sa soeur et épouse, avait dirigé l'état en son nom et, lorsqu'il mourut, elle le dirigea sous le nom de Thotmès III autant qu'elle vécut. Pénétrée d'une vénération religieuse pour la sainteté royale, elle a, au commencement, laissé le jeune Thotmès III paraître comme seul roi, comme nous le voyons par ex. à Semneh où une inscription du temple est datée de sa 2e année de règne [1], et dans l'île d'Eléphantine, où nous trouvons de même noté un lever héliaque l'an 1454 a. J. C. [2]; cette inscription appartient également à sa 2e année. Plus tard elle changea de manière d'être envers lui; la douceur de la puissance étant trop forte pour elle, elle s'appropria toute l'autorité royale, plaça son pupille mineur au second rang et elle-même au premier, à la place d'honneur, comme par ex. à Deir el Bahari. Cependant dans sa 16e année Thotmès III semble avoir obtenu une position plus indépendante, car sur une inscription de cette année on le voit comme roi à côté de Hatshepset [3], et c'est probablement à cause de cela que l'officier Amenemheb, un de ses hauts dignitaires, a compté son avénement au trône depuis sa 16e année. Ce ne fut cependant qu'à sa 22e année, dans laquelle mourut Hatshepset, que Thotmès III reçut pleine-

---

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 55 a.
[2] — — , III, 43 e.
[3] — — , III, 28,2.

ment la puissance et la dignité de roi. C'est alors qu'il commença ses expéditions en Syrie et c'est à partir de cette année qu'Africanus compte ses années de règne. De là nous viennent les trois indications différentes de ses années de gouvernement que nous pouvons, je crois, constater ainsi:

1. Thotmès III régna, depuis la mort de Thotmès II alors qu'Hatshepset pour la première fois le fit proclamer roi, pendant 70 ans 1456—1386 a. J. C. Il faut croire que cela était sa propre opinion, puisqu'il date ses années de guerre à partir de sa 22e année [1].
2. Thotmès III commença son régne dans sa 16e année, alors qu'Hatshepset le prit formellement comme corégent, et régna 54 ans, 1440—1386 a. J. C. Ainsi calcule Amenemheb dans sa biographie [2].
3. Thotmès III régna depuis sa 22e année à la mort d'Hatshepset, quand il commença ses guerres, pendant 48 ans, 1434—1386 a. J. C. Ainsi compte Africanus dans sa rédaction des listes manéthoniennes.

Les trois indications peuvent être reconnues justes, quand on considère les différents points de vue de légitimité sur lesquels elles reposent. Il est ainsi compréhensible que Thotmès III et son parti ne pouvaient facilement considérer Hatshepset comme porteur légitime de la

---

[1] Naville, *La succession des Thoutmès d'après un mémoire récent* dans *Zeitschrift f. äg. Sprache*, XXXV Band, page 36. C'est du reste une opinion sur laquelle j'ai toujours insisté. Lieblein, *Aegyptische Chronologie*, Christiania 1863, p. 105.

[2] Voir entre autre Breasted, *Historical Documents* II, p. 234, no. 592.

couronne royale, et quant aux deux autres indications, elles ont été déterminées par d'autres vues relatives aux rapports assez embrouillés des partis politiques.

Pour ce qui concerne les noms de rois que nous donne Africanus pour ce temps là, il est clair qu'Amensis représente Hatshepset et que les trois suivants représentent ensemble une seule personne, soit Thotmès III. Je pense que Misaphris est peut-être une interprétation de "né de Ré" que l'on trouve dans un de ses cartouches, que Misphragmouthosis est formé du même groupe + Tuthmosis, et que le troisième nous donne son nom ordinaire Thotmès. Mais quels que soient les rapports qui existent entre ces noms, leurs formes et leurs significations — ce que je viens de dire est une simple hypothèse de laquelle je ne fais aucun cas — une chose cependant est certaine, c'est que les quatre noms chez Africanus représentent Thotmès III et ses 70 ans de règne 1456—1386 a. J. C. Celle-ci est, d'après mon opinion, la seule place vraie que puisse occuper Thotmès III dans la chronologie égyptienne. On admet ordinairement qu'il vécut et régna un peu avant ce temps, mais si nous devions faire ici des changements ou corrections, nous serions obligés d'abandonner tout le système chronologique de Manéthon qui se trouve dans son entier et ses parties si parfaitement lié que, si l'un des anneaux se détache, toute la chaîne se rompt. Cependant, bien qu'un système soit parfaitement construit, il peut malgré tout être faux, et si des faits incontestables démontrent son impossibilité, nous devons l'abandonner; mais à peu de chose près je n'ai pu découvrir aucune preuve concluante

contre le système de Manéthon quoique pendant mon travail assidu de quarante années je sois resté anxieusement à la piste. Ne nous laissons donc pas tenter à voguer sur la mer de la fantaisie, et à cause d'une critique incompétente ou de théories passagères n'abandonnons pas Manéthon qui nous offre le seul véritable fil conducteur à travers le labyrinthe de la chronologie égyptienne. Il est assez étrange que l'on cite toujours Manéthon sans jamais y prendre dûment égard. Je ne puis faire de même. Nous avons du reste une preuve concluante pour l'exactitude des listes manéthoniennes, c'est que, autant que je l'ai vu jusqu'ici, elles s'accordent parfaitement avec les monuments égyptiens. Ceci est un chapître trop long, et je ne ferai ici que rapporter brièvement quelques faits sur lesquels ne peut régner aucun doute.

1. Le lever héliaque de Sothis suit sans changement la loi de la nature qui ne s'incline devant les subtilités d'aucune école philologique ou devant des théories arbitraires. Le fragment bien connu de l'Eléphantine du temps de Thotmès III communique qu'un lever héliaque de Sothis eut lieu le 28 Epiphi. Avec Lepsius nous acceptons que ce fait repose sur une réelle observation faite sur l'endroit même, et qu'à cause de la situation plus au sud il avait lieu quatre jours plus tôt que dans la Moyenne-Égypte, il est donc facile à calculer que ce lever héliaque eut lieu l'an 1454 a. J. C., ce que soutenait Lepsius bien que cela fût en contradiction avec sa chronologie [1]. Nous avons

---

[1] Lepsius, *Königsbuch der Aegypter*, 164. C'était pour lui le motif de corriger le texte hiéroglyphique.

vu plus haut que l'an 1454 a. J. C. était la seconde année du règne de Thotmès III, celle que nous retrouvons inscrite sur le mur du temple à Semneh et qui tombe conséquemment dans une période de sa vie, alors qu'Hatshepset le reconnut comme seul roi.

2. Il y a trente ans, je fis paraître un traité qui fut alors approuvé, et qui depuis n'a jamais été contredit, où je démontre que les Pharaons partaient régulièrement pour leurs expéditions asiatiques au commencement d'Avril, calculé d'après le calendrier grégorien, soit dix ou onze jours après l'équinoxe de printemps[1]. Plusieurs inscriptions datées en parlent, et si nous calculons les dates données d'après ma chronologie, nous avons comme résultat que Thotmès III, Ramsès II et Ramsès III sans exception commencèrent leurs expéditions les premiers jours de l'Avril grégorien, ce qui est en harmonie avec les faits naturels, tandis que les dates calculées d'après la chronologie de Lepsius donnent pour Thotmès III le 8 Mai, pour Ramsès II le 21 Mai et pour Ramsès III le 31 Mai grégorien, le tout absolument contraire aux phénomènes de la nature. Jusqu'à ce que le contraire soit démontré je maintiens aujourd'hui comme alors que nous avons là un témoignage décisif en faveur de ma détermination chronologique aussi bien en général comme en particulier pour Thotmès III dont nous parlons pour le moment.

3. Les biographies que les deux guerriers, tous deux du nom Aahmès, ont laissées après eux donnent une contribution importante à la chronologie de la XVIIIe dynastie.

---

[1] *Recueil de travaux*, I, 62 ss.

L'aîné des deux, Aahmès, fils de Baba, avait environ 14 ans lorsque le roi Aahmès monta sur le trône.

Lorsque Aahmès s'empara du gouvernement notre officier avait vécu . . . . . 14 ans
Sous ce même roi il vécut . . . . . 25 ans
„ le roi Amenhotep I . . . . . 13 -
et lorsqu'il mourut à la fin du règne de Thotmès I, sous lequel il avait vécu . . . . . 19 -

la somme des années de sa vie était . . . . . 71 ans.

Suivant le calcul de M. Petrie[1] il aurait atteint un âge de 90 ans et accompli en pleine vigueur des exploits de guerre en Asie à l'âge de 70 ans, ce qui n'est pas fort probable.

Le second officier Aahmès, surnommé Pennekheb, vécut sous le roi Aahmès environ . . . . . 18 ans
sous le roi Amenhotep I . . . . . 13 -
„ Thotmès I et Thotmès II . . . . . 21 -
et sous le règne en commun d'Hatshepset et de Thotmès III il vécut . . . . . 20 -

il atteignit donc l'âge de . . . . . 72 ans.

Suivant le calcul de M. Petrie il vécut 80 ans environ et prit part à la guerre hors des frontières du pays, dans le service actif, ayant plus de 64 ans[1].

Le chef de construction, Anna, qui surveillait les bâ-

[1] Petrie, *A history of Egypt*, II, 30.

tisses d'Amenhotep I[1] avait à la mort de celui-ci pour le moins . . . . . 30 ans

Il vécut sous Thotmès I et Thotmès II . . 21 -

et sous le règne en commun d'Hatshepset et de Thotmès III[2] environ . . . . . 20 -

donc en tout à peu près . . . . . 71 ans.

Suivant la chronologie de M. Petrie, Anna, avec les mêmes suppositions, aurait atteint l'âge de 88 ans.

Je passe maintenant au roi Amenhotep III. Il régna, selon le tableau dressé plus haut, 37 ans depuis 1355 à 1318 a. J. C. Sur lui, et sur son fils Amenhotep IV, les lettres de Tell-el-Amarna donnent des renseignements d'une grande valeur.

Monsieur Knudtzon, assyriologue norvégien, a traité dans son grand ouvrage: Die El-Amarna-Tafeln, exactement et en détail, de ces lettres qui pour l'histoire ancienne de l'Orient sont d'une valeur inappréciable. Il en a donné la transcription et la traduction d'une maniére excellente et j'ose ajouter, sans risquer d'être accusé de vanité nationale, que la publication qu'il nous a donnée de ces documents est généralement reconnue la meilleure qui jusqu'ici ait paru. Ils nous donnent des renseignements importants pour la chronologie, et c'est sur ce sujet que je veux les traiter ici. Dans ces lettres nous avons, on le sait, en écriture cunéiforme la correspondance officielle échangée entre Amenhotep III et IV d'un côté et des rois babyloniens et assyriens de l'autre, par conséquent elles nous

[1] Breasted, *Historical Documents*, II, p. 19 s.
[2] Breasted, *Historical Documents*, II, 142.

présentent. inopinément, une preuve indisputable de la contemporanéité des rois respectifs. Aussi M. Kn. a-t-il traité sommairement, dans la préface, le côté chronologique, et quoique je ne sois pas d'accord avec lui quant aux résultats, je reconnais volontiers la valeur des matériaux qu'il a apportés et qui nous conduisent directement à la vérité.

Voici les lettres dont nous avons besoin:

2 lettres d'Amenhotep III à Kadashman-Kharbe, roi babylonien.

3 lettres de Kadashman-Kharbe à Amenhotep III.

1 lettre de Burnaburiash, roi babylonien, à Amenhotep III.

5 lettres de Burnaburiash à Amenhotep IV.

1 lettre d'Ashur-uballit, roi assyrien, à Amenhotep III[1].

1 lettre d'Ashur-uballit à Amenhotep IV.

Ces lettres étant des témoins authentiques pour la contemporanéité des rois respectifs, la question se présente s'il ne serait pas possible d'en tirer des conclusions pour la chronologie. Je crois que oui.

Il s'agit premièrement de fixer le temps du roi assyrien Ashur-uballit. Je trouve une base stable dans l'an 1250 a. J. C. qui d'après Kn. (page 33) est le terme extrême

---

[1] Le nom du roi égyptien ne se trouve pas dans la lettre; néanmoins Kn. le nomme Amenhotep IV; pour ma part je crois qu'il était Amenhotep III, car Kn. traduit les lignes 9—11 de la lettre 15: Was bisher mein Vater nicht geschickt hat, habe ich dir jetzt geschickt. (Knudtzon, Die El-Amarna-Tafeln 127). Or, le père d'Ashur-uballit était Ashurnadin-akhe qui, d'après moi, ne peut en aucune manière avoir été contemporain avec Amenhotep IV. En tout cas on ne peut rien conclure d'un nom qui n'est pas écrit.

de la mort du roi assyrien Tukulti-Ninib I. Or, la mort de celui-ci, toujours d'aprés Kn. (page 34), était à peu près contemporaine avec l'avénement du roi babylonien Adad-Mu-Shesh.

Immédiatement avant ce roi se trouve dans la liste des rois babyloniens une série de chiffres qui indiquent les années de règnes des rois précédents. Chez Kn. (page 34) la série de chiffres diffère un peu de celle que Pinches [1] et Hommel [2] donnent:

Knudtzon	Pinches et Hommel
32 ans	22 ans
26 -	26 -
17 -	17 -
11 -	2 -
6 -	6 -
13 -	13 -
8 -	8 -
1½ -	1½ -
1½ -	1½ -
6 -	6 -
122 ans	103 ans

Je ne sais d'où proviennent les différences chez Kn., mais comme les listes de Pinches et de Hommel sont identiques et que deux témoins valent mieux qu'un, je crois devoir les suivre. Si nous ajoutons à l'an 1250 a. J. C., l'année de la mort de Tukulti-Ninib I, la somme de 103 ans indiquée plus haut, nous arrivons à l'an 1353 a. J. C. Donc,

[1] *Society of Bibl. Archœology, Proceedings*, 1884, 196.
[2] Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, 170.

l'an 1353 a. J. C., et non l'an 1372 a. J. C. comme Kn.[1] le démontre, le roi babylonien Kurigalzu est monté sur le trône avec l'aide du roi assyrien Ashur-uballit.

Eh bien! voilà enfin le roi assyrien Ashur-uballit qui envoyait des lettres aux rois Amenhotep III et IV[2]. Lorsque Ashur-uballit, l'an 1353 a. J. C., intronisa Kurigalzu comme roi de Babylone, il était lui-même roi de l'Assyrie. Combien de temps avant a-t-il régné, nous ne le savons pas; Kn. pense (page 38) 3 à 8 ans, et, certainement, cela ne peut avoir été longtemps avant, car dans sa lettre à Amenhotep III (page 127) il s'exprime comme si son père Ashur-nadin-akhè tout récemment avait fait son envoi de lettres à l'Égypte.

De cette manière nous arrivons à la conclusion qu'Ashur-uballit monta sur le trône de l'Assyrie à peu près en même temps qu'Amenhotep III devint roi de l'Égypte, c'est-à-dire l'an 1355 a. J. C. Son règne a été long; il a survécu à Amenhotep III et envoyé des lettres à son successeur Amenhotep IV. Le roi babylonien Kurigalzu, qui monta sur le trône l'an 1353 a. J. C. soit 2 ans plus tard qu'Amenhotep III, était sans doute fils du roi babylonien Kadashman-Kharbe qui échangea des lettres avec Amenhotep III[3].

Voici comment je me figure la chose:

---

[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, page 38.

[2] Knudtzon, ibid. page 29.

[3] Quant à la double série étrange que Kn. a dressée (page 38) qui commence avec Karaindash et finit par Kurigalzu, je ne veux pas en parler — c'est l'affaire des assyriologues — pour moi elle me paraît plus ingénieuse que vraie, et je pense que les inscriptions qui en forment la base doivent être interprétées d'une autre manière que ne le fait M. Kn.

1. Les deux dernières années de Kadashman-Kharbe étaient contemporaines avec les deux premières d'Amenhotep III, c'est-à-dire de l'an 1355 à 1353 a. J. C.
2. Le fils Kurigalzu dont tout le règne s'écoule sous Amenhotep III a occupé le trône pendant 22 ans, 1353—1331 a. J. C.; ce sont probablement ces mêmes 22 ans avec lesquels commence la série de chiffres donnée plus haut. Il n'a échangé aucune lettre avec le Pharaon, mais il est souvent mentionné dans les lettres (6, 8; 9, 7, 19; 10, 9 et 11, 20).
3. Burnaburiash, fils de Kurigalzu, monta sur le trône 13 ans avant la mort d'Amenhotep III c'est-à-dire l'an 1331 a. J. C. lors de la mort de son père. S'il a régné les 26 ans qui occupent la deuxième place dans la série de chiffres nommée, il a régné 13 ans contemporainement avec Amenhotep III et 13 ans contemporainement avec Amenhotep IV, les mêmes rois avec lesquels il a aussi, en vérité, èchangé des lettres.
4. Nous avons vu plus haut qu'Ashur-uballit monta sur le trône assyrien à peu près à la même époque qu'Amenhotep III sur le trône égyptien et qu'il a correspondu d'abord avec Amenhotep III et pendant sa vieillesse ("als greiser König" comme le dit Hommel) avec Amenhotep IV.

Les relations respectives envisagées de cette manière, nous aurions sur tous les points la plus belle harmonie entre la chronologie égyptienne, babylonienne et assyrienne.

Si M. Knudtzon n'a pas obtenu des résultats satisfaisants, la raison en est qu'il a pris la base dans une fausse chronologie égyptienne, et qu'il a essayé de mettre

d'accord avec celle-ci la chronologie assyrienne-babylonienne, par conséquent un essai tout à fait impossible. Il a été égaré par les recherches chronologiques faites par MM. E. Meyer, Mahler et Lehmann.

D'abord, quant à M. Meyer je reconnais volontiers qu'il est un historien éminent, mais je ne peux accepter sa chronologie égyptienne. Quand il croit, p. ex., que la domination des Hyksos en Égypte n'a pas duré plus de 200 ans environ et qu'il parle, relativement à l'époque qui suit immédiatement après, d'une erreur "von höchstens einem Jahrzehnt", c'est probablement par oubli qu'il n'a pas ajouté: risum teneatis, amici!

Pour illustrer la maniére dont il traite la chronologie je ne citerai qu'un seul fait qui est cependant assez concluant. Dans les mémoires de l'Académie de Berlin pour 1907 M. Ed. Meyer a publié un travail: *Nachträge zur ägyptischen Chronologie.* A la page 20 il parle de l'intervalle qui sépare la VIe dynastie de la XIIe et s'exprime ainsi: "Auch die Stammbäume und Nomarchenfolge der Graffiti's von Hatnub, welche jetzt G. Möller neu verglichen und wesentlich vermehrt hat, und demnächst publiciren will, bestätigen, dass das Intervall vom Ausgang der 6. bis zum Beginn der 12. Dynastie nicht mehr als 300—400 Jahre betragen hat".

Je ferai cependant remarquer que ces mots ne concordent pas avec la source d'où il les a puisés, car M. Möller dit: "Wir haben also mindestens 12 Generationen oder etwa 300 Jahre zwischen dem Ende der 6. Dynastie (Phiops II) und dem 51. Jahre der 12. Dynastie". M. Meyer escamote par une fausse citation les 51 Jahre de la

XIIe dynastie. Ensuite je veux faire rappeler, ce que j'ai démontré dans un autre endroit [1], que M. Möller lui-même a fait une erreur et que les 12 générations, d'après mon opinion, doivent être distribuées ainsi: 4 générations sous la VIe dynastie, 6 générations pour l'intervalle entre la VIe dynastie et la XIIe et enfin deux générations sous la XIIe dynastie. L'espace de temps entre la VIe et la XIIe dynasties n'est pas de 12 générations ou 300—400 ans, comme le pense M. Meyer, mais environ 6 générations ou, pour mieux préciser, seulement 146 ans.

J'ai cru nécessaire de mentionner ces erreurs inconcevables pour démontrer que j'ai des raisons de douter de l'exactitude des déterminations chronologiques de M. Ed. Meyer en ce qui concerne l'Égypte du moins.

Quant à M. Mahler je conviens qu'au commencement j'ai salué avec joie ses essais, avec l'aide de l'astronomie, de trouver des points fixes pour la chronologie égyptienne, malheureusement j'ai bientôt découvert que je me trompais: sa méthode est défectueuse.

Dans les inscriptions de Thotmès III deux néoménies sont mentionnées. M. Mahler les a calculées astronomiquement, pour l'une des néoménies il fixa la date au 5 avril 1481 a. J. C. et pour l'autre au 15 janvier 1479 a. J. C. Mais lorsque Eisenlohr lui fit l'objection d'avoir commis l'erreur de calculer d'après l'année fixe au lieu de l'année vague, il refit un nouveau calcul et de suite trouva deux autres néoménies, l'une à la date du 16 mai 1482 a. J. C. et l'autre à la date du 24 février 1480 a. J. C. Pour ce

---

[1] *Sphinx*, vol. XII, 5.

motif je ne doute pas qu'il ne trouve facilement une troisième paire de néoménies qui lui conviendrait, s'il suppose que Thotmès III a régné de 1456—1386 a. J. C.; il a un superflu de néoménies à sa disposition, 12 à 13 par an. C'est pourquoi je suis d'accord avec M. Maspero qui dit que les calculs de M. Mahler sont fondés sur de fausses suppositions [1].

Pour moi il est bien clair que M. Knudtzon n'a pas été heureux dans le choix des guides sur le chemin difficile de la chronologie égyptienne. Mais s'il désire prendre place à leur table je ne puis lui souhaiter que bon appétit, puisse-t-il avaler et digérer des pierres pour du pain il a un estomac meilleur que le mien. Il cite aussi M. Maspéro, je le sais, cependant il ne faut pas oublier la restriction que ce savant a faite, admettant "une erreur d'un demi-siècle plus ou moins sur les dates qui remontent au temps du second empire thébain". Ainsi lorsque M. Kn. [2] d'après M. Meyer, place l'avénement d'Amenhotep III l'an 1415 a. J. C. ou bien (mit einem Spielraume von höchstens einem Jahrzehnt, que M. Meyer nous accorde) l'an 1405 a. J. C., tandis que moi je le place l'an 1355 a. J. C. précisément 50 ans plus tard, l'autorité puissante de M. Maspero ne peut être citée comme témoin contre moi.

C'est une satisfaction pour moi de pouvoir ajouter ici une remarque, et j'espère que le lecteur ne m'en voudra pas. Lorsque l'an 1863 dans mon livre: Aegyptische Chronologie, je m'opposais contre la chronologie égyptienne que Lepsius, mon savant et très vénéré maître, avec une

---

[1] Maspero, *Histoire ancienne*, II, 289. note 1.
[2] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, page 82.

grande érudition et une rigueur scientifique avait mise en système et qui avait trouvé une approbation tellement générale qu'elle fut introduite dans les livres de l'instruction publique, c'était alors que je m'en écartais d'environ 200 ans au moins pour ce qui concerne les dynasties XVIII et XIX.

Amenhotep III régna d'après Lepsius 1524—1488 a. J. C.

Amenhotep III régna d'après mon opinion d'autrefois comme celle d'aujourd'hui 1355—1318 a. J. C.

Ramsès II régna d'après Lepsius 1388—1322 a. J. C.

Ramsès II régna d'après mon opinion d'autrefois comme celle d'aujourd'hui 1180—1114 a. J. C.

Depuis l'époque de Lepsius l'opinion générale sur la chronologie égyptienne est de beaucoup changée, de sorte que, bien que je maintienne la mienne sans aucun changement, je ne m'écarte pas plus de 50 ans de la chronologie qui est aujourd'hui à la mode. Cependant comme les modes se changent d'une manière irrégulière je ne sais si elles continueront dans l'avenir de s'échanger en ma faveur ou non.

Mais pour le moment en voilà assez de la chronologie. On trouvera peut-être que j'ai trop abaissé l'époque de la XVIIIe dynastie. Cependant mon opinion a été confirmée par tant de faits et dernièrement par les lettres de Tell el-Amarna que je n'ai aucune raison de faire le moindre changement.

Lorsque Aahmès chassa les Hyksos, il les poursuivit au delà des limites de l'Égypte jusqu'en Asie et y conquit, après six ans de siège la forteresse Sharohen où les fugitifs avaient probablement cherché un dernier asile contre leurs persécuteurs. La route militaire à ce

grand pays voisin était donc ouverte pour les Égyptiens. Amenhotep I était d'un caractère paisible, et à part cela avait suffisamment à faire pour rétablir l'ordre à l'intérieur après la domination étrangère. Mais Thotmès I, lui, était belliqueux, il passa par la porte maintenant ouverte avec une armée bien aguerrie et bien disciplinée. Il fit une grande campagne en Syrie et, de victoire en victoire, marcha de Gaza à Megiddo, de Megiddo à Kadesh près de l'Oronte, de Kadesh à Karkemish près de l'Euphrate, pénétra ainsi du Nil, dont les eaux coulent du sud au nord, jusqu'à l'Euphrate dont le courant est du nord au sud [1].

Cette route militaire à travers la Syrie, une fois tracée par Thotmès I, fut depuis généralement suivie des armées égyptiennes pendant leurs expéditions fréquentes en Asie. De ses successeurs ce fut surtout Thotmès III qui combattit en Syrie. A partir de sa 22e à sa 42e année de règne il n'y fit pas moins de dix-sept campagnes. Aucun Pharaon n'a conduit de si continuelles et de si heureuses guerres comme l'a fait Thotmès III; il est sans aucun doute le plus grand guerrier qui ait jamais été assis sur le trône des Pharaons. Sous ces guerres continuelles il assujettit tout le pays entre l'Égypte et Karkemish près de l'Euphrate d'une manière plus efficace que ne l'avait fait antérieurement Thotmès I qui cependant avait à peu près atteint aux mêmes limites. Il va s'en dire que les pays soumis se révoltaient

[1] Ceci éveilla l'étonnement des Égyptiens; sur le Nil ils montaient contre le courant vers le sud et descendaient avec le courant vers le nord; mais sur l'Euphrate le cas était contraire: quand ils "montaient" vers le sud (comme ils l'exprimaient eux-mêmes) ils descendaient en réalité le courant du fleuve.

souvent en sorte que le roi de l'Égypte devait à nouveau combattre et punir les rebelles, principalement, près des bords de l'Oronte, le puissant Kadesh était un vassal obstiné qui occasionnait continuellement des troubles, mais qui finalement dut se rendre, et lorsque Thotmès III dans sa 42e année de règne termina sa 17e campagne était-il sans contestation aucune reconnu maître de la Syrie. Ni lui ni ses successeurs ne régnèrent immédiatement sur les pays conquis: ceux-ci conservèrent leurs lois, leurs limites, leurs princes natifs qui payaient annuellement le tribut convenu et envoyaient comme otages leurs fils à la cour du Pharaon où ils étaient élevés et d'où ils retournaient chez eux, lorsqu'un trône se trouvait vacant, pour en prendre le gouvernement comme d'obéissants et égyptianisés vassaux.

Dans les villes qui se gouvernaient elles-mêmes on installait, selon leur dépendance plus ou moins grande et d'après les besoins du moment, soit des princes natifs ou des gouverneurs égyptiens ou bien encore établissait-on des garnisons dont les chefs administraient selon leur bon plaisir et avec une autorité toute dictatoriale sous l'ordre du Pharaon. Parfois, mais rarement, le roi de l'Égypte passait l'Euphrate pour montrer sa puissance militaire aux habitants de l'Est. Les rois de la Mitanni, dans le nord de la Mésopotamie, l'Assyrie et même Babylone envoyaient leurs présents que les orgueilleux Égyptiens appelaient tributs et recevaient comme un témoignage de soumission. Cependant ces pays ne reconnurent jamais la souveraineté égyptienne; leurs rois se considéraient les égaux du Pharaon: dans leurs lettres ils l'appelaient "frère"

ainsi que le Pharaon le faisait à leur égard; ils lui envoyaient des ambassadeurs et des lettres ainsi que le faisait le Pharaon, en un mot, ils étaient, comme nous le disons de nos jours, réciproquement dans les mêmes rapports diplomatiques. Ils lui faisaient apporter des présents, mais en exigeaient de lui en échange.

Cet état de choses que Thotmès III avait établi par ses victoires fut de longue durée. L'assujettissement de la Syrie sous l'Égypte était un fait accompli. Lorsque mourut Thotmès III, les pays et les villes essayèrent bien d'en profiter pour secouer le joug haïssable, mais son fils et successeur Amenhotep II mit, si énergiquement, un frein à leurs projets qu'ils trouvèrent plus sage à l'avenir de se tenir tranquilles, de sorte que les Pharaons suivants, avec plus ou moins de peine et d'efficacité, purent en général sans grand effort maintenir la souveraineté égyptienne. Ce fut seulement lorsque les Héthites dans le nord de la Syrie eurent fondé leur puissant royaume et qu'ils osèrent lutter ouvertement avec l'Égypte, que l'empire égyptien dans cette partie du pays fut interrompu; dans la partie sud de la Syrie il se maintint à peu près plein et entier, de sorte que l'on peut dire que dans ces contrées la puissance et l'influence égyptiennes durèrent depuis Thotmès III au moins 300 ans.

Ceci est un fait, et je profite de l'occasion pour le faire expressément ressortir, étant d'une grande importance pour bien comprendre la marche de la civilisation égyptienne, puisque nous avons là un des chemins sur lesquels elle s'immisça en Syrie et delà par les îles jusqu'en Grèce et en Europe.

Sur les rapports entre l'Égypte et l'Asie dans ces temps là, les lettres de Tell el-Amarna nous donnent de bonnes informations. Elles étaient contemporaines avec les faits dont elles parlent, et le grand ouvrage de M. Knudtzon nous fournit de ces témoignages oculaires une interprétation à laquelle nous pouvons nous fier. Les lettres sont, comme on le sait, écrites sur des tables d'argile dans l'écriture cunéiforme et conçues à l'exception de trois, dans la langue babylonienne-assyrienne. De même les Pharaons ont dans leurs lettres employé la même forme et la même langue. Ceci est assez frappant et semble montrer que la culture égyptienne était assujettie à la babylonienne-assyrienne. En vérité cependant le cas était plutôt contraire à peu près comme il en est de nos jours, lorsque la civilisation européenne doit se procurer entrée et influence dans les autres parties du monde en employant les langues des indigènes.

Du reste il est possible que dans les relations entre les états asiatiques la langue babylonienne fut devenue le langage officiel diplomatique bien avant que l'Égypte n'ait été en contact avec eux, et lorsque Thotmès III eut terminé ses conquêtes en Syrie, les Pharaons durent accepter les usages tels qu'ils étaient, et se subordonner aux conventions nationales préscrites dans les royaumes avec lesquels ils entraient en relation. Cependant, par là ce n'était pas leur opinion de reconnaître leur infériorité, car dans leur chauvinisme ils exigeaient au contraire, que l'Égypte soit considérée supérieure à n'importe quelle autre puissance. Un petit fait assez notoire nous en donne une idée. Alors que les rois asiatiques avaient en honneur de

donner leurs filles aux Pharaons, ces derniers ne voulaient pas faire de même. Le roi de Babylone, Kadashman-Kharbe écrit dans une lettre à Amenhotep III: Quant à ma fille que tu as demandée en mariage, elle est prête, envoie la chercher" [1]. Plus tard ce même roi a probablement sollicité pour avoir une princesse égyptienne en mariage, car dans la lettre suivante il écrit à Amenhotep III: "Lorsque tu ne me permets pas d'épouser ta fille et que tu as écrit: 'jamais une fille royale de l'Égypte n'a été envoyée à des étrangers comme épouse', (je réponds donc) "pourquoi parles-tu ainsi? tu es roi et peux agir selon le plaisir de ton cœur" [2]. Cet orgueil égyptien se transmit longtemps, car lorsque le puissant roi de Perse Kambyses exigea une fille du roi égyptien Amasis, celui-ci trouva la chose au-dessous de sa dignité et envoya à la place la fille du roi détrôné Apriès et par là s'attira la grande colère de Kambyses. Peut-être cela s'accorde-t-il avec l'opinion générale des Égyptiens sur leur plus haute dignité comme *Retu* qui signifie homme à côté des Sémites, des Nègres et des Libyens comme races d'un rang inférieur.

Cependant des lettres de Tell el-Amarna il ressort que les rois de Babylone, d'Assyrie, de Mitanni, d'Alasia, de Khetti, négociaient de pair avec les rois de l'Égypte. L'ouverture des lettres et les formules de politesse sont les mêmes aussi bien pour les rois asiatiques que pour les Pharaons égyptiens. Le roi de Babylone commence sa lettre ainsi: "A Amenhotep IV, roi d'Égypte, parle Burnaburiash, roi

---

[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln* p. 71.
[2] Knudtzon, Ibid. 73.

de Babylone, ton frère, en ces termes: Je me porte bien. Santé et bonheur je te souhaite ainsi qu'à ta maison, tes femmes, tes enfants, ton pays, tes grands dignitaires, tes chevaux, tes voitures" [1]. De même dit Amenhotep III: "A Kadashman-Kharbe, roi de Babylone, mon frère, Amenhotep III, le grand roi de l'Égypte, ton frère, m'adresse ainsi: Je me porte bien" etc. . . comme ci-dessus [2].

Pour l'histoire contemporaine ces lettres donnent des renseignements de grand intérêt sur les affaires publiques et privées. Burnaburiash dit qu'il est malade et se plaint qu'Amenhotep IV ne s'est pas informé de sa santé [3]. A un autre endroit il rapporte que sa caravane est pillée et ses gens tués; il exige une restitution pour la perte et le châtiment des meurtriers, "autrement tous les rapports entre les pays cesseront" [4]. Et plus loin: "Aux temps de Kurigalzu, mon père, les Kinakhæens le sommaient de s'unir à eux contre l'Égypte, mais il répondit: "Abandonnez cette pensée! Voulez-vous vous déclarer les ennemis du roi de l'Égypte mon frère, je ne puis me joindre à vous. A cause de ton père mon père ne les écouta point. Et maintenant les Assyriens, mes sujets, viennent à toi sans être envoyés par moi, laisse les partir les mains vides" [5]. De riches présents furent échangés entre les rois d'Égypte et ceux de Babylone; de longues spécifications à ce

---

[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, pag. 89.
[2] Knudtzon, ibid. 61.
[3] Knudtzon, ibid. 81.
[4] Knudtzon, ibid. 87.
[5] Knudtzon, ibid, 89.

sujet remplissent plusieurs colonnes sur les tables [1]. Quatre autres colonnes contiennent les listes des présents de Mitanni; elles terminent par ces mots: Tous ces présents de noce de toutes sortes ont été donnés à Amenhotep III, son frère et son beau-fils, par Tushratta, roi de Mitanni, lorsqu'il envoya sa fille, Tadukhipa, en Égypte comme épouse pour Amenhotep III [2]. Tushratta, le roi justement nommé de Mitanni, raconte dans une lettre à Amenhotep III qu'il était jeune lorsqu'il succéda à son père et que son frére avait été assassiné; "mais je ne fus pas négligent, je tuai les meurtriers et tous ceux qui leur appartenaient". Plus loin il communique que, "lorsque les ennemis du pays de Khetti pénétrèrent dans mon royaume, je les battis et il n'y eut personne qui retournât dans sa patrie; Tushratta envoya une partie du butin comme présent au Pharaon [3]. Nous apprenons ici à connaître trois rois de Mitanni qui se succédèrent les uns les autres: Artatamu, son fils Shuttarna, et le fils du dernier Tushratta, et de plus nous lisons que la fille d'Artatamu fut mariée avec le Pharaon Thotmès IV, Gilukhipa, fille de Shuttarna, avec Amenhotep III, et enfin Tadukhipa, fille de Tushratta, avec Amenhotep IV [4]. Nous avons ainsi cette liste:

---

[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, pag. 101—125.

[2] Knudtzon, ibid. 155—179.

[3] Knudtzon, ibid. 133 ss.

[4] Knudtzon, ibid. 247. Il semble cependant que Tadukhipa fut d'abord envoyée pour être mariée avec Amenhotep III, mais qu'elle ensuite, comme celui-ci bientôt mourut, se maria avec Amenhotep IV.

Artatamu

Shuttarna. Fille N. N. — Thotmès IV

Tushratta. Gilukhipa — Amenhotep III

Tadukhipa — (Amenhotep III et) Amenhotep IV

Il est intéressant de pouvoir constater le fait que les trois générations des Pharaons égyptiens répondent aux trois générations des rois de Mitanni, dont les lettres de Tell el-Amarna nous donnent les noms.

Ces lettres royales sont d'une grande importance parce qu'elles nous manifestent d'une manière évidente quelles étaient les relations politiques entre l'Égypte et les états indépendants de l'Asie limitrophe dans le quatorzième siècle a. J. C. Les autres lettres de Tell el-Amarna, quoiqu'elles portent un sceau privé, sont cependant aussi très intéressantes peut-être encore à un plus haut degré, car elles jettent de la lumière sur la vie intime des peuples. Voici quelques extraits de ces lettres.

Labaja écrit au roi égyptien [1]: "Au roi, mon seigneur et mon soleil, parle ainsi Labaja, ton serviteur et ta poussière, sur laquelle tu mets tes pieds; aux pieds du roi, mon seigneur, je me prosterne sept fois, sept fois. J'ai entendu les mots que le roi, mon seigneur, m'a écrits sur une table. Je suis le serviteur du roi, comme mon père et mon grand-père depuis longtemps; je n'ai pas péché, je n'ai pas fait de mal, je n'ai pas refusé de payer mes tributs et d'agir d'après la volonté de mon préposé. On m'a calomnié,

[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 809 ss.

maltraité, et le roi, mon maître, me n'a pas fait (savoir) mon péché . . . Et puis, si le roi écrit et demande ma femme, certes je ne la refuserai pas; et si le roi m'écrit: Mets le poignard de bronze dans ton coeur et meurs! j'exécuterai le message" [1]. Je souligne les derniers mots puisqu'ils caractérisent la puissance absolue des Pharaons sur les peuples vaincus de l'Asie et en même temps nous donnent une idée précise de l'assujettissement complet des pays soumis pendant ces temps anciens. Labaja était probablement un gouverneur asiatique qui administrait une ville ou un district syrien sous l'autorité directe du Pharaon.

Une lettre écrite peut-être d'un fils du même Labaja porte ceci: "Au roi, mon maître et mon soleil, a parlé ainsi Mutbalu, ton serviteur, la poussière de tes deux pieds, la glaise sur laquelle tu marches. Devant les pieds du roi, mon maître, je me prosterne sept fois, sept fois. Le roi, mon maître, m'a envoyé Khaia pour dire: "Voici les caravanes qu'on a envoyées à Khanakalbat, envoie-les donc plus loin!" Qui suis-je que je n'enverrais pas plus loin les caravanes du roi, mon maître? Or, (La)baia, mon père, a servi le roi, son maître, et il a envoyé plus loin

[1] Je traduis ainsi d'après M. F. Delitzseh (Memnon, *Zeits. f. die Künste u. Kulturges. des alten Orients*, Bd. 3). M. Knudtzon a compris le texte dans un sens contraire et traduit: Für den Fall, dass nach meiner Frau geschrieben hätte der König, dann würde ich sie verweigern. Für den Fall, dass an mich geschrieben hätte der König: "Setze einen Dolch von Bronze in dein Herz und stirb!" dann würde ich nicht ausführen die Meldung des Königs. (Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 813) M. Knudtzon n'a pas compris une obéissance tellement aveugle que le texte comporte; mais M. Delitzsch a sans doute raison; évidemment Labaja dans sa lettre au Pharaon ne pouvait s'exprimer comme Kn. le pense; ce serait une impertinence.

toutes les caravanes que le roi a envoyées à Khanagalbat. Si le roi, mon maître, envoie des caravanes à Babylone, je les conduirai de sorte qu'elles y arriveront très vite". Nous avons vu plus haut (p. 185) que le roi babylonien Burnaburiash se plaignait que sa caravane était pillée et ses serviteurs tués; ici nous voyons qu'il était nécessaire d'escorter les caravanes. Comment expliquer cet état de choses? Malgré les royaumes puissants du Nil, de l'Euphrate et du Tigre, malgré les guerres victorieuses de Thotmès III, le pouvoir central n'avait pas la force nécessaire pour maintenir l'ordre civil et l'autorité de la loi. Le passage à travers le désert syrien, où tant de repaires donnaient aux brigands de sûrs asiles, était probablement surtout dangereux pour les caravanes.

Un certain Milkili, gouverneur d'une ville syrienne, nous a laissé quelques lettres, écrites au Pharaon: "Que le roi, mon seigneur, sache le mal, que Iankhamu m'a fait, après que j'eus quitté le roi, mon seigneur; or, il a demandé deux mille sekels d'argent de ma main et a dit: "donne-moi ta femme et tes enfans, ou bien, je te battrai!" Oui, vraiment, que le roi sache ce fait, et que le roi, mon seigneur, envoie des chariots pour m'amener à lui, de sorte que je ne sois pas anéanti!" [1]

Abimilki était gouverneur de la ville phénicienne Tyr sous les auspices du Pharaon; il lui écrivit plusieurs

---

[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 835. Ce Iankhamu était envoyé par la cour égyptienne pour inspecter les gouverneurs et les roitelets des villes et états asiatiques soumis sous l'empire égyptien, et Milkili invoque la protection du Pharaon contre l'émissaire impérieux.

lettres[1]: "Au roi, mon seigneur, mon soleil, parle ainsi Abimilki, ton serviteur; sept fois et sept fois je me prosterne devant les pieds du roi, mon seigneur; je suis la poussière au-dessous des sandales du roi, mon seigneur. Mon maître est le soleil qui monte au-dessus des pays tous les jours selon la résolution du soleil, son gracieux seigneur"[2] . . . "Je protège Tyr, la grande ville pour le roi, mon seigneur . . . Mon visage est amiable envers le roi, mon seigneur, comme au temps où le roi, mon seigneur, me nommait gouverneur pour protéger sa ville".

Dans les lettres postérieures (no. 6 ss) Abimilki se plaint qu'il ne lui était pas possible de soutenir sa position et il demande le secours du roi: "Je protège bien la ville du roi (Tyrus) qu'il a confiée à ma main. Mon visage désire venir voir le visage du roi, mon seigneur, (probablement pour trouver protection), mais je ne peux me sauver de la main de Zimrida, roi de Sidon; entendant que je veux partir, il a commencé des inimitiés contre moi. Que le roi, mon seigneur, me donne vingt hommes pour protéger la ville du roi, mon seigneur. J'ai vu les troubles excités par Zimrida rassemblant des navires et des troupes dans les villes d'Azira contre moi. Les ennemis sont devenus puissants envers moi". Probablement Amenhotep IV était-il si occupé de sa réforme religieuse qu'il n'avait ni temps ni intérêt pour les affaires asiatiques; aussi la puissance et l'influence politiques diminuaient sous

[1] Knudtzon, ibid. 605—639, où il en a reproduit pas moins de dix.

[2] La lettre était probablement adressée à Amenhotep IV; car il était en même temps et le dieu, le soleil, le seigneur, et, comme réformateur et novateur du culte de soleil, le serviteur du dieu Soleil, son seigneur et maître.

le règne de ce zélote fanatique, mais la suprématie égyptienne, restituée par les exploits militaires des rois postérieurs, restait cependant intacte pendant des siècles dans la Syrie et les autres pays limitrophes de l'Égypte.

Sous Amenhotep IV les affaires étaient fort embrouillées et compliquées. Nous venons de voir qu'Abimilki se plaint de Zimrida, roi de Sidon, et de ses inimitiés. Mais ce Zimrida était gouverneur de Sidon de même installé par le Pharaon et par conséquent son serviteur soumis. Il le dit sans réserve dans sa lettre adressée au Pharaon [1]: "Au roi, mon seigneur, mon dieu, mon soleil, haleine de ma vie, parle ainsi Zimrida, gouverneur de Sidon. Je me prosterne devant les pieds du roi etc. Que le roi, mon seigneur, sache que Sidon, la ville servante du roi, qu'il a placée dans ma main, est en bonne condition, et que j'ai entendu le mot du roi, mon seigneur. Lorsqu'il écrivait à son serviteur, mon coeur se réjouissait, je portais haut la tête, mes deux yeux brillaient en entendant le mot du roi, mon seigneur" . . . "J'ai exécuté l'ordre du roi, mon seigneur, mais les ennemis sont devenus très puissants envers moi. Les villes que le roi a mises dans ma main se sont alliées avec les Sa-Gaz-peuples". Il est évident qu'Amenhotep IV qui représentait le pouvoir central devait être bien faible ne pouvant empêcher une guerre ouverte entre Abimilki et Zimrida qu'il avait nommés lui-même gouverneurs de Tyr et de Sidon.

---

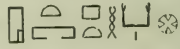
[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, 601. Kn. le nomme Zimriddi; mais c'était sans doute le même Zimrida dont nous avons fait la connaissance plus haut, aussi Budge, *A History of Egypt*, IV, 225, le nomme Zimrida.

Rib-Addi, gouverneur de Byblos, écrivit une foule de lettres [1]. Il se plaint de la situation pénible dans laquelle il se trouve. Il a demandé secours sans pas même recevoir une réponse, de sorte qu'il se verra forcé de quitter la ville et de partir avec tous ceux qui lui sont dévoués. "Je me trouve dans Byblos comme un oiseau dans son nid, et mon champ est pareil à une femme sans mari" . . . "Autrefois les rois de Kinakhni fuyaient à la vue d'un homme d'Égypte, aujourd'hui les fils d'Abdi-ashirta chassent devant eux les Égyptiens". C'était un reproche amer relatif à la faiblesse politique de l'Égypte qui seulement pouvait être lancé avec raison contre le règne d'Amenhotep IV [2].

Nous avons passé en revue les événements principaux de l'empire national depuis l'expulsion des Hyksos jusqu'à la consolidation, quelquefois précaire, de la suprématie égyptienne sur la Syrie, la Phénicie, les îles grecques, comme la Crète, la Cypre etc. Par cette expansion l'Égypte fut à même de propager la lumière qu'elle avait acquise pendant son développement de milliers d'années et d'accomplir sa mission civilisatrice dans le monde.

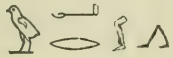
---

[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, pp. 361—587, en donne 53.

[2] Dans une de ces lettres (Kn., ibid., p. 407) Byblos est comparée à Hikuptah; ce nom est probablement la transcription cunéiforme du nom hiéroglyphique  ***Ha-ka-ptah*** qui d'abord indiquait *le temple de Ptah*, puis la partie sacrée de Memphis, ensuite toute la capitale avec les environs et enfin aux yeux des Grecs, venant du côté de la mer, ***le pays du Nil*** en général, *Αἴγυπτος*.

Le nouvel empire thébain.

La XVIIIe dynastie, 1490—1231 a. J. C.

Amenhotep I. Il était fils et successeur d'Aahmès, le fondateur de la XVIIIe dynastie. Il fit une expédition militaire en Nubie sur laquelle l'officier de marins Aahmès, fils d'Abana, dans sa biographie parle ainsi: "Je conduisis le roi Amenhotep I, quand il monta le fleuve (allant) à Kush pour élargir les frontières de l'Égypte. Sa Majesté fit captif le chef des Nubiens au milieu de ses soldats qui furent déportés en esclavage, , sans que personne ne pût échapper,  , et furent mis de côté comme s'ils n'existaient plus. Me voici étant à la tête de nos soldats où je combattais véritablement. Sa Majesté a vu ma bravoure, lorsque j'apportais deux mains pour (les) présenter au roi. Lorsqu'on rassembla les hommes et le bétail de l'ennemi, j'emmenai un captif vivant pour (le) présenter au roi. Je conduisis sa Majesté en deux jours du bassin supérieur à l'Egypte. Je fus décoré d'or". Évidemment ce ne fut pas une guerre de longue durée, seulement une expédition rapide faite pour punir et en même temps piller les vassaux insidieux et turbulents; le roi

ne s'avança pas plus loin dans la Nubie, car le retour se fit en deux jours. Le "bassin supérieur" n'était en réalité autre chose que la partie du Nil au delà de la première cataracte depuis l'île de Philæ jusqu'à quelques kilomètres vers le sud. Il y a donc des raisons pour croire que l'expédition avait pour but de châtier le pays de Wawa dans la Nubie inférieure. Ce pays limitrophe de l'Égypte était alors sous l'administration des gouverneurs d'El-Kab. Hormena, chef de la ville Nekhen [1], le dit expressément: "J'ai vécu de nombreuses années comme gouverneur de Nekhen présentant ses tributs au seigneur des deux mondes .... J'ai vieilli dans le pays de Wawa aimé de mon seigneur. En descendant le fleuve, j'ai apporté de là des tributs au roi tous les ans" [2]. Hormena avait comme gouverneur de Nekhen l'administration de Wawa [3]. C'était peut-être à la suite de l'expédition d'Amenhotep I que Hor-

---

[1] Il règne quelque confusion relativement aux noms de ville Nekheb et Nekhen. Dümichen, *Geschichte des alten Aegyptens*, p. 60, n'y voit qu'une seule ville; "Necheb oder Nechen, Eileithyia in der Nähe des heutigen El-Kab". De même M. Erman, *Aegypten*, p. 134: "El-Kab führte die Namen Nechebt und Nechent = El-Kab". Brugsch dit aussi à peu près la même chose: "Nekheb est Eileithyia" (*Dictionnaire géographique*, p. 351) "Nekhen est dans Nekheb ou près de Nekheb" (ibid. p. 354). Pour M. Maspero Nekhabit est Eileithyia, appelée par les Arabes El-Kab (*Histoire* I, 74), mais Nekhnit est Hieraconpolis, Kom el-Ahmar, presque en face de Nekkabit, sur la rive gauche du fleuve (ibid. II, 83). M. Breasted y voit également deux villes: Nekheb = El-Kab, sur la rive droite (*Historical documents*, II, 6, note c), Nekhen = Hieraconpolis sur la rive gauche (ibid. II, 20). C'étaient probablement deux villes voisines qui ont alterné comme résidence du gouverneur.

[2] Schiaparelli, *Museo arch. di Firenze*, 1567, stèle.

[3] Cf. Breasted, *Historical documents*, II, 21.

mena comme nomarque le plus proche fut nommé administrateur de Wava: on ne sait pas exactement le nom du roi sous lequel il servait, mais ayant une fille appelée Aahmès et une autre du nom d'Aahhotep il est permis de conclure, qu'il vivait sous les premiers rois de la XVIIIe dynastie.

Après l'expédition à Wawa Amenhotep I fit une incursion chez les Libyens; Aahmès Pennekheb en parle dans sa biographie[1], où le nom Kehek indique la localité. Notre roi n'a pas entrepris d'autres guerres, autant que nous le sachions; il était d'un caractère paisible et principalement occupé de panser les plaies, faites par les Hyksos. Il travaillait pour avancer le bien-être matériel du peuple, pour restituer le culte des dieux, pour agrandir et restaurer les temples. C'était probablement en souvenir de ses bienfaits envers le pays qu'il a été adoré pendant des siècles comme dieu quelque fois seul, mais plus souvent ensemble avec sa mère Nofrtari[2]. C'est surtout sur les stèles des fonctionnaires appelés[3] où son nom est adoré. Si le titre indique les juges subalternes, il est à présumer qu'Amenhotep I était vénéré comme juge suprême qui de nouveau avait fait valoir la

---

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 43, a.

[2] Wiedemann, *Aeg. Geschichte*, I, 319.

[3] Lieblein, *Dictionnaire de noms*, nos. 560—67 et 574. Ce titre: *setem āsh m sa·t mā·t* indique ou simplement: "celui qui entend le cri, la plainte dans la maison de justice", c'est-à-dire un juge inférieur dans le palais de justice, ou bien, comme Brugsch (*Die Aegyptologie*, p. 311) le pense: die, welche einem Rufe folgen in der Nekropolis auf der westlichen Seite Thebens, c'est-à-dire un employé au culte des morts.

justice, l'ordre légal; si, au contraire, le titre indique les fonctionnaires, employés au culte des morts, le roi était adoré comme dieu funéraire. La dernière hypothèse est la plus probable; M. Maspero[1] dit: "Thèbes avait metamorphosé Nofritari en une Isis, elle fit d'Amenhotep I un Osiris protecteur de la nécropole, et elle lui prêta le teint sombre des divinités funéraires".

La reine Nofrtari se trouve souvent sur les monuments placée à côté de son fils Amenhotep I, et elle joua sans doute un grand rôle dans l'histoire de son temps. On rencontre sur quelques tableaux notre reine aux chairs noires, et on en a conclu qu'elle était de négroïde extraction, mais comme M. Maspero le pense, on lui prêta le teint sombre en sa qualité de déesse funèbre. Si elle avait été négresse de naissance, elle aurait eu une physionomie négroïde, telle que nous la voyons p. ex. à Soleb et dans le tombeau 13 d'Abd el-Qurna[2]; mais il n'en est rien: elle avait une physionomie purement égyptienne. Aussi Amenhotep I est-il quelquefois peint noir, mais c'était certainement en sa qualité de dieu funéraire, comme nous venons de voir, non pas pour indiquer son origine négroïde.

Thotmès I succéda à son père Amenhotep I. Son nom d'intronisation était *Aa-kheper-ka-re* à peu près le même que celui de son fils Thotmès II: *Aa-kheper-n-re*; les deux noms avaient donc les mêmes parties principales: *Aa-kheper-re*, et Manéthon qui probablement dans l'initiale *Aa* ou *A* voyait une prosthèse facultative lisait ou pouvait lire les noms cités *Kheper-re*, c'est-à-dire *Khebros*, comme

[1] *Les premières mêlées*, p. 103.
[2] Lepsius, *Denkmäler*, III, 88 et 63 a.

Ma-n-re, nom d'intronisation d'Amenemha III, devenait *Maros*, et *Ba-n-re*, celui de Menephthès, se lisait *Pheros*. Manéthon confondait ainsi Thotmès I et Thotmès II en un seul roi Khebros et pouvait le faire d'autant plus qu'ils régnaient, surtout le dernier, peu de temps, la somme de leurs années de règne n'étant pas plus de 21 ans.

Au commencement de son règne Thotmès I annonça son avénement au trône par un décret dont deux exemplaires sont conservés jusqu'à nos jours; celui qui était adressé au gouverneur du pays sud (probablement la Nubie avec la résidence Éléphantine) nous apprend, que le roi avait écrit cet ordre "pour te faire savoir que ma Majesté est couronnée comme roi sur le trône de Horus, le dieu des vivants, sans pareil éternellement. Que le protocole de mes noms soit fait ainsi: Comme

1. Horus: Taureau fort, aimé de Ma.
2. Les deux dieux du sud et du nord: Couronné du diadème d'Uræus, grand de double force.
3. Horus d'or: Bon d'années, faisant vivre les coeurs.
4. Roi des deux pays: Aa-kheper-ka-re.
5. Fils de Ré: Thotmès vivant éternellement pour jamais.

Que tu donnes les offrandes aux dieux d'Éléphantine, premier nôme du sud pour glorifier le roi Aa-kheper-ka-re donnant la vie.

Que tu rendes stable le serment (fait) au nom de ma Majesté, né de la mère royale Son-sneb.

C'est un message pour te faire savoir que la maison royale se trouve bien en bonne santé.

L'an 1 le 21 Phamenot, jour de la fête du couronnement."

Thotmès I faisait la guerre en Nubie et en Syrie avec gloire et de grand succès.

Aahmès, officier de marins raconte[1]: "Je conduisis le roi Thotmès I, lorsqu'il monta le fleuve (pour aller) en Nubie pour punir la rebellion des montagnards et repousser les incursions du côté de la montagne. Je montrai ma bravoure . . . et on me nomma chef des marins . . . Sa Majesté fut furieuse comme une panthère; il lança sa flèche qui resta dans la poitrine du misérable ennemi . . . affaibli devant son uræus, ardent dans le moment du carnage; leurs gens furent amenés captifs vivants. Sa Majesté descendit le fleuve avec tous les peuples dans son poing. Après que le misérable Nubien eut été renversé, sa Majesté retourna à Thèbes.

Puis le roi entreprit une expédition contre les Ruthennu pour laver son coeur (c'est-à-dire: pour se venger) parmi les peuples étrangers. Le roi alla à Naharina et trouva cet ennemi méditant la destruction; il fit un grand massacre parmi eux; innombrables furent les prisonniers vivants que le Pharaon ramenait de ses victoires. Je fus à la tête des troupes, et sa Majesté vit ma bravoure. Je captivai un char, ses chevaux et l'homme qui était dessus comme prisonnier vivant et les présentai à sa Majesté qui me donna en récompense de l'or de double valeur".

Aussi Aahmès Pennekheb qui selon sa biographie avait vécu sous les Pharaons Aahmès, Amenhotep I, Thotmès I, II et III et était aimé par la cour et honoré par la reine

---

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 12.

Hatshepset, raconte-il, qu'il avait suivi Thotmès I pendant les guerres dans Kush et Naharina [1].

L'inscription de Tombos datée de l'an 2 du règne de Thotmès I [2] nous donne un résumé des victoires du roi [3]: "Sa Majesté s'est emparée de son héritage; elle s'est assise sur le trône d'Horus pour élargir les frontières de Thèbes et les territoires de l'occident de Thèbes, et pour faire travailler les Bédouins et les Montagnards pour elle; une abomination du dieu sont les Haunebu, les Kabetu sont subjugués, les Méridionnaux descendent le fleuve, les Septentrionaux le remontent, tous les pays réunis apportent leurs tributs au bon dieu le roi Thotmès I . . . . . L'esprit de sa Majesté a conquis (apporté) les pays jusqu'aux confins de la terre sous son domaine, il a traversé les deux extrémités avec son glaive victorieux, cherchant le combat sans trouver personne qui s'opposât à lui [4]. Il a pénétré les vallées, inconnues aux ancêtres et que n'avaient jamais vues les porteurs du double diadème. Sa frontiére du sud était à la fin du monde, celle du nord à l'Euphrate" [5].

---

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 43, a. Tous les rois et la reine Hatshepset sont ici indiqués comme morts, Thotmès III excepté; Aahmès Pennekheb vivait donc encore après la mort de Hatshepset, lorsque Thotmès III avait déjà commencé de régner seul. Cf. plus haut p. 170.

[2] Lepsius, ibid. III, 5, a.

[3] Ce texte est admirablement bien traité par Piehl dans ses *Petites Études égyptologiques* Vienne, 1881, vu le temps de la publication: les savants de nos jours y trouvent peu de choses à rectifier.

[4] Le mot hiéroglyphique *ḥes* correspond saus doute au mot copte: ϩⲱⲥ, *obstruere, empêcher.*

[5] Textuellement: "Vers cette eau-là que le navigateur descend en montant vers le sud"; voy. plus haut, p. 180, note.

Par ces guerres victorieuses l'empire égyptien fut puissamment fortifié et les frontières grandement élargies vers le sud et le nord. Thotmès I érigea l'Éthiopie en une vice-royauté dont le gouverneur fut investi de la dignité de *Fils royal de Kush.* La Syrie fut faite tributaire, et si la partie du nord ne payait pas toujours régulièrement ses tributs, la Syrie du sud qui était plus proche et se sentait directement sous le poing du Pharaon fut contrainte de se soumettre et, comme Gaza, pour en citer un exemple, de recevoir une garnison égyptienne.

Thotmès I érigea près de l'Euphrate une stèle frontière pour marquer l'endroit jusqu'auquel il avait pénétré pendant son invasion en Syrie. Les Annales de Thotmès III en parlent, et sous l'an 33 de son règne nous lisons: "Thotmès III érigea une autre stèle à côté de celle de son père Thotmès I" [1].

L'armée dont Thotmès I se servit était bien équipée, bien exercée et disciplinée et surtout aguerrie par les longues luttes contre les Hyksos. Par l'organisation nouvelle qu'elle recevait sous les premiers rois de la XVIIIe dynastie elle devenait non seulement égale, mais supérieure à celles des peuples belliqueux avec lesquels elle osait se mesurer maintenant. De cette organisation M. Maspero a donné un exposé succinct [2]: L'infanterie consistait en troupes de ligne et troupes légères. Les premières ayant une perruque ou un bonnet sur la tête et un pagne autour des reins portaient un bouclier, cintré par le sommet, une longue pique,

---

[1] Breasted, *Historical documents*, vol. II, p. 202; *père* veut ici dire *grand-père.*

[2] Maspero, *Histoire ancienne*, II, 212.

quelquefois une hache, un poignard ou un sabre courbé en forme de faux. Les troupes légères étaient armées d'un grand arc et de longues flèches et du carquois, inconnu auparavant, elles l'ont probablement emprunté aux Hyksos. Outre ces troupes nationales, il y avait des auxiliaires recrutés parmi les Nubiens et les Libyens, plus tard parmi les peuples de la Méditerranée, p. ex. les Shardena, qui sous la XIXe et XXe dynasties ainsi que les Mashevasha sous la XXIIe formaient une espèce de garde personnelle auprès des Pharaons comme les prétoriens relativement aux empereurs romains.

La vieille armée ne comprenait que ces trois troupes: les piquiers, les archers, les deux égyptiennes, et les auxiliaires, la troupe étrangère. Depuis le commencement des guerres en Syrie une troupe nouvelle, la charrerie, s'introduisait en Égypte. Le cheval que l'ancienne Égypte ne connaissait pas venait de l'Asie, avec les Hyksos, et le char de guerre étant importé par la même occasion les Égyptiens avaient les éléments nécessaires pour former la troupe de charrerie, si effective sur les vastes plaines de l'Asie. Deux chevaux étaient attelés au char qui portait deux hommes, le gendarme qui combattait et l'écuyer qui tenait les brides et maniait le bouclier, en ceci autrement que les Asiatiques qui s'installaient toujours trois sur un même char. Telle était l'armée dont Thotmès I et ses successeurs des suivantes dynasties se servirent pour conquérir et pendant des siècles dominer une partie altérnativement plus ou moins grande de la Syrie.

Thotmès I a édifié de considérables constructions en plusieurs endroits. A Tombos près de la troisième cata-

racte il bâtit une citadelle, à la première il creusa un canal, à Abydos il exécuta des travaux pour embellir le temple d'Osiris, enfin au grand temple d'Amon à Karnak il fit d'importantes bâtisses: une grande salle, un pylône avec les obélisques. De ces dernières constructions parle Anen, chef de toutes les conctructions à Karnak, dans sa biographie qui, sous plusieurs rapports, est d'un intérêt particulier.

Thotmès I était marié à sa soeur Aahmès et avait d'elle deux fils, Uat'mès et Amenmès, et deux filles dont l'une était la célèbre Hatshepset; Amenmès était associé au trône pendant quelques années, les fils moururent cependant tous les deux avant le père. Après la mort de ses fils le roi associa la fille Hatshepset au pouvoir royal; un texte du temple de Deir el-Bahari [1] raconte longuement de cet événement. Un tableau nous montre le roi et la princesse dans un pavillon, le premier assis sur son trône et la dernière debout devant lui. Le roi convoque les hauts dignitaires, les amis, les prêtres, (les *kher-heb*) les sages, les officiers (les *menfi*, soldats) pour assister à la cérémonie de l'installation et, en présentant sa fille, il adresse la parole à l'assemblée: "Voici la fille Hatshepset vivante, je la mets à ma place sur mon trône, vraiment, c'est elle qui est assise sur mon siège élevé. Si elle parle aux sages (partout) dans le palais et si elle vous guide, écoutez ses paroles et remplissez complètement ses ordres. Celui qui l'honorera vivra, mais celui qui dira une chose

[1] Ed. Naville, *Trois inscriptions de la reine Hatshepsou*, dans le *Recueil des travaux* &c. vol. XVIII.

mauvaise envers sa Majesté mourra . . . . Divine est la fille du dieu, car les dieux combattent pour elle et donnent la protection derrière elle tous les jours selon l'ordre de son père le maître des dieux". Les hauts dignitaires écoutèrent ce que leur ordonna la reine Makaré; ils se prosternèrent à terre devant ses pieds et ils retournèrent chez eux joyeux. Enfin le roi ordonna les Kherhebu de fixer et publier les grands noms qu'elle prit, lorsqu'elle reçut la couronne comme: 1. Horus, 2. Nebti, les deux dieux du sud et du nord, 3. Horus d'or et 4. Roi des deux pays [1].

Le pur sang solaire ne coulait pas dans les veines de Hatshepset; car son père était né de la mère Sonsneb qui n'appartenait en rien à la maison royale. Il fallait, comme M. Maspero le dit, qu'un miracle intervînt pour la laver de cette tache originelle, et que l'ancêtre-dieu, Amon, s'incarnant dans le père terrestre, Thotmès I, au moment de la conception, daignât infuser à sa postérité une vertu nouvelle. Je viens de citer le texte de Deir el-Bahari où il est dit que Hatshepset était fille du dieu et que le maître des dieux, c'est-à-dire Amon, était son père. Nous voyons ici qu'il faut prendre ces mots littéralement sans n'y voir qu'une vaine jactance. C'était d'ailleurs un miracle qui se retrouve mentionné plusieurs fois dans les inscriptions égyptiennes, pour le moment je ne veux que nommer Amenhotep III dont le père Thotmès IV fut remplacé par le dieu Amon de la même manière auprès de la reine Mutemua.

---

[1] Voyez plus haut, p. 197; le 5e nom, Khnumt Amon Hatshepset, n'est pas mentionné ici, probablement parce qu'elle le portait avant le couronnement.

Thotmès I n'avait qu'environ 50 ans lorsqu'il mourut après avoir régné une vingtaine d'années. Outre la fille Hatshepset, née de la reine Aahmès, il laissa un fils Thotmès, né d'une autre femme Mutnofrt. Hatshepset que Thotmès I en son vivant avait couronnée comme co-régente suivit son père immédiatement sur le trône. Cependant, mariée à son demi-frère, elle le fit couronner roi sous le nom de Thotmès II, mais plus richement douée par la nature des facultés morales et physiques elle avait l'ascendant sur son frère et pouvait facilement garder le pouvoir royal dont elle avait déjà été investie sous le règne de son père.

Thotmès II. Le peu de monuments qui portent son nom, parlent de guerres. Une inscription sculptée sur le rocher à côté du chemin qui mène d'Assuan à Philæ[1] raconte, que notre roi envoya une grande armée contre le misérable Kush pour le punir de la rebellion qu'il avait faite; elle retourna victorieuse emmenant comme prisonnier un fils royal, qui se prosterna devant les pieds du Pharaon assis sur son trône, et le misérable Kush fut assujetti sous Sa Majesté comme auparavant[2]. Il semble que le roi n'a

---

[1] K. Sethe, *Die Thronwirren* etc., p. 81.

[2] Dans cette inscription Thotmès I se trouve occasionnellement mentionné, après son nom est ajouté ☥ 𓂋𓏏𓋴 , *vivant éternellement.* Relativement à ces mots M. Breasted dit dans ses *Historical Documents*, II, 49: This epithet indicates that Thutmose I is still living. Mais c'est une erreur évidente, que l'excellent égyptologue américain a commise, malgré son bon sens habituel, pour soutenir une fausse théorie de l'école envers laquelle il tient à honneur d'être fidèle. Cependant, aussi M. Sethe admet-il lui-même franchement que l'épithète *vivant éternellement* est souvent employée après le nom d'un roi mort.

pas pris part personnellement dans la guerre kushite; mais en Asie il aurait conduit l'armée lui-même, car Aahmès Pennekheb dit, qu'il suivit Thotmès II dans une expédition militaire contre les Shasu, peut-être aussi contre les Ruthennu [1]. Thotmès II atteignit à peine la trentaine, il mourut d'une maladie de peau dont on voit encore aujourd'hui les traces sur la momie. Il n'y a donc aucune raison de croire, comme le fait M. Erman et après lui M. Ed. Meyer [2], que Hatshepset s'était défaite de son frère par une mort violente; pour ma part je ne veux pas calomnier une personne morte depuis 3344 ans, pas même si je peux le faire impunément. Son règne fut de courte durée, et je crois que ses années sont comptées dans celles de son père. Dans la donnée de Manéthon: "Khebros 21 ans" je vois le nom *Khebros* comme représentant les deux noms *Aa-kheper*-(ka-)*re* et Aa-*kheper*-(n-)*re* et les chiffres 21 ans comme la somme des années de leurs règnes [3].

Hatshepset. L'importante inscription d'Anen découverte et publiée par M. Boussac [4] nous raconte de la mort de Thotmès II et de sa succession immédiate ainsi: "Lorsque Thotmès II, allant au ciel, eut rejoint les dieux, son fils (Thotmès III) se tint en sa place comme roi des deux pays, régnant sur le trône de celui qui l'avait engendré; sa soeur (la soeur de Thotmès II), la divine Hatshepset fit office d'administrateur du pays, les deux terres étant sous sa direction et l'Égypte travaillant pour elle humblement".

---

[1] Breasted, *Historical Documents*, II, 51.

[2] Erman, *Aegypten*, p. 71 et Ed. Meyer, *Geschichte des alten Aegyptens*, p. 232.

[3] Cfr. plus haut p. 196.

[4] *Recueil de Travaux*, T. XII, 105 ss.

Tout est ici clair et s'accorde à merveille avec l'état des choses. Thotmès II avait de la reine Hatshepset deux filles, Noferu-ré et Hatshepset II, et d'une autre femme, nommée Isit, mère royale, un fils Thotmès III. A la mort de son père ce fils n'avait probablement qu'un ou deux ans à peu près, mais la reine douairière reconnut son droit héréditaire au trône et le fit couronner comme roi, naturellement sous sa propre tutelle, de sorte que, d'accord avec les mots précis de l'inscription d'Anen, Thotmès III fut roi de nom, tandis que Hatshepset eut le gouvernement, fut roi en fait; au commencement elle laissa inscrire loyalement le nom du roi-enfant sur les monuments, mais bientôt elle changea de manière d'être envers lui, et j'ai démontré plus haut, p. 165 s., comment je pense que les choses se passaient ensuite.

M. Sethe, dans son mémoire *Die Thronwirren unter den Nachfolgern Königs Thutmosis I*, a traité cette époque d'une manière très savante, mais je regrette de devoir dire que le seul point que j'y trouve exact est le titre, car il y a assez de confusions, (Wirren) incroyables et inextricables mêmes, pour le motiver, cependant je crains que la confusion n'existe davantage dans l'esprit de l'auteur que dans les documents égyptiens. Lorsqu'il croit, que les restaurations de nom relatives à Hatshepset ont été faites par les rois dont les noms sont inscrits, c'est une erreur, car les personnes par lesquelles, le temps dans lequel, et les motifs pour lesquels les restaurations ont été exécutées étaient si variés et si différents qu'il n'est pas possible de les expliquer toutes d'une seule et même manière. Puis, lorsqu'il croit, que l'épithète "vivant toujours", dont je viens

de parler, indique malgré tout, que Thotmès I était encore vivant au moment de l'inscription, c'est une erreur, car cette épithète peut à volonté prouver tout le contraire. Enfin, lorsqu'il croit, que la reine Aahmès qui dans le tableau de Lepsius, *Denkmäler*, III, 8, est appelée "soeur royale" et placée derrière Thotmès I était soeur du roi Amenhotep I, c'est une erreur, car Amenhotep I n'est pas nommé à cet endroit, et il n'y a aucune raison quelconque de penser à lui; c'est Thotmès I qui est nommé et c'est lui qui sans équivoque nous est représenté dans le tableau: selon ma manière de penser il n'est pas permis d'introduire dans la science des fantômes en guise de réalités. Aussi à un autre point de vue notre tableau est-il important. M. Sethe dans son mémoire a tâché de prouver que Thotmès I n'était pas fils d'Amenhotep I. Mais devant ce tableau tout son bâtiment si péniblement construit s'écroule. Nous y voyons Thotmès I comme roi, derière lui est placée Aahmès "soeur royale" — ce que M. Sethe lui-même admet [1] — et comme Aahmès appartenait à la maison royale — selon l'opinion générale elle était fille d'Amenhotep I — par conséquent son frère Thotmès I appartenait également à la maison royale, c'est-à-dire il était fils d'Amenhotep I. Cependant, chose étonnante! M. Sethe dit: "Da Aahmes ihrem Namen nach aber ein Mitglied des alten Königshauses und also keine Schwester Thutmosis' I. war, so konnte sie nur die Schwester Amenophis' I. gewesen sein". Par une thèse douteuse, fausse selon moi, qu'il tâche de rendre valable, il prouve une autre

[1] Sethe, *Die Thronwirren*, p. 5: die Bezeichnung "königliche Schwester" ist hier vielmehr wohl wörtlich zu nehmen.

thèse douteuse: c'est un véritable cercle vicieux. Mais — de mortuis nil nisi bene: M. Naville, dans son article: *La succession des Thoutmès d'après un mémoire récent* a réfuté si victorieusement le mémoire de M. Sethe qu'il est inutile d'y revenir davantage. C'est triste: tant de peine perdue, tant d'érudition inutile!

Quoique Hatshepset aimât de se présenter sur les monuments comme roi-homme, elle ne pouvait pas démentir son sexe. Lorsqu'elle eut fini de jouer la comédie avec le roi-enfant qui à la longue lui devenait insupportable et qu'elle l'eut enfin relégué au collège des prêtres dans le grand temple de Karnak, elle régna avec une pleine et absolue souveraineté, mais ne vivant pas dans le temps des Amazones elle ne put commander des armées, ni en personne faire la guerre. Cependant si, sous son gouvernement, nous n'entendons pas parler de véritables guerres — l'expédition au pays de Pun n'était pas une guerre — elle se distinguait d'autant plus dans les affaires de la paix. A Karnak elle érigea deux obélisques, les plus grands que l'ancienne Égypte nous ait laissés; elle fit des bâtiments superbes, entre autres le temple de Deir el-Bahari, un des monuments les plus beaux et remarquables que nous connaissions. Après de longues et assidues fouilles, entreprises par The Egypt Exploration Fund sous l'habile direction de M. Naville, ce merveilleux temple est enfin complètement deblayé et nous donne une idée de la beauté et de la splendeur qu'il étalait et jetait sur l'ancienne Thèbes lors de ses beaux jours quand, remplie de toutes les richesses du monde, ornée somptueusement comme une reine parmi les villes, dans l'éclat éblouissant du soleil, elle brillait de

l'or et de l'électrum des obélisques et des colosses et reflétait les couleurs des drapeaux et des pavillons battants dans le vent et les tableaux et peintures bigarrées sur les colonnes et les murs des temples et des cent pylônes dont chante Homère.

Dans cet ensemble pittoresque et ravissant le temple de Deir el-Bahari, situé sur la rive gauche du Nil vis-à-vis du grand temple d'Amon, était une perle d'une beauté incomparable tant par le style architectural que par la qualité des matériaux ainsi que par la parfaite exécution. Le temple s'élève en forme amphithéâtrale de la vallée jusqu'à la montagne de l'ouest et est disposé en trois terrasses qui sont reliées par deux rampes. Dans la vallée une longue allée de sphinx menait à la porte [1], cette porte donnait accès sur la première terrasse, une grande cour rectangulaire bordée de murs et terminée à l'ouest par un portique ou une double rangée de piliers et de colonnes protodoriques. Par la première rampe on montait à la deuxième terrasse, une vaste cour, plus grande que la première, bordée au nord par un portique et quatre chambres et à l'ouest par un portique dont les supports étaient des piliers carrés. Enfin la deuxième rampe conduisait à la troisième terrasse qui, entourée de colonnades, de chapelles et de chambres, aboutissait au sanctuaire principal; celui-ci est

[1] Il n'y a aucune trace d'un pylône ni des obélisques (Bénédite, *Égypte*, p. 495), mais devant la porte on a trouvé "still standing in their original places the remains of small trees, stated by Dr. G. D. Schweinfurth to be the Persea (Mimusops Schimperi of Abyssinia)"; ces arbres semblent y être plantés en guise d'obélisques; Somers Clarke, *Architectural Description*, dans E. Naville, *The Temple of Deir el-Bahari*, Part VI, 20.

creusé, ainsi que dit M. Bénédite "au centre de la paroi occidentale qui forme comme la toile de fond de tout ce magnifique décor" [1].

Les inscriptions sur les parois, agréablement illustrées par des tableaux en bas-reliefs, sont bien exécutées et contribuent beaucoup à embellir l'ensemble. Mais leur valeur principale consiste en ce qu'elles racontent. Du plus vif intérêt sont les bas-reliefs qui couvrent le mur de fond de la deuxième terrasse derrière les piliers du portique. Au côté N. de la rampe nous assistons à la naissance et à l'éducation de la reine Hatshepset et à son couronnement par le père Thotmès I dont nous avons parlé plus haut; au côté S. nous voyons la représentation de l'expédition au pays de Pun, l'événement pour nous le plus important du règne pacifique de notre reine.

Le pays de Pun était situé au détroit de Bab el-Mandeb principalement sur la côte de l'heureuse Arabie, mais, comme on le croit, aussi sur la côte africaine, notamment sur celle de Somalie. Mariette affirme "que ce n'est pas dans la Péninsule Arabique, mais tout au moins sur le continent africain, qu'il faut placer Pun et To-Nuter", car "un des bas-reliefs de Deir el-Bahari nous montre, au milieu des animaux vivants présentés au temple d'Ammon, une girafe; or la girafe est un ruminant essentiellement africain" [2]. Mais c'est évidemment une erreur; car les bas-reliefs nous apprennent aussi distinctement que possible que la girafe n'appartenait pas aux tributs de Pun, mais à ceux de

---

[1] Bénédite, *Égypte*, p. 499.
[2] Mariette, *Deir-el-Bahari*, *Texte*, p. 28 s.

l'Afrique intérieure, de sorte qu'au contraire nous pouvons en conclure que Pun n'était pas situé en Afrique [1].

Le pays de Pun fut de tout temps recherché par les anciens Égyptiens à cause de son encens et de ses essences odoriférantes [2].

Le premier document qui distinctement parle d'une expédition au pays de Pun est l'inscription qu'un grand personnage du nom de Honnu a gravée dans la vallée de Hammamat en l'an 8 du roi Sankhkaré, dernier roi de la XIe dynastie [3]. Honnu raconte: "Sa Majesté m'envoya pour expédier des vaissaux à Pun et lui ramener l'encens d'Anti frais de la part des sheiks de la terre rouge grâce à la terreur qu'elle inspire aux peuples étrangers.... Je partis avec 3000 soldats, je convertis le chemin en rivière et le désert en jardin; je donnai des outres, des supports en bois, deux cruches d'eau et vingt pains à chacun d'eux, chaque jour". Il énumère ensuite les citernes qu'il

---

[1] Comme nous verrons plus tard, ces bas-reliefs nous représentent l'expédition à Pun côte à côte avec une guerre ou razzia que la reine avait faite pour forcer les Kushites à payer leurs tributs; or la girafe appartenait aux tributs des Kushites, et non pas aux produits de Pun.

[2] Je prononce le nom hiéroglyphique □ *Pun* ou *Poun* sans le *t* final qui n'est pas radical, mais seulement l'article du féminin; c'est le nom du pays. La forme □ ne se prononce pas *Puna*, comme les égyptologues précédents le croyaient, mais *Punti* et signifie *l'homme de Pun*; car n'est autre chose que *ti*, une désinence qui indique la personne.

[3] Lepsius, *Denkmäler* II, 150 a.

creusa, leurs mesures et leurs localités; c'ètait une besogne indispensable pour la marche d'une troupe à travers le désert de la vallée de Hammamat depuis la ville de Koptos jusqu'à la mer rouge. Arrivé à la mer (rouge) "je construisis les navires et les chargeai de toutes choses, faisant une grande oblation de vaches, taureaux et gazelles. Retournant de la mer je fis ce qu'avait ordonné Sa Majesté et je lui apportai tous les tributs que j'avais trouvés dans les régions de la Terre divine. Je descendis de Vaga et de Rohonnu (localités de la vallée de Hammamat), je lui apportai des pierres magnifiques pour les statuès du temple; jamais chose semblable n'était arrivée à la cour du roi, jamais sage royal envoyé par le Pharaon n'avait fait chose pareille depuis le temps de Dieu".

Voilà le rapport authentique d'une expédition faite vers l'an 2300 a. J. C. à Poun ou à la Terre divine pour y quérir les aromates si nécessaires au culte des dieux égyptiens. C'était probablement une des expéditions ordinaires qui, partant de Koptos, traversaient la vallée de Hammamat pour aller à Myos-Hormos [1] ou à un autre port dans le voisinage où les navires destinés pour Pun étaient équipés et où l'expédition, étant de retour après la navigation sur la mer rouge, débarquait les marchandises ou, comme les Égyptiens les appelaient, les tributs apportés de Pun. L'inscription semble indiquer que Honnu ne fit pas lui-même

[1] Le port appelé ici Myos Hormos est celui dont parle Strabon, C. 782, et qui portait aussi d'autres noms, comme Leukos Limen, Kosseir etc. (Dümichen, *Geschichte des alten Aegyptens*, 173 note 1. Brugsch dans *Verh. d. 5ten intern. Orientalisten-Congresses*, II, erste Hälfte, 3, 55. Lieblein, *Handel und Schiffahrt auf dem rothen Meere*, p. 12).

le voyage sur la mer, mais attendant le retour des navires reçut au débarcadère les aromates pour les transporter à travers le désert à Koptos et ensuite à Thèbes.

Une autre expédition fut faite l'an 28 d'Amenemha II. Un certain Khentkhetuër raconte de lui-même: "Après son retour en paix de Pun, ses soldats avec lui sains et saufs, ses navires rentrèrent dans le port de Sauu". Sauu n'était probablement qu'un autre nom pour Myos hormos [1].

Mais le récit le plus complet de ces expéditions à Pun se trouve dans le temple de Bahari auquel nous revenons maintenant. Dans le premier des tableaux qui s'en occupent nous voyons cinq grands navires dont deux avaient déjà pris terre, tandis que trois étaient encore à pleines voiles; nous assistons ici à l'arrivée de l'expédition à Pun, car l'inscription ci-jointe explique la scène ainsi: "Navigation sur la grande mer, heureux départ pour la Terre divine, accostage en paix à Pun par les soldats du roi, selon la parole du seigneur des dieux Amon, maître des trônes de Thèbes, pour lui apporter les merveilles de tout ce pays". Un autre tableau nous montre les mêmes cinq navires dont trois sont déjà chargés et sous voiles, tandis que le chargement des deux restés au quai est encore en train. Ici nous lisons ce texte: "La charge des navires est très grande et consiste en merveilles du pays de Pun, tout le bon bois de la Terre divine, en monceaux de résine (gomme) d'Anti, en arbres verts (vivants) d'Anti, en ébène et ivoire pur, en or frais (natif) du pays d'Amu, en aloès et pavot (papaver), en Ahem (parfum), encens et antimoine (stimmi ou

[1] Maspero, *Histoire ancienne* I, 495; Breasted, *Historical Documents*, I, 275.

stibium), en singes d'Anau, cynocéphales et lévriers, en peaux de panthères du sud, en habitants avec leurs enfants. Jamais choses semblables n'ont été apportées à aucun roi depuis que le monde existe" [1].

Un tableau [2] nous donne la scène intermédiaire de la rencontre des Égyptiens avec les Punti. Le chef de l'expédition, suivi d'un peloton de soldats, vient au-devant des princes de Pun, ainsi que l'inscription nous apprend: "L'envoyé royal est arrivé à la Terre divine avec les soldats qui le suivent devant les chefs de Pun pour offrir toutes les bonnes choses de la part du Pharaon à Hathor, la déesse de Pun, pour le salut de Sa Majesté". Devant l'ambassadeur les présents égyptiens sont entassés. Vis-à-vis d'eux on voit le roi de Pun, nommé Perohu, sa femme (T)eta, ses deux fils, sa fille, l'âne qui porte sa femme etc. avec cette inscription: "Viennent les princes de Pun s'inclinant et saluant pour recevoir les soldats du Pharaon; ils donnent la gloire au seigneur des dieux Amon-ré . . . Ils parlent demandant la paix: Pourquoi êtes vous arrivés à ce pays, inconnu des Égyptiens? êtes-vous descendus sur le chemin du ciel, ou avez-vous navigué sur l'eau, sur la grande mer de la Terre divine (la mer rouge), le dieu Soleil étant votre guide (Ré allant avant vous)? Voici le roi de l'Égypte, n'y a-t-il aucun chemin (accessible) à Sa

---

[1] Pour ces deux tableaux voyez Naville, *The Temple of Deir el Bahari*, III, plates LXII—LXXV, cfr. Mariette, *Deir-el-Bahari*, pl. 6.

[2] Naville, l. l. LXIX, cfr. Mariette, l. l. pl. 5; le texte de Mariette est en cet endroit, de beaucoup, mieux conservé que celui de M. Naville; dans les derniers temps les voyageurs européens ont, d'une manière barbare, ravagé le beau tableau.

Majesté, afin que nous puissions vivre des souffles qu'il nous accorde?"

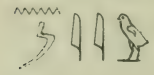
Dans le registre supérieur du même tableau l'ambassadeur reçoit les tributs que le roi et la reine de Pun ont entassés, et il les invite à une collation dans sa tente où il leur offre du pain, de la bière, du vin, de la viande, des fruits et toutes les délicatesses de l'Égypte, ainsi que l'a ordonné le roi. Au dessous du tableau on voit différents poissons dans l'eau, derrière dans le paysage des arbres d'Anti, du bétail, des huttes à coupoles [1], enfin au dessus du tableau, les serviteurs du roi de Pun qui apportent les tributs parmi lesquels se distinguent les arbres d'Anti qui devaient être transportés vivants en Égypte, avec leurs racines enfermées dans une couffe, pour être plantés de nouveau dans le sol égyptien — le premier essai d'acclimatation que nous connaissions. L'Anti était l'encens le plus précieux de Pun et c'était principalement pour en avoir les quantités désirables que les Egyptiens entreprenaient leurs expéditions à Pun. Ils le recevaient généralement en forme de résine dont les morceaux avaient la grandeur d'un poing, mais ici sur notre tableau ils le prennent aussi exceptionnellement en forme d'arbres vivants. On lit auprès des vaisseaux à voile: "Navigation et retour

---

[1] Le voyageur rencontre encore de nos jours de telles huttes, élévées sur des pieux et munies d'échelles pour donner accès dans l'intérieur, dans les pays chauds, p. ex. en Indo-Chine, bâties sur le rivage des fleuves comme habitations des pêcheurs et de la population fluviatile. Probablement les huttes à coupole de Pun avaient-elles la même destination, tandis que les palais du roi et des grands seigneurs se trouvaient dans les villes ou dans l'intérieur du pays.

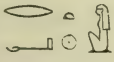
en paix; ils se rendent à Thèbes dans la joie du coeur, les soldats du Pharaon et derrière eux les grands de ce pays avec leurs tributs dont jamais semblables n'ont été apportés aux rois égyptiens".

Les tableaux suivants nous font assister au retour de l'expédition à Thèbes. Mais il y a ici une remarque importante à faire. Lorsque l'expédition de Pun fut de retour, une autre expédition, envoyée dans l'Afrique intérieure, arriva contemporainement à Thèbes ou y fut reçue. Nous en aurons la conviction, si nous regardons attentivement la scène en question que M. Naville a publiée[1].

Le tableau commence avec une prière adressée à la reine Hatshepset par les grands de Pun et ceux de la Nubie et de l'Ethiopie; puis il est divisé en deux registres, partagés chacun en deux petites parties. Les deux parties inférieures nous montrent les grands de Pun agenouillés (devant la reine); "ils implorent la grâce de Sa Majesté (la reine); hommage à toi (du genre féminin), roi de l'Égypte, soleil femelle, qui brille comme le disque solaire"; derrière eux vient une longue file de personnages apportant les tributs de Pun. Les deux parties supérieures nous présentent quatre princes agenouillés dont deux, selon leur physionomie, sont des nègres, appelés "les grands du pays  Nemiu", les autres portent le nom: "les grands

[1] Naville, *The Temple of Deir el Bahari,* III, pl. LXXVI; en comparant cette publication avec celle de Mariette, *Deir-el-Bahari,* pl. 6, on voit que M. Naville a pu restituer le tableau d'une manière intéressante à l'aide de quelques fragments qu'il eut la chance de trouver pendant les fouilles.

du pays Ilim"; leur discours n'est que partiellement conservé, on voit cependant qu'il était de la même teneur que celui des Punti. Les Ilims étaient peut-être les Blemmyes de Brugsch, les Nemiu étaient du pays des Nègres; aussi les personnages qui se voient en file derrière portent-ils les produits de l'Afrique intérieure.

Ce tableau témoigne donc clairement de deux expéditions ou de deux événements distinctement séparés: d'un côté le peuple et les produits de Pun, de l'autre les peuples et les produits de l'Afrique intérieure. Nous verrons bientôt cette distinction entre les deux faits se manifester d'une manière encore plus évidente. Vestigia terrent; c'est pour avoir confondu ces deux événements que Mariette est tombé dans l'erreur: voyant la girafe parmi les tributs de l'Afrique intérieure il en a conclu que Pun était un pays africain, — logique étrange! Avant de quitter ce tableau j'ajouterai une petite observation. La reine est ici traitée comme femme; elle est titulée "Sa Majesté reine",  "Soleil femelle"; les formes féminines de la 2e et 3e personne et sont employées relativement à elle, une fois seulement elle est qualifiée "Roi" déterminé par l'homme à barbe postiche. Ce qui est ici une exception se voit ailleurs très souvent: "sur peut-être une centaine de fois que la reine était représentée, pas une seule fois elle n'apparaît en femme", M. Naville nous l'affirme[1].

---

[1] *La succession des Thoutmès d'après un mémoire récent*, p. 25.

Nous allons maintenant regarder le tableau qui est reproduit dans l'ouvrage de M. Naville III, Pl. LXXVII ss.[1] Nous nous trouvons dans le grand temple d'Amon à Thèbes (Karnak). La reine Hatshepset, costumée comme roi, munie de tous les insignes royaux, présente à Amon-ré les produits de Pun et de l'Afrique intérieure. Une inscription de deux lignes verticales porte: "Le roi lui-même, Makaré, a choisi[2] comme offrandes les merveilles de Pun et les choses précieuses de la Terre divine, les tributs des pays du sud avec les produits du misérable Kush et les corbeilles du pays des Nègres pour Amon, seigneur des trônes de l'Égypte à Thèbes". Après les deux colonnes de texte le tableau est divisé en deux registres:

Le registre supérieur présente: Quatre grandes caisses contenant de l'or d'Asem (électrum), électrum en forme d'anneaux et de briques, ébène, oeufs d'autruche, panthères, une girafe, bétail, peaux de panthères. Puis on voit le pesage des métaux précieux. Sous l'inspection du dieu Dodunen le dieu Horus, chef de la balance, "pèse l'or et l'électrum, travaillés dans les pays du sud" (l'Afrique intérieure). Au-dessus de la balance on lit: "La balance exacte et juste du dieu Thot, faite par le roi Makaré au père Amon pour peser l'argent, l'or, le lapis-lazuli, la malachite et toutes les pierres précieuses". Probablement la dernière série ne joue ici qu'un rôle conventionnel. Dans un des plateaux de la balance les anneaux de l'or (électrum) sont

---

[1] Cfr. Mariette, *Deir-el-Bahari*, Pl. 7 s.

[2] (= ϣⲟⲣⲡ, *primus esse*) , *présenter les prémices comme offrande.*

déposés, dans l'autre sont les poids qui ont la forme d'un taureau et de tête de taureau [1]. Enfin la scène du pesage se termine par l'inscription suivante: La déesse Safekh écrivant sur une tablette "fixe en écriture le compte et la quantité, la somme en millions, cent mille, dix mille, mille et cent; Amon, seigneur des trônes de l'Égypte à Thèbes, reçoit les merveilles des pays du sud" (l'Afrique intérieure).

Le registre inférieur donne des scènes tout-à-fait parallèles à celles du registre supérieur seulement avec la différence que celles-ci sont relatives au pays de Pun. Une petite inscription l'indique très clairement: "Trente et un arbres d'Anti frais sont apportés comme merveilles de Pun à la sainteté de ce dieu, Amon, seigneur des trônes de l'Égypte. Jamais chose semblable n'a été vue depuis le temps des dieux". Devant cette inscription on voit les produits de Pun: trois grands arbres d'Anti, de l'électrum en forme d'anneaux ou enfermé dans de petits sacs, stibium (antimoine), boumerangs des Punti, ébène, ivoire, nacre de perles. Puis le tableau montre deux grands monceaux de résines d'Anti où quatre hommes sont occupés à terminer l'empilement, et sept arbres d'Anti vivants dans leurs vases. Au-dessus de la résine on lit: "Monceaux d'Anti frais extrèmement grands", au-dessous des arbres se lit: "On mesure l'Anti frais en quantité considérable pour Amon, seigneur des trônes de l'Égypte; ce sont les merveilles du pays de Pun et les choses précieuses de la Terre divine".

---

[1] Nos ancêtres norvégiens donnaient aussi à leurs poids la forme de différents animaux. (Holmboe, *Norske Vægtlodder fra fjortende Aarhundrede i Forhandlinger i Videnskabs-Selskabet i Christiania* Aar 1869, p. 67 ss.)

Enfin le registre se termine avec ce texte parallèle à celui du registre supérieur: Le dieu Thot écrivant sur une tablette "fixe en écriture le compte et la quantité, la somme en millions, cent mille, dix mille, mille et cent; Amon-ré, seigneur des trônes de l'Égypte, reçoit les merveilles du pays de Pun".

Ici, il n'y a aucun doute: le registre supérieur réfère aux contrées du sud, à la Nubie et à l'Éthiopie, c'est-à-dire à l'Afrique intérieure, tandis que le registre inférieur au contraire parle seulement du pays de Pun. Les produits les plus précieux et les plus caractéristiques de l'Afrique intérieure sont les grandes quantités d'électrum et d'ébène, les oeufs d'autruche, les panthères et une girafe, mais parmi ceux de Pun figurent les différentes espèces d'encens, surtout les arbres et la résine d'Anti, puis les cynocéphales, domestiqués par les Égyptiens comme animaux d'agrément; quant à l'électrum, l'ébène et l'ivoire que l'on y trouve en petites quantités, c'étaient probablement des marchandises apportées à Pun de l'Afrique voisine; la quantité en est d'ailleurs trop insignifiante pour que l'on puisse leur attribuer beaucoup d'importance comme articles d'exportation du pays de Pun. A cet égard la substance nommée Anti jouait le premier rôle, et sa recherche était le but principal de toute l'expédition entreprise par les Égyptiens à Pun.

Mais qu'est-ce que la substance d'Anti? Mariette a essayé de trancher la question [1]. Après avoir cité Pline il ajoute: "Si la description que Pline fait de l'encens et de la myrrhe s'applique mieux à la myrrhe qu'à l'encens,

---

[1] Mariette, *Deir-el-Bahari*, Texte, p. 17.

on voit qu'en définitive l'arbre qui produit l'Ana (il prononce Ana au lieu d'Anti) est l'arbre à myrrhe, et que la myrrhe est cette substance précieuse dont la reine Hatshepset chargea un de ses fonctionnaires d'aller s'approvisionner dans le pays de sa production". Cette conclusion a été adoptée aussi par d'autres savants. M. Breasted traduit toujours *Anti* par *myrrh* [1]. M. Maspero ne décide pas la question; il parle de la myrrhe et des arbres à encens sans en faire aucune distinction [2]. M. Flinders Petrie [3] ne parle que de "green ana incense", et Chabas [4] ne sait pas non plus déterminer la nature de la gomme ou résine d'Anti. M. Erman [5] donne au mot *Anti* le sens: *Myrrhen.* Mais c'est bien certainement une erreur, et je crois pouvoir l'affirmer positivement: Anti n'est pas Myrrhe, ni comme résine, ni comme arbre.

M. Naville est, de beaucoup, mieux inspiré, quand il dit [6]: "These trees, called the sycamores of anti, are to be planted in the garden of Amon. They are difficult to identify; according to several botanists, they would be the Boswellia thurifera or Boswellia Carterii, which produces the incense on the Arabian coast and in Somaliland".

Je suis convaincu que M. Naville a complètement raison. On n'a qu'à comparer les arbres d'Anti dans l'ouvrage de M. Naville avec les dessins modernes de Bos-

---

[1] Breasted, *Historical Documents*, II p. 113 et passim.
[2] Maspero, *Histoire ancienne*, II, p. 250.
[3] Dans *A History of Egypt*, II, p. 82.
[4] *Études sur l'Antiquité historique*, p. 160.
[5] *Ägyptische Grammatik*, Lesestücke und Wörterverzeichnis, p. 46*.
[6] Naville, *The Temple of Deir el Bahari*, III, p. 15.

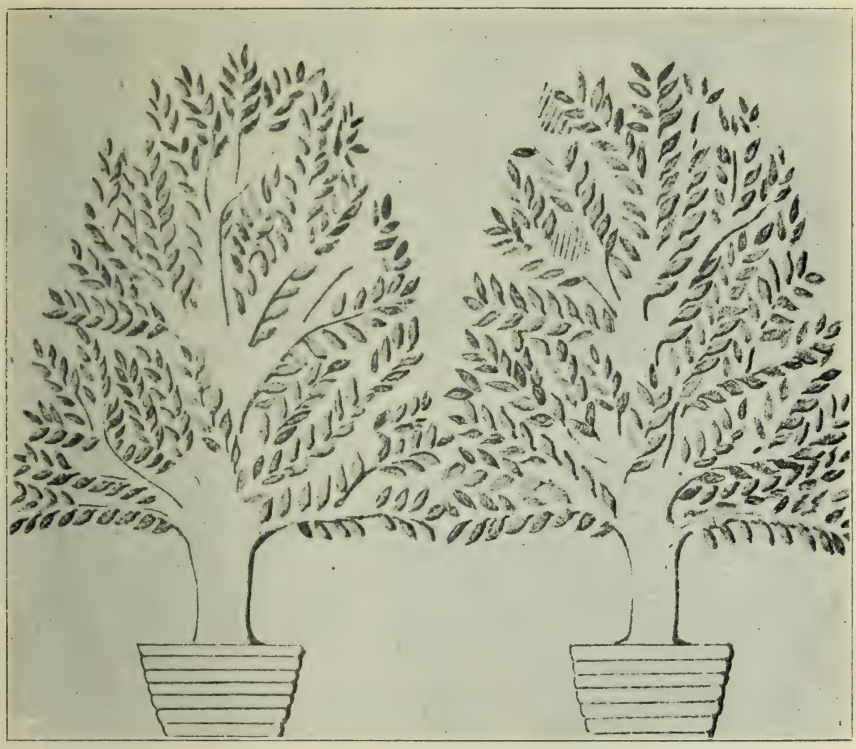
wellia Carterii pour s'en convaincre. Bien qu'on ne puisse compter sur l'exactitude des anciens Egyptiens dans leurs dessins, et bien qu'ils aient régularisé et artificiellement égalisé les particularités qui permettraient d'en distinguer les caractères botaniques, la juxtapposition des dessins anciens et modernes nous donnera, je crois, la conviction que l'Anti était l'arbre qui, aujourd'hui, s'appelle Boswellia Carterii ou une espèce proche parente, ou, du moins, que, certainement, il n'était pas identique à l'arbre de Balsamodendron Myrrha. Pour le démontrer plus clairement je reproduirai les quatre dessins suivants: A. L'arbre d'*Anti* des Égyptiens d'après l'ouvrage déjà cité de M. Naville. B. L'arbre de Boswellia d'après une photographie d'un arbre vivant qui fut apporté de l'Arabie au Musée botannique de Vienne. C. L'arbre de Boswellia Carterii Birdw. d'après Köhler's *Medizinal-Pflanzen*, Band I. D. Balsamodendron Myrrha Nees v. Esenb. d'après le même ouvrage de Köhler, B. I.

En comparant A et B on trouvera les arbres assez semblables, à peu près du même aspect extérieur, plus régulier et arrondi, il est vrai, chez l'artiste égyptien qui voulait donner une belle image, tandis que B reproduit aussi correctement que possible la nature vraie. Mais si la ressemblance générale n'est pas telle qu'elle ne donne prise aux doutes, il y a en revanche une particularité frappante qui me paraît prouver l'identité. Dans l'ouvrage botanique le plus moderne que je connaisse nous lisons cette description [1]: "Boswellia Roxb. Bäumchen. Etwa 10

[1] A. Engler, *Die natürlichen Pflanzenfamilien*, Leipzig 1897, III Theil, p. 246.

Arten im nordöstlichen tropischen Afrika und in Vorderindien. Boswellia Carterii Birdw. (Boswellia sacra Flückiger, Mohr meddhu) mit unterseits oder beiderseits dicht filzigen,

Fig. A.



L'arbre d'Anti. Deir-el-Bahari.

unterhalb blassgelben, 7—9-paarigen Blättern . . . auf Kalkfelsen in den Gebirgen von Hadramaut (dans l'heureuse Arabie), im Somaliland auf dem Ahlgebirge um 1000—1800 m. an der Küste des südöstlichen Arabiens bei Merbat".

Fig. B.

L'arbre de Boswellia. Musée de Vienne.

Ce sont les 7—9 paires de feuilles (7—9 paarige Blätter) sur lesquelles j'attire l'attention du lecteur. La figure C

Fig. C.

Boswellia Carterii. Köhler's Med.-Pfl.

donne le plus clairement les feuilles et leur nombre; les branches complètes portent 7 paires de feuilles et au sommet une seule feuille. La figure B montre également 7 paires

Fig. D.

Balsamodendron Myrrha. Köhler's Med.-Pfl.

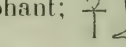
et une feuille à la pointe de la branche, quelquefois peut-être 8—9 paires — les feuilles semblent être fanées et ratatinées, par conséquent un peu indistinctes, cependant l'identité ne saurait être douteuse.

Regardons enfin la figure A. Les feuilles sont distribuées de la même manière par paires, 7—9 paires, quelquefois on en voit plus ou moins, parfois on ne distingue pas bien les branches qui se sont enchevêtrées l'une dans l'autre, souvent on peut avoir des doutes sur l'exactitude de l'artisan moderne dans la reproduction de l'original — du moins on observe des différences entre les publications de Mariette et de Naville.

Mais autant qu'il est permis de juger des matériaux qui pour le moment sont à notre disposition, il est fort probable que l'arbre d'*Anti* des anciens Égyptiens est un proche parent de *Boswellia Carterii*, en Français *Encens, Oliban*, en Anglais *Frankincense or Luban-tree*, en Allemand *Weihrauchbaum*. Tout au moins il est absolument certain que l'Anti égyptien n'est pas la myrrhe. La figure D qui reproduit *Balsamodendron Myrrha* Nees v. Esenb. que les Anglais appellent *Myrrh*, les Français et les Allemands *Myrrhe* nous montre un tout autre arbre. Köhler dit dans son grand ouvrage Medizinal-Pflanzen: "Die 31 Bäume, welche lebend nach Theben gebracht wurden, und die man dem Ammon weihte, zeigen annähernd den Charakter der Boswellia, keineswegs aber Aehnlichkeit mit dem Balsamodendron". Je suis heureux de pouvoir citer ces mots d'un botaniste distingué, car ils confirment l'opinion que j'ai eue sur cette question depuis longtemps.

L'encens d'Anti avait pour les Égyptiens une valeur particulière, parce qu'il leur était indispensable au culte des dieux sans parler de l'emploi qu'ils en faisaient comme plante médicinale. Les autres marchandises qu'ils se procuraient par leur trafic sur Pun nous sont importantes, parce qu'elles jettent une lumière tout aussi claire qu'inattendue sur le commerce universel dans cette antiquité reculée de l'Orient. Ce sont les noms des marchandises qui à cet égard nous sont particulièrement utiles. Or, nous rencontrons ici le fait curieux que plusieurs articles de ce commerce portent les mêmes noms chez les peuples qui d'une manière plus ou moins directe y ont pris part.

Voici les articles les plus remarquables:

1. Hiéroglyphique *āb* éléphant;  *āb*, ivoire.

   Copte ⲉⲃⲟⲩ, éléphant; ⲉⲃ, ϩⲉⲃ, unguis, corne, ivoire.

   Sanskrit *ibha*, éléphant.

   Hébreu אִבָּה *ibah*; en plur. *ibim*, éléphant;

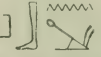
   שֵׁנְהַבִּים *ὀδόντες ἐλεφάντινοι.*

   Assyrien *habba* d'après Rawlinson (Gesenius, *Thesaurus* 1454), éléphant.

   Grec *ἐλ-έφας*, éléphant; c'est probablement l'article Arabe *al* + le radical *eph* ou *eb, ab.*

   Latin *ebu-r*, ivoire.

   Nous avons ici partout le même mot *ab* ou *eb, ib* pour indiquer l'éléphant et l'ivoire.

2. Hiéroglyphique  *heben*, ébène.

   Hébreu הֹבֶן *hobn*, en plur. *hobnim*, ébène.

Grec ἔβενος, ébène.

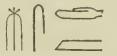
Latin *hebenum*, ébène.

Allemand *Eben*-Holz, ébène.

3. Hiéroglyphique *qmi*, gomme.

Grec κόμμι, gomme.

Latin *gummi*, gomme.

4. Hiéroglyphique  *mesdem*, ou sans le préfixe *me* seulement *stem* [1] ou *sdem*, antimoine.

Copte ⲥⲧⲏⲙ, *stem*, stibium.

Grec στίμμι, stibium, antimoine.

Latin *stibium*, antimoine.

5. Hiéroglyphique *kefu*, cynocéphale.

Sanscrit *kapi*, singe.

Hébreu קוֹף *gôf*, singe.

Grec κῆπος, singe.

Latin *cepus*, singe.

Allemand *Affe*, singe.

Cette concordance ne saurait être expliquée d'une manière raisonnable que par la supposition que les noms sont mis en circulation contemporainement avec les marchandises dont ils étaient les représentants. On est donc autorisé à présumer que les peuples qui employaient les mêmes dénominations avaient été en contact immédiat, du moins

---

[1] Erman, *Ägyptische Grammatik*, p. 41.

en rapport commercial les uns avec les autres. Le pays situé au détroit de Bab-el-Mandeb, surtout sur la côte arabique, était la localité où les Égyptiens, les Sémites et les Indiens pouvaient le plus facilement se rencontrer. Le centre du commerce universel aurait été là; là les marchandises auraient reçu leurs noms internationaux. Il y a de bonnes raisons pour croire que les Phéniciens qui dans l'antiquité étaient le peuple principal du commerce jouaient ce même rôle particulier comme intermédiaires dans le commerce de la mer rouge dont le pays de Pun était le centre et l'entrepôt. Après la transmigration dans leur nouvelle patrie, la Phénicie sur la côte syrienne, alors qu'ils dirigeaient le commerce sur la Méditerranée, ils apportaient simultanément les marchandises et leurs noms au monde grec et européen en général.

A cet endroit il est suffisant d'avoir constaté l'identité des noms de marchandises, et il n'importe pas de savoir le temps ou le pays de leur origine. Cependant, la question est de quelque intérêt pour l'histoire du commerce, et je ne veux pas la passer sans en dire un mot. Quant au nom de l'ivoire l'illustre indiologue Chr. Lassen a dit[1]: "Es wäre auffallend, wenn zwei so ähnliche Wörter wie *ibha* und *ebu* für dasselbe Thier in zwei so verschiedenen Sprachen wie dem Sanskrit und dem Aegyptischen unabhängig von einander entstanden seyn sollten", et il termine la discussion par la conclusion que le nom avait son origine dans le Sanscrit. Pour moi, ce n'est guère possible, car le nom de l'éléphant *ab* ou *eb*, p. ex. dans le nom de

[1] Christian Lassen, *Indische Alterthumskunde*, I, 323 s.

la ville d'Éléphantine, était en usage parmi les Égyptiens déjà dans l'ancien empire, c'est-à-dire dans le troisième millénaire a. J. C., ainsi avant l'immigration des Indiens dans les Indes, ou en d'autres mots avant le temps qu'ils aient pu prendre part dans le commerce dont il est question ici. Le cas est tout à fait le même relativement au mot *ḳefu*, cynocéphale, en Sanscrit *kapi*. Les Égyptiens employaient le mot *Ḳefu*, au masculin comme nom d'homme, et *Ḳeft*, au féminin comme nom de femme déjà environ 2350 a. J. C. [1] et environ 2160 a. J. C. [2]; il n'y a aucun doute possible, car le nom est souvent déterminé par la figure distincte d'un singe [3]. Il est donc fortement probable qu'au moins les noms pour l'ivoire et le singe *ḳef* ont une origine égyptienne, à moins que l'on ne préfère statuer qu'ils appartenaient déjà originellement à la langue des Aborigènes indiens et plus tard furent empruntés par le Sanscrit. Hélas, le plus petit des problèmes soulève quelquefois une foule de doutes et nous laisse dans une incertitude inquiétante!

Je viens de dire que les Phéniciens probablement étaient les intermédiaires du commerce sur la mer rouge. Or, Hérodote raconte I, 1 et plus tard VII, 89, que les Phéniciens anciennement sont venus de la Mer érythrée dans la Méditerranée et qu'ils se sont établis sur la côte syrienne ou ci-après phénicienne d'où ils continuaient leur commerce de "marchandises égyptiennes et assyriennes".

---

[1] Lieblein, *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques*, no. 1427.

[2] Sur une stèle datée de l'an 1 d'Amenemha III, cf. Lieblein, *Dict.* no. 1491.

[3] Lieblein, *Dictionnaire de noms*, nos. 193, 344, 1552.

D'après d'autres endroits II, 8; II, 158 et IV, 42, surtout les deux derniers, il ressort avec évidence que le père de l'histoire par la mer érythrée voulait dire la mer rouge. Il est vrai pourtant que la critique moderne, je pense surtout à Movers dans son grand ouvrage *Die Phönizier*, a nié la vérité de cette détermination, mais aujourd'hui le temps est passé, où l'arrogant critique osait impunément accuser le vénérable historien grec de badinage et de mensonges.

Pour ma part je crois qu'Hérodote a entièrement raison à cet endroit comme généralement ailleurs. J'ai essayé de le démontrer dans un mémoire que j'ai publié depuis longtemps [1], et auquel je me permets de renvoyer le lecteur; ici, je veux seulement faire observer que des savants distingués comme Dillmann [2] et Lepsius [3] ont formellement énoncé la même opinion, bien que leur point de vue comme leurs motifs fussent différents, de sorte qu'un novateur, tant acharné qu'il soit, n'aurait que des raisons futiles à leur opposer. Lepsius termine la discussion par ces mots: "Sie waren die Phönizier jener ersten Zeiten; und mehr noch, sie waren die Vorväter selbst der uns bekannten Phönizier, welche den ererbten Beruf später nur fortsetzten. Ich gehe aber noch weiter und zweifle nicht, dass der Name der *Φοίνικες* selbst von dem der Pun hergenommen ist, mit dem er in seiner lateinischen Form Poeni, Punici fast noch identisch ist" [4].

---

[1] Lieblein, *Handel und Schiffahrt auf dem rothen Meere in alten Zeiten*, p. 77 ss.

[2] *Die Genesis* erklärt von A. Dillmann, Leipzig 1882, p. 170.

[3] *Einleitung zur Nubischen Grammatik*, p. XCV.

[4] Lepsius, *Einleitung zur Nubischen Grammatik*, p. XCIX.

Me joignant à l'opinion de Lepsius je serais de plus enclin à faire encore un pas en avant et à regarder nos Punti-Poeni-Phéniciens comme identiques avec les Pani dont les chants indiens parlent comme d'un peuple de commerce étranger [1].

Je crois donc, le problème bien considéré de tous côtés, que les Phéniciens à l'origine habitaient le pays de Pun, situé principalement sur la côte de l'heureuse Arabie au détroit de Bab-el-Mandeb, d'où comme instigateurs et intermédiaires ils dirigeaient le plus ancien commerce universel; en se répandant peu à peu vers le nord ils fixaient définitivement leur domicile sur la côte syrienne et transféraient à la Mèditerranée la scène centrale du commerce universel.

La situation de Pun à l'entrée de la mer rouge était tellement favorable pour les relations commerciales entre les peuples civilisés de l'ancien monde que l'on peut dire que le pays de Pun par la nature était destiné à être le centre du commerce, l'entrepôt principal des marchandises indiennes, africaines, égyptiennes, arabiques etc. L'Afrique envoyait de l'or, de l'électrum, de l'ivoire [2], de l'ébène, des peaux de bêtes sauvages, des oeufs et des plumes d'autruches au marché central pour être expédier plus loin selon le besoin [3]. Les Indes envoyaient probablement des

[1] Lefmann, *Geschichte des alten Indiens*, p. 150 s., cfr. Lieblein, *Handel und Schiffahrt*, p. 86 s.

[2] Lassen dans *Indische Alterthumskunde* I, 311 fait observer que les Indiens, bien qu'ils possédassent et souvent exportassent de l'ivoire, quelquefois aussi en importaient de grandes quantités.

[3] La plus grande partie de ces produits venait en Égypte directement par terre.

épices, comme du poivre [1], de la cinnamome, du pavot, de la nacre, le singe Ḳefu [2]. Les Égyptiens apportaient leurs produits d'art et d'industrie: des parures, comme colliers et anneaux; des armes comme haches et poignards. Les Arabes transportaient probablement le Stibium de l'Asie mineure au marché central sans parler des esclaves et des marchandises qu'ils étaient à même de faire passer par leurs caravanes à travers les déserts.

Aden, aussi appelé Eudaimon, ou un autre port voisin de l'heureuse Arabie était l'entrepôt le plus convenable pour un tel commerce dont nous avons parlé ci-dessus. A cet endroit les vaisseaux indiens échangeaient facilement leurs cargaisons avec celles qui arrivaient sur les bateaux de la mer rouge. Il n'est guère improbable que les Phéniciens ne fussent les guides intermédiaires de cette navigation à double direction. En tout cas, quoiqu'il en soit, la navigation sur la mer rouge fut le premier pas dans un mouvement qui se terminait par la navigation autour de l'Afrique. Le détroit de Bab-el-Mandeb une fois franchi les navires naviguaient peu à peu en avant le long de la côte africaine; au temps de Salomon ils allaient à Ophir, sous le Pharaon Néko II ils doublaient le cap de Bonne-Esperance et rentraient par le cap de Gibraltar dans la Méditerranée. Sous les Ptolémées et les empereurs Romains un vif commerce se continuait dans les ports africains

[1] Je ne sais, si le mot égyptien □ □ ooo *pep* peut être rapproché du mot sanscrit *Pippali, piper, poivre.*

[2] Lassen, *Indische Alterthumskunde* I, p. 315 nous apprend que les Indiens apprivoisaient les singes pour les avoir comme animaux d'agrément, à la manière des Égyptiens.

et des expéditions fréquentes avaient lieu dans l'Afrique intérieure pour faire la chasse aux éléphants et aux bêtes fauves. Pour quelqu'un qui ne regarde les choses que superficiellement il paraît qu'à tout prendre rien d'essentiel n'avait changé et que le commerce était le même qu'autrefois, cependant le port d'Aden n'était plus l'entrepôt des marchandises indiennes, car les navires allaient directement, sans faire escale, de la mer rouge aux Indes. Ce petit changement amena d'autres changements qui furent assez importants, de sorte que de l'état du commerce sous les Romains on ne peut rien conclure directement quant au commerce sous le règne de Hatshepset. Faute de n'avoir pas fait cette distinction j'ai autrefois un peu erré quant à la localisation du pays de Pun. Aujourd'hui j'ai des motifs pour croire que Pun à l'époque de la XVIIIe dynastie n'était pas situé sur les deux côtés du détroit de Bab el-Mandeb, mais seulement dans l'Arabie heureuse. Les arguments que Mariette [1] donne pour l'opinion contraire m'ont d'abord égaré, mais j'ai bientôt vu qu'ils ne tiennent pas contre la critique. Les voici:

1°. La girafe est un ruminant africain, c'est bien vrai; cependant le texte du Temple de Deir el-Bahari ne dit nullement qu'elle soit venue de Pun, mais de l'Afrique et ne prouve donc rien quant à la situation de Pun en Afrique.

3°. Les huttes à coupole élevées sur des pieux ne prouvent rien relativement à l'état de la civilisation des Punti pas plus que ne le font les huttes à pieux de l'Indo-

[1] *Deir-el-Bahari*, pp. 29–31.

Chine d'aujourd'hui qui comme maisons des pêcheurs sont contemporaines avec les palais somptueux des rois indigènes et les magnifiques ruines d'Angkor [1].

2° et 4°. Le Dangabor et la Stéatopygie des Nègres que l'on a allegués comme preuves doivent être mis hors de débat dans cette question. Les Punti n'étaient pas des Nègres, nous le savons positivement, malgré leurs coutumes négroïdes, et comme ces coutumes n'ont pas la force de prouver la nationalité des Punti, elles ne donnent non plus aucune preuve quant à la situation de leur pays. Tout ce que nous en pouvons conclure, c'est que quelques coutumes, étant en usages parmi les Punti, ont survécu jusqu'à nos jours chez quelques peuples négroïdes de l'Afrique.

Thotmès III. A la mort de son père, Thotmès III était un tout petit enfant. Il fut nommé roi par sa tante Hatshepset qui cependant tint les reines de l'état, d'abord au nom de Thotmès III, mais bientôt — 2 ou 3 ans plus tard — pour son propre compte en mettant le pupille de côté en qualité d'élève parmi les prêtres du grand temple d'Amon. Mais l'usurpation ne dura que 12 ou 13 ans, car nous avons vu plus haut [2] que Hatshepset, après un règne de 15 ans, fut forcée à prendre le pupille comme co régent. C'est sans doute cet événement auquel fait allusion une inscription bien connue du temple d'Amon à Karnak [3]. Elle est fragmentaire et difficile à traduire; il y en a cependant quelques parties dont on peut saisir le sens. Voici

---

[1] Voyez plus haut, p. 215 note 1.

[2] Page 166.

[3] Breasted, *A new Chapter in the life of Thotmes*, III, Leipzig 1900. Cfr. Breasted, *Historical Documents* II, 55 s.

quelques phrases: Thotmès III dit: "Je suis son fils à qui il a ordonné d'être sur son trône, quand j'étais encore au berceau (nid), celui qui m'a procréé, dans la justesse de son coeur . . . sans aucun mensonge. Lors de l'enfance de ma Majesté je suis, pendant ma jeunesse, relégué au temple sans être encore introduit dans la classe des prêtres".

Ces mots s'accordent avec ce que j'ai dit plus haut. Thotmès III, destiné à suivre son père sur le trône, était à la mort de celui-ci encore dans son berceau. A cause des lacunes nous ne savons pas, si l'inscription a mentionné son avènement, mais elle dit d'une façon nette qu'il fut envoyé jeune au temple d'Amon pour devenir prêtre. Là il acquit la sympathie et le haut patronage du puissant clergé, et la suite du texte nous apprend que la conspiration tramée après coup réussit. Une grande cérémonie religieuse fut fêtée dans le temple d'Amon. Le Pharaon [1] brûle l'encens et dépose l'offrande habituelle à l'honneur du dieu. Pendant la procession dans l'hypostyle "le dieu me cherche et m'ayant trouvé il s'arrête; je me prosterne devant lui, il me présente au Pharaon et me place sur le siège du roi

---

[1] Le texte porte , sa Majesté le roi, au masculin. M. Breasted voit ici Thotmès I qui cependant n'est pas nommé (*A new Chapter*, p. 14) et était mort depuis longtemps déjà. Pour moi ce n'est que de Hatshepset dont il peut être question; on peut faire l'objection qu'elle est qualifiée *hon-f* au masculin, mais c'est un fait bien connu qu'elle aimait à se présenter sur les monuments comme homme, et à cet endroit il y avait une raison tout spéciale de le faire, car dans une fête religieuse comme celle-ci où elle ne pouvait guère prendre part en qualité de femme, la reine n'était que le représentant du pouvoir royal, et n'était par conséquent que le Pharaon.

à son grand étonnement". Après quoi il monta au ciel où il fut investi des insignes de la royauté; à la fin ses cinq noms royaux furent formellement fixés. L'intrigue a donc complètement réussi.

Notre inscription porte la date: l'an XV, le 27 Pakhon; le couronnement dont elle parle a donc eu lieu vers cette date à peu près, et j'y vois une confirmation de ce que j'ai dit p. 166: "Thotmès III commença son règne dans la 16e année, alors qu'Hatshepset le prit formellement comme co-régent". Hatshepset n'abdiqua pas le règne, elle reconnut seulement Thotmès III comme co-régent et par la même occasion lui fit épouser sa fille Hatshepset II, mais continua quand même de régner jusqu'à sa mort; car il est certain, que Thotmès III ne régna seul et avec une pleine autorité royale qu'en l'an 22, quand il commença ses guerres en Syrie.

Peu de monuments intacts, appartenant à l'époque de ce règne commun sont conservés jusqu'à notre temps. Pour le moment je n'en peux nommer qu'un seul. Je veux parler d'une stèle de Wadi Maghara [1] où l'on n'a pas eu l'occasion ou l'intérêt de changer les noms royaux. Au-dessus on lit très distinctement la date: L'an XVI du règne commun de Hatshepset, roi du sud, et Thotmès III, roi du nord. Ici il n'y a aucun doute possible: ils comptent tous deux leurs années de règne depuis la mort de Thotmès II, et l'an 16 s'accorde parfaitement avec l'inscription du couronnement dont je viens de parler. A la même époque appartenait un haut fonctionnaire appelé Thoti; les inscrip-

---

[1] Lepsius, *Denkmäler* III, 28, 2.

tions de sa stèle [1] et de son tombeau [2] ne sont pas intactes, mais ce qui reste indique clairement le règne commun de Hatshepset et de Thotmès III.

Thotmès III faisait de longues guerres en Syrie, on compte dix-sept campagnes depuis l'an 22 jusqu'à l'an 42 de son règne. Nous ne savons pas, si la paix a régné pendant les 21 premières années après la mort de Thotmès II; cependant les Syriens ont dû reconnaître la suprématie de l'Égypte, car Hatshepset se vante de ce que les Asiatiques étaient dans sa main [3].

Sur les parois du grand temple de Karnak se trouve une longue série des inscriptions qui généralement sont appelées "Les Annales de Thotmès III". Elles nous donnent en partie des rapports assez complets sur les guerres que ce roi valeureux a faites en Syrie pendant tant d'années consécutives et elles témoignent favorablement de l'état développé du génie historique des Égyptiens; malheureusement elles ne sont pas bien conservées, et les grandes lacunes nous empêchent d'en donner une traduction suivie, bien que le sens général soit parfaitement clair.

Les Annales débutent par les titres de Thotmès III et formulent le contenu principal: "Sa Majesté le roi a ordonné d'exécuter dans le temple de dieu un récit des victoires qu'il a remportées de ses campagnes et du butin qu'il a gagné pour l'offrir à son père le dieu Ré". Puis vient le récit lui-même: "L'an 22, le 25 Pharmuthi, le Pharaon se trouve dans la ville de Zal pendant sa première

---

[1] *Recueil de Travaux*, 22, p. 115.
[2] Lepsius, *Denkmäler* III, 27, 10.
[3] Breasted, *Ancient Records of Egypt*, II, 134.

campagne victorieuse entreprise pour élargir les frontières de l'Égypte par sa bravoure". Or à cette époque, pendant des années, il y avait eu une discorde parmi les peuples qui combattaient les uns les autres, lorsqu'enfin il arriva que ceux qui étaient dans la ville de Sharohen et les peuples depuis Irosa jusqu'aux limites de la terre se revoltèrent contre sa Majesté. L'an 23, le 3 Pakhon, le jour de l'anniversaire du couronnement sa Majesté arriva à la ville de Gaza qui était en la possession du roi. Le 5 Pakhon il quitta cette ville pour battre le vil ennemi et élargir les frontières de l'Égypte selon l'ordre de son père Amon-ré. Le 16 Pakhon il entra dans la ville d'Ihem et convoqua ses valeureux officiers à un conseil de guerre. Il dit: "Le vil chef est venu et est entré dans Megiddo, il y est en ce moment après avoir réuni autour de lui les princes de tous les pays situés entre les eaux de l'Égypte et Naharina, ceux de Khar et de Khadu avec leurs chevaux et leurs soldats" . . . (le chef des ennemis) dit: "Je suis prêt à battre contre le Pharaon à Megiddo!" Dites moi . . . Ils (les conseillers) dirent devant sa Majesté: "Comment? irons nous par ce chemin avec le passage étroit, où l'on dit que l'ennemi s'est rangé pour défendre l'approche contre une multitude? Voici les chevaux et les hommes, ne sont-ils pas également forcés à aller un par un? est-ce que notre avant-garde doit être impliquée dans le combat, tandis que notre arrière-garde se trouve loin de là à Aaluna sans pouvoir prendre part à la lutte à cause de la longue distance? Il y a un chemin (qui nous mène à) Ta-anaka et un autre aboutissant au chemin qui passe au nord de Zeftha et par lequel nous arriverons au nord de Megiddo. Eh bien;

que notre seigneur victorieux aille par la route que son coeur préfère, mais qu'il ne nous laisse pas aller par un chemin difficile!" Le Pharaon répondit: "Par ma vie, par l'amour que Ré a pour moi, par la faveur de mon père Amon, par ma jeunesse riche en vie et bonheur, ma Majesté ira par le chemin d'Aaluna, et que celui d'entre vous qui le veut aille par les chemins que vous avez indiqués, et que celui d'entre vous qui le veut aille en suivant ma Majesté, que l'on ne dise pas parmi ces vils ennemis que Ré déteste: Si sa Majesté passe par un autre chemin, c'est à cause de peur pour nous".

Les conseillers dirent devant sa Majesté: "Que ton père Amon, seigneur de Thèbes, te protège! nous suivrons ta Majesté en tout lieu où tu passeras ainsi qu'il convient au serviteur de suivre son maître".

Le Pharaon donna avis à l'armée de se mettre en route marchant en une seule file, cheval à cheval, soldat à soldat, et il se mit lui-même à la tête de son armée. L'an 23, le 19 Pakhon il dressa son camp à la ville d'Aaluna, puis il continua sa marche vers le nord sous la sauvegarde de son père Amon-ré et avec Harmakhis comme guide. Les ennemis s'avancèrent en nombreux bataillons, l'aile du sud à Ta-anaka, l'aile du nord sur le terrain sud de Megiddo . . . L'arrière-garde de l'armée victorieuse de sa Majesté fut à Aaluna, tandis que l'avant-garde, remplissant le défilé de la vallée, s'efforça d'en déboucher; alors les conseillers dirent à sa Majesté: "Sa Majestè vient avec son armée victorieuse remplissant le défilé de la vallée, que notre seigneur vaillant veuille nous écouter et sauver pour

nous l'arrière-garde et ses troupes, de sorte que l'arrière-garde nous rejoigne et combatte avec nous les Barbares, et que notre coeur n'ait aucune inquiétude pour le salut de notre armée". Sa Majesté resta au dehors du défilé pour défendre l'arrière-garde de son armée victorieuse qui s'approchait et arrivait par cette route. Lorsque le soleil eut tourné (c'est-à-dire: culminé à midi), le Pharaon alla vers le sud de Megiddo sur le bord du ruisseau de Kina. A la septième heure du cours du soleil le Pharaon dressa son camp et donna l'ordre à toute l'armée: soyez prêts, préparez vos instruments de guerre, car demain matin nous avancerons pour combattre ce vil ennemi. Sa Majesté se reposa dans sa tente, les officiers réglèrent les positions des troupes, les rondes firent bonne garde et crièrent: Courage, courage! Vigilance, vigilance! Surveillance en vie dans le camp du Pharaon! On vint dire à sa Majesté: le pays est calme, tant au sud qu'au nord également.

L'an 23, le 22 Pakhon, dès l'aube, on donna l'ordre à toute l'armée de marcher en avant, sa Majesté avança sur son char d'électrum, muni de tous les instruments de guerre, semblable à Horus et à Mont de Thèbes, tandis que son père Amon donna force à ses bras. L'aile sud de l'armée du Pharaon fut sur le bord du ruisseau de Kina, l'aile nord au nord-ouest de Megiddo, et le Pharaon au centre sous la sauvegarde d'Amon qui donnait protection à ses membres et force à ses bras. A la tête de ses troupes sa Majesté fut un puissant guerrier parmi les ennemis qui voyant la bravoure de sa Majestè fuirent en culbutant vers Megiddo et saisis de panique quittèrent là leurs chevaux

et leurs chars d'or et d'argent; hissés à l'aide de leurs vêtements ils furent tirés par-dessus les murailles dans cette ville qui était fermée pour empêcher les Égyptiens d'entrer. Ah, si les soldats de sa Majesté ne s'étaient pas adonnés au pillage, ils auraient pris Megiddo instantanément. Maintenant le vil prince de Kadesh et le vil prince de Megiddo, hissés en hâte, entrèrent dans la ville ayant peur de sa Majesté et de son diadème de serpent. Voici, leurs chevaux et leurs chars d'or et d'argent furent recueillis; ramassés furent les ennemis morts qui étaient couchés, accumulés comme des poissons sur le sol, et l'armée victorieuse de sa Majesté compta le butin après avoir pillé la tente ennemie.

Toute l'armée fut en joie adorant le dieu Amon de la victoire qu'il avait donnée à son fils et acclamant sa Majesté pour sa bravoure. Ils présentèrent le butin qu'ils avaient apporté, c'est-à-dire les mains coupées, les captifs vivants, les chevaux, les chars d'or et d'argent. Le Pharaon témoigne cependant son mécontentement de ce qu'ils n'avaient pas pris la ville de Megiddo que Ré avait donnée dans leurs mains, car les rois des montagnes et des pays bas y étaient tous réunis, de sorte que la prise de Megiddo aurait été la prise de mille villes. Un siège régulier est inévitable, il est mis en exécution vite et avec énergie, et le succès ne tarde pas longtemps à se réaliser. Tout ce que sa Majesté avait fait envers Megiddo, ce vil ennemi et ses vils guerriers, fut noté au jour le jour, écrit sur des peaux parcheminées dans le temple d'Amon. Voici! les princes du pays vinrent avec leurs tributs, prosternés devant

le génie de sa Majesté, priant pour le souffle de leurs narines de peur du vaillant glaive et du grand esprit de sa Majesté, ils apportèrent leurs tributs en argent, en or, en lapis-lazuli, en malachite, en vases, en vin. Sa Majesté éleva les princes de nouveau à leur rang".

Enfin vient le régistre du butin: 340 captifs vivants, 83 mains coupées, 2041 chevaux, 191 poulains, 6 étalons, 1 char incrusté d'or, 1 siège de char en or, appartenant à ce prince, 1 beau char incrusté d'or, appartenant au prince de . . . . , 892 chars de sa vile armée, somme totale: 924, 1 belle armure de guerre appartenant à ce prince, 1 belle armure de guerre, appartenant au prince de Megiddo, 200 armures de guerre, appartenant à cette vile armée, 502 arcs, 7 perches ornées d'argent, pour dresser la tente de cet ennemi. Voici! l'armée prit 297 (chevaux), 1929 en gros bétail, 2000 en menu bétail, 20500 chèvres blanches. La liste du butin qui fut pris ci-après par le Pharaon dans le palais de cet ennemi, dans le pays de . . . amu, dans Anaugas, dans Herenkel, comme aussi dans les villes qui s'étaient rendues de bon gré, bref de toutes les choses qui furent apportées devant sa Majesté: 474 . . . . . 38 Ami, 87 enfants de cet ennemi et dignitaires attachés à sa personne, 5 Meroïna avec leurs Ami, 1796 esclaves, hommes et femmes, avec leurs enfants, 103 citadins paisibles qui avaient déserté à cause de la famine chez cet ennemi, somme totale: 2503; de plus des coupes d'or et des pierres précieuses, de divers vases, un grand vase travaillé en Syrie, des gobelets, des coupes, des calices, de différents vases à boire, de grandes chaudières, des glaives . . . montant en valeur à 1784 Deben, de l'or trouvé dans les

mains des artistes, en forme d'anneaux, avec de l'argent en nombreux anneaux, 966 Deben 1 Kat, une statue travaillée en argent, ... la tête en or ....., 6 sièges d'ivoire, d'ébène, de caroubier, ornés d'or, appartenant à cet ennemi, leurs 6 escabeaux, 6 grandes tables d'offrande faites d'ivoire et de caroubier, 1 bâton de caroubier orné d'or et de toutes les pierres précieuses en guise d'un sceptre, appartenant à cet ennemi, travaillé d'or entier, une statue de cet ennemi en ébène ornée d'or dont la tête .... des vaisseaux en bronze, des habits nombreux de cet ennemi. Voici! la terre cultivable fut divisée en champs que les inspecteurs royaux calculaient relativement à la récolte. Inventaire du blé qui avait été apporté à sa Majesté des champs de Megiddo: froment 208 000 Dena à quatre Hekt, outre ce qui avait été coupé par les soldats de sa Majesté selon le besoin".

Voilà la première campagne dont le fait capital était la prise de Megiddo et l'écrasement de la coalition des princes syriens. Le récit en est assez détaillé et nous donne des renseignements importants non seulement sur la guerre et la manière de la faire, mais aussi sur l'état général de la civilisation et spécialement, en indiquant la route militaire tous les jours, sur la géographie et topographie de la Syrie dans ces temps reculés. Le commencement était heureux. Dès la première année le Pharaon conquit toute la Syrie méridionale jusqu'au voisinage du lac de Génésareth. La réputation de ses victoires s'envola sur les ailes de la gloire aux pays les plus éloignés: l'Assyrie et la Babylone envoyaient au Pharaon des présents que l'orgueil égyptien cataloguait dans les Annales parmi les tributs des

peuples vaincus: "Liste des tributs de l'Assyrie et de Ruthennu, l'an 24[1]: Les tributs du roi de l'Assyrie: vrai lapis-lazuli un grand bloc du poids de 20 Deben 9 Kat, vrai lapis-lazuli, deux blocs, somme trois, du poids de 30 Deben, somme 50 Deben 9 Kat, bon lapis-lazuli de Babylone, 3 Hertet, vases de l'Assyrie . . . . très nombreux. Les tributs des rois de Ruthennu: la fille royale parée d'or, de lapis-lazuli etc."

Pendant les quatre premières campagnes Thotmès III s'occupa de consolider sa puissance dans les pays conquis de la Syrie méridionale, mais l'an 29 de son règne, lors de la cinquième campagne, il pénétra dans la Syrie septentrionale où, entre autre, il battit les brigades du roi de Tunip, puis il se tourna vers l'ouest jusqu'à la Méditerranée, s'empara de navires, longea la côte phénicienne et prit la ville d'Arvad. L'année suivante il visita les mêmes parages, saccagea la sainte Kadesh, assise sur la rive gauche de l'Oronte, alla à la côte phénicienne, aux villes de Simyra et d'Arvad. L'annaliste égyptien a ici ajouté cette note importante: "Les fils et les frères des rois de Ruthennu sont emmenés pour rester en Égypte sous le pouvoir du Pharaon, jusqu'à ce que, à la mort de l'un de ces rois, le Pharaon daigne renvoyer son héritier pour prendre sa place."

Enfin l'an 33, pendant la huitième campagne le Pharaon toucha les bornes de ses conquêtes en Asie; il prit la ville de Carchemish, traversa l'Euphrate, érigea sa stèle à côté de celle de Thotmès I, marcha en avant dans la

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 32, l. 32 porte l'an 40, mais c'est une faute évidente, car la ligne 36 donne correctement l'an 24.

Mésopotamie, vint à la ville de Nii qui lui apporta un présent et posa enfin sa stèle de frontière à l'endroit où il avait reculé la limite de son empire. Ici il profita de l'occasion pour faire une grande chasse et tua cent vingt éléphants dont ce pays alors abondait. Pendant la marche de retour Thotmès III reçut les tributs de Kheta la grande, des Hethites probablement qui selon la Bible habitaient la Palestine avant l'arrivée des Hébreux. Les neuf dernières campagnes depuis l'an 34 jusqu'à l'an 42, ont été faites pour châtier les rebelles et consolider l'empire égyptien en Syrie, Phénicie, et sur l'île d'Asi-Cypre etc.

La biographie de l'officier Amenemheb, découverte par Ebers et plusieurs fois publiée, donne un abrégé de l'histoire des campagnes de Thotmès III qui est très utile, parce qu'il complète en certains points les Annales [1]. Vers la fin de sa biographie Amenemheb ajoute, que Thotmès III mourut l'an 54 de son règne, le 30 Phamenot. Comme Thotmès III fêtait l'anniversaire de son couronnement le 4 Pakhon, il avait donc régné presque 54 ans d'après

---

[1] La traduction de M. Breasted, *Historical Documents*, II, 230 ss., est sans doute la meilleure pour le moment; je me permettrai de faire une seule remarque. Il traduit la ligne 2 ainsi: He (Thotmès III) desired that I should be the companion of his feet; je préférerais mettre en rapport avec les mots précédants et traduire avec Chabas (*Melanges égyptologiques*, II, 282: "J'ai suivi mon maître sur ses pas, dans la région du nord et du midi, comme il le voulut". Il est parfois utile de recourir à nos maîtres, les fondateurs de notre science; — cependant, ici la différence n'est pas bien grande, quant au sens du moins. Mais pourquoi traduire dans les lignes 8, 12 et 20 par: I fought hand to hand, mais dans la ligne 32 par: I made this capture? Chabas traduit partout: "Je fis des prises".

Amenemheb [1], à moins que le chiffre de l'an ∩∩∩ ∩∩IIII ne doive pas être lu ∩∩∩∩ ∩∩∩ , ce qui n'est pas impossible, mais que je ne crois pas: il est toujours dangereux de corriger les textes, car c'est un moyen facile de prouver tout, et celui qui prouve tout ne prouve rien.

La stèle poétique de Thotmès III [2] peut également servir comme supplément aux Annales tout au moins si l'on se garde des exagérations que la forme poétique comporte. Le dieu Amon-ré parle à Thotmès III répétant la même formule: "Je suis venu, je te donne d'écraser" 1. Les princes de Zahi. 2. Ceux qui sont en Asie, les Ruthennu. 3. La terre d'Orient, probablement l'Arabie et le pays de Pun. 4. La terre d'Occident, la Phénicie et la Cypre. 5. Ceux qui sont dans leurs marches et les pays de Mitanni. 6. Ceux qui sont sur les îles au milieu de la Très-Verte (la Méditerranée). 7. La Libye et les îles des Uthentiu. 8. Les terres extrêmes et le cercle du grand Océan. 9. Ceux qui sont dans la terre antérieure (les voisins de l'Égypte) que tu as domptés et les habitants du désert. 10. Les Nubiens et le Liban dans la montagne du nord [3].

---

[1] Cfr. plus haut p. 166.

[2] Maspero, *Guide du visiteur*, Boulaq 1883, p. 72—74, et *Histoire ancienne*, II, 267 ss. Le texte est publié plusieurs fois, aussi dans Reinisch, *Aegyptische Chrestomathie*, Taf. 8, traduit et traité par Maspero, Breasted dans *Historical Documents*, II, 262 ss., Piehl dans *Proceedings of the Society of Bibl. Arch.* XV, 259 ss. etc.

[3] Je lis *Remen* ou *Remenen-m meht set*, "le Liban dans la montagne du nord". L'inscription dit que la Nubie dans le sud et le Liban dans le nord étaient dans la

Pendant son long règne Thotmès III faisait beaucoup de bâtisses, érigeait des stèles, des statues, des obélisques, fondait, restaurait et agrandissait des temples et des villes. Dans un tombeau d'Abd el Qurna [1] nous voyons qu'il employait des captifs de différentes physionomies et couleurs — jaune clair, jaune gris, rouge — de diverses nationalités: Sémites, Syriens, peut-être Européens, pour mouler des briques, construire des murs, sculpter des statues, tandis que le gardien égyptien, muni de son bâton, surveille les travailleurs; c'est une illustration vivante du récit biblique sur l'esclavage sévère des Hébreux en Égypte. En vérité Thotmès III était probablement le Pharaon que la Bible décrit comme l'oppresseur des Hébreux, du moins Théo-

---

main du Pharaon, le représentant des deux frères Horus et Set, et comme Horus et Set sont les dieux des deux pays, le nord et le sud de l'Égypte, de même la Nubie et le Liban sont-ils les frontières septentrionales et méridionales de l'empire égyptien. Ils étaient, comme il semble, tous deux sous la domination directe du Pharaon, et ils payaient "leurs taxes et leurs impôts chaque année" (Lepsius *Auswahl*, T. XII, l. 24; cf. Breasted, Historical Documents II, 204, note 1: It is to be noted that these supplies were collected as "impost" (not "tribute") and probably by an Egyptian officer as was the "impost" of Nubia). Ligne 5 de notre texte a la même juxtaposition des deux pays: Les Nubiens et les Septentrionaux; par les derniers le texte veut probablement dire "les habitants de la montagne du Liban" comme dans la ligne 22. Quant à ce dernier endroit je ne peux épouser ni la traduction de M. Maspero: "jusqu'au pays de Pidit", ni celle de M. Breasted: "As far as . . . "; car *rmen m* ne peut pas signifier: "jusqu'à dans", où la préposition *m*: *dans* n'a rien à faire, mais bien: "le Liban dans la montagne du nord", où tout est grammaticalement correct, comme le sens s'adapte au contexte, aussi l'hiéroglyphe ⊂⊃ *meh*, "le nord" est très distinct dans la publication de Leo Reinisch.

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 40 s.

phile [1] dit que Tethmosis forçait les Hébreux à bâtir Peitho (Pitum), Ramese et On.

Mais ce que Thotmès III a fait de plus grand et de plus important, était la conquête définitive de la Syrie et la consolidation de l'empire égyptien en Asie. Par ses victoires il inaugurait une nouvelle ère qui durait plusieurs siècles et dont le trait caractéristique était la prééminence de l'Égypte sur les voisins asiatiques; avec le pouvoir politique suivait, comme généralement est le cas, un ascendant culturel; c'est cependant un long chapitre sur lequel je rèviendrai ci-après plus en détail.

Amenhotep II. Il était le fils et successeur immédiat de Thotmès III. La biographie de l'officier Amenemheb nous en donne la confirmation authentique. Après avoir raconté que Thotmès III était mort le 30 Phamenot de l'an 54 de son règne le texte continue ligne 37 ainsi: "Quand la terre s'éclaira le matin et que le disque du soleil se leva et que le ciel brilla [2], le roi Amenhotep II fut oint [3] et s'établit sur le trône de son père et occupa le siège royal".

---

[1] *Theophilus ad Autolycum*, III, 19 (Migne 6, 1147 et 1157).

[2] Toutes ces expressions indiquent seulement le jour suivant, comme Papyrus d'Orbiney, Pl. 2 l. 6 passim.

[3] *baqatha, oindre, frotter d'huile consacrée, oindre les rois à leur sacre*; le mot est dérivé de *baq, olivier*. Saül, David, Salomon et probablement les autres rois des Israélites étaient oints; l'onction des Pharaons était, comme nous voyons ici, régulièrement en usage parmi les Égyptiens sous la XVIIIe dynastie; ni Chabas (*Mélanges égyptologique*, 3e série, tome II, p. 289), ni Breasted (*Historical Documents*, vol. II, p. 319) n'ont donné dans leurs traductions le sens correct du mot *baqatha*.

A l'avénement d'Amenhotep II les peuples subjugués ont probablement essayé de se délivrer du joug étranger, car l'an II de son règne le Pharaon traversa la Syrie, passa l'Oronte et l'Euphrate et pénétra jusqu'à la ville de Nii vainquant, pacifiant et châtiant les Ruthennu supérieurs, les Mitanni et les autres rebelles. L'inscription du Temple d'Amada [1] nous en donne quelques renseignements, très peu, il est vrai, et moins que nous eussions pu attendre, mais pourtant une espèce de résumé. Après un long préambule de vaines louanges qui s'étale sur quatorze lignes seulement les six dernières communiquent des faits historiques: "Voici, sa Majesté fit faire cette stèle et l'érigea dans ce temple à l'endroit où était debout (la statue) de sa Sainteté, inscrite de son grand nom du seigneur des deux terres Amenhotep II, lorsque sa Majesté fut de retour du pays de Ruthennu supérieurs ayant vaincu tous ses ennemis et élargi les frontières de l'Égypte pendant la première campagne victorieuse. Retournant, la joie dans le coeur, à son père Amon le Pharaon immola lui-même avec son glaive les sept princes du district de Thakhis qu'il avait amenés suspendus sur la proue de son bateau appelé de son nom "Aa-kheperu-ré faisant stables les deux terres". Il pendit les six de ces misérables avec leurs mains sur les murs de Thèbes, transporta le septième en Nubie et le pendit sur le mur de Napata pour "faire voir à l'éternité et à jamais ses victoires dans tous les pays et contrées de la terre des Nègres, ayant subjugué les peuples du sud et châtié les peuples du nord jusqu'aux limites de la terre sur laquelle le soleil rayonne".

---

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 65.

La cruauté que le Pharaon à cette occasion a commise envers les sept rois captifs était contraire au caractère doux et humain des anciens Égyptiens. Nous avons vu que les vainqueurs Égyptiens, régulièrement, laissaient les peuples subjugués conserver leur liberté, leurs rois, leurs lois, leur autonomie seulement à condition de payer leurs tributs annuels; les rois vaincus restaient dans leur pouvoir royal, mais ils donnaient au Pharaon comme otages leurs fils ou parents qui cependant au cas de vacance étaient renvoyés dans leur patrie pour s'asseoir sur le trône héréditaire.

On voit souvent sur les monuments un tableau qui est très vigoureux et expressif: le Pharaon empoigne par les cheveux un faisceau de têtes des ennemis vaincus pour les couper d'un seul coup avec le glaive qu'il brandit dans la main droite; mais ce tableau ne signifie sans doute autre chose qu'une immolation fictive faite à l'honneur des dieux pour indiquer que la victoire vient du dieu et que le butin lui appartient de plein droit; peut-être l'immolation a-t-elle réellement eu lieu dans les plus anciens temps, mais plus tard elle n'était certainement qu'exceptionnelle.

En tout cas le droit de guerre chez les Egyptiens n'était pas si cruel et impitoyable que celui qui était en valeur chez leurs voisins p. ex. les Assyriens. Je ne peux faire mieux que de citer la description vivante que M. Maspero fait de l'implacabilité des Assyriens envers leurs ennemis[1]: "Les Assyriens menaient leurs guerres

---

[1] Maspero, *Histoire ancienne*, II, 637 s.

avec une rigueur que les moeurs égyptiennes n'avaient jamais tolérée. Leurs rois ne se contentaient pas, comme les Pharaons, d'emprisonner ou d'envoyer à la mort les fauteurs principaux d'une révolte, mais leur colère s'appesantissait sur le peuple entier. Tant qu'une ville résistait encore, ceux de ses habitants qu'on saisissait les armes à la main subissaient les supplices les plus cruels, on les hachait en morceaux, ou bien on les empalait vivants par le creux de l'estomac, puis on plantait les pieux en terre, sur le front de bandière, afin que les assiégés ne perdissent aucun des détails de l'agonie . . . . la place rendue, on la rasait parfois et l'on semait du sel sur les décombres, puis on procédait au massacre des survivants ou à leur déportation en masse. Faisait-on grâce de la vie et de l'exil au gros de la population, les nobles et les riches payaient pour ceux à qui l'on avait pardonné: on les précipitait du haut des tours, on leur coupait le nez et les oreilles, on leur tranchait les mains et les pieds, on les brûlait à petit feu avec leurs enfants, on les écorchait vifs, on les décapitait, on amoncelait leurs têtes en colonne. Et les souverains ne se montraient pas peu fiers de l'ingéniosité avec laquelle ils variaient les manifestations de leur vengeance: ils insistaient très complaisamment sur le récit de leurs cruautés. "Je construisis un pilier à la porte de la cité, disait l'un d'eux, puis j'enlevai la peau de tous les notables et j'en recouvris le pilier; j'accrochai des cadavres au pilier même, j'en empalai d'autres sur le sommet du pilier, je rangeai les derniers sur des pals autour du pilier".

Cela rappelle un peu la cruauté assyrienne, quand nous voyons la manière brutale avec laquelle Amenhotep II

traitait les sept rois asiatiques; mais je suis convaincu, et je profite de cette occasion pour y insister, qu'une telle cruauté n'était ni dans le caractère ni dans les moeurs des anciens Égyptiens.

M. Maspero cite la 5e année du Papyrus Rollin 1887 [1] comme la dernière date que nous connaissions du règne d'Amenhotep II, et il croit que ce Pharaon n'a régné qu'une dizaine d'années [2]. D'après M. Fl. Petrie sa 26e année est nommée [3]; mais je ne connais pas cette inscription et n'étant pas à même de la vérifier je n'ose rien décider pour ou contre les deux autorités. D'ailleurs la question n'a aucune importance pour moi, voici pourquoi. Julius Africanus donne dans la liste après "Thutmosis 9 ans", qui sans doute représente une partie du règne de Thotmès III [4], un roi "Amenophis 31 ans"; dans celui-ci sont réunis, je suis convaincu, les deux rois Amenhotep II et Thotmès IV, car les deux noms suivants, Oros et Akherres, indiquent Amenhotep III et Amenhotep IV; c'est absolument impossible d'expliquer autrement la liste de J. Africanus. Si Amenhotep II a régné seulement 10 ans, comme M. Maspero pense, Thotmès IV aurait régné 21 ans, mais

---

[1] W. Pleyte, *Les Papyrus Rollin de la Bibliothèque imper. de Paris*, Pl. XV, 1.

[2] Maspero, *Les premières Mêlées des Peuples*, p. 292.

[3] W. M. Flinders Petrie, *A History of Egypt*, vol. II, 154: "Lately the absolute proof of the length of reign has been found on a wine jar dated in the 26th year of Amenhotep II, thus agreeing with Manetho". La dernière assertion ne s'accorde pas avec l'opinion de M. Petrie que la ligne: "Thutmosis 9 ans" qui précède dans le texte manéthonien se réfère à Thotmès IV, le successeur d'Amenhotep II.

[4] Voyez plus haut p. 162.

si, comme M. Petrie croit, Amenhotep II a régné 26 ans et Thotmès IV pendant 9 ans 8 mois [1], c'est-à-dire les deux ensemble 35 ans 8 mois, Amenhotep II aurait été nommé co-régent 4 ou 5 ans avant la mort de son père Thotmès III [2]. Aussi d'autres alternatives sont possibles, mais il est inutile de les exposer: je me tiens à Manéthon qui compte un règne de 31 ans pour les deux rois Amenhotep II et Thotmès IV. Si l'on peut expliquer Manéthon d'une autre manière probable, je me rends, mais seulement à condition que l'on ne change ni les noms ni les chiffres de Manéthon.

Le 9 mars 1898 M. Loret, alors Directeur du Service des Antiquités et Musées d'Égypte, eut la bonne chance de découvrir dans les Biban el-Moluk le tombeau d'Amenhotep II qui est d'un intérêt tout particulier et que le Service a mis sous sa surveillance spéciale pour le bien conserver et le présenter aux visiteurs comme modèle d'un tombeau royal. Après avoir descendu et traversé plusieurs escaliers et couloirs en pente rapide le visiteur se trouve enfin dans la chambre funéraire, une vaste salle dont le plafond est soutenu par une rangée de six piliers rectangulaires. Les parois de la salle portent en hiéroglyphes cursifs accompagnés de figures un exemplaire du *Livre de ce qui est dans l'autre monde.* Derrière les piliers était le sarcophage, dans celui-ci le cercueil "et à l'intérieur la momie

---

[1] Quand M. Petrie dit: Thotmès IV "died after reigning 9 years and 8 months, according to Manetho", (Petrie, *A History*, II, 168) c'est un mal-entendu, car dans le texte de Manéthon les 9 ans 8 mois n'ont pas relation à Thotmès IV, mais à Thotmès III.

[2] Et Wiedemann, *Aegyptische Geschichte*, p. 375, et Budge, *Egypt and the Asiatic Empire*, p. 70 se sont prononcés pour une telle co-régence. Cf. aussi Lepsius, *Denkmäler*, III, 65 b. c.

royale intacte, le cou entouré d'une guirlande et portant sur le coeur un petit bouquet de mimosa". Dans l'une des quatre chambres qui flanquent la salle gisaient au moment de la découverte "trois momies couchées côte à côte: un homme, la bouche serrée d'un linge, un enfant de 14 à 15 ans, la tête ornée de la mèche d'adolescence, une femme encore pourvue d'une abondante chevelure"; on a émis l'opinion, qu'ils avaient été les domestiques du Pharaon vivant, à la mort duquel ils auraient été tués pour suivre leur maître dans l'autre monde — je cite seulement l'opinion sans vouloir en garantir la vérité. Dans une autre chambre M. Loret fit la découverte importante de neuf momies royales qui pendant des troubles intérieurs y avaient été cachées; ce sont les rois: Thotmès IV, Amenhotep III, Ménephthès, Seti II, Siptah, Setnekht, Ramsès IV, Ramsès V et Ramses VI; M. Loret croyait d'abord que l'une des momies était celle d'Amenhotep IV, mais à son ouverture il fut constaté qu'elle appartenait à Ménephthès, fils de Ramsès II [1], ce que je peux attester moi-même étant personnellement présent.

Thotmès IV. Il suivit son père Amenhotep II sur le trône. Sa mère était une certaine Tha-aa, qualifiée seulement "femme royale, mère royale", non pas "fille royale" [2], par conséquent elle n'était pas du sang royal, n'étant plutôt qu'une concubine de basse extraction, peut-être il est permis d'aller plus loin et de penser que Thotmès IV est né dans le voisinage de Memphis comme fruit d'une liaison passa-

---

[1] G. Maspero, *Guide to the Cairo Museum translated by J. E. and A. A. Quibell* (Fourth Edition) Cairo 1908, p. 459.

[2] Legrain, *Répertoire généalogique et onomastique,* no. 209.

gère, contractée par Amenhotep II pendant un séjour fortuit dans le nord de l'Égypte. Il semble au moins que l'opinion des contemporains ne regardait ni la naissance de Thotmès IV comme légitime, ni son droit héréditaire au trône comme absolument irréprochable, car d'abord son droit fut fondé, ou par lui-même ou par la postérité, sur la vocation et l'adoption du dieu Horus, et puis la légitimité de son fils et successeur Amenhotep III fut dans la suite dérivée de la paternité physique du dieu Amon [1].

La stèle du Sphinx nous révèle la première fiction. Thotmès résidait pendant sa jeunesse comme prince dans Memphis d'où il avait l'habitude d'aller chasser les lions et les autres bêtes fauves du désert. Un jour, à l'heure de midi, qu'il se reposait à l'ombre du grand Sphinx, il fut endormi, et Horus, le dieu du Sphinx, se révéla à lui et parla avec sa propre bouche comme le père à son fils: "Contemple-moi, regarde-moi, mon fils Thotmès, je suis ton père Hormakhis-Khepera-Tum, je te donne la royauté de l'Égypte et tu porteras la couronne blanche et la couronne rouge sur le trône de Seb, l'héritier; la terre est à toi en sa longueur et en sa largeur tant que l'oeil brillant du Maître du tout (le soleil) l'éclaire, l'abondance pour toi dans l'intérieur et les tributs de tous les pays étrangers, la durée de la vie pendant une longue période d'années; ma face est à toi, mon coeur est à toi . . . . . Le sable du désert sur lequel je suis placé m'avait couvert, ma récompense pour avoir fait faire ce qui est dans mon coeur, car je sais que tu es mon fils, mon défenseur".

---

[1] Voyez plus haut p. 203.

Le sens de l'inscription est clair. Le sable avait presque enseveli le grand Sphinx, et le dieu Horus récompense son fils Thotmès pour l'avoir déblayé en lui donnant la royauté de l'Égypte. On a discuté la question pour savoir, si l'inscription a été faite au temps de Thotmès IV ou plus tard, mais elle n'a aucune importance historique: l'essentiel est que d'après l'opinion générale une manifestation divine était nécessaire pour confirmer la légitimité de Thotmès IV.

Nous n'avons aucun récit suivi relatif aux guerres de ce roi, mais il y a des notes dispersées ça et là qui en parlent. Hormheb qui était scribe royal, chargé de l'enregistrement des recrues et préposé aux chevaux "suivait le roi, maître de glaive dans les pays du nord et du sud" [1].

Le scribe des soldats Zanuni raconte que "Thotmès IV recevait de ses mains les tributs des Ruthennu et d'autres peuples étrangers [2].

Mais ces guerres n'avaient que peu d'importance; il semble que les peuples soumis pendant cette période restaient tranquilles et continuaient à payer leurs tributs du moins dans le nord — je fais cette restriction, puisque les inscriptions de Konosso, l'une datée l'an 7 [3], l'autre datée l'an 8 [4], parlent d'une insurrection nubienne que Thotmès IV avait à dompter avec son glaive sanglant.

L'obélisque de Sain-Jean de Latran porte dans la colonne médiale les noms de Thotmès III, mais dans les

---

[1] Bouriant, *Tombeau de Harmhabi* dans *Mémoires de la Mission archéol.* Franç. V, 416.
[2] Mém. de la Mis. etc. V, 601.
[3] Lepsius, *Denkmäler*, III, 69 e.
[4] *Recueil*, vol. XV, 178.

colonnes latérales ceux de Thotmès IV. Ce dernier Pharaon nous apprend qu'il avait érigé l'obélisque 35 ans plus tard, pendant lesquels "il gisait sur le sol entre les mains des artisants". M. Breasted qui croyait que Thotmès III par la mort avait été empêché d'ériger l'obélisque en a conclu qu'Amenhotep II et Thotmès IV auraient régné ensemble au moins 35 ans [1]. Mais l'excellent égyptologue avec son bon sens américain avoue sans doute volontiers que cette conclusion n'est guère logique attendu que la proposition hypothétique n'est pas prouvée. Rien n'indique que la mort de Thotmès III était la cause de l'inachévement de l'obélisque, pas un seul mot; par conséquent nous ne sommes pas forcés d'accepter une chronologie impossible. Nous avons d'ailleurs une autre raison qui à mon opinion est plus probable. Je viens de dire [2] qu'Amenhotep II d'après toute vraisemblance fut nommé co-régent 4 ou 5 ans avant la mort de son père Thotmès III; ce qui avait occasionné l'établissement de la co-régence peut très-bien avoir été la cause de l'inactivité relativement à l'obélisque, et dans ce cas nous aurions exactement les 35 ans cherchés.

Les relations des Pharaons avec les rois et les états asiatiques dont parlent les lettres de Tell el-Amarna com-

---

[1] M. Breasted dit: Accepting Thutmose III's death as the probable cause of the unfinished condition of the monument, we should have an important chronological datum, if only Thutmose IV had given us the year of his own reign in which he found it. But as it is, the datum indicates only that Amenhotep II and Thutmose IV together reigned at least thirty-five years. Breasted, *Historical Documents,* II, 330 a.

[2] Voyez plus haut p. 255.

mencèrent sous Thotmès IV, peut-être déjà sous Thotmès III. Nous avons vu [1] que la fille d'Artatamu, roi de Mitanni, fut mariée avec Thotmès IV. A vrai dire le nom du Pharaon n'est pas indiqué, mais l'identité de la personne est clairement démontrée, car il est appelé père d'Amenhotep III, et ce père c'était Thotmès IV; il n'y a donc aucune raison d'en douter la vérité, d'autant moins que les trois générations des rois de Mitanni correspondent tout à fait aux trois générations égyptiennes Thotmès IV, Amenhotep III et IV.

La lettre [2] écrite par Addu-nirari au roi de l'Égypte, Amenhotep IV probablement, s'exprime ainsi: "Je me prosterne devant les pieds de mon maître. Lorsque Manakhbiia, roi d'Égypte, ton grand-père, avait installé mon grand-père sur le trône de Nukhashshe et donné l'huile sur sa tête, il dit: L'homme que le Pharaon nomme roi et à qui il donne l'huile sur la tête [3], possède la royauté de plein droit . . . . . Et si le Pharaon ne veut pas lui-même se mettre en route, qu'il envoie un de ses conseillers avec ses soldats et ses chars de guerre". A mon opinion la lettre était adressée à Amenhotep IV qui, si occupé de sa réforme religieuse, ne pouvait aller à l'étranger. Son grand-père Thotmès IV portait le nom d'intronisation Menkheperure qui répond à Ma-na-akh-bi-ia de la lettre assyrienne [4].

---

[1] Voyez plus haut p. 186 s.

[2] No. 51 dans Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 318.

[3] Le lecteur remarquera sans doute que c'était une coutume générale d'oindre le roi pour le sacrer.

[4] M. Knudtzon croit que le nom par une faute de calame est écrit ainsi au lieu de Manakhbiria, *El-Amarna-Tafeln*, p. 41.

La lettre no. 59[1] écrite par un habitant de la ville de Tunip et adressée au roi d'Égypte, on ne sait lequel, si ce n'était pas Amenhotep IV. Le Manakhbiria, nommé dans cette lettre comme étant un des ancêtres de celui-ci, peut être identifié, je crois, avec Menkheperré Thotmès III qui pendant sa campagne de l'an 29 conquit la ville de Tunip.

Amenhotep III. Il était le fils de Thotmès IV, mais comme le père, du côté de la mère, n'était pas de pur sang royal, le fils ne l'était pas non plus. Pour remédier à cette tache les légitimistes égyptiens ont recouru à un expédient dont ils s'étaient servis déjà autrefois. Ainsi que le dieu Amon avait daigné s'incarner dans le père terrestre Thotmès I au moment de la conception pour infuser dans les veines d'Hatschepset le sang divin[2], de la même manière Amon prit la forme de Thotmès IV pour le remplacer auprès de la reine Mutemua au moment de la conception relative à Amenhotep III. Une série d'inscriptions et de tableaux dans le temple de Louxor donne un récit assez complet de ce miracle légendaire; j'en parlerai davantage plus bas, quand j'aurai à traiter de l'influence égyptienne sur la civilisation naissante de l'ancienne Grèce et de l'Europe en général.

Manebré ou Nebmaré Amenhotep III régna 37 ans de l'an 1355—1318 a. J. C. Il est d'après mon opinion identique à:

1. Oros de Jul. Africanus avec un règne de 37 ans.
2. Menophrès de Théon; son ère commença l'an 1322 a. J. C.

---

[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 342.

[2] Voyez plus haut p. 203.

3. Amenophis de Josèphe comme le Pharaon de l'Exode.
4. Mimmuria ou Nimmuria des lettres de Tell el-Amarna.

Que Oros ou Horus représente Amenhotep III suit avec nécessité de la place qu'il occupe dans la série des rois de la XVIIIe dynastie. Ensuite les 37 ans que Manéthon attribue à Oros sont d'accord avec les dates d'Amenhotep III sur les monuments: A Sarbut el Chadem l'an 36 de son règne est deux fois noté [1], et à Silsilis on lit son 35e an, de sorte qu'il n'est pas permis d'identifier Amenhotep III avec Amenophis, dans la série le prédécesseur d'Oros à qui Manéthon donne seulement 31 ans, toutefois, si l'on ne veut pas donner libre carrière à la fantaisie sans tenir compte des textes documentaires qui seuls ont valeur dans la science. Mais ce qui serait encore plus important, il est peut-être, de même, possible de trouver la raison pour laquelle Manéthon aurait donné le nom d'Oros à Amenhotep III. Josèphe raconte[2], citant verbalement Manéthon, que le roi Amenophis avait désiré de voir Dieu comme l'avait fait Horus un de ses prédécesseurs sur le trône, et qu'il s'était ensuite adressé à son homonyme le sage Amenophis, fils de Paapis, demandant des conseils pour savoir ce qu'il devait faire relativement à son désir. Cette relation est importante, car cet Amenophis, fils de Paapis nous est bien connu comme contemporain d'Amenhotep III: il était Erpa-ha, chef des prêtres d'Athribis, chef des travaux du roi, et plusieurs fois il est nommé avec honneur comme le plus sage de son

---

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 71 c, d.
[2] *Josephus contra Apionem*, I, 26.

temps [1]. Il est donc bien certain que le roi Amenophis de qui parle Josèphe en cet endroit était identique avec Amenhotep III. Maintenant, Amenhotep III vivait à la fin de la période sothiaque, dans le temps où l'on attendait le commencement d'une nouvelle période; le Pharaon, comme toute l'Égypte, entrevoyait avec anxiété un événement céleste dont Dieu, le dieu Soleil, Horus était l'ordonnateur, la cause première, ou, pour ainsi dire, une apparition, une révélation d'Horus lui-même. De cette manière on pourrait facilement comprendre l'expression: "le roi désirait voir Dieu". Quant aux mots qui suivent: "comme l'avait fait Horus, un de ses prédécesseurs sur le trône", le fait curieux se présente, qu'un roi appelé: "Hor-aku" régnait en vérité environ l'an 2780 a. J. C., c'est-à-dire au commencement de la période sothiaque qui finit l'an 1322 a. J. C. [2] Voilà les raisons que Manéthon avait ou pouvait avoir pour donner le nom d'Oros à Amenhotep III. M. Maspero voit dans ce conte un roman moitié historique [3]; il a parfaitement raison, je crois, mais je crois aussi, qu'il est permis, comme il est utile de démêler la moitié historique de la moitié fictive autant qu'il est possible.

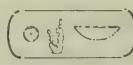
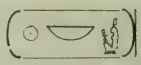
L'ère de Menophrès, *τὰ* (*ἔτη*) *ἀπὸ Μενόφρεως* d'après Théon, commença avec la période sothiaque l'an 1322 a. J. C. Lepsius voyait ici une faute et lisait Ménephthés au lieu

---

[1] Legrain, *Répertoire généalogique et onomastique*, nos. 250 ss. Maspero, *Histoire ancienne*, II, 448. Breasted, *Historical Documents*, II, 371, etc. etc. — on pourrait écrire tout un volume sur ce fameux personnage.

[2] Lepsius, *Denkmäler*, II, 74 d.

[3] Maspero, *Histoire ancienne*, II, 448.

de Menophrès, et était forcé de le faire, s'il ne voulait pas abandonner son système dans lequel il avait placé le règne de Ménephthès, fils de Ramsès II, au commencement de la période sothiaque, c'est-à-dire entre 1322—1302 a. J. C. Mais il n'est pas permis de corriger les textes à volonté. D'ailleurs, la faute ici n'était pas dans le texte ancien, mais dans le système moderne de Lepsius. En vérité, ce n'était pas Ménephthès, mais Amenhotep III qui occupa le trône pharaonique l'an 1322 a. J. C. Le nom Menophrès est, je pense, la transcription grecque du nom d'intronisation d'Amenhotep III; ce nom est écrit alternativement  *Manebré* ou  *Nebmaré* et peut être traduit: "la vérité est le seigneur, le dieu Soleil" ou "le seigneur est la vérité, le dieu Soleil"; les égyptologues lisent généralement: "Nebmara", moi je prefère lire: "Manebré", lecture qui cependant aussi a des adhérents parmi les égyptologues [1]. On voit: les formes sont différentes, mais le sens est dans les deux cas entièrement le même. N'était-il donc pas possible que les formes fussent facultatives? que l'on pouvait écrire Manebré et Nebmaré à plaisir. L'usage seulement pouvait les rendre obligatoires. Mais le nom d'intronisation n'était pas en usage journalier. Le peuple appelait le roi ou *Pharaon*, ou *Majesté*, ou *on*, s'il voulait l'appeler par nom, il disait, quant à notre roi, Amenhotep; c'était seulement aux occasions solennelles ou

---

[1] Al. Gayet, *Le temple de Louxor* dans *Mém. de la Mission archéol. Française*, T. XV, 4 et passim. M. Daressy dans *Notice explicative des ruines du temple de Louxor*, p. 70 et ailleurs lit: "Râ-mât-neb".

dans le style officiel que le nom d'intronisation était employé. Ce qui me porte à penser ainsi, ce sont les lettres de Tell el-Amarna. Là Amenhotep III est appelé *Nimmuria* ou *Mimmuria*. Lorsqu'on eut découvert le nom de *Nimmuria* et qu'on l'eut identifié avec le nom d'intronisation *Nebmaré*, on en a conclu instantanément, que ce nom de cartouche devait toujours se lire *Nebmaré* et jamais autrement; le lecteur était forcé d'accepter cette preuve: elle était sans réplique. Mais aujourd'hui nous savons que la conclusion était précipitée. Les lettres de Tell el-Amarna portent à côté de *Nimmuria* une autre forme: Mimmuria, non seulement une ou deux fois, mais assez fréquemment[1]. Or, comme Nimmuria, avec raison, a été rapproché de Nebmaré, la forme Mimmuria ne peut être autre chose qu'une transcription cunéiforme de Manebré; j'ai donc des motifs de croire, que les deux formes *Manebré* et *Nebmaré* étaient en usage simultanément et sans aucune distinction appréciable.

Je reviens à l'ère de Menophrès. Si j'ai raison, si Manebré-Mimmuria et Nebmaré-Nimmuria ont été écrits indifféremment pour nommer Amenhotep III, je n'ai pas besoin de beaucoup de mots pour démontrer que Menophrès-Manebré indique le même Amenhotep III. La transcription ne fera aucune difficulté, j'espère, je veux seulement ajouter la remarque qu'elle semble avoir reçu une certaine empreinte de l'étymologie populaire qui y aurait reconnu Mennofer, le nom de Memphis. Pour moi tout est ici clair et

---

[1] Je ne citerai que les endroits suivants de l'ouvrage de M. Knudtzon: *Die El-Amarna-Tafeln*: Page 222 cinq fois, p. 224 trois fois, p. 228 trois fois, p. 230 une fois, p. 232 deux fois.

s'explique bien sans faire la moindre correction dans le texte grec ou plutôt parcequ'il n'y en est faite aucune: l'ère de Menophrès dont Théon parle est bien certainement l'ère de Manebré-Amenhotep III qui régnait précisément au commencement de la nouvelle période l'an 1322 a. J. C.

Enfin, Amenhotep III était, je crois, le Pharaon de l'Exode. J'ai dit plus haut [1] que les Hébreux probablement immigrèrent en Égypte environ l'an 1535 a. J. C. sous le roi Hyksos Apopi V et qu'ils quittèrent le pays, après un séjour de 215 ans, un peu plus ou moins, vers l'an 1320, c'est-à-dire sous le règne d'Amenhotep III. Il est donc ici, où nous nommes arrivés à cette époque, l'endroit convenable de traiter cette question, tant et si souvent discutée, un peu en détail.

Plus je refléchis sur la question de l'Exode hébreu, plus je suis persuadé d'être tombé juste quant aux traits principaux du moins. Cependant je ne peux ni ne veux approfondir la question dans toutes ses particularités. En me permettant de renvoyer le lecteur à ce que j'en ai dit ailleurs [2] je me bornerai à mettre en avant quelque nouveaux arguments qui me semblent parler en ma faveur.

Ce qui a égaré les savants, c'est que le texte biblique qui raconte ces événements et qui pour nous est la source principale, surtout celui qu'on appelle le texte de l'Élohiste, sans doute a été rédigé aux temps de Ramsès II qui d'après moi régnait de 1180 à 1114 a. J. C., celà veut dire environ deux

---

[1] Voyez p. 146 et p. 148.

[2] Lieblein, *Aegyptische Chronologie*, 1863, pp. 116–125, *Recherches sur la chronologie égyptienne*, 1873, p. 136, s., *L'Exode des Hébreux* dans *Proceedings*, 1898, pp. 277 ss.

cents ans après l'Exode. Dans cette période surtout, depuis la fin de la guerre de Ramsès II contre les Khetti jusqu'à la mort de Ménephthès, la relation entre l'Égypte et la Syrie était très intime. L'influence politique, sociale et civilisatrice de l'Égypte dominait en Syrie, les Egyptiens y voyageaient et y demeuraient comme fonctionnaires, gouverneurs ou administrateurs, des idées, des mots et expressions comme des marchandises sont échangées entre les deux pays, et des lettres sont envoyées de l'un à l'autre.

Nous retrouvons les traces de cette influence dans les récits bibliques, surtout dans ceux de l'Élohiste, et non seulement dans ceux qui traitent l'histoire du séjour des Hébreux en Égypte où cette influence était absolument inévitable, mais aussi dans d'autres parties des livres mosaïques. De là les mots et les expressions égyptiennes qui se trouvent souvent dans les livres du Pentateuque. De là la table généalogique des premiers patriarches que le chapitre V de la Genèse nous donne [1] et qui vraisemblablement est faite d'après la chronologie égyptienne, telle qu'elle avait été fixée par l'école savante des historiens et chronologues égyptiens du temps de Ramsès II [2]. De là le récit du Déluge, fait de l'Élohiste dans les chapitres VII et VIII de la Genèse et formé, ainsi qu'il semble, d'après le modèle de l'inondation du Nil. De là, enfin, le nom de Ramsès employé pour désigner le pays ou une des villes de Gosen. Cet emploi qui certainement n'était en usage qu'aux temps de Ramsès II est fait par suite d'un anachronisme dans Gen. XLVII, 11, où nous lisons: "La terre de Raamsès"

---

[1] Voyez plus haut p. 136.

[2] Lieblein, *Recherches sur la chronologie égyptienne*, p. 9 s.

comme nom du pays ailleurs appelé Gosen, et dans Exode I. 11. où "Raamsès" est le nom d'une ville qui antérieurement sans doute a porté un autre nom.

Les exemples cités de l'influence égyptienne sur le récit de l'Élohiste nous revèlent plus ou moins clairement le temps de Ramsès II. Les noms: "La terre de Raamsès" et "La ville de Raamsès" sont à cet égard sans équivoque. Tout le monde sait que nous avons un anachronisme dans le premier endroit, Genèse XLVII, 11; généralement on ne croit pas que c'est le cas dans le dernier endroit, Exode I, 11, mais je suis persuadé que nous y avons le même anachronisme, convaincu comme je suis, que Ramsès II régnait longtemps après l'Exode. M. Maspero a cependant fait une objection très importante. Il dit: "Une conjecture très ancienne identifie avec Ramsès II le Pharaon qui n'avait pas connu Joseph (Exode I, 8). Les fouilles récentes, en montrant que les grands travaux ne commencèrent à l'orient du Delta que sous ce prince, ou sous Séti Ier au plus tôt, confirment l'exactitude de cette tradition d'une manière générale" [1]. Mais à ce sujet je me permettrai de faire une observation. Si le pays de Gosen, où Joseph "assigna une demeure à son père et à ses frères", était situé dans l'Ouady Tumilat, comme je le crois d'accord avec M. Naville [2], et qu'il était le plus fertile, "le meilleur de l'Égypte"; il s'ensuit avec nécessité, que l'Ouady Tumilat était canalisé, fertilisé, cultivé et par conséquent habité avant l'immigration de Jacob, c'est-à-dire aux temps des Hyksos au plus tard. Je soupçonne cependant

[1] Maspero, *Histoire ancienne*, II, 442, note 2.
[2] Naville, *The Route of the Exodus*, la carte.

que c'était déjà Amenemha III de la XIIe dynastie qui canalisait ce pays comme il l'avait fait au Fayum [1]. M. Naville a trouvé dans le temple de Bubastis, situé à l'entrée de cet ouady, plusieurs monuments des rois de la XIIe dynastie. Il dit: "Usertesen III, the greatest king of the dynasty, evidently desired to adorn Bubastis with a temple which might compete with his construction in other parts of Egypt". Et plus bas il ajoute: "I believe that we must attribute to Usertesen III the foundation of what was the finest part of the temple, the hypostyle hall" [2]. Il est donc bien probable, que les rois de la XIIe dynastie, antérieurs de beaucoup à Ramsès II ont fait des travaux et des constructions, ont fondé des villes, creusé un canal, etc., dans la terre de Gosen.

Plus tard Thotmès III, selon moi l'oppresseur des Hébreux, fonda ou rebâtit la ville de Pithom et une autre ville, ci-après appelée la "ville de Ramsès" [3]. A vrai dire, nous ne connaissons aucun monument de ce roi dans le Delta — en ceci nous sommes d'accord avec M. Maspero — mais c'est un fait négatif qui ne prouve rien de positif. Pour citer un exemple M. Naville nous apprend, relativement au temple de Bubastis, que Ramses II a couvert

---

[1] Voyez ce que j'en ai dit plus haut p. 97 s.

[2] Naville, *Bubastis* (1887—1889), p. 9 et 10.

[3] J'en ai parlé plus haut, voy. p. 249, et quoique les critiques modernes ne témoignent pas de grands égards aux sources grecques qui autrefois étaient les seuls guides et qu'il n'est pas prudent de négliger totalement, je citerai les mots de Theophilus ad Autolycum III, § 20: *Οἱ μὲν Ἑβραῖοι κατ' ἐκεῖνο καιροῦ παροικήσαντες ἐν τῇ Αἰγύπτῳ καὶ καταδουλωθέντες ὑπὸ βασιλέως Τέθμωσις ὠκοδόμησαν αὐτῷ πόλεις ὀχυρὰς, τήν τε Πειθὼ καὶ Ῥαμεσῆ καὶ Ὠν.*

tout ce monument de son nom. "At first sight", il ajoute, "it looks as if he alone and the Bubastites had to be credited with the foundation of the beautiful sanctuary, which was the object of the admiration of Herodotus. But it is just the reverse; a careful study of each inscribed stone has revealed that all the great architraves which bear his name has been usurped, and that nearly everywhere his inscriptions were engraved on elder text" [1].

Il est ainsi possible que les noms de Thotmès III soient couverts ou cachés sous les inscriptions de Ramsès II; car M. Naville a trouvé à Bubastis quelques traces des constructions faites par Amenhotep II, le successeur immédiat de Thotmès III, sans parler des autres monuments découverts des rois postérieurs de la XVIIIe dynastie. Mais ce ne sont pas seulement ses successeurs les plus proches qui ont travaillé ici, aussi la reine Hatshepset qui le précédait se vante-t-elle d'avoir exercé son activité dans le Delta pour restaurer ce que les Hyksos, étant dans le pays du nord à Avaris, avaient ruiné [2]. Bien que le récit ne soit pas tout-à-fait clair, il doit être permis de croire, que la reine Hatshepset a fait des constructions dans le Delta et d'en tirer en outre cette autre conclusion: quand Hatshepset qui avait précédé immédiatement Thotmès III, et qu'Amenhotep II, son fils qui le suivait sur le trône ainsi que d'autres successeurs de la XVIIIe dynastie ont pu bâtir dans la Basse-Égypte, il n'y a aucun motif pour nier que Thotmès III, qui était le plus puissant de tous, ne l'ait fait également. Par conséquent je ne peux épouser

[1] Naville, *Bubastis* (1887—1889), p. 36.
[2] Voyez plus haut p. 122.

l'opinion de M. Maspero, que les grands travaux ne commencèrent à l'orient du Delta que sous Ramsès II ou sous Séti Ier au plus tôt, et je persiste à croire qu'il n'y a rien qui, sérieusement, s'oppose à l'opinion que le règne de Ramsès II avait lieu environ 150 ans après l'Exode des Hébreux.

Jetons maintenant un coup d'oeil sur le séjour des Hébreux en Égypte. Arrivés sous un roi Pasteur ils y restaient tranquillement pendant l'empire des Hyksos. Mais à l'expulsion de ceux-ci, la situation changea subitement. La Bible raconte:

"Or Joseph mourut, et tous ses frères, et toute cette génération-là.

Et les enfants d'Israël foisonnèrent et multiplièrent extraordinairement, et ils s'accrurent et devinrent très-puissants, tellement que le pays en fut rempli.

Depuis il s'éleva un nouveau roi sur l'Égypte, qui n'avait point connu Joseph" [1].

Le nouveau roi, qui n'avait point connu Joseph, ne pouvait pas être le successeur immédiat du Pharaon de Joseph; car le vers 7 indique un assez long intervalle, mais c'était la nouvelle dynastie indigène, la XVIIIe, qui naturellement n'avait aucune connaissance de Joseph.

Cependant l'oppression des Hébreux ne commença pas tout de suite avec le commencement de la XVIIIe dynastie. Aahmès, Amenhotep I, Thotmès I, Thotmès II et Hatshepset furent tellement occupés, d'abord par l'expulsion des Hyksos et par la guerre faite en Syrie à la suite de

---

[1] L'*Exode*, I, 6—8.

l'expulsion, et plus tard par les troubles relatifs à la succession royale, qu'ils n'eurent pas le loisir nécessaire, comme ils n'eurent aucune raison urgente pour attaquer les Hébreux qui vivaient d'une manière paisible et loyale dans une vallée éloignée du théâtre de la guerre. D'ailleurs les quatres premiers rois de cette dynastie n'ont probablement exercé que peu d'activité dans le Delta, car jusqu'ici au moins on n'a trouvé aucun monument de leur règne dans cette partie de l'Égypte [1].

Mais enfin Thotmès III monta le trône et les choses prirent un autre aspect. Il était, nous le savons, le plus fort et le plus grand conquérant de tous les Pharaons; il écrasa tous ses ennemis, il élargit, autant au nord en Asie qu'au sud en Afrique, les frontières de son pays plus qu'aucun autre roi égyptien n'eût fait. Il régna jusqu'à l'an 1386 a. J. C.; à sa mort les Hébreux avaient donc habité Gosen 149 ans, et pendant son règne les Égyptiens pouvaient conséquemment avec raison commencer à craindre leur multitude croissante. Les Hébreux exilés ont toujours et partout été des sujets loyaux et ils l'étaient sans doute également en Égypte; cependant ils étaient des étrangers, et Thotmès III, le puissant Pharaon qui avait triomphé de tant d'ennemis ne pouvait sans inquiétude et indignation voir un peuple étranger au coeur de l'Égypte. Ici nous pouvons apprécier la valeur des mots de la Bible [2].

"Et le Pharaon dit à son peuple: Voici, le peuple des enfants d'Israël est plus grand et plus puissant que nous.

---

[1] Naville, *Bubastis* (1887—1889), p. 29.
[2] II Moïse, I, 9—11.

Venez donc, agissons prudemment avec lui, de peur qu'il ne multiplie; que s'il arrivait quelque guerre il ne se joigne aussi à nos ennemis, qu'il ne combatte contre nous, et qu'il ne se retire de ce pays.

Ils établirent donc sur le peuple des commissaires d'impôts, pour l'accabler de charges; et le peuple bâtit des villes fortes à Pharaon: savoir Pithom et Raamsès".

Or, Théophile nous apprend que les villes Pithom et Raamsès ont été bâties par un roi Tethmosis qui à mon opinion n'est autre que Thotmès III, et j'ai démontré [1] qu'un monument égyptien nous apprend, que Thotmès III employait des captifs, parmi lesquels des Sémites ou, si l'on veut, des Hébreux figuraient, pour mouler des briques et construire des murs, et ce texte est accompagné d'un tableau qui est une illustration complète du récit biblique sur l'esclavage des Hébreux en Égypte. A vrai dire, il ne s'agit pas des villes de Pithom et Raamsès dans ce tableau dont le sujet, d'après l'inscription ajoutée, est la construction d'un temple dans Thèbes. Mais le travail est le même, les esclaves qui travaillent sont des Sémites, les gardiens égyptiens surveillant les travaux sont les mêmes; en un mot le tableau égyptien correspond tellement au récit biblique que l'on est autorisé à les mettre côte à côte. Il n'y a donc rien d'invraisemblable dans ce que Théophile raconte, et que Thotmès III fut le Pharaon qui a fait bâtir les deux villes, Pithom et Raamsès, par les Hébreux.

Le pays de Gosen que le roi Apopi V donna à Jakob et à sa famille était situé dans la vallée qui s'étend à l'est

---

[1] Voyez plus haut p. 249.

de Bubastis jusqu'au lac Timsah et aux lacs amers. Autrefois on a beaucoup discuté cette question et les opinions ont divergé radicalement, aujourd'hui il n'y a plus aucun doute possible, surtout après les fouilles de M. Naville pendant l'hiver de 1882—1883, par lesquelles il a retrouvé la ville de Pithom-Heroopolis. Au commencement Lepsius a fait des efforts pour prouver le contraire [1]. Aussi les savants académiciens de Berlin, Dillmann et Mommsen [2] qui pour la plupart sont d'accord avec M. Naville, font-ils une objection, importante selon eux, mais qui se base seulement sur une ponctuation fautive de l'endroit d'Hérodote II, 158:

Νεκὼς, ὅς τῇ διώρυχι ἐπεχείρησε πρῶτος τῇ ἐς τὴν Ἐρυθρὴν θάλασσαν φερούσῃ . . . . ἧκται δὲ ἀπὸ τοῦ Νείλου τὸ ὕδωρ ἐς αὐτήν, (ἧκται δὲ) κατύπερθε ὀλίγον Βουβάστιος πόλιος. Παρὰ Πάτουμον τὴν Ἀραβίην πόλιν ἐσέχει δε ἐς τὴν Ἐρυθρὴν θάλασσαν.

Larcher a traduit cet endroit ainsi: "Nekos entreprit le premier de creuser le canal qui conduit à la mer Erythrée . . . . L'eau, dont il est rempli, vient du Nil et y entre un peu au-dessus de Boubastis. Ce canal aboutit à la mer Erythrée près de Patumos, ville d'Arabie".

Or, les savants nommés de Berlin ponctuent avant *ἐσέχει δε,* mais non pas après *Βουβάστιος πόλιος,* et ils traduisent par conséquent: "L'eau . . . . y entre un peu au-dessus de Boubastis près de Patumos, ville d'Arabie. Le canal aboutit à la mer Erythrée". Mais c'est mécon-

---

[1] *Zeitschrift f. äg. Sprache,* Jahr 1883, 41—53.

[2] *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin,* l'année 1885, 891 ss, et l'année 1887, 363.

naître totalement et d'une manière étonnante le parallélisme clair et palpable des membres de la phrase. Et d'ailleurs, — c'est une observation que je dois à M. Schjött, professeur de la langue grecque de notre université, — ce serait une addition superflue et inutile, et par conséquent une faute impardonnable contre le bon sens de la belle langue des Grecs de dire: "creuser le canal qui conduit à la mer Erythrée", et immédiatement après d'ajouter: "ce canal aboutit à la mer Erythrée", tandis qu'il est tout-à-fait raisonnable de dire: "l'eau vient du Nil et entre dans le canal un peu au-dessus de Boubastis; près de Patumos, ville d'Arabie, il (le canal) aboutit à la mer Erythrée". La particule *δε* dans *ἐσέχει δε* donne la seule raison philologique qui puisse motiver la ponctuation fautive; mais ce *δε* se laisse comprendre et philologiquement expliquer aussi avec la ponctuation correcte, toutefois si l'on préfère statuer une transposition ou de *δε* ou des mots *Παρὰ Πάτουμον τὴν Ἀραβίην πόλιν*. D'ailleurs un manuscrit, *D* de la Bibliothèque Nationale de Paris, porte *δη* au lieu de *δε*: *ἐσέχει δή ἐς τὴν Ε. Θ.*

D'autres savants qui jadis ont traité cette question difficile, comme Mannert [1], Lottin de Laval [2], Schleiden [3], etc. ont été égarés par de pareilles interprétations malheureuses des textes grecs et latins, ainsi que je crois l'avoir démontré depuis longtemps. Pour moi, je suis convaincu que M. Naville a parfaitement raison, d'autant plus que

---

[1] Mannert, *Geographie der Griechen und Römer.*

[2] *Voyage dans la péninsule Arabique de Sinaï et l'Égypte moyenne.*

[3] *Die Landenge von Suês.*

j'ai déterminé la situation exacte de Pithom plusieurs ans avant ses fouilles en 1882—1883. Dans un mémoire lu le 14 Octobre 1870 dans la Société de sciences à Christiania et publié dans les Actes de la Société pour l'an 1870, j'ai donné assez complétement mes raisons pour placer la ville de Patumos-Pithom-Heroopolis précisément à l'endroit où M. Naville l'a trouvée en 1883. M. Naville a prouvé que les noms Pithom et Heroopolis indiquent la même ville, et d'après ses fouilles cette ville était située dans la partie orientale de l'Ouady Tumilat à l'endroit où est Tell-el-Maskhuta de nos jours, et je profite de l'occasion pour faire mention du curieux fait que c'était au même endroit où la dame Silvia Aquitana pendant son voyage en Égypte retrouva les localités qu'elle appelle Pithona et Hero; elle s'exprime ainsi: Pithona autem civitas, quam ædificaverunt filii Israel, ostensa est nobis in ipso itinere: in eo tamen loco ubi iam fines Egypti intravimus, relinqventes terras Saracenorum: nam et ipsud nunc Pithona castrum est. Heroum autem civitas, quæ fuit illo tempore, id est ubi occurrit Joseph patri suo Jacob venienti, sicut scriptum est in libro Genesis, nunc est come, sed grandis, quod nos dicimus vicus.... Nam ipse vicus nunc appellatur Hero: quæ tamen Hero a terra Jesse (Gosen) milliario iam sextodecimo est, nam in finibus Egypti est: locus autem ipse satis gratus est, nam et pars quædam fluminis Nili ibi currit [1].

Nous voyons que Pithom et Hero étaient ou la même ville, ou des villes voisines, et qu'elles étaient situées seize

[1] *S. Silviæ Peregrinatio ad loca sancta. Ann. 385—388*, pp. 38 et 39.

milles romains à l'est de Gosen, sur la frontière orientale de l'Égypte, vers le territoire des Sarrasins ou des Arabes, et près des lacs amers (appelés Sinus Heroopoliticus par Plinius).

Quant à la situation de la ville de Ramsès les opinions ont différé, il est inutile d'en parler, et pour le moment je me bornerai à mentionner qu'en 1877 déjà, dans une petite carte qui accompagnait mon mémoire sur l'Exode des Hébreux j'ai placé la ville de Ramsès au milieu de l'Ouady Tumilat vers Tell-el-Kebir de nos jours [1]. Et il paraît que j'y suis tombé juste, guidé par le récit de la Bible sur l'Exode, car l'ouvrage déjà cité de Silvia Aquitana, publié dix ans plus tard, place la ville de Ramsès exactement au même endroit où je l'ai placée sur ma carte. Nous y lisons que la ville de Ramsès était située quatre milles romains (environ 6 kilomètres) à l'est de la ville d'Arabia. D'après l'opinion de Mommsen cette ville, civitas Arabia, était identique avec Thou de l'Itinéraire d'Antonin [2]. Or Thou, probablement situé près d'Abou Souleimân de nos jours, était, selon cet Itinéraire, 24 milles romains (environ 36 kilomètres) éloigné de Hero, et puisque la ville de Ramsès, d'après Silvia Aquitana, était située quatre milles romains (6 kilomètres) à l'est d'Arabia ou de Thou, il s'ensuit qu'elle était 20 milles romains (30 kilomètres) éloignée de Hero-Pithom [3],

---

[1] Lieblein, *Egypten* dans *Ur vår tids forskning*, 19 p. 57.

[2] Mommsen, *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1887, 357 ss.

[3] *S. Silviæ Perigrinatio ad loca sancta*, 39: De Arabia autem civitate quatuor millia passus sunt Ramessen. Nos autem, ut veniremus ad mansionem Arabiæ, per media Ramesse transivimus: quæ Ramessen civitas nunc campus est, ita ut nec unam habitationem habeat, etc. Le Latin n'est pas classique.

et 30 kilomètres c'est à peu près la distance actuelle par le chemin de fer entre la station Tell-el-Kebir et la gare près de Tell-el-Maskhuta. L'ancienne ville de Ramsès dont Silvia Aquitana indique la situation, c'est-à-dire la ville de Raamsès biblique, était donc située près de Tell-el-Kebir; il n'y a aucun doute possible, si l'indication de Silvia Aquitana est correcte, et si l'on ne prefère croire qu'elle s'est trompée, égarée par le désir de retrouver les localités bibliques. Mais dans ce cas il faut constater, que l'ouvrage de la dame Silvia qui a fait grand bruit dans les derniers temps n'a aucune valeur pour nous.

C'était de cette ville de Ramsès située au milieu de l'Ouady Tumilat que les Hébreux commencèrent leur exode de l'Égypte. De là ils vinrent à Succoth, c'est-à-dire aux environs de Pithom-Heroopolis. Et il partirent de Succoth et campèrent à Etham qui est au bout du désert près du lac Timsah. Mais ici ils se détournèrent; au lieu de continuer la marche sur le chemin des Philistins vers le nord-est ils tournèrent vers le sud et campèrent devant Pihakhirot, près des Lacs amers (Sinus heroopoliticus) qui alors formaient la partie septentrionale de la Mer rouge [1]. Telle a été, depuis

---

[1] Exode, 14,22: "Et les enfans d'Israël entrèrent au milieu de la mer à sec: et les eaux leur servaient de mur à droite et à gauche". V. 23: "Et les Égyptiens qui les poursuivaient entrèrent après eux au milieu de la mer", mais V. 28: "les eaux retournèrent et couvrirent les chariots et les gens de cheval de toute l'armée de Pharaon qui étaient entrés après les Israëlites dans la mer; et il n'en resta pas un seul".

Si l'on veut voir dans ce miracle un événement ordinaire, on pourrait l'envisager ainsi: Pour ne pas permettre à l'eau salée de la mer de monter dans le canal, le constructeur avait laissé un bane de terre entre le bout du canal et la mer. Les Israélites

longtemps, mon opinion sur la route de l'Exode; je l'ai émise pour la première fois en 1871 et depuis lors je l'ai maintenue surtout contre la théorie fantastique de Brugsch. Aujourd'hui je suis heureux de me trouver d'accord sur ce point, comme sur beaucoup d'autres avec M. Naville, où nous sommes arrivés au même résultat indépendamment l'un de l'autre [1].

Les Hébreux partirent de l'Égypte pendant les dernières années d'Amenhotep III. Je le répète, puisqu'il y a des faits nouveaux qui semblent le prouver d'une manière directe. Je trouve le premier fait dans les Lettres de Tell-el-Amarna. Elles parlent en différents endroits d'une invasion faite aux temps d'Amenhotep IV dans la Palestine par un peuple appelé Khabiru. Les assyriologues identifient le nom de Khabiru avec le nom biblique (ים)עבר et voient dans le peuple Khabiru sans beaucoup d'hésitation les Hébreux [2]. Ce sont les lettres d'Abdikhiba de Jerusalem au Pharaon, sans doute Amenhotep IV qui ici sont concluantes. Nous y lisons [3]:

Lettre 286, l. 9 ss.: "Voici, ce n'est pas mon père ni ma mère qui m'ont placé à cet endroit, la puissante main du roi m'a introduit dans la maison de mon père. Pourquoi ferai-je le mal envers le roi, le seigneur, tant que le

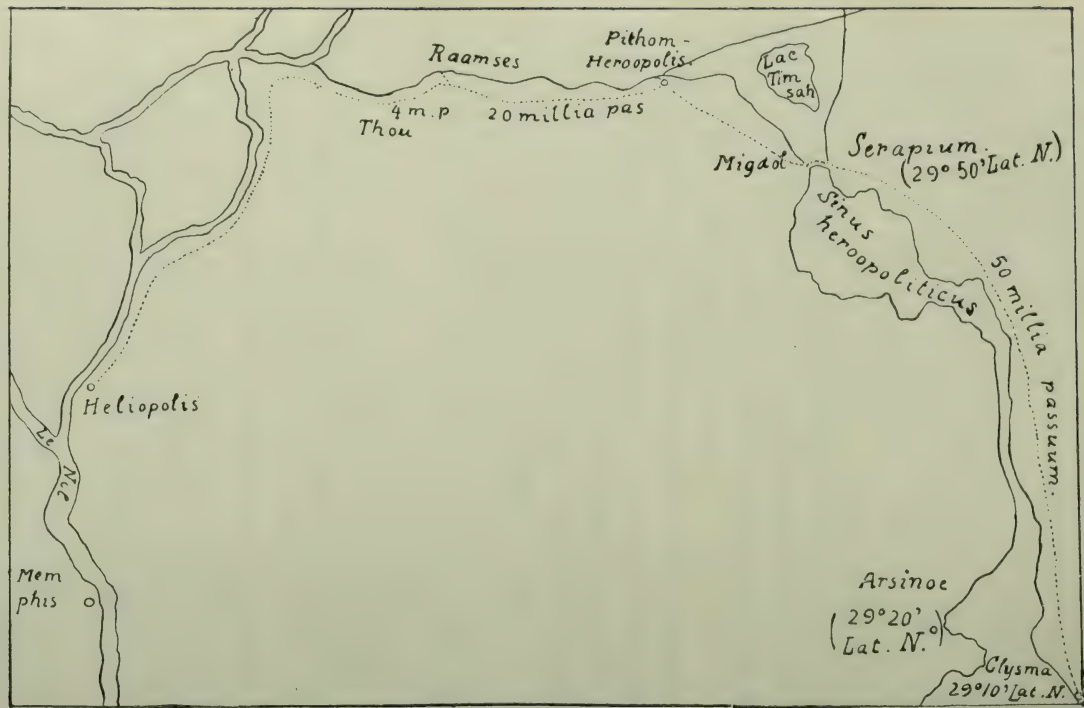
---

qui de préférence connaissaient ces localités auraient très bien pu, après avoir passé l'étroit isthme, percer la barrière pour donner aux eaux le libre cours de se jeter sur les Égyptiens avec une impétuosité irrésistible. Mais ceci n'est peut-être qu'un jeu de fantaisie sans aucune valeur réelle.

[1] Naville, *The Route of the Exode.* Voyez aussi la carte p. 280.

[2] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 48.

[3] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, 856 ss.



Le pays de Gosen.

〰〰 L'ancien canal des Pharaons.

..... Itinerarium Antonini et depuis Raamses la route des Hébreux.

roi, le seigneur vivra? Je dirai au fonctionnaire du roi, mon seigneur: Pourquoi aimez-vous les Khabiru et haissez-vous les régents? Je suis calomnié auprès du roi, mon seigneur, parce que je dis: Perdus seront les pays du roi, mon seigneur..... Que le roi ait soin de son pays!..... Qu'il envoie des troupes de guerre! (car) les Khabiru pillent tous les pays du Pharaon".

Lettre 287, ll. 29—31: "Voici, Cet acte, c'est un acte de Melkili et un acte des fils de Libaja qui ont donné le pays du Pharaon aux Khabiru".

Lettre 288, ll. 36—44: "Mais les Khabiru prennent aujourd'hui les villes du Pharaon, pas un seul régent ne reste fidèle au roi; ils sont tous perdus. Turbazu est tué à la porte de la ville de Zilû — le roi reste indécis. Zimrida de Lakis est sacrifié par ses serviteurs qui se sont joints aux Khabiru". Lettre 290, l. 11: "Le pays du roi s'est rendu aux Khabiru". L. 22—23: "S'il n'y a pas de troupes de guerre, le pays du roi sera perdu en faveur des Khabiru".

La situation politique en Palestine ressort clairement par ces lignes. Le Pharaon Amenhotep IV y domine ou directement par ses fonctionnaires, les gouverneurs égyptiens, ou indirectement par des princes indigènes comme vassaux tributaires. Mais un peuple étranger ou nouveau, les Khabiru, dans lesquels il est permis de voir les Hébreux, s'approchent; ils ont pris plusieurs villes, et menacent d'en prendre davantage et de conquérir tout le pays. Cependant Abdikhiba demande au Pharaon des troupes militaires pour défendre le pays contre eux. N'avons-nous pas dans ces Khabiru les Hébreux, qui après avoir quitté

l'Égypte sous le règne d'Amenhotep III s'avancent jusqu'à Canaan sous celui d'Amenhotep IV pour prendre possession de la Terre Promise?

J'arrive à l'autre fait. Une inscription triomphale de Ménephthès, découverte par M. Fl. Petrie en 1896, donne la description de l'état politique en Asie deux cents ans après l'Exode en ces mots: "Les princes vaincus disent "Salam!" Il n'y a personne parmi les Neuf Arcs qui hausse la tête; spoliés sont les Thehennu, les Khetti sont pacifiés; captivé est le Canaan en tout ce qu'il a de mauvais; emmené est l'Ascalonien; Gézer est pris en possession; Janouamim est anéanti; les Israélites sont pillés et n'ont pas de graine [1], Kharu est comme une veuve de la Terre d'Égypte. Tous les pays sont unis et pacifiés; celui qui est turbulent est enchaîné par le roi Ménephthès".

Cette inscription nous apprend que Ménephthès, pendant ses guerres en Syrie, a battu les Hébreux, ici pour la pre-

---

[1] Je ne sais pourquoi on parle ici de la semence humaine et de la naissance des générations postérieures, des enfants. (M. Breasted, *Historical Documents* II, 258 et 264 traduit: "his seed is not"; au lieu de "seed" le mot anglais "crop" aurait donné un sens plus clair à la phrace). Le mot *per-t*, qui dérive de *per, sortir, paraître, apparaître,* signifie d'abord les premières pousses des germes qui sortent de la terre commençant à paraître comme plantes verdoyantes, puis les grains mûrs, en Copte ϐρητε, εϐρϧ, εϐρητε, εϥρητε, *granum sementis, granum alimento serviens.* (Peyron, *Lexicon Copticum*, p. 32[2]). Cfr. *per*, *l'hiver,* la saison en Égypte quand le blé est semé, qu'il pousse et qu'il devient mûr.

mière fois appelés Israélites, dans la Palestine elle même[1]. Cette victoire aurait été impossible, si les Hébreux, comme il est généralement accepté eussent quitté l'Égypte à la fin du règne de Ménephthès, fils de Ramsès II.

Les deux faits nommés, l'un relatif à l'invasion des Khabiru-Hébreux dans la Palestine sous Amenhotep IV, l'autre relatif à la victoire de Ménephthès sur les Israélites, militent tous les deux fortement en faveur de ma théorie que l'Exode avait lieu sous Amenhotep III, environ l'an 1320 a. J. C., tandis qu'ils dérangent les partisans de l'autre théorie que les Israélites ont quitté l'Égypte à une époque postérieure de l'histoire égyptienne, notamment pendant les dernières années de Ménephthès. Tous les efforts que ces savants ont faits pour expliquer historiquement les nouvelles inscriptions ont été inutiles et, à mon opinion, ont dû être inutiles, puisque les essais sont basés sur une fausse chronologie.

Dans le *Contemporary Review for May 1896* M. Flinders Petrie a écrit un mémoire: *Egypt and Israel*, où il traite de la stèle triomphale de Ménephthès. Il commence avec la thèse que l'Exode ne doit pas être placé dans la XVIIIe dynastie sous le règne d'Amenhotep III, supposant, entre autre, que dans ce cas l'Ancien Testament aurait fait mention des guerres que les Pharaons suivants, tels que Seti I, Ramsès II et Ménephthès, ont dirigées contre

[1] Breasted dans ses *Historical Documents* II. 258 s. cite plusieurs endroits pour prouver "An invasion of Palestine by Merneptah"; il y dit: "This inscription (dont je viens de parler) is not the only evidence of a campaign by him in Palestine, although the fact seems to have been entirely overlooked in the discussion of the Israel passage".

la Syrie et la Palestine. Mais, d'abord, le silence ne constitue aucune preuve positive: il peut être fortuit. Et, puis, le silence n'est nullement si complet, comme M. Petrie le pense.

Dans le cantique de Debora et Barac, un des plus anciens documents de la Bible, nous lisons[1]: "Les Rois sont venus, ils ont combattu; les Rois de Canaan ont combattu à Tahanac, près des eaux de Méguiddo; mais ils n'ont point remporté d'argent .... Le torrent de Kisçon les a entrainés; un torrent des batailles est le torrent de Kisçon"[2]. N'est ce pas un résonnement sourd et lointain du bruit de guerre qui s'élevait sur les champs de bataille près de Ta-anaka et de Megiddo, où les Pharaons se battaient tant de fois avec les rois syriens[3]? Ces localités qui étaient situées à l'Est du Carmel sont bien connues dans les Annales de guerre égyptiennes, notamment dans celles de Thotmès III; par là allait la route militaire, par là marchaient les armées égyptiennes pendant leurs expéditions contre les Ruthennu et les Khetti, et par là les Syriens essayaient de barrer le chemin aux conquérants égyptiens.

Un autre témoignage. Dans deux endroits du Livre de Josué, XV, 9 et XVIII, 15 nous lisons selon la traduction générale le nom géographique: "La fontaine des

[1] *Le Livre des Juges*, V, 19 et 21.

[2] B. Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, I, 179, traduit ainsi:
"Der Bach Kischon riss sie hinweg,
Ein Bach der Schlachten ist der Bach Kischon."

[3] Il ne s'agit pas ici, je crois, de la seule bataille de Barac contre Sisera. Sisera était général, chef de l'armée de Jabin, ni lui, ni Barac n'étaient rois. Les derniers mots: "Le torrent de Kishon est un torrent des batailles" indiquent clairement que nous avons ici une sentence générale.

eaux de Nephtoah". Mais d'après la conjecture ingénieuse de M. v. Callice il faut sans doute lire: "La fontaine de Ménephthès". Le nom hébraïque מַעְיַן מִינְפְתּוֹחַ ne peut être donné à la fontaine que par les Hébreux en souvenir d'une invasion faite dans la Palestine par le Pharaon Ménephthès; nous avons, par conséquent, quelque raison de croire que cette invasion fut faite après que les Hébreux eurent pris possession de leur pays promis, et nous devons le croire d'autant plus que nous, de cette manière, tombons d'accord avec la stèle triomphale qui expressément dit que le roi Ménephthès avait pillé les Israélites.

Probablement M. Petrie n'a pas vu ceci, et partant de la fausse supposition, que l'Exode avait eu lieu à la fin du règne de Ménephthès, il était forcé d'admettre qu'il y avait des Israélites en même temps en Palestine et en Égypte. Il explique la chose ainsi: Ou une partie des Hébreux serait restée en Palestine après l'immigration de Jacob dans l'Égypte, ou, s'ils ont tous immigré, une partie de la famille serait retournée dans la patrie après la fin de la famine, toutefois dans l'un ou l'autre cas, les Hébreux de Palestine et les Hébreux de l'Égypte auraient été en communication continuelle, c'est-à-dire ils auraient conservé leur unité nationale.

Mais cette explication est, selon mon avis, simplement impossible, et l'excellent égyptologue anglais reconnaîtra sans doute promptement sa méprise se voyant d'une double manière en contradiction flagrante avec la Bible, car

d'abord les Livres de Moïse ne connaissent qu'un seul peuple hébraïque, celui qui demeurait ou se formait dans le pays de Gosen,

et puis, d'après l'Hexateuque, les Israélites, en occupant sous Josué la terre promise, n'y trouvaient ni des frères, ni des amis, mais uniquement des ennemis: les Cananéens, les Hétiens, les Amorrhéens, les Phéréziens, les Héviens et les Jébusiens, de qui Dieu parle ainsi au peuple d'Israël: "Garde-toi de traiter alliance avec les habitans du pays dans lequel tu vas entrer, de peur qu'ils ne soient en piége au milieu de toi. Mais vous démolirez leurs autels, vous briserez leurs statues et vous couperez leurs bocages[1]". "Tu les frapperas et tu les détruiras à la façon de l'interdit"[2]. On voit les difficultés dans lesquelles M. Petrie est tombé et combien sa solution de la question est peu satisfaisante, si, d'ailleurs, on accorde aux documents historiques le droit de contrôler l'imagination.

M. Spiegelberg n'a pas été plus heureux. Dans un petit mémoire de 1904 sous le titre: *Der Aufenthalt Israels in Aegypten* il a émis à peu près la même opinion, mais d'une manière plus dogmatique. Il divise les Israélites dans les tribus de Gosen et les tribus de Palestine qui vivaient contemporainement, les premières dans le Gosen et les dernières dans la Palestine en conservant cependant toujours une relation intime et amicale les unes avec les autres. Bien que M. Spiegelberg ait un pied dans l'école de Wellhausen et avec l'historien Stade regarde le séjour égyptien des Israélites comme bien problématique, il est cependant si raisonnable, qu'il admette l'immigration de la famille de Jacob dans l'Égypte. Il se représente l'histoire ainsi. Tandis que les tribus de Gosen demeuraient dans

[1] *Exode*, 34,12 s.
[2] *Deuteronome*, 7,2.

l'Égypte depuis le temps des Hyksos (1700—1550 a. J. C.) jusqu'au règne de Ménephthès (env. 1250 a. J. C.), les tribus de Palestine se trouvaient en Palestine; nous en connaissons particulièrement les Hébreux-Khabiru sous Amenhotep IV, d'après les lettres de Tell el Amarna, et le peuple d'Israël sous Ménephthès, d'après la stèle triomphale de ce roi. Ce peuple d'Israël aurait été anéanti par Ménephthès l'an V de son règne, mais néanmoins il se serait uni peu de temps après avec ses frères, les tribus de Gosen, lorsque celles-ci arrivaient sous Josué pour prendre possession de leur pays.

Mais cette théorie de M. Spiegelberg est comme celle de M. Petrie complètement incompatible avec le récit de la Bible. La Bible est à peu près la seule source d'où l'on puisse puiser des renseignements relativement à l'Exode. De rejeter ces documents ou de les corriger, puisqu'ils ne s'accordent pas à nos idées préconçues, c'est un expédient facile, mais très peu scientifique. La science exige de mettre d'accord les témoignages apparemment discordants, s'il est possible. Et dans notre cas cela est fort possible. Si nous admettons que l'Exode avait lieu vers la fin du règne d'Amenhotep III, tout est clair et sans aucune difficulté. J'ai émis cette opinion depuis plus de quarante ans, et les trouvailles que l'on a faites dernièrement viennent de la confirmer, de sorte que je peux les apporter comme de nouvelles preuves en ma faveur.

Pour résumer je donnerai à la fin une récapitulation sommaire quant au séjour des Hébreux en Égypte. Joseph vint à la cour d'un roi Hyksos, et la famille de Jacob s'établit dans le pays de Gosen environ l'an 1550 a. J. C.

Quand le maître de Joseph était appelé Potiphar, lui-même Zofnat-Paneah et sa femme Asnat, ce sont des noms qui étaient en usage dans ces temps reculés [1], et c'est une erreur capitale et, spécialement pour l'école de Wellhausen, dangereuse [2] de croire que ces noms sont d'un temps relativement moderne. Lorsque les Hyksos eurent été expulsés, la XVIIIe dynastie monta sur le trône, ou comme la Bible s'exprime: "il s'éleva un nouveau Roi sur l'Égypte qui n'avait point connu Joseph" [3]. Thotmès III était le Pharaon à qui "le peuple bâtit des villes fortes, savoir Pithom et Raamses" [4]. L'Exode eut lieu environ l'an 1320 a. J. C. sous Amenhotep III, c'est pourquoi l'historien juif Josèphe donne le nom d'Amenophis au Pharaon de l'Exode.

Les Hébreux quittant l'Égypte sous Amenhotep III arrivèrent conséquemment aux frontières de la Palestine sous le règne de son fils et successeur Amenhotep IV, et justement, dans les lettres de Tell el-Amarna, adressées à Amenhotep IV le gouverneur de Jerusalem rapporte, que "les Hébreux-Khabiru pillent le pays du Pharaon", que "le pays du Pharaon est donné aux Khabiru", et que "le pays du Pharaon s'est rendu aux Khabiru" [5]. Dans tous ces endroits c'est la Palestine qui est indiquée par les mots: "le pays du Pharaon". Pour moi, il n'y a pas l'ombre d'un doute: les Khabiru étaient les Hébreux de Moïse et

---

[1] Voyez plus haut. p. 149 ss.

[2] L'école de Wellhausen a du mérite sans doute, mais elle doit user d'une sevère critique envers ses adhérents pour ne pas tomber dans le ridicule.

[3] *Exode*, 1,8.

[4] *Exode* 1,11.

[5] Voyez plus haut, p. 279 s.

de Josué. Le danger était grand pour la puissance égyptienne en Palestine; mais Amenhotep IV ne pouvait donner aucun secours, car il était trop occupé de sa réforme religieuse.

Séti I, 1231—1180 a. J. C., fit des guerres en Palestine. Parmi les villes et les pays conquis sont nommés: Kadesh de Naphtali, Megiddo et Aser [1]. M. Breasted pense, que cette liste n'est que conventionnelle [2]. Mais nous savons par une autre inscription, que Séti I a pris Kadesh, (c'est certainement Kadesh de Naphtali dont il est question ici) il n'y a donc aucune raison de douter que ce ne fût le cas au moins pour Megiddo et Aser. Or, Aser était le nom d'une des douze tribus des Israélites, cette tribu demeurait à côté de celle de Naphtali et un peu au nord de la ville de Megiddo; les trois localités: Megiddo, Kadesh et Aser formaient un ensemble et sont peut-être pour ce motif nommées ici comme conquises au même moment. Il n'est donc pas invraisemblable, que les savants qui pensent que la tribu d'Aser a été vaincue en Palestine par Séti I, ont raison, mais dans ce cas Séti aurait certainement vécu après l'Exode.

Par une autre observation nous arriverons à une pareille conclusion. Au temps de l'Exode, environ 1320 a. J. C., les Khetti, les Hétiens de la Bible, étaient, d'après le Pentateuque, un des petits peuples de la Palestine avec lesquels les Hébreux eurent à se battre et qu'ils furent à

---

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 140 a.

[2] Breasted, *Historical Documents*, III. no. 162: These evidently do not refer to specific victories, of Seti, but are of the conventional order.

même de chasser ou de dompter. Mais au temps de Ramsès II, 1180—1114 a. J. C., et de Ménephthès, 1114—1094 a. J. C., ils étaient arrivés au plus haut degré de leur puissance politique, de sorte que Ramsès II, soutenu par toutes les forces militaires de l'Égypte, et malgré sa bravoure personnelle, ne put les vaincre, mais fut forcé de conclure avec eux un traité de paix dans des conditions absolument égales. A cause de cette situation politique il est peu probable que l'Exode ait eu lieu sous Ménephthès, mais plutôt au temps d'Amenhotep III au contraire, la puissance des Khetti n'étant pas encore tellement développée, pour qu'ils aient pu faire aucune resistance sérieuse contre les Hébreux.

Comme Thotmès III les Pharaons suivants, un Séti I, un Ramsès II, se sont aussi sans doute battus à Ta-anaka, à Megiddo et au Torrent de Kishon, et le bruit de ces anciennes batailles a retenti aux oreilles des Israélites qui ont vécu sous les Juges; ces mêmes Israélites ont été pillés par Ménephthès, et ils en ont conservé le souvenir dans le nom: "La fontaine de Ménephthès".

Encore une remarque. Un texte du Papyrus Anastasi VI, pl. 4,13 à 5,5, nous raconte ce qui suit: "Nous avons fait le nécessaire pour ouvrir aux tribus de Shasou d'Aduma le château-fort de Ménephthès dans le pays de Succoth aux étangs de Pitum du roi Ménephthès dans le pays de Succoth, afin qu'ils fassent vivre leur bétail dans la grande intendance du Pharaon".

Nous apprenons ici, que le Pharaon Ménephthès assigna une demeure aux tribus sémitiques dans le pays de Succoth aux alentours de la ville de Pithom, c'est-à-dire dans le

voisinage immédiat du pays de Gosen, où les Hébreux demeuraient ou avaient demeuré. Il eût été impossible à Ménephthès de le faire, s'il eût été le Pharaon de l'Exode; il n'aurait pu donner asile à un peuple sémitique dans la même contrée où il aurait persécuté un autre peuple sémitique qui selon toute probabilité se seraît allié aux nouveaux venus. Il m'est complètement incompréhensible que l'on puisse concilier ces deux contradictions.

Pour finir je donnerai une table chronologique des événements dont je viens de parler:

2108—1490. a. J. C. Les rois Hyksos en Égypte.

1550 a. J. C. environ. La famille de Jacob s'établit dans le pays de Gosen.

1490 a. J. C. L'avénement de la XVIIIe dynastie, dans la Bible indiquée par: "Un nouveau roi qui n'avait point connu Joseph".

1456—1386 a. J. C. Thotmès III à qui les Hébreux bâtirent Pithom et Raamsès.

1355—1318 a. J. C. Amenhotep III sous lequel l'Exode eut lieu.

1318—1286 a. J. C. Amenhotep IV. L'arrivée des Hébreux en Palestine sous Josué, fait identique avec l'invasion des Khabiru.

1231—1180 a. J. C. Séti I vainquit la tribu d'Aser dans le nord de la Palestine (?).

1180—1114 a. J. C. Ramsès II. Les Khetti, le plus puissant peuple de la Syrie, ne se seraient pas pliés sous le joug de Josué.

1114—1094 a. J. C. Ménephthès pilla les Israélites au temps des Juges, le nom hébraïque: "La fontaine de

Ménephthès" en est le souvenir. Ce même Pharaon donna refuge aux tribus sémitiques dans le pays de Gosen; il ne l'aurait pas fait, s'il eût eu des querelles avec les Israélites dans les mêmes contrées.

Cette liste chronologique acceptée, les difficultés sont levées, les différents documents sont d'accord, tout est clair et simple sans explications et raisonnements subtils et compliqués, mais à la fin inutiles, parce qu'ils ne prouvent rien et ne convainquent personne.

Amenhotep III a mené des guerres; plusieurs inscriptions parlent ainsi d'une expédition contre le pays de Kush, où il faisait des exploits sans pareils, mais il n'a élargi les frontières de l'Égypte ni au sud, ni au nord, et il a dû se contenter de maintenir la puissance de ses prédécesseurs. Il était de même un grand constructeur; il a construit de splendides temples dans la Nubie à Soleb et à Sedeinga, dans l'île d'Éléphantine, dans la capitale à Luxor, à Karnak, et dans la nécropole son temple funéraire avec les fameux colosses dont l'un porte le nom de "La statue vocale de Memnon"; ce sont des monuments d'un art excellent, également remarquable quant à l'architecture, au dessin et à la sculpture: ils sont, comme M. Maspero dit, à compter parmi "les plus beaux temples qui nous soient restés des temps pharaoniques" et "qu'on ne saurait rien imaginer de plus fin et de plus gracieux"[1]. Son ministre Amenophis, fils de Hapu, l'homme le plus célèbre de son temps qui parmi ses hauts titres portait aussi celui de "chef de travaux" avait notoirement sa part dans ces chefs d'oeuvre.

---

[1] Maspero, *Histoire ancienne*, II, 303 et 307.

Amenhotep III avait deux femmes: l'une était Tii, née de parents égyptiens, son père était Juia et sa mère Tuiu, l'autre était Gilukhipa, fille de Shuttarna, roi de Mitanni. Tii, la reine principale, fut la plus aimée, eut la plus grande influence sur le roi, l'accompagna partout, lui survécut et conserva son ascendant sur le fils Amenhotep IV; Gilukhipa fut mariée selon des raisons politiques et elle mourut sans laisser aucunes traces de son existence. Quelques savants ont pensé, que Tii et Gilukhipa étaient une et même personne, seulement appelée différemment dans les deux pays, de même que Shuttarna en Égypte aurait porté le nom de Juia. Mais il n'en est rien. Juia était égyptien, probablement originaire d'Akhmim; il fut fonctionnaire égyptien, porta des titres égyptiens: "Prêtre de Khem, préposé du bétail de Khem, seigneur d'Ahmim-Panopolis, officier de charrerie, oeil du roi du sud, oreille du roi du nord"; sa femme portait également des titres égyptiens [1]. Leur tombeau fut trouvé le 13 Février 1905 par M. Davis [2]; ils ont donc vécu et ont eu des fonctions en Égypte, et ils y sont morts et enterrés.

Amenhotep III était en relation diplomatique et amicale avec les grands rois de l'Asie, ceux de Babylone, de l'Assyrie et de Mitanni, sachant cependant, par occasion, se réserver et maintenir la supériorité égyptienne; sous son règne sage et, pour la plupart, paisible l'Égypte était en un état prospère, les arts florissaient, les richesses du monde entier étaient accumulées surtout dans Thèbes, la capitale;

---

[1] Legrain, *Répertoire généalogique et onomastique*, p. 129 s.
[2] Maspero, *Guide to the Cairo Museum*, 1908, p. 496 ss.

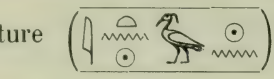
le règne d'Amenhotep III fut donc une des époques rares de bonheur pour l'Égypte.

Amenhotep IV succédait à son père Amenhotep III. Au commencement de son règne il s'appelait Amenhotep, mais après avoir rompu définitivement avec l'ancien culte d'Amon et adopté celui du dieu Aten, il ne voulait plus porter le nom odieux d'Amon et s'appela d'après le nom du nouveau dieu *Aten, Akhu-n-Ré,* ou *Aten Akherrès*[1], c'est-à-dire: *Aten, l'esprit* ou *l'essence divine de Ré.* Dans un petit mémoire sur *Pistis sophia: L'Antimimon gnostique est-il le Ka égyptien?* j'ai essayé de démontrer que l'homme intellectuel par les anciens Égyptiens était divisé en trois parties: , *khu* ou *akhu,* l'esprit divin, *ba,* l'âme et , *ka,* qui correspondent exactement aux trois parties du gnosticisme égyptien: ⲧⲃⲱⲙ, l'essence divine, ⲧⲉ ⲯⲩⲭⲏ, l'âme, et enfin l'antimimon. Or, comme l'homme, le dieu aussi était sans doute divisé de la même manière, de sorte que les Égyptiens auraient très bien pu parler de Khu ou Akhu du dieu Ré pour indiquer la partie divine que l'homme puisse reconnaître de Dieu qui dans sa totalité est immatériel, par conséquent caché pour les yeux des mortels, inapercevable, inconcevable — un mystère complet. Pour les premiers Égyptiens le dieu Ré etait tout simplement le soleil visible, matériel, comme les autres dieux naturels: le dieu Lune, le dieu Nil, le dieu Terre; mais dans le cours des temps la notion de Dieu fut spiri-

[1] *Akhunre* par assimilation: Akherres, comme *Ba-n-re* = *Pheros* et *Ma-n-re* = *Marros* ou *Mares.*

tualisée, et le mouvement, conformément à la loi de l'évolution, finit dans un dieu totalement immatériel, de sorte que le dieu Ré, de même que le dieu Amon, au temps d'Amenhotep III, était avancé à un dieu caché derrière, au delà du monde matériel. Cependant le dieu qui avait disparu, était comme non existant et ne pouvait avoir aucun rapport avec les hommes: pour être utile aux humains Dieu devait être rappelé au dedans du monde. Je reviendrai bientôt à cet ordre d'idées; pour le moment je veux seulement faire observer, qu'Amenhotep IV renouvelait le culte de Ré, mais dans une forme modifiée: Le disque du soleil, source de la lumière, de la chaleur, de la fécondité, de la vie, était adoré comme Dieu, cependant il n'était pas Dieu dans sa totalité, mais seulement dans sa partie visible que le réformateur, conformément à sa conception appelait *Akhu-n-re*, l'esprit, l'essence divine de Ré. Je sais bien qu'on lit généralement notre nom: "Khunaten", et grammaticalement cette lecture est fort possible, car l'hiéroglyphe ○ est, singulièrement, le plus souvent écrit ainsi, ne donnant que le contour, et peut donc être lu ou ⊙ ou ◍; de même le groupe se rencontre si fréquemment dans les textes que le lecteur est facilement séduit à le lire ainsi aussi dans cet endroit. Il y a pourtant lieu de remarquer que le nom est écrit au moins deux fois[1]: et cette variante me semble parler d'une maniere assez directe pour la lecture: *Akhunre.* Encore

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 108 et 109.

plus concluante, parce qu'elle est sans réplique, est la lecture  *Aten khu-n-re* qui se trouve avec toute la clarté désirable dans les Mémoires de la Mission archéologique Française, vol. I, 19. Il est possible que le texte est incorrectement reproduit, mais, à mon avis, il faut prendre les documents tels qu'ils sont, surtout quand ils portent l'empreinte de la vérité, jusqu'à ce que leur fausseté soit démontrée. La même lecture se trouve Legrain, *Répertoire*, no. 288.

Il nous reste à dire quelques mots sur le sens du nom. On traduit le nom du roi: *Khunaten* par: *Splendeur d'Aten, Glanz der Sonnenscheibe,* tandis que le dieu lui-même ne portait que le nom simple: *Aten, Disque solaire, Sonnenscheibe:* je ne sais si je me trompe, mais il me paraît que de tels noms auraient donné au roi une sorte de supériorité au-dessus de Dieu à laquelle un adorateur aussi dévot que l'était Amenhotep IV n'aurait jamais voulu prétendre.

Je ne crois pas que la traduction que je propose donne prise à une critique aussi sérieuse. *Aten Akhunre* veut dire: "Le disque solaire, l'esprit de Ré", et indique, comme nom de Dieu, l'ancien Ré dans un sens modifié, et, comme nom du roi, un parallélisme complet avec les anciens noms de rois: "Re, der wahrsprechende", "Re, glänzenden Lebens", seulement Aten au lieu de Ré. Mais ce qui vient compléter la preuve, c'est que notre roi dans la liste de Julius Africanus, d'après Manéthon, est appelé Akherrès [1], et dans

[1] Quand Josèphe donne Akenkheres, c'est peut-être, avec une petite faute de calame, le nom complet: "Atenkherès".

une lettre de Tell el-Amarna porte le nom: Khurii(a)[1]. Autant que je sache, personne n'a pu expliquer ces noms; par la lecture Akhunre du nom d'Amenhotep IV je suis à même de constater l'identité du nom hiéroglyphique avec les noms que Manéthon et la lettre de Tell el-Amarna donnent à notre Pharaon hérétique. Ce n'est pas mon affaire de relever la valeur de cette identification, et je me borne à répéter qu'il est important de mettre d'accord les différents documents qui semblent être discordants ou n'avoir aucun rapport réciproque.

Je ne connais aucun texte qui parle d'une guerre faite par Amenhotep IV en personne ni au sud, ni au nord, néanmoins il a maintenu son autorité politique en Syrie et Palestine comme en Nubie du moins jusqu'à l'an 12 de son règne, car un tombeau d'El Amarna nous apprend que dans cette année on vint pour présenter au Pharaon les tributs de la Syrie, de Kush, de l'Ouest et de l'Est[2]; dans un autre tombeau nous voyons des Asiatiques, des Libyens, des Punti et des Nègres venir pour saluer leur maître, le roi[3]. De même les lettres de Tell el-Amarna témoignent de la supériorité de l'Égypte sur la Syrie qui cependant diminuait peu à peu, ainsi que le démontrent les lettres d'Abdikhiba[4].

---

[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 298. M. Knudtzon pense, ibid., p. 26, note 1, que "Khurii(a) ist wohl eine Abkürzung oder ein Schreibfehler für Napkhuria"; pour moi il n'y a aucune faute: Khuriia est le nom "Akherres ou (Aken)kheres" de Manéthon.

[2] Lepsius, *Denkmäler*, III, 100 b.

[3] Lepsius, *Denkmäler*, III, 97 d.

[4] Voyez plus haut, p. 279.

La reine qui sur les monuments se trouve presque toujours à côté du roi s'appelait "la grande femme du roi Nofrtiith". Nous avons vu [1] que le roi avait encore une autre femme, Tadukhipa, fille de Tushratta, roi de Mitanni; d'abord elle avait été envoyée pour épouser Amenhotep III. mais le vieux monarque étant mort dans l'intervalle elle épousa plus tard Amenhotep IV. Quelques savants croient que Nofrtiith était identique à Tadukhipa qui aurait changé son nom, mais je me range à l'opinion de M. Maspero et de M. Budge [2] qu'au contraire elles étaient deux personnes distinctes, et je m'oppose à cette identification d'autant plus fortement que l'on en a tiré la conclusion, fausse selon moi, que la religion d'Aten était d'une origine asiatique.

Plusieurs auteurs, comme M. Fl. Petrie, ont émis l'opinion qu'Amenhotep IV n'a pas régné plus de 18 ans, mais alors je ne comprends pas comment l'on se représente les choses. Amenhotep IV aurait régné 4 ans, lorsqu'il embrassa le nouveau culte d'Aten. A cette époque il se serait marié avec la reine Nofrtiith de laquelle il avait six filles qui donc seraient nées après l'introduction de la nouvelle religion, ce qui est confirmé par le fait qu'elles portent toutes le nom du dieu Aten [3]. Pour la naissance des six filles on peut calculer un espace de temps d'au moins de 10 ans et, voyant sur un monument [4] le père

---

[1] Voyez plus haut, p. 187.

[2] E. A. Wallis Budge, *Egypt and the Asiatic Empire*, p. 115.

[3] Petrie, *A History of Egypt*, II, 231, dit que Mert-aten, l'ainée was born in probably the 4th year of her fathers reign, as the second daughter was born in the 6th year ..... et la troisième, Ankhsenpa-aten, was born about the 8th year.

[4] Lepsius, *Denkmäler*, III, 99, b.

encore vivant à côté de toutes les six filles dont la plus jeune avait environ 10 ans, nous avons de bonnes raisons pour faire ce calcul:

Lors de l'institution de la nouvelle religion Amenhotep IV avait régné . . . . . 4 ans

Six filles naquirent dans le cours de . . . . 10 -

La plus jeune des filles avait avant la mort du père environ . . . . . 10 -

Amenhotep IV a donc régné au moins . . . 24 ans.

Combien d'années a-t-il vécu en plus, nous ne le savons pas, mais les 32 ans de règne que Manéthon attribue à Amenhotep IV me semblent plus probables que les 18 ans que M. Petrie compte, d'autant plus que, malgré le fanatisme acharné avec lequel la postériorité a taché d'anéantir les traces de son activité, il en reste assez pour prouver qu'une vie si riche en fruits n'était pas pauvre en jours.

Le fait principal, le plus important du règne d'Amenhotep IV était la réforme religieuse dont je viens de parler. Pour la bien comprendre il est nécessaire de connaître la religion égyptienne telle qu'elle était à son origine et dans son développement. C'est une question difficile, il est vrai, et je n'ai pas la prétention de la résoudre définitivement. Voyant la divergence d'opinions parmi les savants je me bornerai à préciser mes vues personnelles les soumettant à l'examen équitable de l'avenir; une discussion des différentes théories relatives à la religion égyptienne serait trop longue et probablement inutile au moins pour le moment.

A mon avis, les Égyptiens ont commencé à adorer la nature, passant ensuite par le hénothéisme et le polythéisme ils ont avancé jusqu'à un monothéisme presque pur, mais

après être parvenus à ce degré le plus haut où le dieu monothéiste comme esprit immatériel s'était retiré du monde matériel et, pour ainsi dire, était devenu inaccessible aux hommes, les Égyptiens inventaient les dogmes de l'émanation et de la zoolâtrie pour venir en rapport avec le dieu Esprit. Voilà la somme de la religion égyptienne. Mais pour m'expliquer il est nécessaire d'aller un peu en détail.

Quelle était la conception que les premiers Égyptiens se sont faits de la divinité, nous ne le savons pas. Nul document ne nous revèle l'histoire des cent milliers d'années que le genre humain a vécu sur la terre. Nous ne pouvons donc rien affirmer de positif. Voltaire dit dans un endroit sublime[1]: "Je méditais cette nuit; j'étais absorbé dans la contemplation de la nature; j'admirais l'immensité, le cours, les rapports de ces globes infinis que le vulgaire ne sait pas admirer.

J'admirais encore plus l'intelligence qui préside à ces vastes ressorts. Je me disais: "il faut être aveugle pour n'être pas ébloui de ce spectacle; il faut être stupide pour n'en pas reconnaître l'auteur; il faut être fou pour ne pas l'adorer".

Certes, l'ancien égyptien ne savait pas raisonner si finement, mais sous le ciel toujours serein de l'Égypte, observant la lumière et la chaleur du soleil ainsi que la vie qui en découle il comprenait très vite, que là haut il y avait une puissance qui était au dessus de l'homme, fonctionnait avec une force irrésistible, indépendante de lui. Cet être tout puissant qui d'abord n'avait aucun nom deve-

---

[1] *Oeuvres complètes de M. de Voltaire*, Lyon 1792, Tome 62, 146.

nait dans la suite le dieu Soleil, et voilà, la notion, l'idée de Dieu était créée. Mais ce Dieu était un corps matériel, le soleil. Il n'y a aucun doute possible. Le chapitre 15 du Livre des Morts qui porte les titres: "Adoration à Ré-Hormakhis lorsqu'il se lève à l'horizon oriental du ciel", et: "Adoration au Soleil lorsqu'il se couche dans la montagne de vie (l'Occident)", et enfin: "Adoration à Toum se couchant dans la montagne de vie" [1], prouve que le texte primaire ne connaissait qu'un Dieu corporel et matériel; il s'exprime entre autre ainsi: "O Ré, maître du rayonnement! brille à la face du defunt; qu'il soit adoré le matin et lorsqu'il se couche le soir; qu'il vogue dans la barque Mat, qu'il aborde dans la barque Sehkti, qu'il pénètre parmi les étoiles du ciel. Splendide est ton lever à l'horizon, illuminant la double terre de tes rayons . . . Astre émergeant, grand par cette tienne splendeur éclatante, tu façonnes tes membres et t'enfantes toi-même, non enfanté, à l'horizon. O rayonnant en haut du ciel! accorde que je parvienne en haut du ciel pour l'Eternité . . . . ton éclat favorise la préparation des aliments, des mets, de la nourriture" [2].

Comme le Dieu Soleil, de même le Dieu Lune, Seb, le Dieu Terre, Hapi, le Dieu Nil, Nout, la déesse Ciel et les autres divinités de même ordre étaient au commence-

---

[1] Le Dieu Soleil était Horus le matin, Ré à midi, Toum le soir.

[2] Je me sers de la traduction de M. Pierret (Paul Pierret, *Le Livre des Morts des anciens Égyptiens*, Paris 1907) pour ne pas être tenté de modifier le sens d'après ma théorie. J'avoue cependant que j'ai choisi seulement les parties du texte qui à mon avis étaient les plus anciennes, excluant celles qui sont ajoutées plus tard, p. ex. tout ce qui regarde le rôle que le Dieu Soleil jouait dans le monde d'outre-tombe.

ment des êtres corporels, matériels, "les puissances de la nature", ainsi que Le Page Renouf les appelle, c'est-à-dire ils étaient des Dieux de la nature. Mais pendant les premiers temps, lorsque l'Égypte était divisée en beaucoup de petits états, chaque état, chaque ville avait son dieu spécial qui, conçu sous une forme anthropomorphe, avait une femme et avec elle un fils, ainsi constituant une triade divine. C'était le même Dieu Soleil qui de cette façon fut adoré presque partout; mais comme la notion, le nom et les attributs de Dieu dans les diverses localités étaient différents et au cours des temps se différenciaient davantage, les dieux locaux, quoique identiques au fond, finirent par être différents ou par le paraître. Or, tandis que chaque communauté regardait son Dieu comme le vrai, le plus puissant, elle était forcée, à cause de la relation politique, à reconnaître ou à tolérer les autres dieux locaux comme des divinités véritables. Mais c'est la forme religieuse que nous, avec Max Müller, appelons *Henothéisme.* Dieu est un, mais il se répète, il se manifeste sous des formes distinctes.

Puis la situation politique changea et la forme religieuse avec elle: les petits états se réunirent dans un seul royaume, par conséquent les dieux locaux furent réunis dans une hiérarchie divine avec le dieu local de la ville capitale comme roi et maître et les autres dieux comme les bras, membres, les serviteurs du Dieu suprême, tous incorporés selon leurs noms, leurs fonctions et leur rang dans un *Polythéisme* organisé, tel que les différentes Ennéades de Héliopolis, de Hermopolis, de Thèbes nous le montrent.

Ce Polythéisme a duré depuis Menès jusqu'aux Ptolémées du moins comme religion populaire.

Cependant l'évolution de l'idée de Dieu continuait sans relâche, et elle se produisait dans l'esprit des prêtres savants sous l'influence des événements politiques. Autant que Thèbes, la capitale, sous la XVIIIe dynastie en puissance et autorité surpassait toutes les autres villes, autant son Dieu local, Amon, surpassait les autres dieux, de sorte qu'Amon à la fin devenait le seul, unique Dieu. Em. de Rougé assure fortement que les Égyptiens connaissaient le Dieu monothéiste. Il dit: "Il serait de même très-inexact de penser que cette multitude de divinités adorés chez les Égyptiens eût complètement oblitéré chez eux la notion d'un Dieu suprême et unique [1]. Les textes hiéroglyphiques apportent une lumière précieuse sur cette question. Le Dieu suprême quel que soit le nom local qu'on lui ait appliqué, est souvent désigné par des expressions qui ne permettent point le doute à cet égard: *Il est le seul être vivant en vérité* disent les légendes sacrées. *Il a donné naissance à tous les êtres et à tous les dieux inférieurs. Il a tout fait et n'a pas été fait. Enfin il s'engendre lui-même*" [2].

---

[1] Vicomte E. de Rouge croyait, comme on le voit, que les Égyptiens commençaient avec le Monothéisme sans dire cependant, s'ils en ont reçu la révélation de Dieu lui-même ou non. Je ne peux me ranger à l'opinion de l'excellent académicien — du moins je ne crois pas une révélation divine qui n'a aucune place dans une discussion scientifique. Il a néanmoins complètement raison d'affirmer que les Égyptiens connaissaient un Dieu monothéiste, il ne faut qu'ajouter cette seule restriction qu'ils y sont arrivés au cours des temps selon la loi de l'évolution.

[2] Le Vicomte Emmanuel de Rougé, *Notice sommaire des monuments égyptiens du Musée du Louvre*, p. 102.

Constatant que les Égyptiens étaient arrivés à un monothéisme presque pur dès la XVIIIe dynastie j'ajouterai une petite remarque. Je ne nie pas qu'un Égyptien sagace déjà sous le Hénothéisme ne se soit douté d'un tel dogme, mais c'était par hasard et sans aucune conséquence, et probablement un vrai monothéisme ne pouvait être dérivé qu'à travers ou qu'à l'aide d'un polythéisme organisé.

Le mouvement progressif de la religion égyptienne, que nous avons suivi, nous a conduits jusqu'au monothéisme; mais la fin du mouvement n'était pas encore là: il continuait pour mettre la couronne sur l'oeuvre. Au cours des temps la notion de Dieu s'était spiritualisée; sous le monothéisme le dieu Soleil n'est pas simplement le soleil, il est derrière le soleil, derrière le monde matériel; le dieu Lune n'est pas la lune, mais derrière la lune et ainsi de suite également le dieu Terre, le dieu Nil, la déesse Ciel. Quant au dieu Amon la transformation était plus facile, presque nécessaire, son nom Amon signifiant "le caché", il est donc le dieu caché, il s'appelle "le mystère des mystères, on ne connaît pas son mystère". Jamblique qui dans les écrits égyptiens avait recueilli ce qui était de philosophique relativement à la notion de Dieu dit: "Avant les choses qui sont en vérité et avant le commencement du monde un Dieu unique existe, antérieur même au premier dieu et roi, restant immobile dans la solitude de son unité sans qu'il ne soit occupé ni d'une pensée ni d'autre chose. Il est son propre père et il se procrée lui-même étant le seul père et bon en vérité. Il est le plus grand et le premier, la source de toutes choses et la racine des premières pensées et idées".

Le Dieu monothéiste finit comme esprit immatériel par être un dieu qui était caché, disparu derrière le monde matériel restant dans la solitude de son unité, il s'était retiré de toute communion avec les hommes et le monde ici-bas. Le court exposé que j'ai fait de l'évolution de la religion égyptienne n'est pas le fruit d'une spéculation pure, mais peut être prouvé pas à pas par des textes égyptiens, si l'on sait distinguer les dogmes des différentes écoles et époques qui sont entremêlés et juxtaposés dans les compilations religieuses faites à l'usage de tout le peuple.

Maintenant que nous sommes arrivés au point d'où nous saurons mieux comprendre la réforme d'Amenhotep IV, je reprendrai le fil de mon traité. Le Dieu avait disparu au delà de la matière, mais en deuil et en allégresse, surtout en deuil, l'homme a besoin de lui pour rentrer en relation directe avec lui, et il devait donc être rappelé au monde terrestre. Les Égyptiens s'ingéniaient plusieurs expédients pour en venir au but; ils formulaient d'abord le dogme de l'émanation avec sa conséquence finale le Panthéisme, et puis le culte des animaux s'adaptait au besoin du peuple. J'aurai plus tard, j'espère, l'occasion de parler de ces théorèmes, et pour le moment je me bornerai à démontrer, comment Amenhotep IV a résolu le problème. Il a repris le culte du dieu Soleil, cependant il n'adorait pas le soleil matériel comme auparavant, mais le dieu qui était derrière le soleil, c'est-à-dire le dieu dont *Aten*, le disque solaire, était la manifestation. Le surnom *Khou* ou *Akhou de Ré* indique la partie immatérielle qui pouvait s'immiscer dans le monde matériel de la même manière que, d'après l'ouvrage gnostique appelé Pistis Sophia, le

synonyme copte ⲧⲟⲙ, essence divine, indique la partie immatérielle qui du monde céleste était émanée pour prendre place dans l'âme de l'homme matériel [1].

Dans les tombeaux de Tell el-Amarna il se trouve plusieurs hymnes à Aten qui sont moulés à peu près sur le même modèle. Ce serait très utile de publier tous ces textes, de les mettre côte à côte et de les comparer pour en extraire le texte original et exact. Cependant pour mon but c'est assez de mettre en avant les traits les plus caractéristiques. Voici les plus importants: "Beau est ton lever à l'horizon du ciel, ô Aten! Tu parais à l'Orient remplissant la terre de tes bienfaits. Tes rayons enveloppent l'univers..... Quand tu te couches à l'Occident, la terre reste dans les ténèbres ainsi que ces morts qui gisent en leurs caveaux, leurs têtes emmaillotées; leurs yeux ne voient plus, et on peut leur voler tous les biens, même ceux qui sont sous leurs têtes. Le lion sort de son repaire, et les serpents partent de leur trou pour mordre. Il fait noir comme dans un four, la terre se tait, tandis que celui qui crée tout repose en son horizon".

"Au matin il apparaît, éclatant sous la forme d'Aten, en jour dissipant les ténèbres. Tu répands tes rayons, et la terre entre en fête; on s'éveille, on se met sur pied;

---

[1] Lieblein, *Pistis Sophia, L'Antimimon gnostique est-il le Ka égyptien?* p.7. Cet ouvrage remarquable est certainement d'une origine égyptienne, et son auteur a puisé aux sources égyptiennes non seulement des idées secondaires, mais aussi des conceptions si fondamentales que celle de la nature composée de l'homme et, peut-être de même, celle de l'émanation. Le livre mérite en tout cas d'être étudié avec la plus grande attention par les égyptologues.

tu lèves les hommes de leur lit, ils se lavent les membres, ils s'habillent, ils t'implorent les mains tendues, la terre entière vaque à ses travaux; le bétail va à son pâturage; les arbres et les herbages verdissent, les bestiaux bondissent; tous les oiseaux se secouent, quand tu te lèves pour eux; les bateaux descendent et montent le Nil, car toute voie s'ouvre à ton apparition; les poissons du fleuve sautent devant toi dès que tes rayons descendent sur l'Océan, ces rayons qui font féconder les femmes, forment la semence dans les hommes et animent l'enfant dans la sein de sa mère..... Tu es le dieu unique qui apparais dans tes formes du disque vivant, brillant, rayonnant qui va et vient..... tu es le disque (qui répand) le jour au-dessus de la terre.... La terre est en ta main, car c'est toi qui l'as créée. Tu te lèves, et les créatures vivent, tu te couches, et elles meurent".

Aten est le disque solaire, c'est-à-dire le soleil matériel qui répand la lumière, la chaleur, la vie sur le monde terrestre; il est l'apparition visible et compréhensible du dieu Soleil qui s'était caché derrière la matière, car Aten était *Khou-n-ré, la partie divine* du Dieu immatériel, la seule qui pouvait se manifester aux hommes.

Pour résumer, la réforme d'Amenhotep IV avait, à mon avis, un double but: d'abord le renouvellement du culte héliopolitain du dieu Soleil en opposition au culte thébain d'Amon, et puis, parce que la notion de Dieu dans l'intervalle avait été spiritualisée, l'essai de rétablir la relation personnelle entre les hommes et le dieu Soleil immatériel.

La nouvelle religion ne dura pas longtemps, nous ne savons pas au juste, ni comment, ni combien de temps;

l'ancien culte était enraciné dans le peuple, et la puissante hiérarchie de Thèbes avait assez de moyens à sa disposition qu'elle employait avec succès pour regagner l'autorité perdue.

Amenhotep IV n'avait aucun fils, il avait seulement six filles dont deux du moins étaient mariées: l'une, Meriaten, femme de Saakaré, l'autre, Ankhnasaten, femme de Tutankhaten. Ces deux gendres ont suivi Amenhotep IV dans le règne.

De *Saakaré* on ne sait pas beaucoup, on n'est pas même sûr de son nom. M. Petrie l'appelle *Ra-smenkh-ka*, tandis que Prisse lisait le nom: *Ra-se-hek-ka* et Lepsius: *Ra-se-aa-ka*. Il continuait pendant son court règne d'adorer le dieu Aten.

Aussi Tutankhaten qui le suivit sur le trône resta fidèle à Aten au commencement de son règne. Il était probablement fils d'Amenhotep III, et montant sur le trône comme gendre d'Amenhotep IV, sous le nom de Tutankhaten, il était à l'avénement, sans doute, zélé partisan de la nouvelle religion, mais plus tard il l'abjura, revint au culte d'Amon, quitta la nouvelle résidence pour retourner à Thèbes et changea son nom de Tutankhaten en celui de Tutankhamon, et avec lui aussi sa femme qui pour ne pas garder le nom odieux d'Aten s'appela avec une petite modification Ankhnasamon.

Il était inévitable, que la suprématie de l'Égypte sur la Syrie ne s'affaiblit sous le règne du bigot Amenhotep IV, ce qui d'ailleurs ressort avec évidence des lettres de Tell el-Amarna, mais il semble que, déjà sous Tutankhamon, l'Égypte ait regagné au moins une partie de son autorité

probablement par des expéditions militaires faites ou par le roi personnellement ou sous le commandement de ses généraux, p. ex. les vice-rois de Kush Hui et Amenhotep. Le beau tombeau de Hui, fils royal et vice-roi de Kush, donne en textes et en tableaux excellemment exécutés les riches tributs que les peuples de la Syrie avaient apportés au Pharaon. Le pays de Kush qui pour la plupart était resté soumis aussi pendant le règne d'Amenhotep IV apporta au même temps ses tributs[1]. M. Breasted énonce des doutes quant aux tributs syriens croyant qu'ils étaient fictifs, parce que c'était le vice-roi de Kush qui les présentait au roi[2]. Cependant pour moi c'est une règle sans exception, qu'il faut prendre les documents comme ils sont, toutefois s'ils ne sont pas impossibles, et dans notre cas ils sont au contraire de même probables, comme M. Breasted lui-même le fait observer définitivement.

Le successeur de Tutankhamon était le roi Aï. Selon toute probabilité il était le dernier des Pharaons qui ont commencé comme adorateurs d'Aten, mais ont fini comme adorateurs d'Amon. Nous faisons sa connaissance pour la première fois dans le tombeau d'El-Amarna[3] où il figure

---

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 115—118.

[2] Breasted, *Historical Documents*, II, 422 s.: One might be inclined to think, that the frequent representation of the tribute of the South and North in earlier Theban tombs of the Eighteenth Dynasty induced Huy to add the tribute of the North as a pendant to the tribute of the South which he actually collected. Mais c'est une remarque qui est plus subtile que vraie; de cette manière on pourrait escamoter bien des choses de l'histoire; je vois avec satisfaction qu'à la fin le bon sens de l'auteur l'emportait sur l'école.

[3] Lepsius, *Denkmäler*, III, 105.

comme un serviteur estimé d'Amenhotep IV, suivi de sa femme Thi qui semble avoir été liée à la famille royale; c'est peut-être à cause de ce parentage qu'il est monté plus tard sur le trône. Son tombeau dans la vallée royale de Thèbes [1] nous le représente comme roi et sa femme Thi comme reine, tous les deux avec les titres et attributs royaux complets; ce tombeau nous apprend que le roi Aï vers la fin de son règne a abandonné la réforme et embrassé la vieille religion d'Amon. Julius Africanus l'appelle Akherrès, le même nom que porte l'instituteur de la réforme, de sorte que ces deux noms indiquent le commencement et la fin de toute l'épisode d'Aten. Chez Josèphe nons rencontrons le nom d'Akenkherès trois fois répété; je ne sais si c'est une faute dans la transcription grecque ou cunéiforme au lieu d'Atenkherès, mais je suis convaincu, que le nom d'Akenkherès chez Josèphe n'est qu'une variante de la forme d'Akherrès chez Julius Africanus, et que Josèphe par les trois Akenkherès voulait indiquer les Pharaons qui étaient les plus importants partisans de la religion d'Aten [2].

Horemheb qui d'après l'opinion la plus répandue était le successeur immédiat d'Aï a par un acte solennel définitivement rétabli l'ancienne religion d'Amon. Je ne saurais dire, s'il était de royale origine, quoiqu'il semble appeler Thotmès III "le père de ses pères" [3]; pas même je ne saurais affirmer, qu'il dérivait ses droits de la royauté de sa mère Mutnezemt; car d'abord on ne sait, si elle avait elle-même du sang royal dans les veines, bien que je le

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 113, Bab el Moluk.
[2] Voyez le tableau plus haut, p. 162.
[3] Lepsius, *Denkmäler*, III, 119 c.

trouve assez vraisemblable, et puis les savants diffèrent dans leur opinion sur cette autre question, si elle était la mère, la femme ou la fille de Horemheb. Mais ce que nous savons positivement, c'est qu'il joua un grand rôle sous le règne de son prédécesseur quel que fût celui-ci, s'il était ou Aï, ou un autre roi: "il était le plus grand des grands, le plus puissant des puissants, le général des généraux, le messager royal à la tête de son armée aux pays de l'Ethiopie et de la Syrie".

Au temps propice, probablement après la mort du roi (Aï), le dieu Horus conduisit Hormheb à Thèbes et le présenta devant Amon qui le reçut comme son fils aimé, lui posa le diadème sur la tête et fixa les cinq noms de ses titres royaux.

Cet acte solennel peut être considéré comme une double restitution faite sous les auspices de l'hiérarchie thébaine: non seulement le dieu Amon reconnaissait Hormheb comme roi sacré d'Amon, c'est-à-dire uniquement légitime, mais aussi le roi Hormheb reconnaissait définitivement Amon comme vrai Dieu, notamment en opposition à Aten.

La réligion d'Aten, après une existence d'environ 50 ans, termina ainsi officiellement et, je peux ajouter, irrévocablement n'ayant aucune racine dans le peuple, et elle n'a pas laissé beaucoup de traces, puisque l'orthodoxie victorieuse les persécutait avec violence, comme la réforme jadis l'avait fait relativement aux monuments de l'orthodoxie.

Les inscriptions de Hormheb, comme général ou comme roi, parlent des guerres dans le sud, contre les Kushites et les Punti, et dans le nord, contre les Asiatiques et les vils Hanebu (ou peut-être les *Ha-onu*, les Ioniens): "Tu

es la terreur de tous les pays; toute la terre te craint, leur peur est dans leurs coeurs" s'éxclament les peuples vaincus en apportant au vainqueur leurs tributs redevables. Aussitôt que Hormheb fut couronné il partit de Thèbes et parcourut tout le pays pour rebâtir les villes, restaurer les temples et ériger de nouveau les statues et les autres monuments qui avaient été dévastés ou tombés en ruine; en même temps il démolit, autant qu'il le put, les objets appartenant au culte d'Aten; en peu de mots: il tâcha d'effacer les traces de la religion hérétique et de renouveler la splendeur de l'orthodoxie ancienne. Il signala également une activité énergique pour l'amélioration de l'état moral. Sous les dissentions théologiques les moeurs étaient dégénérées, l'autorité des lois était diminuée, l'ordre dans l'administration était dérangé, rapine, pillage, oppression des pauvres, injustice, corruption des juges et des magistrats en général, prévarication des officiers militaires, — tous ces maux et crimes furent interdits par un redoutable décret du roi Hormheb et sévèrement punis; selon la loi les coupables devaient avoir le nez coupé et être exilés pour la vie à Zalou sur la frontière orientale.

Hormheb a donc rétabli non seulement la religion d'Amon, mais aussi la loi et la justice dans l'intérieur et l'autorité politique de l'Égypte à l'étranger.

Une nombreuse famille qui a laissé plusieurs monuments [1] vivait à cette époque. Le père de famille Khāa porte dans sa stèle de Vienne le titre: "Chef du bétail de

---

[1] Lieblein, *Dictionnaire de noms*, nos. 620 et 641 et avec corrections nos. 2044 et 2045; *Recueil de travaux*, IX, 41 s. *Études égyptologiques*, II, p. 11.

la maison d'Aten", mais dans sa stèle de Leide: "Chef du bétail d'Amen"; il était donc d'abord dans le service d'Aten et plus tard dans celui d'Amon; car son fils Si-isis présentait ses offrandes à Amon [1]; le père ayant dans l'intervalle abandonné le culte d'Aten [2].

Hormheb est appelé Armais dans la liste manéthonienne. Julius Africanus lui donne un règne de 5 ans, mais dans le Répertoire de M. Legrain [3] nous trouvons la date: "L'an 8, le 1 Athyr sous le règne de Hormheb". Il y a sans doute une confusion dans la rédaction de Julius Africanus relativement à la fin de la XVIIIe dynastie où nous lisons:

"Armais . . . . . 5 ans
Ramessès . . . . . 1 —
Amenophath . . . . 19 — "

Ramessès est identique à Ramsès I qui comme fondateur de la XIXe dynastie aurait dû être mis à la tête de

---

[1] *Études égyptologiques*, II, p. 12 ligne 1.

[2] E. von Bergmann était certainement dans l'erreur, quand il pensait que la stèle de Vienne était postérieure à celle de Leide; (*Recueil de travaux*, IX, 43) c'est tout le contraire. Au même endroit l'égyptologue viennois est tombé dans une autre erreur assez étrange, car il ajoute: "Schwierigkeiten macht jedoch die Nichtübereinstimmung des Titels des Grossvaters Chaáa, welche sich durch einen mittlerweile erfolgten Stellenwechsel des schwerlich noch am Leben befindlichen Greises, dessen Enkel bereits in Amt und Würden standen, kaum erklären lässt und vielleicht auf Rechnung der Nachlässigkeit der Lapidarii zu setzen kommt". Mais pour celui qui connait la situation historique il n'y a aucune difficulté ici: lorsque Khāa abandonna le culte d'Aten et embrassa celui d'Amon, il changea en même temps le titre de sa fonction en y adoptant le nom d'Amon au lieu du nom d'Aten.

[3] G. Legrain, *Répertoire généalogique et onomastique*, no. 331.

cette dynastie, mais il est placé à la fin de la XVIIIe conformément à la règle, toujours suivie dans les listes manéthoniennes, d'inscrire les fondateurs des dynasties à la fin des dynasties précédentes, savoir Amenemha I dans la XIe dynastie et Ahmès dans la XVIIe [1]. Ramessès aurait donc terminé la XVIIIe dynastie, cependant Julius Africanus, voyant qu'il y avait une faute quant à la somme des années de la dynastie, a ajouté après coup: "Amenophath 19 ans". Mais qui était cet Amenophath? Je ne le sais pas au juste; c'était peut-être un roi collatéral, p. ex. Amenhotep, fils royal de Kush, frère cadet de Hui (?) [2] ou un autre roi inconnu du nom d'Amenhotep ou plutôt Amenapet, qui aurait régné avant que Hormheb fût couronné alors qu'il n'avait encore que "le sceptre au poing et l'uræus au front" [3].

Voici comment je comprends Julius Africanus qui ici comme ailleurs certainement a raison au fond:

Amenophath Armais	24 ans . . .	1256—1232 a. J. C.
Ramessès 1 an		1232—1231 —

Amenophath et Hormheb auraient régné ensemble 24 ans, Hormheb 5 ans seul après le couronnement et plusieurs ans avant contemporainement avec Amenophath

---

[1] La cause de cette règle était peut-être celle-ci: Les fondateurs des nouvelles dynasties étaient généralement des usurpateurs qui pendant des années ont combattu pour avoir le dessus, et le chronologiste ne savait pas au juste le moment précis de leur victoire définitive.

[2] Lepsius, *Denkmäler*, III, 15.

[3] Maspero, *L'Histoire ancienne*, II, 343.

dont plus tard il s'est approprié quelques années, au moins nous avons rencontré plus haut la date de l'an 8 de son règne. Il me faut pourtant faire une restriction. Je ne donne l'explication que je viens de mentionner que provisoirement comme une hypothèse sur laquelle je n'insiste point. Je suis toutefois convaincu que J. Africanus comme dans tout son système aussi quant à ce point spécial où l'ordre des rois est changé, au fond est dans le vrai. Avant de finir avec la XVIIIe dynastie je mettrai en avant un fait qui ne doit pas être passé sous silence, quand on parle des derniers Pharaons de cette dynastie.

Dans l'ouvrage de Mariette sur ses fouilles heureuses des tombeaux d'Apis au Serapéum [1] nous trouvons cinq Apis inscrits comme appartenant à la XVIIIe dynastie: Apis I mourut sous Amenhotep III, Apis II sous Kheperu-neb-ré Tutankhamon, Apis III et IV sous Hormheb et enfin Apis V sous un roi dont le nom est reproduit trois fois, mais si indistinctement qu'il n'est pas possible de le lire avec certitude. M. Wiedemann lit le nom Teta [2]; c'est possible. Mais, si pour ma part j'ose émettre une opinion particulière, je me permettrai, je ne veux pas dire, de proposer, mais seulement de noter une autre lecture qui peut-être serait un peu plus plausible, je veux dire: *Khou-ré* ou *Akhou-ré* [3];

[1] Aug. Mariette, *Le Serapéum de Memphis.*

[2] Wiedemann, *Aegyptische Geschichte*, p. 466 et *Supplement*, p. 55.

[3] Voyez surtout la forme du nom dans Mariette, *Le Serapéum*, Pl. VI. Nous trouvons, pour ajouter une autre remarque, le nom de dans mon *Dictionnaire de noms,* no. 2110, cfr. Schiaparelli, *Museo archeologico di Firenze*, p. 355, no. 1620.

si ce nom est correct on pourrait le rapprocher d'Akherrès I, Amenhotep IV, ou d'Akherrès II dans la liste de J. Africanus.

Cependant je n'insiste pas sur l'interprétation que je viens de présenter, je prie le lecteur de le bien remarquer, voyant qu'on aura de la répugnance à l'accepter, parce que l'on sera forcé en même temps d'accepter la lecture de Khouré ou Akhouré que j'ai proposée depuis longtemps pour le nom d'Amenhotep IV contre la lecture fausse de Khounaten qui dans notre science a pris des racines tellement fortes qu'il est difficile, si non impossible de les extirper.

La XIXe dynastie, 1231—1022 a. J. C.

Voici la liste des rois de cette dynastie:

Les monuments égyptiens.		Manéthon.	
Ramsès I jusqu'à *l'an 1231 a. J. C.*			
Séti I	51 ans, 1231—1180	Sethos . . .	51 ans
Ramsès II. . .	66 — , 1180—1114	Rapsakes . .	66 —
Menephthès . .	20 — , 1114—1094	Ammenephthes	20 —
Séti II Ramsès de la stèle de Bentresht (?)	60 — , 1094—1034	Ramesses . .	60 —
Amenmesès Siptah	. 12 — , 1034—1022	Ammenemes .	5 —
		Thuoris . . .	7 —
Total	209 ans, 1231—1022	Total	209 ans.

A cette liste il faut joindre quelques notes explicatives.

Manéthon donne à Séti I un règne de 51 ans; "mais la présence de Ramsès II, déjà grand, dans la campagne de l'an I (de Séti I), nous force à en restreindre la durée à une quinzaine d'années, vingt au plus, peut-être douze ou quinze seulement" [1]. Cependant M. Breasted a d'une

[1] Maspero, *Histoire ancienne,* II, 387, note 5.

manière ingénieuse et, comme il me semble, évidente, démontré que le texte dont il est question ici ne mentionnait primitivement aucun prince quelconque, le prince Ramsès et son frère aîné ayant été intercalés plus tard, de sorte que l'égyptologue américain avec raison a pu terminer la démonstration par cette conclusion: It is clear, in the first place, that these reliefs offer no evidence whatever that Ramses II ever took part in any campaign of his father, of whatever year. It is therefore no longer necessary to shorten the reign of Seti in order that Ramses may be sufficiently young at his (Ramses') accession, as Maspero considered unavoidable [1]. Mais si M. Breasted ne trouve ici aucune objection fondée contre le long règne de Séti I, ce qu'il donne d'une main en faveur de la liste manéthonienne il le reprend immédiatement après de l'autre. Car à une page suivante [2] il n'attribue à Séti I qu'un règne d'environ vingt ans. A greater maximum — il dit — is improbable, for the reason that Setau, viceroy of Kush in Seti I's second year, is known also in Ramses II's thirty-eight year, which, if Seti reigned twenty years, makes Setau's term of office at least fifty-seven years — an extraordinary tenure of office. For the extensive building which Seti I accomplished, twenty years are none too long a reign. C'est une chose extrêmement comique de voir comment on croit pouvoir, avec la mine grave et sérieuse d'un grand savant, mettre ses créations fantastiques en guise des réalités documentaires. Contre le chiffre positif de Manéthon il aurait été nécessaire de prouver que les deux Setau en vérité étaient

[1] Breasted, *Historical Documents,* III, 65.
[2] Breasted, l. l. III, 67.

une et même personne, d'autant plus que le Setau de l'an 2 de Séti I est éloigné de Setau de l'an 38 de Ramsès II par un laps de temps de 87 ans selon Manéthon et de 57 ans selon M. Breasted; car la fonction de plus de 57 ans pour un vice-roi serait déjà de trop, étant forcés, comme nous sommes, à ajouter là-dessus un âge de 20—30 ans pour pouvoir entrer en charge, tandis que la fonction de plus de 87 ans + 20 ou 30 ans de l'âge passerait les bornes ordinaires de la nature. Pour moi il n'y a aucun doute possible. Nous avons ici deux Setau, probablement le grand-père et son petit-fils. Nous connaissons un "fils royal de Kush Setau", , nommé sur une stèle du Musée du Louvre [1]; c'est peut-être le grand-père, car il est entouré des personnes qui vivaient à la fin de la XVIIIe dynastie: un certain Hormheb et son fils, scribe de table d'offrandes de Kush, et la dame Bakta, musicienne attachée au culte du roi Thotmès III. Ce Setau était, comme il semble, vice-roi déjà sous la XVIIIe dynastie, et s'il était identique au Setau de l'an 2 de Séti I, il aurait survécu à la XVIIIe dynastie et aurait eu un certain âge sous la XIXe. Mais nous connaissons encore un autre "fils royal de Kush", nommé Setau, qui vivait sous Ramsès II [2]. Il portait aussi le titre de "Chef des regions aurifères", les mines d'or, sans doute, de la vallée d'Olaki dans la Nubie, dont il est

---

[1] *Études égyptologiques,* vol. 8, p. 77, cf. Lieblein, *Dictionnaire de noms,* no. 2052.

[2] Lieblein, *Dictionnaire de noms,* no. 901. C'est une "kolossale hockende Figur" qui se trouve au Musée de Berlin. Cf. Lepsius, *Denkmäler,* III, 195, b, c.

question sur le temple de Radesieh et sur la stèle de Kouban [1], et le titre était bien approprié, car les fonctions du Prince de Kush embrassaient l'inspection des pays aurifères de la Nubie. Voilà le Setau qui, selon toute vraisemblance, était identique au Setau de l'an 38 de Ramsès II. Il était, je crois, originaire d'El-Kab dont les gouverneurs avaient l'administration de la Nubie [2], et il paraît de même, que la famille de Setau y avait son domicile particulier, car nous connaissons un troisième Setau qui était le grand-prêtre de Nekheb-El-Kab, fils du grand-prêtre de Nekheb, nommé Hui [3]. Il y avait donc plusieurs personnes qui portaient le nom de Setau, et nous n'avons aucune raison de statuer une identité qui était ou simplement impossible ou contre toute probabilité [4], de sorte que nous en pouvons tirer la conclusion, que les 51 ans que Manéthon a attribués à Séti I restent inattaquables sans avoir besoin d'aucune correction quelle qu'elle soit [5].

J'ai des observations chronologiques à faire aussi quant à Ramsès II. Il a régné 66 ans, 1180—1114 a. J. C.; restant au dedans des limites des lois de la nature nous

---

[1] Maspero, *Chabas, Oeuvres diverses*, T. II, p. 219.

[2] Voyez plus haut, p. 194.

[3] Lieblein, *Dictionnaire de noms*, no. 912.

[4] Nous connaissons en vérité un autre "Fils royal de Kush", nommé Amenemapet qui était en fonction l'an 9 du règne de Séti I, Lepsius, *Denkmäler*, III, 141, h, i, k.

[5] M. Maspero dit de la momie de Séti I: Il dut mourir vieux; la tête est rase, les sourcils sont blancs; l'état du corps accuse la soixantaine, et bien passée, ce qui confirme l'opinion des savants, qui lui attribuent un très long règne. (Maspero, Les Momies royales de Deir el-Bahari dans Mission archéologique Française au Caire. Tome I, p. 773.)

pouvons supposer, qu'il naquit pendant les dernières dix ou vingt années de Séti I [1]. Supposant que Ramsès II soit monté sur le trône environ l'an 1300 a. J. C., on place généralement son règne plus de 100 ans avant le temps vrai. Moi, je crois être dans le vrai, quand je le place dans le douzième siècle. Ce n'est pas ici le lieu de récapituler tous les motifs qui m'ont décidé à penser ainsi; je veux seulement observer qu'il y a des raisons pour croire que Ramsès II ait régné au temps de la guerre de Troie. Car les peuples qu'Homère nous nomme comme coalisés contre les Grecs étaient, sans aucun doute, identiques avec les peuples que le poème de Pentaur nous donne comme coalisés avec les Héthites contre Ramsès II.

Les peuples et les pays d'Homère sont:

Ilion, Héthites [2], Dardaniens, Pedasos, Lyciens, Mysiens, Ciliciens.

Les peuples et les pays de Pentaur sont:

Ilion [3], Héthites, Dardaniens, Pedasa, Lyciens, Mysiens, Ciliciens.

La même relation entre les mêmes peuples d'un aussi grand nombre qu'ici me semble bien clairement indiquer la même époque; car il n'est pas probable que tant de peuples relativement insignifiants ont gardé longtemps leur puissance politique et situation réciproque sans changement.

---

[1] Voyez plus haut, p. 318.

[2] Avec Gladstone je pense que les *Κήτειοι* chez Homère étaient identiques avec les Héthites. Eurypylos, roi des Keteioi, vint à l'aide de Priamos vers la fin de la guerre. *Odyssée*, XI, 520 ss.

[3] je lis Ilion; Brugsch lisait Meuna qu'il identifiait avec un autre peuple grec, les Méoniens.

Aussi, à mon opinion, la guerre de Troie, dont l'authenticité ne peut être douteuse, a eu lieu peu de temps, quelques ans seulement, après la guerre de Ramsès II avec les Héthites. En l'an 5 de son règne, c'est-à-dire 1176 a. J. C., selon moi, il battait la bataille de Kadesh, et la guerre de Troie peut très bien être placée environ l'an 1170 a. J. C. Parmi les peuples nommés, les Khetti ont joué un rôle politique dans ces contrées pendant le douzième siècle. Nous le savons positivement, et pour nous c'est une chose fort probable que les Khetti ont pris part dans cette coalition. Je reviendrai bientôt à ce peuple, mais fais provisoirement cette remarque pour éviter une méprise.

Ménephthès, fils et successeur de Ramsès II, régnait 20 ans, 1114—1094 a. J. C. Le grand texte est bien connu qui raconte que Ménephthès a vaincu les Israélites dans leur pays en Syrie [1]. Les difficultés historiques que l'on a vues dans ce texte ne sont qu'imaginaires. Si l'on restitue la chronologie à ma manière, les difficultés disparaissent. Car l'exode avait lieu deux cents ans au moins avant Ménephthès, alors que, d'après les lettres de Tell el-Amarna, le peuple de Khabiru sous le règne d'Amenhotep IV immigrait dans la Palestine ou y faisait des conquêtes, et le règne de Ménephthès était contemporain avec les Juges hébreux [2].

Manéthon nomme comme successeur de Ménephthès un roi Ramessès, qui n'est pas encore retrouvé sur les monuments égyptiens. Cependant il est possible que son

---

[1] Voyez plus haut, p. 282.
[2] Voyez plus haut, p. 291, s.

nom, qui sans doute ressemblait beaucoup au nom de Ramsès II, se cache parfois où l'on n'a pas soupçonné de le rencontrer.

D'accord avec M. Maspero, je pense que le Pharaon de la stèle de Bentresht ne doit pas être intercalé comme Ramsès XII entre Ramsès XI et le véritable Ramsès XII (Ramsès Khamus). Si l'événement que raconte la stèle de Bentresht n'est pas simplement un conte fabuleux, mais, en partie au moins, un fait historique, je serais tenté de croire que le Pharaon qui y est mentionné pourrait être identique avec le Ramessès, quatrième roi de la XIXe dynastie de Manéthon dont j'ai donné plus haut la liste des rois.

Pour les quatre premiers rois, Manéthon tombe d'accord avec les monuments; avec cette seule différence qu'il a compris le règne de Ramsès I dans la XVIIIe dynastie. Pour les trois derniers, le désaccord est flagrant.

Car tandis que Manéthon donne:

Ramessès	60 ans
Ammenémès	5 „
Thuoris	7 „

les monuments égyptiens donnent, d'après M. Wiedemann:

Séti II	60 ans
Amenmesès	5 „
Sa-Ptah	7 „

d'apres Brugsch:

Séti II (Amen-messu) . . .	33 ans
Set-nakht (Siptah)	33 „

et d'après M. Maspero:

Séti II
Amenmésès
Siptah.

Mais en tant que les monuments égyptiens nous l'apprennent, ces trois Pharaons Séti II, Amenmésès et Siptah, avaient tous des régnes d'une courte durée, à peine plus de vingt ans ensemble pour tous les trois; toutefois il est certain que ces règnes n'étaient pas assez longs pour combler le temps écoulé depuis Ménephthès jusqu'à Ramsès III de la XXe dynastie. Car nous connaissons cinq grand-prêtres qui ont fonctionné dans ce laps de temps:

Le grand-prêtre d'Amon Roï, sous Ménephthès
- — — — Roma, sous Séti II
- — — — Hora
- — — — Untavat
- — — — Amenvahsu.

Si nous supposons, que les cinq grands-prêtres ici nommés, Roï et les quatre autres, ont fonctionné environ cent ans, ou chacun pendant vingt ans, la série des grands-prêtres sera complète pour le temps de 1110 à 1010 a. J. C.; car le premier, Roï, a vécu sous Ménephthès (1114—1094 a. J. C.) et le dernier, Amenvahsu, probablement sous Ramsès III, c'est-à-dire 1022—990 a. J. C. Voici la série:

Roï	1110—1090	a. J. C.
Roma	1090—1070	—
Hora	1070—1050	—
Untavat . . .	1050—1030	—
Amenvahsu . .	1030—1010	—

Les trois grands-prêtres Roma, Hora et Untavat avec leurs 60 ans (1090—1030 a. J. C.), correspondent donc pour la plus grande partie aux rois Séti II, Ramessès, Amenmésès et Siptah. C'est peut-être pour ce motif que Wiedemann, qui ne compte pas Ramessès, donne 60 ans à Séti II, et que Brugsch de même donne 33 ans à Séti II et 33 ans à Siptah. Mais les monuments ne connaissent que l'an II de Séti II, et son règne a dû être court; du moins il n'a pas achevé son tombeau, une circonstance qui indique un règne de courte durée [1].

Pour combler le temps que les trois grands-prêtres demandent nous sommes si heureux de pouvoir intercaler entre les trois Pharaons reconnus le nouveau règne de Ramsès de la stèle de Bentresht, en supposant qu'il soit identique avec le Ramessès que Manéthon donne comme successeur de Ménephthès. Dans ces temps de décadence, il n'y a rien de frappant à ce qu'un Pharaon, notre Ramessès, ait pu demeurer paisiblemnnt à Thèbes et régner pour ainsi dire inaperçu entre ou parmi des co-régents plus actifs et entreprenants. L'inscription de Bentresht donne l'an 33 du roi; il a donc régné longtemps, et il n'y a rien qui empêche de lui attribuer les soixante ans que Manéthon indique pour son Ramessès, surtout si nous supposons que le règne de Séti II, qui est passé sous silence dans la liste manéthonienne, est compté dans les 60 ans de Ramessès. Sans y insister, j'incline à penser que le Ramsès de la stèle de Bentresht puisse être le même que le Ramessès

---

[1] Maspero, *Histoire*, II, 438.

de la XIXe dynastie manéthonienne. J'ai toujours été de l'opinion qu'il n'est pas prudent de rejeter sans façon les données de Manéthon.

Nous retrouvons peut-être notre Ramessès dans la série des rois qui, dans Lepsius, Denkmäler III, 213, représentent les prédécesseurs de Ramsès III; voici l'ordre: Ramsès III, Setnekht, Ramsès (Usermaré Setepenré), Ménephthès I. D'après l'ordre inverse des noms, Ramsès (Usermaré Setepenré) a régné après Ménephthès Ier, et par conséquent il ne peut pas être Ramsès II pour lequel il a été pris. Si l'on ne veut pas constater une faute dans l'inscription, ce qui est toujours dangereux, notre inscription tombe d'accord avec Manéthon en plaçant un roi Ramsès immédiatement après Ménephthès, vers la fin de la XIXe dynastie. Aussi les huit Apis, n°s 7—14, que Mariette, dans son ouvrage *Le Sérapéum*, a attribués à Ramsès II, semblent être de trop pour un seul roi; il pourrait se faire que quelques-uns de ces Apis aient vécu sous notre Ramessès, Ramsès II, bis, si l'on veut. On peut faire ici encore une autre remarque. Ramsès de la stèle de Bentresht ne peut pas être Ramsès II; car les deux formes différenciées du dieu Khonsu: "Khonsu-m-vas nofer-hotep" et "Khonsu-p-ar-skher-m-vas", qui se trouvent dans l'inscription de la stèle de Bentresht n'existaient pas encore, autant que je sache, au temps de Ramsès II. Il y a de même une différence dans les noms des deux Ramsès; car tandis que les noms principaux sont à peu près les mêmes, comme pour presque tous les Ramsès, les deux noms des titres de Hor et de Hor de nub sont tout-à-fait différents.

Avant de quitter la XIXe dynastie, je donnerai la série complète des grands-prêtres de toute cette dynastie en mettant à leur côté les rois contemporains.

Grands-prêtres.			Rois de la XIXe dynastie.
1220 a. J. C.		Neb neteru, t'ed nef Thera [1]	Séti I, 51 ans, 1231—1180 a. J. C.
1190	—	Amenhotep [2]	Ramsès II, 66 ans, 1180—1114 a. J. C.
1160	—	Sekhemmes [3]	
1130	—	Unnofre [4]	
1110	—	Roï [5]	Ménephthès, 20 ans, 1114—1094 a. J. C.
1090	—	Roma [6]	Séti II et Ramessès, 60 ans, 1094—1034 a. J. C.
1070	—	Hora [7]	
1050	—	Untavat [8]	Amenmèses, 5 ans, 1034—1029 a. J. C.
1030	—	Amenvahsu [9]	Thuoris, 7 ans, 1029—1022 a. J. C.

---

[1] Lieblein, *Dictionnaire de noms*, n°s 881, 2087 à 2090.

[2] Ibid., n° 2197. Son fils Amonemap vivait sous Ramsès II, car, dans Mariette, *Monuments divers*, pl. 72, 49 on lit: "Chef de la cour Amonemap, fils du savant et du grand-prêtre Amenhotep, de la grande cour de Ramsès II". Il est donc probable que le père, le grand-prêtre d'Amon, Amenhotep, vivait et fonctionnait sous Séti Ier comme sous Ramsès II.

[3] Ibid., n°s 2100, 2562.

[4] Ibid., n° 905.

[5] Ibid., n°s 908, 909, 930.

[6] Ibid., n°s 559, 909.

[7] Ibid.. n°s 2115, 2168.

[8] Ibid., n°s 1002, 2114.

[9] Ibid., n° 1002.

Les deux derniers grands-prêtres étaient frères et représentent ainsi une seule génération; pour cette raison, j'ai raccourci le temps attribué aux derniers grands-prêtres.

Après avoir déterminé à ma manière la chronologie de la XIXe dynastie je reprendrai l'histoire spéciale des rois.

Séti I commença déjà l'an I de son règne la guerre dans l'Asie d'abord contre les Shasu et puis parcourant Canaan et la côte phénicienne. Il continua la guerre probablement pendant plusieurs ans, car quoique les inscriptions ne portent que la seule date de l'an I, il n'a pas pu faire tant d'expéditions militaires dans l'espace d'une seule année: or, les longues inscriptions de Séti I qui couvrent les parois septentrionaux de la grande salle hypostyle du temple de Karnak nous racontent que Séti I a fait des expéditions en Libye et dans le nord de la Syrie contre les Rutennu et les Hittites. C'est le récit sur la guerre contre les Hittites qui à cet endroit est le plus important pour nous. Ce peuple qui jouait un si grand rôle au temps de Ramsès II et qui est et restera probablement encore longtemps l'énigme archéologique des savants d'aujourd'hui et de l'avenir, est cité une ou deux fois dans les textes cunéiformes de l'ancienne Babylone; mais les Assyriologues ne sont pas d'accord quant au temps de la notice [1]; de même dans les Annales de Thotmès III sont nommés quelques tributs insignifiants que "le grand Kheta" a apportés au maître égyptien, mais on ne sait pas bien de quel pays [2].

---

[1] Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 419.

[2] Je serais tenté de croire que "le grand Kheta" veut dire les Héthites qui avant l'Exode des Hébreux et au temps de Thot-

M. Maspero croit que "les Khâti, tribus rudes et belliqueuses, apparentées non plus aux Sémites de la plaine syrienne, mais aux populations de langue et de race ambiguës qui occupaient les bassins supérieurs de l'Halys et de l'Euphrate, vivaient dans les replis profonds de l'Amanus et du Taurus [1]". C'est fort possible, mais, autant que je sache, ce n'est pas prouvé par des documents authentiques.

M. Winckler raconte qu'il a retrouvé l'ancienne capitale des Hittites dans les ruines de Boghaz-köi, situées dans le coeur de Cappadoce, où il a fait des fouilles de la plus grande importance [2]. Les découvertes qu'il y a faites sont d'un intérêt tout particulier non seulement par les renseignements nouveaux qu'elles nous donnent, mais aussi par les preuves curieuses qu'elles nous procurent sur les faits connus déjà depuis longtemps. Il résulte avec évidence des fouilles de M. Winckler que les Hittites à un temps déterminé avaient leur capitale dans la Cappadoce, mais si elle était leur première, la plus ancienne capitale, nous ne le savons pas. Ce qui est certain, c'est que les plus importants documents que M. Winckler y a trouvés traitent d'une série des rois Hittites qui étaient contemporains aux premiers rois de la XIXe dynastie égyptienne, notamment Ramsès II qui régnait 1180—1114 a. J. C.

---

mès III demeuraient dans la Palestine et qui ont présenté leurs dons pour rendre hommage au vainqueur égyptien, quand il retournait en Égypte de son expédition de l'an 33 en passant par leur territoire.

[1] Maspero, *L'Histoire ancienne*, II, 351.

[2] Hugo Winckler, *Vorläufige Nachrichten über die Ausgrabungen in Boghaz-köi im Sommer 1907* dans *Mitteilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft zu Berlin.*

Cependant, malgré les nouveaux documents que les dernières fouilles ont mis au jour, malgré les notices importantes que les textes hiéroglyphiques et cunéiformes ainsi que les lettres de Tell el-Amarna nous ont apportées relativement à l'histoire des Hittites, ce sont toujours les livres de Moïse qui nous rendent les plus anciens et les plus détaillés récits sur ce peuple intéressant. Comment était la situation selon ces récits?

Avant l'Exode et avant l'occupation de la Palestine par les Hébreux, c'est-à-dire avant Amenhotep III, les Hittites étaient établis dans les contrées méridionales de la Palestine aux environs de la ville d'Hébron et jouaient sans doute à cette époque le rôle le plus prépondérant parmi les peuples du pays. Et ils y demeuraient déjà au temps d'Abraham. Car ce patriarche acheta des Hittites "la caverne du champ de Macpéla, au devant de Mamré, qui est Hébron, au pays de Canaan [1]". Abraham dit aux Hittites: "Je suis étranger et habitant parmi vous, donnez-moi une possession où j'aie droit de sépulcre parmi vous [2]". "Abraham se prosterna devant le peuple du pays, c'est-à-dire, devant les Hittites [3]". De ces passages, qui sont confirmés par la Genèse, chap. 25, 10; 49, 30; 50, 13, il ressort avec évidence, que les Hittites aux temps d'Abraham avaient la possession du pays dans les environs d'Hébron. Aussi aux temps d'Esaü et de Jacob ils sont également nommés le peuple du pays. Dans la Genèse chap. 27, 46 Rebecca dit: "La vie m'est devenue ennuy-

[1] Genèse, chap. 23, 19.
[2] Ibid., chap. 23, 4.
[3] Ibid., chap. 23, 7.

euse, à cause de ces Héthiennes. Si Jacob prend pour femme quelqu'une de ces Héthiennes, comme sont les filles de ce pays, à quoi me sert la vie"? Au temps de l'Exode nous trouvons les Hittites nommés en première ligne parmi les peuples de Palestine, que les Hébreux avaient à combattre pour prendre possession de la terre promise. Dieu dit qu'il veut donner aux Hébreux le pays "où sont les Cananéens, les Héthiens, les Amorrhéens, les Phéréziens, les Héviens et les Jébusiens [1]", ce qui est répété plusieurs fois, p. ex. Exode, chap. 3, 17; chap. 13, 5; chap. 23, 23 et 28; chap. 33, 2; chap. 34, 11; Deuteronome, chap. 7, 1; Josué, chap. 3, 10. Les douze espions que Moïse envoyait pour reconnaître le pays de Canaan rapportèrent que "les Hamalékites habitent au pays du midi, et les Héthiens, les Jébusiens et les Amorrhéens habitent dans la montagne, et les Cananéens habitent le long de la mer, et vers les rivages du Jourdain [2]". Le chapitre 20 du Deuteronome qui prescrit le traitement des villes conquises fait distinction entre les villes éloignées et celles de la terre promise. Quant aux villes de la dernière catégorie il est dit: "Mais tu ne laisseras vivre personne qui soit des villes de ces peuples que l'Éternel ton dieu te donne en héritage. Car tu ne manqueras point à les détruire à la façon de l'interdit; savoir, les Héthiens, les Amorrhéens, les Cananéens, les Phérésiens, les Héviens, les Jébusiens, comme l'Éternel ton Dieu te l'a commandé [3]". Dans le livre de Josué, chapitre 9 vers 1 nous lisons: "Dès que tous les rois qui

---

[1] Exode, chap. 3, 8.
[2] Nombres, chap. 13, 30.
[3] Deuteronome, chap. 20, 16, 17.

étaient en-deçà du Jourdain, sur la montagne, et dans la plaine, et sur tout le rivage de la grande mer, jusques contre le Liban; savoir, les Héthiens, les Amorrhéens etc. eurent appris ces choses". On voit de ces passages sans aucune équivoque possible [1], que les Hittites habitaient la Palestine avant l'Exode et avant l'occupation par les Hébreux. Ceci est d'ailleurs une chose bien convenue; aussi M. Maspero a-t-il dans son excellent ouvrage: "Histoire ancienne des peuples de l'Orient" sur la carte de la Syrie [2] placé les Hittites dans les environs d'Hébron.

Mais quoiqu'il soit bien certain que les Hittites avant l'Exode habitaient la Palestine, ils n'y restèrent pas comme peuple indépendant après que les Hébreux eurent conquis la terre promise. Une partie fut subjuguée [3] et resta dans le pays [4]; enfin Salomon la rendit tributaire: "Et pour ce qui est des peuples qui étaient restés des Amorrhéens, des Héthiens etc. qui n'étaient point des enfants d'Israël; savoir, de leurs descendants qui étaient demeurés après eux au pays, et que les enfants d'Israél n'avaient pu détruire à la façon de l'interdit, Salomon les rendit tributaires, et les asservit jusqu'à ce jour [5]". Mais une autre partie, le gros du peuple émigra vers le nord et prit ses nouvelles demeures chez les frères, s'ils existaient, les Khetti en Cilicie, selon M. Maspero, ou en Cappadoce, selon M. Winckler.

---

[1] Cf. aussi Josué, chap. 1, 4; chap. 11, 3; chap. 12, 8; chap. 24, 11.
[2] Maspero, *Histoire*, etc., p. 180.
[3] Josué, chap. 12, 8; chap. 24, 11.
[4] Juges, chap. 3, 5; I Samel, chap. 26, 6; II Samuel, chap. 11, 3, 6 etc.
[5] 1 Rois, chap. 9, 20—21; II Chroniques, chap. 8, 7—8.

Quoiqu'il en soit, s'ils avaient, parmi un peuple Hittite qui demeurait au nord de la Syrie ou dans l'Asie mineure, des frères ou des apparentés à qui ils pouvaient se joindre, ces Hittites n'avaient pas encore joué aucun grand rôle politique, autant que nous sachions [1]; c'était, selon toute vraisemblance, après la réunion de tous les Hittites dans un seul empire, qu'ils s'agrandirent promptement et sous des circonstances politiques heureuses, de sorte qu'ils tenaient l'hégémonie dans ces contrées un siècle et demi plus tard, et qu'ils pouvaient, dans la vallée de l'Oronte, résister à toute la force de l'Égypte sous Ramsès II (1180—1114 a. J. C.).

Le peuple Amorrhéen subit tout-à-fait le même sort que les Hittites. Avant l'Exode il habitait la Palestine; aprés cette époque il fut subjugué par les Hébreux [2]; mais une partie fut chassée vers le nord [3], et s'établit sur les frontières septentrionales de la Palestine, ainsi que I Samuel, chapitre 7 vers 14 semble l'indiquer: "Samuel délivra Israël de la main des Philistins et il y eut paix entre Israël et les Amorrhéens". Ici dans la vallée de l'Oronte nous les retrouvons pendant les guerres de Ramsès II et de Ramsès III sous le nom de leur pays, "le pays des Amori". Dans leurs nouvelles demeures les Amorrhéens se sont sans doute unis aux Hittites ou ont reconnu leur hégémonie pendant leurs guerres communes contre les Égyptiens. Nous avons vu que Thotmès III, Amenhotep II et d'autres rois de la

---

[1] Voyez plus haut, p. 290.

[2] Nombres, chap. 21, 25, 31 s.; Deuteronome, chap. 2, 24; chap. 3, 8; Josué, chap. 10,12.

[3] Josué, chap. 24, 18; I Rois 21, 26.

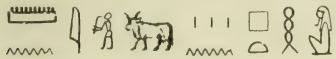
XVIIIe dynastie [1] ont fait des guerres contre le peuple de Rutennu au nord de la Syrie et ont reçu des tributs de lui; mais depuis la XIXe dynastie les Hittites commencent à se montrer dans ces parages d'abord à côté de lui, puis seuls, après que les Rutennu ont entièrement disparu, de sorte que les Hittites semblent s'être élevés sur la ruine des Rutennu. C'était, comme nous avons déjà dit [2], Séti I qui avait fait des expéditions militaires contre les Rutennu et les Hittites au même temps et à peu près dans les mêmes pays — du moins ces deux peuples sont représentés sur le même tableau côte à côte comme prisonniers [3]. Quel fut le résultat de la guerre contre les Rutennu, nous ne le savons pas; dans la suite ils sont si rarement mentionnés qu'ils ont dès lors clairement perdu leur influence politique. Quant à la guerre contre les Hittites nous sommes au contraire bien informés, elle termina, comme nous verrons plus tard, par un traité de paix entre les deux puissances belligérantes.

Les inscriptions du temple de Radesieh racontent que Séti I exploita les mines d'or de l'Etbayé et que, dans ce but, il creusa des fontaines, restaura les anciennes et bâtit d'espace en espace des stations dans le désert pour donner asyle aux marchands et aux convois miniers. Dans une de ces inscriptions [4] le Pharaon porte la belle épithète *men nofre*, "le bon pasteur". M. Breasted traduit

---

[1] Voyez plus haut, pp. 248, 251 et 258.
[2] Voyez plus haut, p. 328.
[3] Lepsius, *Denkmäler*, III, pl. 130, b.
[4] Ibid., III, 140 d, ligne 2.

correctement les mots: "the good shepherd", mais commet certainement une erreur, quand il ajoute qu'il faut lire "the standing man, with the staff and sack (?), as s.[1]". Au musée de Boulaq se trouvait une stèle qui l'an 1888, lorsque je l'étudiais portait le n° 163. Cette stèle a été dédiée à un Ptah-nofer, ayant ce titre:



mena au n ptah, "le pasteur du bétail de Ptah".

Le mot *men* a plusieurs significations d'après les différents déterminatifs:

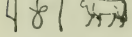
1. Avec le déterminatif d'une barque: *arriver au port, entrer dans le port.*
2. Avec le déterminatif: un homme tenant un couteau: *un prêtre qui immole les animaux d'offrande.*
3. Avec le déterminatif d'un homme tenant une pioche: *travailler la terre.*

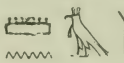
Maintenant, on pourrait expliquer notre titre par une de ces significations connues et traduire p. ex.: "le sacrificateur des taureaux du dieu Ptah". Mais ce serait une traduction à peine admissible et il faut en chercher une autre.

Dans le dictionnaire copte il existe un mot dont on n'a pas encore retrouvé le prototype dans la langue hiéroglyphique. C'est le mot ⲙⲟⲟⲩⲉ, *pascere, mener le bétail au pâturage*, que je rapproche de notre mot hiéroglyphique *mena* avec le déterminatif d'un homme tenant un bâton dans la main ou portant un sac sur le dos, puisqu'il est

---

[1] Breasted, *Historical Documents*, III, 81, note a.

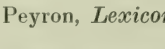
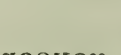
d'accord avec le déterminatif, et qu'il donne un sens bien convenable. Je traduis donc le titre dont il s'agit ici par: "Celui qui mène le bétail de Ptah au pâturage", cest-à-dire "le pasteur du bétail de Ptah". Ce titre correspond ainsi complètement tant quant au son, que quant à la signification au mot composé copte ⲙⲁⲛ ⲏⲟⲩ, *pastor boum* [1], car ⲙⲁⲛ, une forme de ⲙⲟⲟⲛⲉ est le mot hiéroglyphique , *mena pasteur*, et ⲏⲟⲩ est le hiéroglyphique  *au, taureau*, qui se trouve tant de fois dans les tombeaux des pyramides [2].

Par ce même mot qui ne doit pas être lu s', comme M. Breasted propose, mais *men*, nous pourrons également expliquer le nom de peuple des monuments égyptiens appelé  , *menti*, car *ti* est une terminaison, qui indique la personne qui fait ce que le verbe signifie: *Menti* veut donc dire "le Peuple pasteur, les Nomades".

Séti I bâtit le temple de Qournah et le temple qui porte son nom à Abydos, commença de même la grande salle hypostyle de Karnak, creusa son tombeau, le plus grand qui se trouve, dans les montagnes de Bab el-Moluk,

---

[1] Peyron, *Lexicon linguæ copticæ*, p. 100.

[2] Quand Peyron l. l. ajoute: ⲙⲁⲛⲏⲟⲩ pro ⲙⲁⲛⲉϩⲏⲟⲩ, c'est une erreur: l'excellent savant n'a connu que le mot postérieur  , mais non pas l'ancien mot  qui probablement n'est conservé que dans le mot composé copte ⲙⲁⲛⲏⲟⲩ.

et les bas-reliefs qu'il a fait exécuter sur ses monuments sont des plus beaux qui subsistent dans l'ancienne Égypte. Les listes de rois que Séti I et son fils Ramsès II firent sculpter sur les parois des temples d'Abydos montrent que les prêtres savants de ces temps étaient sérieusement occupés à étudier l'histoire de leur pays et à fixer la série des rois distribués en dynasties selon l'ordre chronologique.

Ramsès II. Il n'y a aucun Pharaon, qui dans toutes les parties de l'Égypte ait laissé tant de monuments que Ramsès II l'a fait. Mais aussi il n'y a eu qu'un Pharaon qui comme Ramsès II ait régné tant d'années avec la pleine autorité royale, ni le centenaire Pepi de la VIe dynastie, ni Thotmès III avec ses 70 années de règne. Probablement il n'y a eu aucun autre Pharaon qui égal à Ramsès II ait montré tant d'activité et d'énergie dans les affaires de la guerre et de la paix. Et enfin, ce qui ne compte pas moins dans cet ordre de choses, il n'y a eu aucun Pharaon qui autant que Ramsès II ait usurpé les monuments des rois antérieurs en rayant les noms primitifs et en inscrivant ses propres en leur lieu. D'ailleurs, Ramsès II avait le bonheur et l'honneur d'être chanté par un Homère égyptien qui dans son épopée célébrait la bravoure et les exploits surhumains de son héros égyptien, Ramsès II, un poème qui ne peut pas être comparé avec l'incomparable chef-d'oeuvre grec, mais qui peut-être devait le précéder pour lui préparer le chemin [1].

---

[1] Ces mots éveilleront les cris d'opposition de mes critiques, mais je les prie de suspendre leur jugement relativement à moi; j'espère revenir sur ce sujet plus tard dans mes recherches sur la civilisation égyptienne.

Un long texte du temple d'Abydos, qui donne d'intéressants renseignements sur la jeunesse de Ramsès II raconte qu'il fut couronné roi par son père: "Lorsque j'étais encore enfant dans les bras de mon père, il parla me présentant au peuple: Couronne-le comme roi que je voie sa beauté en mon vivant! et les hauts dignitaires de la cour s'approchèrent et mirent la double couronne sur ma tête; après quoi le roi me fit son co-régent et installa pour moi ma maison et mon harem". Il est donc clair que Ramsès II naquit dans les dernières années de Séti I ainsi que je l'ai supposé plus haut; car si le couronnement était une fiction pour prouver la legitimité de Ramsès II, comme quelques savants le pensent, la fiction ne devrait pas avoir été si ouvertement contraire à la vérité, que l'on aurait osé dire que Ramsès II n'était qu'un enfant au moment où il avait atteint l'âge d'homme, tout le monde étant à même de contrôler, qu'il était enfant en vérité. Le même texte du temple d'Abydos nous apprend que Ramsès II, aussitôt qu'il eut monté sur le trône, continua et finit les constructions que son père avait commencées sans les achever, et la stèle de Kouban raconte qu'il réussit à terminer les travaux que Séti I avait tentés en creusant les fontaines dans les montagnes aurifères de la Nubie [1].

Tandis que les Pharaons antérieurs, comme nous avons vu, dans la règle commençaient leur guerre en Asie aussitôt qu'ils avaient monté sur le trône, Ramsès II fit sa première grande expédition dans la Syrie l'an 5 de son règne, pour ne pas parler des razzias qu'il avait faites auparavant

---

[1] Voyez plus haut, p. 334.

pour châtier quelques unes des tribus rebelles dans le sud et le nord. Avec cette campagne commença la longue guerre de l'an 5 à l'an 21 que Ramsès II avait à faire contre les Khetti qui alors étaient à l'apogée de leur puissance et ainsi momentanément les plus dangereux ennemis de l'Égypte. L'étude de cette guerre serait une tâche des plus tentantes pour le savant qui a le loisir et les conditions nécessaires de l'entreprendre. Les monuments et les documents abondent: le poème appelé de Pentaur et les textes et reliefs des temples de Karnak, de Louxor, de Ramesseum, d'Abydos et d'Ipsambul qui sont étudiés et traités depuis Champollion jusqu'à Breasted. Nous y trouvons des récits détaillés sur la route des marches journalières des Égyptiens, sur la position respective des troupes ennemies, sur le démembrement de l'armée égyptienne en corps d'Amon, de Ptah, de Ré et de Sutekh avec les auxiliaires, les Ethiopiens, les Libyens, les Shardanes, sur les peuples qui sous l'hégémonie des Khetti s'étaient réunis contre les Égyptiens, sur l'espionnage et les ruses de guerre, sur les mouvements tactiques, sur le conseil de guerre où les généraux prononçaient leur sentiment, mais le Pharaon fixait la résolution. Sur le champ de bataille on voit le combat, comment il fait rage entre les chars égyptiens, chacun portant deux hommes, et les chars des Khetti avec trois hommes, tandis que le Pharaon, au milieu de la mêlée, de grandeur gigantesque, massacre les ennemis à droite et à gauche de son char; il est seul, entouré par deux mille cinq cents chars ennemis, mais dans le danger suprême le dieu Amon vient à son secours, et "Amon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que cent

mille charriers, qu'une myriade de frères ou de jeunes fils. réunis tous ensemble, car le nombre des hommes n'y fait rien, mais Amon l'emporte sur eux".

Tout ceci, ce sont des choses très intéressantes qui donnent de bons renseignements sur l'histoire de la guerre et les relations diplomatiques des peuples, sur l'ethnographie et la géographie, et de même sur la civilisation qui est le plus important de tout, parce qu'elle est la somme et le résultat de tout développement historique. Je reviens maintenant à la guerre des Khetti, mais sans cependant m'occuper des événements spéciaux qui sont bien connus je ne m'arrêterai qu'à l'acte final, quand les adversaires traitèrent de la paix. La guerre ne les avait amenés à aucun résultat décisif, car les conditions de la paix étaient entièrement égales: les clauses du traité sont les mêmes pour les deux parties contractantes, le Pharaon et le roi des Khetti les répètent sans changement, de sorte que les stipulations réciproques sont identiques selon la forme et la teneur. Ce traité de paix est d'un intérêt tout particulier, parce qu'il est le premier qui nous soit conservé dans une forme complète et détaillée; proprement parlé il n'est pas le premier connu, et certainement il en a existé d'autres auparavant, car la répétition des formules constantes accuse un emploi, fixé déjà par l'usage des temps passés. D'ailleurs le texte du traité lui-même le testifie expressément, puisque la ligne 14 nous apprend qu'il existait un traité entre les deux puissances déjà au temps de Seplulu, le grand-père, et un autre sous le père de Khetasar. La guerre de Khetasar avec Ramsès II n'était qu'un épisode dans la grande lutte entre les Égyptiens et les Khetti qui se continuait

du moins soixante-dix ans, interrompue cependant, comme nous venons de voir, par des traités de paix, ou plutôt par des trèves de courte durée. Dans le préambule de notre texte du traité il est dit, que Khetasar, fils de Maurosar et petit-fils de Seplulu, avait conclu la paix avec Ramsès II, fils de Séti I et petit-fils de Ramsès I, et, puisque les deux trèves avaient lieu sous les deux premières générations et que la paix finale était conclue l'an 21 de Ramsès II, il est donc clair que la lutte dans sa totalité a été traînée à travers les trois générations nommées. Nous pouvons ici faire un calcul chronologique, mais à cause d'une confusion dont M. Breasted s'est rendu coupable dans un semblable calcul [1], je trouve nécessaire de parler des divers rois nommés Seplulu. Celui qui est mentionné dans notre texte du traité paraît avoir été un puissant monarque et le véritable fondateur de l'empire des Khetti; il était le contemporain de Ramsès I et vivait environ 1232 a. J. C. Dans une lettre de Tell el-Amarna, le roi des Khetti appelé Subbiluliuma (= Seplulu) écrivit à Amenhotep IV qu'il avait été en bonne relation avec le père Amenhotep III, et qu'il désirait conserver le même rapport amical avec le nouveau Pharaon (Amenhotep IV) [2]; ce Seplulu a donc régné environ l'an 1320 a. J. C., c'est-à-dire presque cent ans avant le Seplulu qui était le grand-père de Khetasar et par conséquent ne peut avoir été identique avec celui-ci. Mais nous connaissons encore un troisième roi de Khetti avec le même nom; c'est le Sepalulmi qui d'après M. Hommel

[1] Breasted, *Historical Documents,* III, 167, note c, où M. Breasted lui-même partiellement corrige son erreur.

[2] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln,* No. 41, p. 299.

était roi de Chattin et fut vaincu par Salmanassar II l'an 859 [1].

Il y avait ainsi plusieurs rois des Khetti, au moins trois, qui portaient le nom de Seplul, et il faut bien savoir les distinguer, si l'on veut éviter toute confusion. Voici le tableau synchronique qui me paraît le plus plausible:

Rois égyptiens	Rois des Khetti
Amenhotep III mort 1318 a. J. C.	Seplulu I env. 1320 a. J. C.
Amenhotep IV — 1286 —	
Ramsès I — 1231 —	Seplulu II — 1232 —
Séti I — 1180 —	Maurosar — 1200 —
	Mauthenro mort 1176 —
Ramsès II traite la paix 1159 —	Khetasar traite la paix 1159 —
(Salmanassar II)	Seplulu III env. 859 —

Seplulu I vivait au temps de l'Exode des Hébreux alors qu'il y avait encore des Hittites indépendants en Palestine, de sorte que nous ne savons pas, si Seplulu I appartenait aux Hittites de la Palestine ou à ceux de l'Asie Mineure; en tout cas ils n'avaient à cette époque aucune puissance politique, les Hébreux étant à même de les chasser

[1] Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 608, note 3; cf. Valdemar Schmidt, *Assyriens og Ægyptens gamle Historie*, p. 382.

ou de les dompter [1]. S'ils ont joué un autre rôle dans un temps antérieur, environ l'an 1800 p. ex., comme M. Winckler le pense [2], je ne sais pas; c'est fort possible, mais environ l'an 1320 ils n'étaient que "membra disjecta". Presque cent ans plus tard nous les rencontrons en Cappadoce où, sous l'influence des circonstances politiques favorables, ils s'étaient réunis et avaient créé un empire bien consolidé. M. Winckler en a trouvé la capitale dans un endroit aujourd'hui appelé Boghaz-köi, et la description qu'il a faite des fouilles en 1906—1907 est des plus intéressantes [3]. On y a trouvé une foule de documents, surtout des textes qui, quand on aura appris à les lire, donneront, sans doute, les plus importants renseignements sur l'histoire orientale de ces temps. Malheureusement quelques-uns de ces textes sont écrits dans la langue et l'écriture des Khetti dont l'interprétation est encore incertaine, malgré les efforts incessants de M. Sayce. Beaucoup de textes sont cependant, comme les lettres de Tell el-Amarna, composés selon la norme diplomatique de l'époque, je veux dire, en écriture cunéiforme et en langue babylonienne, et ce sont des textes que la science moderne sait bien maîtriser. Mais les documents sont si nombreux et leur étude, malgré tout, si difficile que l'on ne doit pas avec trop d'impatience demander des résultats prompts et détaillés [4]. Il est curieux que l'un des premiers documents découverts soit le traité de paix,

---

[1] Voyez plus haut, p. 290.

[2] Winckler, *Nachrichten über die Ausgrabungen in Boghaz-köi*, p. 3.

[3] Hugo Winckler, *Vorläufige Nachrichten über die Ausgrabungen in Boghaz-köi im Sommer 1907.*

[4] Winckler, l. l. p. 15 s.

conclu entre Ramsès II et Khetasar, dont nous avons parlé plus haut: le traité qui, sur les parois du temple de Karnak est sculpté en hiéroglyphes et en langue égyptienne, se retrouve à Boghaz-köi, la capitale des Khetti, en écriture cunéiforme et en langue babylonienne. Il n'y a donc aucun doute que nous avons retrouvé la capitale et la résidence des Khetti au commencement de la XIXe dynastie égyptienne.

M. Winckler nous communique que la plus grande partie des monuments trouvés appartenaient aux temps des trois grands rois des Khetti: Subbiluliuma (Seplulu), Mursil (Maurosar) et Hattusil (Khetasar)[1]. Sous ces rois les Khetti étaient à la hauteur de leur pouvoir; ils élargirent leurs frontières et avancèrent vers le sud jusqu'à la Syrie, d'où, après avoir réuni une foule de peuples sous leur hégémonie, ils pénétrèrent dans la vallée de l'Oronte pour repousser les Égyptiens. La guerre entre les deux puissances était indécise et finit par une paix à conditions égales l'an 21 du règne de Ramsès II, c'est-à-dire 1159 a. J. C. Bientôt après, probablement déjà sous Khetasar[2] la puissance des Khetti commençait à décliner, et elle s'affaiblissait peu à peu, lentement, mais inévitablement: l'an 1116 ils furent subjugués par le roi Assyrien Tiglatpilesar I[3], et leur roi

---

[1] Je crois cependant qu'il faut distinguer entre les deux Subbiluliuma: Subbiluliuma I qui vivait environ l'an 1320 a. J. C. et qui peut-être était à la tête des Khetti étant à la recherche de nouvelles demeures dans le nord, ou en Syrie ou en Asie Mineure; Subbiluliuma II qui vivait environ l'an 1230 a. J. C. et fondait l'empire des Khetti en Cappadoce.

[2] Winckler, l. l. p. 27.

[3] Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 523 s.

Subbiluliuma III paya l'an 859 des tributs à Salmanassar II. Les événements se suivent d'une manière régulière et bien ordonnée, et la lacune dans l'histoire des Khetti dont parle M. Winckler [1] n'a pas en réalité existée; cette fois comme toujours c'est le malheureux établissement d'une fausse chronologie égyptienne qui a fait la confusion et les difficultés.

Avant de finir avec les Khetti je dirai quelques mots d'une question qui n'est pas sans importance: les Khetti, appartenaient-ils aux Sémites ou à une race Indo-européenne? Autrefois j'étais d'avis, qu'ils étaient Sémites à cause des raisons philologiques que M. Brugsch et Chabas en avaient données. Dernièrement M. Knudtzon a essayé de prouver, que la langue d'"Arsawa" (d'après M. Winckler plus tard la langue des Khetti) était Indo-européenne, mais contre cette opinion M. Winckler a fait la juste remarque, que les arguments sont d'un nombre trop restreint pour nous convaincre. Cependant il est néanmoins possible que l'assyriologue norvénigien soit tombé juste. Voici pourquoi. Nous verrons bientôt, quand nous arriverons à l'histoire de Ménephthès, que lorsqu'ils voulaient compter le nombre des ennemis tués dans une bataille, les Égyptiens avaient coutume de couper leurs phallus et de les amonceler devant le Pharaon pour faire le compte. Mais ils le faisaient seulement dans le cas où les ennemis étaient circoncis, comme les Égyptiens eux-mêmes. Quant aux autres peuples, au contraire, qui n'étaient pas circoncis dont les phallus étaient impurs et dégoûtants à manipuler, les Égyptiens

---

[1] Winckler, l. l. p. 29.

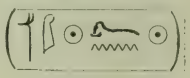
leur coupaient la main droite [1]. Dans ce fait nous avons une caractéristique ethnographique: les ennemis dont les Égyptiens coupaient les phallus étaient circoncis, tandis que ceux dont ils coupaient la main étaient incirconcis. Maintenant, un relief du temple d'Abydos [2] nous montre Ramsès II, après la bataille de Qadesh, avec les chefs ennemis qu'il avait captivés et le butin qu'il avait pris; parmi le butin on voit des mains coupées. Les Khetti étaient donc incirconcis, et par conséquent ils pourraient très bien avoir été Indo-européens, s'il est vrai, ainsi que je le suppose, que les Sémites de la Syrie pour la plupart étaient circoncis.

Ce n'est pas mon intention de m'occuper des innombrables textes et tableaux que Ramsès II nous a laissés partout dans le pays. D'ailleurs il est possible que quelques-uns des monuments qui portent son nom appartiennent à son homonyme Ramsès II bis. Au moins c'est le cas relativement à la stèle de la Mission à Bakhtan. Dans cette stèle le Pharaon est appelé *User-ma-re Setep-n-re Mi-amon Ramesses*, noms que portait aussi Ramsès II [3]. M. Erman

---

[1] Déjà l'an 1879 dans mon mémoire: *Notice sur les monuments égyptiens trouvés en Sardaigne*, p. 29 ss. j'ai fait cette découverte confirmée plus tard par M. Max Müller.

[2] Mariette, *Abydos*, II, 10 s., cf. Breasted, *Historical Documents*. III, 155.

[3] Il y a une seule différence: les quatre fois que le Pharaon est nommé sur la stèle, le premier nom a la forme:  au lieu de . Je ne sais, si la différence est

a cependant essayé de prouver [1], que tout le texte est un véritable faux, fabriqué par d'ignorants prêtres égyptiens vers l'époque ptolémaïque. C'est possible; de quoi n'est-il pas permis d'accuser les anciens Égyptiens? M. Maspero loue à cette occasion la sagacité de M. Erman [2], mais derrière les mots polis on pourrait peut-être soupçonner un sourire sarcastique, car contre l'opinion de M. Erman il attribue la rédaction du texte à un temps antérieur où les sacerdoces cherchaient encore à maintenir l'autorité des grands-prêtres d'Amon, donc ils ne pouvaient être les pauvres ignorants qui fournissent à M. Erman son meilleur argument. Puis M. Maspero dit que le savant Berlinois par sa théorie nous débarrasse d'un Pharaon imaginaire. C'est le mot exact: Il nous débarrasse — Mais comment? Par l'ordre de le décapiter. Les disciples s'en vont et se pressent d'exécuter le Pharaon de la stèle de Backhtan. Mais aussitôt ils reviennent à leur maître, disant: Maître, que faire? Ramsès II bis de Manéthon reste! Le sévère maître lève sa main avec un geste sinistre: Décapitez-le! Ils s'en vont de nouveau et le font. Mais tout de suite ils se présentent devant leur maître consternés: Maître! que faire? Manéthon reste encore! Le maître répète: Décapitez-le! Ils courent

intentionnelle ou seulement fortuite; ce qui paraît indiquer l'intention, c'est qu'il porte aussi les autres noms d'Horus et d'Horus de nub que Ramsès II ne porte pas, de sorte que le rédacteur de la stèle voulait expressément dire qu'il ne s'agit pas ici de Ramsès II.

[1] *Zeitschrift für äg. Sprache* &c. 1883, p. 54—60.

[2] Maspero, *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne*, Deuxième edition, 1889, p. 212.

et après avoir exécuté la sentence ils reviennent joyeux [1]. Le maître dit: "Maintenant nous sommes libres; les anciennes autorités n'existent plus; nous pouvons suivre notre pensée pure, seule et unique: Asseyez-vous, étudions!" Cependant le carnage sanglant était inutile: Manéthon vivra longtemps après que nous autres modernes serons morts. Encore une seule remarque. Si le dernier mot de la science doit être, qu'un pauvre ignorant ait rédigé l'inscription de la stèle de Bakhtan, il n'en suivra pas, que Manéthon, l'historien royal qui avait à sa disposition tous les documents officiels était aussi un pauvre ignorant; du moins il n'est pas permis de conclure que, s'il y a un pauvre ignorant parmi les égyptologues, les autres égyptologues le sont également.

Malgré la forme historique, pourvue des dates officielles et des noms royaux du Pharaon, la stèle de Bakhtan n'est d'aucun intérêt pour l'histoire politique, et je passe le texte sous silence pour le moment ayant l'intention d'y revenir, quand je traiterai l'histoire de la civilisation, où nous pourrons mieux l'apprécier, comme un tableau important de l'état moral de l'époque.

Ménephthès était le fils et successeur de Ramsès II. Ses monuments parlent des deux guerres dans lesquelles il a fait valoir sa bravoure militaire: l'une était la guerre contre les Libyens et leurs alliés, les peuples des pays et

---

[1] Breasted, *Historical Documents,* vol. III, p. 190, dit: Incidentally, this document therefore shows clearly how utterly ignorant of earlier Egyptian history were these late priests; and suggest caution in the use of the priest Manetho's work, who lived at about the time when this tale was put into writing.

des îles de la Méditerranée, l'autre la guerre contre les peuples de la Syrie, surtout les Israélites. Je parlerai d'abord de la guerre libyenne [1].

Le texte raconte que les Libyens avec leurs alliés Aqavasha, Tursha, Sharotana, Shakalsha et Leku dirigèrent l'attaque contre l'Égypte du côté de l'ouest. Le roi des Libyens ayant l'hégémonie fut à la tête de l invasion, et il occupa la partie occidentale du pays. Le malheur est grand; mais le dieu Ptah se révèle au Pharaon dans un songe et l'exhorte à attaquer les ennemis. Il le fit promptement, les envahisseurs furent battus, une grande quantité fut tuée et le reste se réfugia en Libye. Les alliés nommés sont généralement identifiés avec les Achéens, les Etrusques, les Sardiniens et les Sicules qui comme corsaires parcourant la Méditerranée prirent terre sur la côte libyenne et s'unirent aux Libyens pour faire incursion en Égypte. Comme c'est pour la première fois que nous rencontrons de soi-disant Européens en masse en Égypte il est important de savoir, si en réalité ils étaient Européens. Depuis E. de Rougé jusqu'à nos jours la plupart des égyptologues le pensent. Cependant quelques-uns ont eu des doutes, et M. Brugsch l'a nié absolument. Ce savant éminent, dont les travaux égyptologiques sont si colossaux, dont le savoir

---

[1] Le texte a été publié par Dümichen, *Historische Inschriften altägyptischer Denkmäler*, I, 2—6; cf. Lepsius, *Denkmäler*, III, 199 a; il a été traité par E. de Rougé, *Mémoire sur les attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la Méditerranée*, *Revue archéologique*, 1867; Lieblein, *Om et Indfald i Aegypten af Middelhavsfolk ved Trojanerkrigens Tider* dans *Christiania Videnskabs-Selskabets Forhandlinger for 1869*, p. 39 ss.; Breasted, *Historical Documents*, III, 240 ss. etc.

était si vaste et l'autorité jadis si grande — on ne sait pas bien, comment de tels mérites ont pu être si vite oubliés — du moins, sans lui notre science n'en serait pas où elle est aujourd'hui —, ce savant pensait, que les peuples nommés n'étaient pas de l'Europe, mais du Caucase et de la Colchide: les Aqavasha étaient du Caucase, les Tursha du Taurus etc. Mais d'abord il est difficile de comprendre, comment les habitants des montagnes du Caucase et du Taurus pouvaient être appelés "ceux qui demeurent dans la mer", tandis que cette indication convient très bien aux Sardiniens, aux Sicules et aux autres peuples de la Méditerranée. Puis, on doit penser que les peuples du Caucase et du Taurus, quand ils voulaient attaquer l'Égypte, étaient obligés de prendre la route de l'est et non celle de l'ouest. Brugsch, il est vrai, explique la chose en disant, que les peuples supposés venus du Caucase et de la Colchide sous Ramsès II, le père et prédécesseur de Ménephthès, étaient arrivés en Égypte comme captifs, et que plus tard ils s'étaient révoltés et réfugiés en Libye [1]. Mais cette explication demeure improuvée, elle est même invraisemblable comme le fait même qu'elle prétend démontrer. Les inscriptions égyptiennes ne nous parlent nullement de ces captifs amenés en Égypte, au contraire elles semblent le contredire d'une manière indirecte; car elles nous donnent les noms des peuples avec lesquels Ramsès II faisait la guerre en Asie; ces noms sont répétés plusieurs fois sur différents monuments, mais, à ma connaissance, les Sharotana, les Shikelsha, les Tursha etc. n'y sont jamais nommés. Une autre

---

[1] Brugsch, *Geschichte Aegyptens,* p. 577.

circonstance rend peu raisonnable l'opinion que ces peuples soient venus du Caucase et de la Colchide. Sous Ramsès III ils arrivèrent dans leurs navires de guerre attaquer l'Égypte par mer, tandis que d'autres peuples l'attaquaient par terre. Les monuments égyptiens nous donnent et par textes et par tableaux des détails sur cette double guerre sur mer et sur terre. Nous y voyons les Tursha, les Shikelsha, probablement aussi les Sharotana, puisqu'un prince des Sharotana figure plus tard parmi les ennemis captifs; ils livrent avec d'autres peuples de leurs vaisseaux de furieux combats contre les Egyptiens qui se défendent sur la mer ou de la côte, et le Pharaon prend lui-même une part active à la lutte. Si c'étaient des peuples du Caucase et de la Colchide qui venaient de leur patrie asiatique attaquer l'Égypte, on ne comprend pas pourquoi ils sont venus par mer au lieu d'aller par terre avec les autres alliés. Mais si c'étaient, ainsi que je le pense, des Sardiniens, des Etrusques et des Sicules qui ne pouvaient venir en Égypte que sur leurs navires, ils devaient naturellement être chargés d'attaquer l'Égypte sur mer, pendant que les autres alliés faisaient l'attaque par terre. De cette manière on peut bien expliquer la distribution des rôles entre les alliés.

Un autre argument que Brugsch apporte en faveur de son opinion paraît, ayant un caractère philologique, être plus fort, mais il était cette fois si malheureux — interdum dormitat bonus Homerus, — qu'il prouve le contraire de ce qu'il voulait prouver. Il s'agit des endroits de l'inscription de Ménephthès qui font distinction entre les ennemis qui étaient circoncis et ceux qui ne l'étaient pas [1]. Brugsch

[1] Cf. ce qui en est dit plus haut, p. 345.

traduit deux endroits du texte où il est question des alliés des Libyens en opposition aux Libyens eux-mêmes: *ben nu qaronata,* "il n'était pas à eux prépuce", c'est-à-dire: "les alliés n'avaient pas de prépuce"; et l'autre endroit: *Nti man iri mdiu qaronata* "ceux qui n'avaient aucun prépuce" [1]. D'après cette traduction les Sharotana, les Tursha, Aqavasha etc. auraient été circoncis, et dans ce cas ils ne pouvaient pas être les Sardiniens, les Étrusques, les Achéens etc. qui certainement étaient incirconcis. Mais la traduction de Brugsch était fautive. Tout dépend du mot *qaronata* qui a été interprété très différemment par les égyptologues. Tandis que Brugsch le traduit par *prépuce,* de Rougé croyait avec autant de raison philologique pouvoir l'interpréter *rein,* et Chabas avait aussi ses raisons philologiques pour le traduire *cornes.* Que le mot indique une partie du corps humain, est certain, et que cette partie est à chercher dans le voisinage du phallus, semble aussi être certain; mais on voit, d'après les tentatives faites, qu'il est très difficile de déterminer son sens spécial. Cependant tout bien réfléchi, je suis convaincu que Chabas s'est rapproché le plus de la vérité, quand il disait que l'égyptien "qaronata est la transcription exacte du mot hébreu קרנות pluriel de קרן *corne,* et que les *hunnu qaronata* des hiéroglyphes sont les membres virils en corne, c'est-à-dire séparés du scrotum" [2]. Qaronata n'est certainement pas un mot égyptien; c'est pourquoi on a recouru aux langues sémitiques pour

[1] Dümichen, *Historische Inschriften,* pl. 5, col. 52 et 54.

[2] Chabas, *Études sur l'antiquité historique,* 2e edition, p. 234, note 2.

l'expliquer; ainsi l'ont fait de Rougé, Chabas et Brugsch. S'il était permis une fois exceptionnellement de chercher l'origine d'un mot égyptien dans les langues indo-européennes [1], je serais tenté de comparer *qaronata* avec le mot latin *glans, glandis*, "gland", et de lui donner cette signification: "le gland non couvert du prépuce". Les deux endroits dont j'ai donné plus haut la traduction d'après Brugsch ont un tout autre sens, que voici: *Les Sharotana, les Tursha, les Aqavasha* etc. *n'avaient pas leur gland nu*, c'est-à-dire *leur gland était couvert par le prépuce, ils n'étaient pas circoncis*, ceci dit par opposition aux Libyens qui par conséquent avaient leur gland nu, c'est-à-dire étaient circoncis.

D'après ce que j'ai développé, je suis tenté de regarder la chose tout autrement que Brugsch, c'est-à-dire d'y voir précisément le contraire. Les Libyens avaient leur gland nu — ils étaient circoncis — et pour cette raisons les Égyptiens leur coupaient le phallus, tandis que les Sharotana, les Tursha, les Aqavasha avaient leur gland couvert — ils étaient incirconcis — et pour cette raison les Égyptiens leur coupaient les mains au lieu des phallus [2]. Chabas est le premier qui l'an 1873 a découvert le sens du mot *qaronata*; moi, partant de la découverte de Chabas, j'ai cherché l'an 1879 à démontrer que les Sharotana etc. n'étaient pas circoncis; enfin Max Müller a prouvé la même chose, l'an 1888 dans les *Proceedings of the Society of Bibl. Arch.* vol. X, p. 147 ss.; il ne me nomme pas; mais dans le fait

[1] Le mot pourrait avoir été importé en Égypte par les Européens eux-mêmes.

[2] Voyez plus haut, p. 345.

que nous sommes d'accord dans la substance je vois une preuve que nous sommes tombés juste.

Je resterai donc jusqu'à nouvel ordre dans l'opinion, que les Sharotana, Tursha, Aqavasha etc. étaient des pirates de la Méditerranée qui s'étaient joints sous l'hégémonie des Libyens pour faire invasion dans l'Égypte. Nous aurons plus tard l'occasion, j'espère, de voir, si ces rencontres ont laissé des traces dans la civilisation européenne.

Nous avons vu plus haut [1], que Ménephthès a fait une guerre victorieuse en Syrie: L'inscription nous apprend entre autre que le Pharaon a vaincu et pillé les Israélites, alors habitant la Palestine, et le nom hébreu: *Majen Mineptoah*, "la fontaine de Ménephthès" [2], que le Livre de Josué mentionne, prouve que le Pharaon Ménephthès en vérité a fait une invasion en Palestine elle-même, sur laquelle M. Breasted fortement insiste. Ménephthès se distinguait donc par sa bravoure militaire, et nous voyons que la situation politique était telle, que l'Exode des Hébreux ne pouvait avoir lieu sous son règne.

Ramsès II bis, que Manéthon lui donne comme successeur, est à vrai dire bien problématique; on sait très peu de lui, et sa momie n'a pas été retrouvée; si donc un fait négatif peut donner une preuve positive, la personne de Ramsès II bis pourrait bien être regardée comme imaginaire; mais le nom spécial n'a aucune importance, et Manéthon qui savait, que l'Égypte dans un espace d'environ 60 ans, n'avait pas eu un roi central ou seulement un roi

---

[1] Voyez p. 282 ce que j'ai dit de la stèle triomphale que Ménephthès nous a laissée.

[2] Voyez plus haut, p. 285.

fainéant, aurait raison de combler le vide de la manière qu'il trouvait la plus convenable. Du moins il est certain qu'à la fin de la XIXe dynastie, la situation politique de l'Égypte était la plus déplorable. On n'a qu'à lire la description de Ramsès III lui-même dans le Grand Papyrus Harris, pl. 75 ss. pour s'en convaincre. Dans l'intérieur du pays le trouble régnait; pendant des années nombreuses il n'y avait point de suzerain; l'Égypte était aux mains des nomarques qui se tuaient tous entre eux grands et petits. "D'autres temps vinrent ensuite, pendant des années de néant où Arisou, un Syrien, fut chef parmi eux, et le pays entier paya le tribut devant lui; un chacun complotait avec le prochain pour piller le bien d'autrui, et comme il en était des dieux ainsi que des hommes, il n'y avait plus d'offrandes faites dans les temples" [1].

Ainsi finit la XIXe dynastie au milieu des troubles les plus désastreux.

---

[1] Maspero, *Histoire ancienne,* II, 440.

Les dynasties XX–XXVI.

Avec Ramsès III, le fondateur de la XXe dynastie, tout changea subitement. L'Égypte se releva du malheur national, sous de terribles combats la victoire suit l'armée égyptienne, et pour un moment l'éclat de la victoire éblouit de nouveau les yeux des Égyptiens et jette la terreur dans les coeurs des ennemis.

Set-nekht, père de Ramsès III, souleva le premier le drapeau national contre les envahisseurs étrangers et les rebelles intérieurs. Mais il ne régna pas longtemps, et Ramsès III, son successeur, continua et termina ses guerres rétablissant enfin l'empire égyptien. Il eut deux coalitions dangereuses à combattre, l'une à l'ouest et l'autre au nord-est. A l'ouest les Libyens reprenaient leur invasion, commencée sous Ménephthès; sous Ramsès III ils pénétraient deux fois jusqu'aux districts occidentaux de l'Égypte, mais le Pharaon faisait un tel carnage au milieu d'eux qu'à la fin ils furent forcés de se désister de toute entreprise envers l'Égypte. Au nord-est une foule de peuples de l'Asie Mineure, de la Syrie et des îles et pays de la Méditerranée vinrent sur terre et sur mer pour attaquer et occuper l'Égypte,

comme jadis les Hyksos. Mais Ramsès III intrépide vint à leur rencontre et les battit en divers endroits totalement. Après avoir délivré le pays de ces ennemis dangereux le Pharaon veillait comme un bon pasteur à la paix, à la sécurité et au bien-être de son peuple.

Ses successeurs de la XXe dynastie s'appelaient tous Ramsès; on ne peut dire avec certitude ni leur nombre, ni l'ordre dans lequel ils se suivaient; dans le tableau synoptique j'en donne la liste comme je la trouve la plus probable. La tranquillité régnait dans l'intérieur et la paix relativement aux pays étrangers, du moins nous ne connaissons aucune expédition au dehors; mais l'Égypte maintenait son autorité sur les voisins, conservée pendant des siècles par une organisation traditionnelle.

Pendant les derniers temps de la XXe dynastie, deux puissances politiques s'élevèrent à côté et bientôt au-dessus des Pharaons légitimes: c'étaient l'une, les Grands-prêtres d'Amon à Thèbes, l'autre, les Bubastites de la XXIIe dynastie. Nous parlerons d'abord de la première puissance, c'est-à-dire de celle des Grands-prêtres.

La liste généalogique no. 2267 de mon *Dictionnaire de noms* nous donne comme successeurs dans le pontificat thébain: Ramsès-nekhtu, Amonhotep et Herhor. Nous ne savons pas au juste si Herhor était fils d'Amonhotep; mais M. Maspero a démontré "qu'on n'a pas besoin d'intercaler entre Amonhotep et Herhor un premier prophète d'Amon encore inconnu" [1]. Acceptant le calcul approximatif de M. Maspero, je dresse le tableau suivant:

---

[1] Maspero, *Les momies royales de Deir el-Bahari*, p. 665.

Ramsès III . . .	32 ans,	1022 a. J. C.	Grand-prêtre
Ramsès IV . . .	6 —,	990 —	Ramsès nekhtu.
Ramsès V . . .	4+x,	984 —	1010—985 a. J. C.
Ramsès VI—IX .	15 —,	979 —	Grand-prêtre
Ramsès X Nofre-			Amonhotep,
karé	19 —,	964 —	985—960 a. J. C.
Ramsès XI . .	5 —,	945 —	Grand-prêtre
Ramsès XII			Herhor,
Khamus	27 —,	940 —	960—930 a. J. C.
Les successeurs .	26 —,	913—887	

Le grand-prêtre Ramsès nekhtu était dans l'exercise de ses fonctions l'an 3 de Ramsès IV [1] et le grand-prêtre Amonhotep qui était son fils vivait sous Ramsès X Nofrekaré [2]. Les deux rois Ramsès IV et Ramsès X n'étaient donc éloignés l'un de l'autre que par une génération. Le grand-prêtre Herhor fonctionnait sous Ramsès XII Khamus, et comme ce Pharaon était séparé de Ramsès X Nofrekaré seulement par le règne éphémère de Ramsès XI, il s'ensuit avec nécessité que Herhor a suivi ou immédiatement, ou de très près, le grand-prêtre Amonhotep. Il a exercé sa fonction de grand-prêtre sous Ramsès XII Khamus. Le temple de Khonsu nous le montre d'abord comme grand-prêtre à côté du roi, — il est sujet, "mais un sujet aussi puissant, si non plus puissant que le maître" [3], — puis comme roi. Dans les inscriptions postérieures, Herhor est seul roi, et il n'y est plus question de Ramsès XII, soit que le dernier fût mort ou qu'il fût dépossédé par Herhor.

---

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 219 e.

[2] Ibid., III, 237 e.

[3] Maspero, *Momies* etc. dans *Mémoires de la Mis. Franç.*, I, 652.

Peut-être nous sommes plus près de la vérité en supposant que Herhor ait privé Ramsès XII de la couronne pour la mettre sur sa tête. Cet événement doit avoir eu lieu environ l'an 930 a. J. C.

Mais maintenant, l'autre puissance dont j'ai parlé plus haut se présente à nos yeux. Sheshanq I, le fondateur de la XXIIe dynastie, monta alors sur le trône, c'est-à-dire pendant la lutte entre les Ramessides et la maison de Herhor. La famille de la dynastie Bubastite, dont j'ai donné la généalogie dans mon *Dictionnaire de noms*, sous le no. 1008, avait, par degrés, monté d'une position humble à une influence et puissance toujours croissantes, jusqu'à ce que, sous Sheshanq I, elle s'arrogeât la royautè.

Déjà son père Nimrod et probablement aussi son grand-père Sheshanq avaient obtenu le rang élevé "de grand chef des Mashavasha, le grand des grands". Nimrod prenait part, je pense, dans la lutte de Ramsès XII contre Herhor; car une statue du Musée de Miramar [1] qui porte une légende que je traduis: "Panreshnès, fils royal de Ramsès, commandant de toute l'infanterie [2] de Nimrod; sa mère (la mère de Panreshnès) était fille du grand chef de la montagne". D'après la traduction que je propose, le nom du défunt était Panreshnès; son père était un roi Ramsès,

---

[1] Reinisch, *Die ägyptischen Denkmäler in Miramar*, Taf. 31 et 32. Cf. Bergmann, *Hieroglyphische Inschriften*, pl. 3 et 4, p. 4 et 5.

[2] Je lis d'après la publication de Bergmann au lieu de . Cf. Lieblein, *Étude sur la Chronologie égyptienne* dans *Actes du onzième Congrès international des Orientalistes, Paris 1897, Égypte* etc., p. 10.

peut-être notre roi Ramsès XII Khamus [1], et sa mère était fille d'un chef étranger, peut-être Nimrod lui-même dont il commandait l'infanterie.

Voici la généalogie hypothétique:

Sheshanq — Mehetnusekh.

Le grand chef des Mashavasha, le grand des grands, Nimrod. — Thent speh.

1. Le roi Sheshanq I.
Ramsès XII(?) — 2. La fille du grand chef de la montagne.

Le fils royal de Ramsès, Panreshnès.

Le fils du fils royal de Ramsès, Horus.

La dernière génération nous est donnée par un fragment de vase du Musée du Caire, qui, en même temps, nous fournit la preuve que ma traduction de la légende de Panreshnès pourrait être correcte. Le fragment de vase porte, d'après M. Maspero [2] une inscription dont je donne cette traduction: "Chef d'infanterie, le chef commandant d'ouvriers, Horus, fils du fils royal de Ramsès et commandant de toute l'infanterie d'Auvapuvat". Il ne peut raisonnablement y avoir aucun doute sur le sens de cette inscription: Horus, le petit-fils du roi Ramsès, est la personne dédicatoire, et comme son père Panreshnès était commandant de

[1] Le nom royal de Ramsès ne porte pas le cartouche; la cause en est probablement que l'inscription est faite après l'avénement de Sheshanq I.

[2] Maspero, *Momies* etc. dans *Mémoires de la Mis. Franç.* I, p. 719.

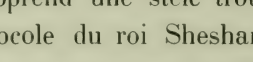
l'infanterie de Nimrod, le fils Horus était celui de l'infanterie d'Auvaput qui, certainement, était fils de Sheshanq I.

Encore une inscription nous donne la preuve de la connexion étroite qui a eu lieu entre les Ramessides et les Bubastites. M. Maspero l'a reproduite, d'après un monument appartenant jadis à M. Posno [1]; voici la traduction: "Fait pour le roi Sheshanq I par le fils royal de Ramsès, chef d'infanterie, commandant Zedhoraufankh et la fille royale Zedannubasankh".

Quoi qu'il en soit de la traduction que j'en ai donnée, ces inscriptions montrent avec évidence que la famille de Sheshanq I était unie aux Ramessides par mariage comme par politique et amitié. Ayant commencé sous Nimrod de combattre pour Ramsès XII contre Herhor sans bonne fortune, elle triompha à la fin sous Sheshanq I sur les deux parties combattantes et monta sur le trône de l'Égypte. Ce n'était probablement qu'après la conquête de Jerusalem que Sheshanq I fut assez puissant pour s'arroger la royauté, mais il compta tout le temps qu'il avait mené les affaires comme années de son règne. D'après l'opinion la plus accréditée, l'expédition de Sheshanq I contre Jerusalem a eu lieu l'an 928 a. J. C. [2]. Deux ou trois ans plus tard, son fils Auvaput a fait sculpter une inscription qui est datée de l'an 21, d'où s'ensuit que Sheshanq I a compté son avènement de l'an 945 ou 946 a. J. C.; mais je suis néanmoins porté à croire qu'il n'est entré à Thèbes comme roi qu'après son retour de la campagne en Judée, c'est-à-dire environ l'an 928 a. J. C. Avant son entrée

[1] Id. ibid. I, p. 719.

[2] V. Schmidt, *Assyriens og Ægyptens gamle Historie*, p. 33.

triomphale dans Thèbes, il avait peut-être demeuré à Abydos; au moins son père Nimrod y était enseveli, d'après ce que nous apprend une stèle trouvée à cet endroit. La date et le protocole du roi Sheshanq I sont perdus dans une lacune au commencement; mais dans le corps du texte, ce roi est indiqué par le titre  "Sa Majesté" et suffisamment identifié par les mots "son père Nimrod". La partie conservée commence ainsi: "Le grand chef des chefs Sheshanq mort, son fils"; et plus bas, dans l'inscription, on trouve maintes fois répété: "Le grand chef des Mashavasha, le chef des chefs Nimrod mort, fils du grand chef des Mashavasha Sheshanq mort; sa mère était Mehetnuskh" [1].

Les personnages ici nommés sont: Sheshanq, père de Nimrod et grand-père du roi Sheshanq I, Nimrod lui-même et sa mère; Sheshanq I est qualifié: "Sa Majesté". Cette inscription nous donne ainsi, d'accord avec le no. 1008 de mon *Dictionnaire de noms*, la même généalogie que plus haut:

Le grand chef de Mashavasha, Sheshanq. } — Mehetnuskh.

Le grand chef de Mashavasha, le chef des chefs, Nimrod. } — Thentseph.

Le roi Sheshanq I.

[1] Lieblein, *Études* etc. dans *Actes du XIe Congrès int. des Orient., Égypte* etc., p. 13; Mariette, *Abydos*, II, pl. 36 s.; Maspero, *Histoire*, II, 769.

Le titre: "Le grand chef des Mashavasha" prouve que le pouvoir de la dynastie bubastite était basé sur les mercenaires libyens nommés Mashavasha. Ce pouvoir donna à Nimrod son influence à la cour des Ramessides légitimes, à sa fille le motif du mariage avec un roi Ramsès, probablement le XIIe, et à son fils Sheshanq I d'abord la victoire sur les Hébreux, et à la fin la double couronne de l'Égypte. L'assistance des Bubastites ne pouvait pas à la longue maintenir le faible Ramsès XII dans la royauté; il succomba dans la lutte contre le grand-prêtre et ensuite le roi Herhor. Mais, ci-après, Herhor succomba à son tour dans la lutte contre Sheshanq I, qui, par cette victoire, devint le fondateur de la XXIIe dynastie.

Quand il se fut installé dans la royauté à Thèbes, Sheshanq I a élu son fils Auvaput grand-prêtre d'Amon au lieu de Herhor ou Piankh, le fils de celui-ci. De même que les rois bubastites ont alterné dans la royauté avec les dynasties contemporaines, à savoir, la dernière partie de la XXe, la XXIe, la XXIIIe et la première partie de la XXVe, c'est-à-dire de 950 à 684 a. J. C., les fils mineurs de la famille bubastite ont alterné dans le pontificat d'Amon avec les grands-prêtres de la famille de Herhor, depuis Herhor ou son fils Piankh jusqu'à Pinet'em II.

Auvaput était, comme son père Sheshanq I et son grand-père Nimrod, né officier; il était "chef d'infanterie, commandant". Ce n'était que par occasion qu'il fut prêtre, et probablement il n'a pas vaqué longtemps à sa fonction de grand-prêtre. Piankh, le fils de Herhor, a donc pu bientôt reprendre sa place, et son fils Pinet'em I et son grand-fils Menkheperré l'ont suivi tranquillement dans l'office;

car, après Auvaput, il s'est passé trois générations sans que la famille bubastite ait donné aucun grand-prêtre, Nimrod, fils du roi Osorkon II [1], étant le premier grand-prêtre bubastite après Auvaput, fils de Sheshanq I. L'intervalle de trois générations entre les grands-prêtres Auvaput et Nimrod de la famille de Sheshanq I fut rempli par les quatre grands-prêtres Piankh, Pinet'em, Masaharth et Menkheperré de la famille de Herhor, et correspond à l'espace de temps des trois rois bubastites, Osorkon I, Takelot I et Osorkon II, qui n'étaient pas assez puissants pour installer des grands-prêtres à Thèbes; c'était seulement à la fin de son règne qu'Osorkon II, qui, par Manéthon, fut intercalé dans la XXIe dynastie pour y remplir l'espace vide, a pu faire nommer son fils Nimrod grand-prêtre.

On a pensé, il est vrai, qu'un Sheshanq, fils d'un roi Osorkon, a été grand-prêtre immédiatement après Auvaput; mais c'est sans aucun doute une erreur, occasionnée par la supposition, aussi malheureuse qu'elle est généralement acceptée, que ce grand-prêtre Sheshanq fut fils d'Osorkon I. L'erreur est manifeste. Car notre Sheshanq porte, outre le titre de grand-prêtre, le cartouche royal, et était par conséquent aussi roi, ce qui aurait été impossible s'il eût été fils d'Osorkon I; comme tel, il aurait été frère de Takelot I et, dans ce cas, il n'aurait pu être roi, parce que la corégence n'était pas d'usage au commencement de la XXIIe dynastie. On s'est vainement efforcé d'expliquer cette méprise [2]; mais il n'y a rien: le grand-prêtre et roi Sheshanq

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 257; mon *Dictionnaire de noms*, no. 1007.
[2] Brugsch, *Geschichte Aegyptens*, 667; Wiedemann, *Aegyptische Geschichte*, 554.

n'était pas fils d'Osorkon I[1], mais d'Osorkon III et de la princesse Rekama, fille du dernier roi de la XXIe dynastie, Horpesebkha ou Psusennès II, de Manéthon. C'est cet Osorkon III qui, par Manéthon, a été intercalé dans la XXIIIe dynastie, sous le nom Osorcho. L'inscription de la statue du Nil nous donne la généalogie suivante[2]:

Horpesebkha, Psusennès II.

Osorkon III, Osorcho de la XXIIIe dynastie. — La fille royale Rekama.

Le grand-prêtre et roi Sheshanq III.

Ce dernier était d'abord grand-prêtre et ci-après roi, déjà du vivant de son père Osorkon III, qui sans doute l'avait pris pour assistant pendant les troubles de son temps, occasionnés par le démembrement du pays et l'invasion de Piankhi l'Éthiopien.

Maintenant nous sommes arrivés au point où la question se présente: Comment Manéthon a-t-il arrangé ses dynasties? La réponse ne peut être douteuse. Naturellement, il a été guidé par le principe de la légitimité, telle qu'il l'a conçue. Or, en Egyptien, il ne pouvait pas regarder la XXIIe dynastie comme légitime; car, soit qu'elle fût assyrienne ou libyenne, toutefois elle était étrangère. Il y avait aussi une autre raison qui lui défendait de mettre la

[1] Le même nom Osorkon est, par Manéthon, écrit tantôt Osochor (XXIe dynastie), tantôt Osorcho (XXIIIe dynastie); c'était sans doute pour différencier les personnes qui portaient les mêmes noms.

[2] Lieblein, *Dictionnaire de noms*, no. 1009.

XXIIe dynastie dans la série chronologique. Les rois bubastites embrassèrent un temps de dix générations, c'est-à-dire environ trois cents ans, ou, pour encore mieux préciser mon opinion, deux cent soixante-six ans, de 950 à 684 a. J. C. Cependant ils n'ont pas régné de suite et pendant tout ce temps; car la XXIIe dynastie étant contemporaine avec la XXIe et la XXIIIe dynastie, elle alternait avec ces dernières dynasties, suivant que l'une ou l'autre d'elles était la plus forte, de sorte que Manéthon peut très bien avoir raison quand il donne seulement cent vingt ans de règne aux rois de la dynastie bubastite [1]. Il ne pouvait donc pas enregistrer cette dynastie dans la série des dynasties successives; car les 120 ans ne couvriraient pas toute l'étendue du temps de la XXIIe dynastie, et les 266 ans de vie seraient cent quarante-six ans de trop comme ans de règne. Par conséquent, il a pris seulement les dynasties légitimes pour représenter la série chronologique de cette époque. Voici l'arrangement que j'ai adopté depuis longtemps:

XXe dynastie, 135 ans, 1022—887 a. J. C.
XXIe — , 114 —, 887—773 —
XXIIIe — , 89 —, 773—684 —
XXIIe dynastie collatérale, régnait avec plus ou moins d'autorité, alternant avec les autres dynasties pendant 266 ans, 950—684 a. J. C.

Nous avons déjà vu que Ramsès XII a été dépossédé par le grand-prêtre et roi Herhor, environ l'an 930 a. J. C., et de fait, la XXe dynastie n'a pas régné davantage. Mais,

[1] Lieblein, *Recherches sur la chronologie égyptienne*, p. 138 et suiv.

tandis que Herhor et Sheshanq I et leurs successeurs respectifs se disputaient le pouvoir suprême royal et la prêtrise d'Ammon, et en effet avaient régné alternativement sur l'Egypte, les descendants de Ramsès XII étaient, aux yeux de Manéthon, les vrais et légitimes rois, et ils figurent dans les listes manéthoniennes comme tels jusqu'à l'an 887 a. J. C., année dans laquelle la XXIe dynastie tanite monta sur le trône. Plus haut, nous avons fait la connaissance de quelques-uns de ces descendants sous le titre de "fils royal de Ramsès" et de "fils du fils royal de Ramsès", qui se sont associés à la famille bubastite contre Herhor et sa famille; aussi Brugsch donne-t-il à ces descendants les noms de Ramsès XIV, XV et XVI[1].

Après la mort ou le détrônement de Ramsès XII Khamus, le grand-prêtre Herhor monta, environ l'an 930 a. J. C., sur le trône à Thèbes; mais il n'y resta pas longtemps; car aussitôt que Sheshanq I, en l'an 928, fut retourné victorieusement de sa campagne de Jerusalem, il fut forcé de céder la royauté à Sheshanq et la prêtrise d'Amon à son fils Auvaput.

Mais cet état de choses ne dura pas; car, quelques ans plus tard, Sheshanq I, ou son fils et successeur Osorkon I, a quitté Thèbes pour établir sa résidence ailleurs. Wiedemann croit qu'une ville à l'entrée de Fayum a été bâtie par Osorkon I[2], et Naville dit[3]: "The centre of political life tends more and more to go over to the Delta; Thebes is abandoned to the high priest of Amon, while the

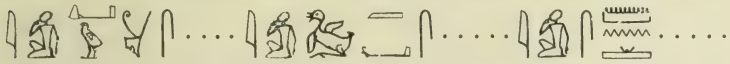
[1] Brugsch, *Geschichte Aegyptens*, 640, Geschlechtstafel.
[2] Wiedemann, *Aegyptische Geschichte*, 553.
[3] Naville, *Bubastis*, 47.

King lives in Lower Egypt .... Judging from what Osorkon I and Osorkon II made at Bubastis, which is not seen in any other edifice of Egypt. I am inclined to think that this city was their capital and their customary residence".

Comme son père Sheshanq I et son frère Osorkon I, le grand-prêtre Auvaput quitta aussi Thèbes et laissa la prêtrise d'Amon vacante, qui bientôt après fut occupée par Piankh, fils de Herhor. Cependant, si les Bubastites ne pouvaient ou ne voulaient pas garder le pontificat pour leur famille, ils avaient au moins assez de pouvoir pour empêcher le grand-prêtre Piankh de s'arroger le règne. Sous l'impuissance dont ils souffraient pendant les dernières années d'Osorkon I, tout le règne de Takelot I et les premières années d'Osorkon II, prouvée par le manque frappant de monuments, Pinet'em I, fils de Piankh, prit à Thèbes le cartouche royal et s'appropria la royauté, après avoir commencé comme grand-prêtre.

Mais les choses devinrent encore plus compliquées par l'avènement de la XXIe dyuastie, en l'an 887 a. J. C. Pesebkhanu ou Pesiukhanu, Psusennès I de Manéthon, le deuxième roi de cette dynastie, résidant à Tanis, était à peu près contemporain du roi et grand-prêtre Pinet'em I, résidant à Thèbes. Car Makaré, la femme de Pinet'em I, était d'après toute probabilité identique à "Makaré, fille royale du seigneur des deux pays, Psusennès I". C'est du moins le résultat des recherches minutieuses que Maspero a faites sur cette question, résultat résumé en ces mots: "Mâkeri, fille de Psioukhânou I, peut-être petite-fille de Hrihor, serait sur la même ligne généalogique que Pinot'mou I, fils de Piônkhi, petit-fils de Hrihor et rien ne s'opposerait à

ce qu'elle fût identique à Mâkerî, femme de Pinot'mou". En ceci, je suis parfaitement d'accord avec M. Maspero, avec cette seule différence que je ne crois pas que Makaré fût petite-fille de Herhor. A mon opinion, elle n'était pas née dans la famille de Herhor, et, en tout cas, elle appartenait à une ligne généalogique qui était une ou deux générations postérieure à celle de Pinet'em I, quoiqu'elle fût mariée avec lui. Il est inutile de répéter ici tous les arguments donnés par M. Maspero dans son mémoire: *Les momies royales de Déir-el-Baharî* [1]; je renvoie donc le lecteur à cet excellent ouvrage, qui du reste est indispensable pour tous ceux qui traitent les questions chronologiques de cette époque de l'histoire égyptienne. Je n'ajouterai qu'une remarque à l'égard de l'inscription qui est publiée par Mariette dans son ouvrage *Karnak*, pl. 41, et republiée par M. Maspero [2], et qui donne des renseignements importants sur notre Makaré. Dans l'interprétation du texte, je suis arrivé au même résultat que M. Maspero, quant au sens général au moins. Le roi y mentionné n'est nul autre que Psusennès I, et sa fille Makaré doit être identique à Makaré qui était femme de Pinet'em I. Je ne veux cependant pas dire que je tombe d'accord sur tous les points de sa traduction; je comprends par exemple autrement que lui les trois membres de phrases:



que je traduirai: "Ce qu'ils ont donné à elle, les gens du pays; ce qu'elle a pris de l'enfance de leurs biens (c'est-à-dire

---

[1] *Mission archéologique française au Caire*, I, p. 692—698.
[2] *Mission arch. franç.*, I, p. 694 et suiv.

comme une sorte d'apanage depuis sa naissance) et ce qu'ils ont affermi dans sa main (peut-être la dot à l'occasion de son mariage)". Mais ce sont des détails qui n'entravent pas le sens général. Dans les inscriptions où Pinet'em I est mis en rapport avec Makaré, il ne porte pas le cartouche royal, probablement parce que, comme gendre du roi Psusennès I, il devait reconnaître celui-ci comme roi de toute l'Égypte. Il est à présumer que Pinet'em I, pendant ses vieux jours, a épousé la princesse Makaré et que le mariage avait un caractère politique: la maison thébaine s'est associée à la maison tanite pour unir ses forces contre l'ennemi commun, la maison bubastite. Par l'alliance Pinet'em I a pu conserver le pontificat thébain pour lui-même et sa famille, et ses fils Masaharth et Menkheperré et le petit-fils Pinet'em II l'ont suivi comme grands-prêtres d'Amon, tandis que Psusennès I, dans un long règne, et ses deux successeurs, Nephercherès et Amenophthis, dont les règnes étaient de peu de durée, se sont maintenus dans la royauté contre les faibles rois de la XXIIe dynastie contemporaine, à savoir: Osorkon I, pour ses dernières années; Takelot I et Osorkon II, pour ses premières années.

Mais après ce temps, l'ascendant des Bubastites prévalut. Osorkon II, qui s'était beaucoup occupé de ses constructions dans le grand temple de Bubastis, gagna enfin, dans les dernières années de son règne, la prépondérance politique: il devint roi de toute l'Égypte, fut reconnu légitime par tout le monde, vint après Amenophthis, sous le nom d'Osochor, dans la place vacante de la XXIe dynastie pour les six ans 802—796 a. J. C., installa à Thèbes son

fils Nimrod comme grand-prêtre et enterra à Memphis "l'apis" mort l'an 23 de son règne (797 a. J. C.). Pendant son séjour à Thèbes, il épousa ou Isimkheb Ière, fille du grand-prêtre Masaharth, petite-fille de Pinet'em I et veuve du grand-prêtre Menkheperré, son oncle [1], ou Isimkheb II, veuve du grand-prêtre Pinet'em II [2]. De ce mariage est née *Thesbastper* [3], ci-après la femme de Takelot II [4]. Dans le no. 1011 de mon *Dictionnaire de noms,* le nom est écrit Bastper, sans doute une faute au lieu de Thesbastper, qui se lit très clairement dans Mariette, *Sérapéum,* III, pl. 24; et dans le no. 1012 du même *Dictionnaire,* le nom défectueux .... bastper peut être suppléé d'après Brugsch, *Thesaurus,* V, 968, où il est écrit Thesbastper. Dans Mariette, *Sérapéum,* III, pl. 26, se trouve l'inscription dont j'ai reproduit la généalogie d'après l'original au Louvre, dans le no. 1012 de mon *Dictionnaire.* Thesbastper y est qualifiée "fille royale", et elle pouvait donc très bien être fille d'Osorkon II, surtout si elle est née du dernier mariage du père, tandis que Sheshanq II, son frère, qui était père de son mari Takelot II, était né du premier mariage. Il est vrai cependant que ces stèles dont j'ai reproduit la généalogie dans les nos. 1011 et 1012

---

[1] Maspero, *Mission archéol. franç.*, t. I. p. 704; Lepsius, *Denkmäler*, t. III, p. 255 e, f, g, h; Lieblein, *Dict.*, nos. 1005 et 2266.

[2] Maspero, *Mission archéol.*, t. I, p. 705 et 712; Lieblein, *Dict.*, no. 2266.

[3] Lepsius, *Denkmäler*, t. III, 255, e—h; Lieblein, *Dict.*, no. 1005.

[4] Lieblein, *Dictionnaire de noms*, nos. 1011—1012.

de mon *Dictionnaire* ne donnent ni à Takelot ni à Sheshanq le titre royal, mais seulement les titres: "le grand chef des Mashavasha" et "erpa oer". Mais les deux listes généalogiques, l'une:

Le roi Osorkon II.
|
Le roi Sheshanq II.
|
Le roi Takelot II.

et l'autre:

Le roi Osorkon II. — Karoma. — Isimkheb I ou II.

Le grand prince Sheshanq.

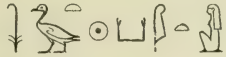
Le général des Mashavasha, Takelot. } — Thesbastper.

sont tellement identiques, qu'il n'est pas possible de douter que les personnages y nommés ne fussent identiques. C'est du reste une chose facilement explicable, que la postérité a quelquefois négligé d'entourer les noms de Sheshanq II et de Takelot II d'un cartouche royal; car, après la mort d'Osorkon II, les Bubastites retombaient pour un temps dans l'oisiveté et l'impuissance. Sheshanq II est presque inconnu, comme Wiedemann le dit [1]. Aussi les dix premières années de Takelot II sont sans monuments connus; mais l'an XI de son règne, le fils Osorkon entre dans

[1] *Aegyptische Geschichte*, p. 555.

Thèbes comme grand-prêtre d'Amon [1] pour y fixer sa demeure, et il y a laissé sur les parois du grand temple de Karnak de longues inscriptions datées des XIe, XIIe et XVe années de Takelot II [2]. Le même Takelot II a enterré à Memphis un "apis" mort l'an XIV de son règne, et c'est probablement dans cette époque de sa vie qu'il a épousé la princesse thébaine Thesbastper.

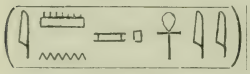
Pendant ce temps de faiblesse des Bubastites, c'est-à-dire depuis la mort d'Osorkon II jusqu'à l'an XI de Takelot II ou 796—776 a. J. C., les rois tanites Psinachès et surtout Psusennès II ont eu le dessus.

Mais depuis l'an XI de Takelot II, les Bubastites ont maintenu leur supériorité jusqu'à la fin de la XXIIe dynastie. Cette dernière époque de puissance commença, comme nous avons vu, avec l'apparition du fils de Takelot II, le grand-prêtre Osorkon. Celui-ci, à qui je donne le nom d'Osorkon III, épousa  *Makaré II*, fille royale de Psusennès II, le dernier roi de la XXIe dynastie. Sheshanq III, fils de ce mariage, fut investi du pouvoir royal déjà dans un jeune âge par son père Osorkon III qui, sans doute, a continué à vaquer à son pontificat thébain [3], sans cependant empêcher le fils Sheshanq III de s'appeler quelquefois, pendant la maladie ou les vacances de son père, grand-prêtre d'Amon [4].

---

[1] Lepsius, *Denkmäler*, t. III, 255 i.
[2] Lepsius, ibid., III, 257 a et 256 a.
[3] Lieblein, *Dict. de noms.* nos. 1006, 1009, 1010, 1020 et 2289.
[4] Lieblein, ibid., nos. 1009, 1019, 2287 et 2288.

Pendant que ( ) *Petibast*, Petubastes de Manéthon, premier roi de la XXIIIe dynastie quarante ans durant, 773—733 a. J. C., végétait à Tanis en souverain fainéant, Osorkon III et son fils Sheshanq III alternaient depuis l'an 765 a. J. C. (après coup, Sheshanq III a compté ses années de règne depuis l'an 775) ou comme grands-prêtres à Thèbes, ou comme rois, par exemple à Memphis, où Sheshanq III enterra l' "apis" mort l'an XXVIII de son règne. Après la mort de Petubastès, la branche tanite n'ayant aucun successeur compétent pour le remplacer, Osorkon III, qui naturellement avait la précédence auprès de son fils et corégent Sheshanq III, entra, sous le nom d'Osorcho, dans la place vacante de la XXIIIe dynastie pour les huit ans, de 733—725 a. J. C., ce qui lui valait probablement la qualification de "seigneur des deux pays".

C'etait pendant la corégence d'Osorkon III et de Sheshanq III qu'avait lieu l'invasion du roi éthiopien () *Miamon Piankhi*; car dans la génération qui vivait environ l'an 750 a. J. C., avant et après cet an, nous retrouvons, outre les rois Osorkon III et Sheshanq III, aussi les roitelets Nimrod, Petiisis et son fils Pefaabast, qui tous sont nommés dans l'inscription de Piankhi comme ennemis vaincus par le conquérant éthiopien [1]. En passant, je ferai l'observation que le démem-

---

[1] Lieblein, *Recherches sur la chronologie égyptienne*, p. 141.

brement de l'Égypte, décrit dans l'inscription de Piankhi, s'accorde assez bien avec l'enchevêtrement des dynasties que mon système de chronologie m'a porté depuis longtemps à statuer pour cette époque.

Après le décès d'Osorkon III, l'an 725 a. J. C., la branche tanite était représentée par les rois nommés par Manéthon Psammus et Zet, tandis que les rois bubastites continuaient de régner sans interruption jusqu'à l'an 684 a. J. C., ainsi qu'il est démontré par la série continuelle des enterrements d'apis à Memphis.

Osorkon III était d'un côté, par sa belle-mère Thesbastper, allié à la maison de Herhor; de l'autre côté, il est uni par sa fille Shepenapet à la famille de Psametik, de la dynastie saïte, la XXVIe, et aux rois éthiopiens. De sa femme , il avait une fille [1], qui devenait femme de Kashto, fils du conquérant éthiopien, Miamon Piankhi. Du mariage de Kashto et Shepenapet sont issus Shabaka, premier roi de la XXVe dynastie, et la princesse Ameniritis dont la fille Shepenapet II devenait la femme de Psametik I [2].

---

[1] Maspero, *Miss. archéol. franç.*, t. I, 741, et Lieblein, *Dictionnaire*, no. 1020.

[2] Maspero, ibid., t. I, 741, et Lieblein, ibid., no. 2323. Je reconnais la justesse de la critique de M. Maspero (*Momies*, etc., p. 741), que "la princesse Horsit Pacht-hun-ta-ti doit être rayée".

Voici le tableau généalogique d'une importance considérable:

Le grand-prêtre Pinet'em.

XXIIe dynastie. — Le grand-prêtre Masaharth.

Osorkon II. — La princesse Isimkheb [1].

Sheshanq II. — XXIe dynastie.

Rois éthiopiens. — Takelot II. — Thesbastper. — Psusennès II.

Piankhi I. — Osorkon III. — La princesse Makaré II.

Kashto. — Shepenapet I. — Sheshanq III.

Piankhi II. — Ameniritis.

La princesse Shepenapet II { XXVIe dynastie. Psametik I.

Ce tableau est correct, je crois. Le no. 1005 de mon *Dictionnaire de noms* prouve qu'Osorkon II avait une femme appelée Isimkheb, qui était ou Isimkheb I, petite-fille de Pinet'em I, ou Isimkheb II, petite-fille d'Isimkheb I. Par ce mariage, la troisième génération après Sheshanq I,

---

[1] Ou:

La princesse Isimkheb I.

Hunt-toti.

Osorkon II. — Isimkheb II.

Cf. Lieblein, *Dictionnaire de noms*, no. 2266.

représentée par Osorkon II, était unie avec la quatrième ou la sixième génération après le grand-prêtre Herhor, représentée par Isimkheb I ou II.

Le no. 1009 prouve qu'Osorkon III était marié avec Makaré, fille royale de Psusennès II, dernier roi de la XXIe dynastie et qu'il avait eu avec elle le fils Sheshanq III.

Le no. 1020 montre qu'Osorkon III avait aussi une autre femme, , et avec elle la fille Shepenapet Ière, qui, d'après le no. 2323, était la femme de Kashto, fils du conquérant éthiopien Piankhi, le même no. 2323 montre que leurs enfants étaient Shabaka, premier roi de la XXVe dynastie, et la princesse Ameniritis, et que la dernière avait la fille Shepenapet II, la femme de Psametik I de la XXVIe dynastie.

Nous pouvons donc constater la connexion étroite de la famille du grand-prêtre Herhor et des dynasties XXIe, XXIIe, XXVe et XXVIe. Plus haut (p. 360), nous avons démontré la connexion des dynasties XXe et XXIIe et (p. 369) que Pinet'em I, petit-fils de Herhor, était marié avec la fille de Psusennès I de la XXIe dynastie.

A la fin de la XXIIe et de la XXIIIe dynasties, en l'an 684 a. J. C., Bocchoris, unique roi de la XXIVe dynastie, monta sur le trône et régna 6 ans, 684—678 a. J. C.; il enterra l' "apis" mort l'an VI de son règne, en 678 a. J. C.; d'après Manéthon, il fut tué par le roi éthiopien Shabaka.

La dynastie éthiopienne, la XXVe, a, d'après Manéthon, régné 40 ans, 706—666 a. J. C.; elle était dans ce temps de troubles, la dodécarchie d'Hérodote, contemporaine au moins partiellement avec les XXIIe, XXIIIe, XXIVe et

XXVIe dynasties. Aussi les trois rois de la XXVe dynastie étaient-ils partiellement contemporains. Shabaka comptait, d'après les listes manéthoniennes, les années de son règne de l'an 706 a. J. C.; mais, d'après sa stèle d'apis officielle, il les comptait de l'an 678 a. J. C., qui était l'an de la mort de Bocchoris, pour ne pas venir en collision avec la date de la stèle d'apis que Bocchoris avait érigée en l'an 678. En d'autres endroits qu'à Memphis, surtout à Thèbes, il compta ses années de règne depuis l'an 706 a. J. C. Shabaka (Sabakon de Manéthon) a donc probablement régné de l'an 706 jusqu'à 676 au moins.

Taharqa, d'après Manéthon, le dernier roi de la XXVe dynastie, doit avoir régné de l'an 694 à 666 a. J. C., ainsi dix-huit ans au moins contemporainement avec Shabaka; car, d'après une stèle du Sérapéum, il enterra un apis mort l'an XXIV de son règne, à savoir l'an 670 a. J. C., et une autre stèle nous apprend que l'apis suivant, né deux ans après, vivait deux ans sous Taharqa, qui donc a cessé de régner sur l'Égypte l'an 666 a. J. C.

Shabataka, Sebichos de Manéthon, deuxième roi de la dynastie éthiopienne, dont nous ne connaissons pas la durée de règne, a par conséquent régné contemporainement avec Shabaka ou Taharqa, ou avec tous les deux.

Le no. 2323 de mon *Dictionnaire de noms* démontre que Shabaka, d'un côté, était petit-fils du conquérant éthiopien Miamon Piankhi, dont nous avons fait la connaissance plus haut, et de l'autre fils de la fille d'Osorkon III, ainsi qu'il était frère de la mère de Shepenapet II, femme de Psametik I, une preuve indiscutable de la connexion étroite et de l'enchevêtrement des dynasties de cette époque.

Manéthon, pour lequel les Éthiopiens étaient illégitimes, à mis la XXVIe dynastie immédiatement après la XXIVe, et il a comblé le temps vide entre la fin de la XXIVe dynastie et le commencement du règne de Psametik I par les règnes probablement locaux des prédécesseurs du dernier: ceux de Stéphinatès, Nechepsos et Nechao I.

Du tableau synoptique ajouté à ce mémoire, le lecteur verra d'un coup d'œil mon classement des règnes et des dynasties. Une des preuves les plus décisives de ce classement se trouve dans la liste des apis que Mariette a découverts au Sérapéum. La série des apis est probablement complète depuis le règne de Ramsès II, et je la donne, d'après l'ouvrage du fouilleur [1], dans une succession parfaite et ininterrompue depuis Ramsès II jusqu'à Psametik I, époque qui nous intéresse ici particulièrement. Mais quelques remarques sont nécessaires pour l'utilisation de cette série importante.

Mariette donne pour la XIXe dynastie neuf apis, nos. 6—14, selon la numération de Mariette; cette dynastie régnait 209 ans (1231—1022 a. J. C.); ainsi, si les neuf apis couvraient tout le temps de la dynastie, ils auraient eu une durée de vie moyenne de vingt-trois ans, mais un peu moindre si la série n'était complète qu'avec Ramsès II; aussi un âge moyen de vingt-trois ans est probablement trop fort.

Pour la XXe dynastie qui régnait 135 ans, 1022—887 a. J. C., nous avons également neuf apis, nos. 15—23, avec une durée de vie moyenne de quinze ans. Les trois

---

[1] Mariette, *Le Sérapéum de Memphis.*

apis, nos. 24—26, vivaient sous la première partie de la XXIe dynastie, environ 64 ans (887—823 a. J. C.); aussi la XXIe dynastie avait pendant ce temps le dessus sur les rois contemporains de la XXIIe dynastie, ainsi que nous avons vu plus haut [1]. L'apis suivant, no. 27, est mort sous Osorkon II, vers l'an 797 a. J. C.

Nous avons ici l'occasion de voir bien clairement qu'il est impossible de mettre toute la XXIIe dynastie dans l'ordre chronologique après la XXIe, si toutefois on ne veut pas nier la succession régulière des apis et les arguments que les stèles d'apis nous fournissent; car si l'apis d'Osorkon II suivait immédiatement le dernier des trois apis sous la première partie de la XXIe dynastie, il est impossible d'intercaler entre ces deux apis la dernière partie de la XXIe dynastie et les rois Sheshanq I, Osorkon I et Takelot I de la XXIIe.

La série suivante de onze apis, nos. 27—37, remplit le temps écoulé depuis Osorkon II jusqu'à Psametik I; supposé que l'apis no. 27 soit né environ l'an 823 a. J. C., à l'avènement d'Osorkon II, et que l'apis no. 37 soit mort l'an 646, an XX de Psametik I, supposition qui ne peut pas être éloignée beaucoup de la vérité, nous aurons la somme de 177 ans pour tous les onze apis et un âge moyen de seize ans pour chacun d'eux.

Quant à la succession de l'apis no. 34 après l'apis no. 33, nous avons la même remarque à faire que plus haut, quant à celle des nos. 26 et 27. L'apis no. 33 est mort l'an 37 de Sheshanq IV, c'est-à-dire, selon moi, l'an

---

[1] Page 368 s.

684 a. J. C., et l'apis no. 34, son successeur immédiat, est mort l'an VI de Bocchoris, unique roi de la XXIVe dynastie. Ici de même, c'est impossible d'intercaler toute une dynastie, la XXIIIe, entre les deux apis nos. 33 et 34.

Nous avons ici une série complète et ininterrompue de vingt-trois apis, nos. 15—37 selon la numération de Mariette, pour un temps de 376 ans, 1022—646 a. J. C., ce qui fait une durée de vie moyenne de seize ans et un tiers pour chacun d'eux. C'est de cette manière que les apis découverts par Mariette au Sérapéum nous donnent des matériaux bien importants pour la chronologie égyptienne. Mais c'est le contraire, si nous prenons le classement généralement accepté, par exemple celui de M. Wiedemann, pour base; dans ce cas, nous aurons ce tableau:

XXe dynastie, 1280—1100, 9 apis (nos. 15—23), 180 ans, 1280—1100.

XXIe — , 1100—975, 3 apis (nos. 24—26), 125 ans, 1100—975.

XXIIe — , 975—810, 7 apis (nos. 27—33), 165 ans, 975—810.

XXIIIe — , 810—720, 90 ans vides d'apis.

XXIVe — , 720—715, 1 apis (no. 34), 721—715.

XXVe — , 715—664, 2 apis, (nos. 35—36), 51 ans, 715—666.

Psametik I, 664—610, 1 apis (no. 37), 21 ans, 666—645.

Ici, la série d'apis est incomplète et interrompue. Car d'abord, les vingt-trois apis embrassent un espace de temps de 635 ans, 1280—645 a. J. C., ce qui, s'ils se suivaient

immédiatement, ferait une vie moyenne de vingt-sept ans et demi; mais c'est une longueur de vie moyenne qui n'est pas seulement improbable, mais presque impossible. Puis, le groupe de trois apis de la XXIe dynastie avec ses 125 ans, 1100—975 a. J. C., aurait eu une vie moyenne de quarante-deux ans, ce qui est certainement impossible, la série aurait été ainsi interrompue, et il faudrait statuer un vide d'apis pour soixante ans au moins. La série suivante de sept apis sous la XXIIe dynastie commence avec l'apis no. 27, qui mourut l'an 23 d'Osorkon II, de sorte qu'il y aurait eu également un vide d'apis pour quarante ans environ sous Sheshanq I, Osorkon I et Takelot I. Enfin nous aurions le grand vide d'apis de quatre-vingt-dix ans sous toute la XXIIIe dynastie.

Si l'on accepte la succession régulière de toutes ces dynasties, il est ainsi nécessaire de statuer ou une longueur de vie impossible pour les apis, ou un vide d'apis qui aurait été un malheur intolérable pour les Égyptiens d'alors et d'autant plus incroyable que les prêtres savaient bien l'éviter.

Je n'ai jamais pu comprendre l'obstination avec laquelle les savants ont tenu à la succession régulière des trente dynasties de Manéthon. Quoique quelques voix d'une autorité incontestable aient protesté, l'erreur semble être en vogue de nos jours. J'ai cependant une exception à enregistrer. Le savant anglais Cecil Torr a dernièrement, dans son ouvrage sur la chronologie égyptienne, combattu cette opinion à la mode d'aujourd'hui [1].

---

[1] Cecil Torr, *Memphis and Mycenæ*, Cambridge, 1896, p. 2 et suiv.

Dans tous mes travaux sur la chronologie égyptienne, j'ai cherché de trouver et d'établir harmonie et concordance entre les différentes sources: Manéthon et les monuments égyptiens de toutes sortes. Manéthon est un bon guide si l'on se tient à la rédaction d'Africain qui est la seule vraie et inaltérée, à cette exception près que les trente dynasties sont numérotées comme si elles fussent toutes successives.

Les chiffres d'Africain donnent la somme de 5332 ans pour toutes les trente dynasties.

De cette somme totale de	5 332 ans
il faut soustraire les années de règnes des dynasties illégitimes et collatérales	1 777 —
et nous aurons la somme de	3 555 ans

qui, selon une notice de Manéthon, indique la durée de l'empire égyptien. Cet accord parfait obtenu sans changer un seul chiffre dans les listes d'Africain doit avoir quelque valeur [1].

De l'autre côté, nous avons les inscriptions historiques des monuments égyptiens et, pour l'époque dont nous nous occupons ici, la liste des grands-prêtres, les tableaux généalogiques et la série des apis du Sérapéum. L'accord de toutes ces sources ne peut pas être fortuit, mais prouve, je crois, que nous sommes sur la voie de la vérité.

---

[1] Lieblein, *Aegyptische Chronologie*, Christiania, 1863, p. 54 et suiv. Cf. plus haut, p. 5.

Le tableau synchronique qui résume les résultats de mes études sur la chronologie égyptienne depuis le commencement de la XIXe dynastie jusqu'à Psametik I a peut-être quelques fautes et incorrections partielles, ce qui donnerait aux savants aveuglés de leurs préjugés une occasion facile de rejeter par un coup de plume tout mon système. Mais, quoi qu'il en soit, l'avenir prononcera son jugement équitable, sans qu'il y ait besoin d'en faire l'appel.

LES DYNASTIES LÉGITIMES.	LA FAMILLE DE HERHOR.	LES BUBASTITES.	LES ÉTHIOPIENS.	LES GRANDS-PRÊTRES.	LES APIS DU SERAPEUM.	No. 1284 DE MON DICTIONNAIRE DE NOMS.
XIXe dynastie, 209 ans, 1231—1022.						
Ramsès I.				1220 Nebneteru zodn thera, Dict. de noms, no. 881.	Apis (no. 6), mort sous Séti I, environ l'an 1180.	Bakukhonsu, env. l'an 1180.
Séti I . . . . . 51 ans, 1231—1180.				1190 Amenhotep, ibid., no. 2197.	8 Apis (nos. 7—14) depuis Ramsès II jusqu'à la fin de la XIXe dynastie . . . 1180—1022.	Uzakhonsu . . . . 1155.
Ramsès II . . . . 66 — , 1180—1114.				1160 Skhemmès, ibid., no. 2100.		Nofremennu . . . . 1130.
Menephthès . . . 20 — , 1114—1094.				1130 Unnofre, ibid., no. 905.		Mi . . . . . 1105.
Ramsès de la stèle de Bentresht (?) . 60 — , 1094—1034.				1110 Roï, ibid., no. 908.		Uer.. . . . . 1080.
Séti II, Amenmésès et Siptah . . . 12 — , 1034—1022.				1090 Roma, ibid., no. 909.		Pepi . . . . . 1050.
				1070 Hora, ibid., no. 2115.		Amenherpmenfiu . . 1020.
XXe dynastie, 135 ans, 1022—887				1050 Untauat, ibid., no. 1002.	9 Apis (nos. 15—23) sous la XXe dynastie, 135 ans . . . . . 1022—887.	Hormsaf I . . . . 990.
Ramsès III . . . 32 ans, 1022—990.		Chef de Mashavasha Sheshanq, environ l'an 990.		1030 Amenuahsu, ibid., no. 1002.		Mermer . . . . . 960.
Ramsès IV . . . 6 — , 990—984.				1010 Ramsès nekht, ibid., no. 2267.		
Ramsès V 4 + x 984—979.		Chef de Mashavasha Nimrod, environ l'an 960.		985 Amenhotep, ibid., no. 2267.		
Ramsès VI—IX . . 15 — , 979—964.				960 à		
Ramsès X Noferkare 19 — , 964—945.		XXIIe dynastie, 950—684.		930 Herhor, ibid., no. 2267.		
Ramsès XI . . . 5 — , 945—940.						
Ramsès XII Khamus 27 — , 940—913.	Roi Herhor. — Reine Nezemt, environ l'an 930.	Roi Sheshanq I, environ l'an 928.		928 Auvaput, ibid., no. 1004.		
Le fils royal de Ramsès *Panreshnès* et le fils du fils royal de Ramsès *Horus* 26 — , 913—887.	Grand-prêtre P-ankhi, environ l'an 900.	Roi Osorkon I, environ l'an 890.		900 P-ankhi.		Hormsaf II . . . . 930.
XXIe dynastie, 114 ans, 887—773.					3 Apis (nos. 24—26) sous la première partie de la XXIe dynastie, environ 64 ans . 887—823.	
Smendès . . . . 26 ans, 887—861.						
Psusennès I . . . 46 — , 861—815.						
Princesse Makaré I —	Grand-prêtre, roi Pinet'em I, environ l'an 870.	Roi Takelot I, environ l'an 860.		870 Pinet'em I.		P-habu I . . . . . 900.
Nephercherès . . . 4 ans, 815—811.						Nesshunu I . . . . 870.
Amenophthis . . . 9 . 811—802.	Grand-prêtre Masharth.			850 Mashart.		P-habu II . . . . . 840.
Osochor (Osorkon II) 6 . 802—796.	Grand-prêtre Remenkheper. — Isimkheb I, env. l'an 840.	Roi Osorkon II. — Karoma. — Muthezankhs, 820—796.		840 Remenkheper.	Apis (no. 27), mort l'an 23 d'Osorkon II . 797.	
Psinachès . . . . 9 — . 796—787.	Huntai.	Général Nimrot.		810 Nimrot.		Nesshunu II . . . . 810.
Roi Psusennès II . 14 ans, 787—773.	Grand-prêtre Pinet'em II. — Isimkheb II.	Roi Sheshanq II, env. l'an 790.		790 Pinet'em II.		P-habu III . . . . 780.
				770 Osorkon. Dictionnaire de noms, no. 1020.	Apis (no. 28), mort l'an 14 de Takelot II, env. 773.	Nesshunu III . . . 750.
XXIIIe dynastie, 89 ans, 773—684.	Thesbastper.	Roi Takelot II. — Reine Karoma, environ 780.	Roi Mi-amen P-ankh, env. l'an 750.	760 Sheshanq, ibid., no. 1009.		
Petubastes . . . . 40 ans, 773—733.						
Osorcho (Osorkon III) 8 . 733—725.	Princesse Makaré II. —	Roi Osorkon III. — The; jusqu'à l'an 725.	Shepenapet I. — Roi Kashto.			
Psammus . . . . 10 — , 725—715.		Roi Sheshanq III . . . . . 775—723.			Apis (no. 29), mort l'an 28 de Sheshanq III 747.	
Zet . . . . . 31 — , 715—684.		Roi Pima . . . . . 723—721.			Apis (no. 30), mort l'an 2 de Pimai . . . 721.	P-habu IV . . . . 720.
		Roi Sheshanq IV . . . . . 721—684.	Roi Shabaka.		Apis (no. 31), mort l'an 4 de Sheshanq IV 717.	
XXIVe dynastie.	XXVe dynastie, 40 ans, 706—666.		Roi Piankhi. — Reine Ameniritis.		Apis (no. 32), mort l'an 11 de Sheshanq IV 710.	Nesshunu IV . . 690.
Bocchoris . . . . 6 ans, 684—678.	Sabakon . . . . . 706—676.				Apis (no. 33), mort l'an 37 de Sheshanp IV 684.	
XXVIe dynastie, 151 ans, 678—527.	Sebichos . . . . . environ l'an 680.				Apis (no. 34), mort l'an 6 de Bocchoris . . 678.	
Stephinatès . . . . . 678—671.	Taharqa . . . . . 28 ans, 694—666.				Apis (no. 35), mort l'an 2 de Sabakon . . 676.	
Nechepsos . . . . . 671—665.					Apis (no. 36), mort l'an 24 de Taharqa . . 670.	
Nechao I . . . . . 665—657.						Uahabréran . . . . 660.
Psametik I . . . . . 666—603.			Reine Shepenapet II.		Apis (no. 37), mort l'an 20 de Psametik I . 646.	
Nechao II . . . . . 612—596.						

L'origine et la propagation de la civilisation égyptienne.

Observations préliminaires.

Ce qui fait l'intérêt principal de l'histoire égyptienne, ce qui lui donne l'attraction merveilleuse qui fascine l'homme intellectuel, c'est qu'elle recule l'histoire authentique de l'humanité d'un espace de temps de trois milliers d'ans, de sorte qu'en Égypte nous avons maintenant devant nos yeux une histoire continuelle de plus de quatre mille ans avant J. C., tandis que, alors que les auteurs classiques étaient nos seules autorités, nous ne pouvions monter qu'à mille ans, tout au plus, si nous ne voulions pas nous perdre dans le labyrinthe des fables. Aux derniers temps l'assyriologie est heureusement venue à l'assistance comme un collaborateur puissant, et les deux sciences, l'égyptologie et l'assyriologie, marchant côte à côte, ont donné des résultats si nombreux et si inattaquables, que nous pouvons dire qu'un nouveau monde nous est révélé dans toute sa totalité. La civilisation de ce monde qui s'est développée le long des cours inférieurs du Nil, de l'Euphrate et du Tigre

est la première et la plus ancienne que l'histoire connaisse et, précisément à cause de cela, elle est de la plus grande importance nous donnant les meilleurs renseignements sur l'origine, la marche et l'évolution de la civilisation humaine, surtout si on peut la mettre en relation avec les derniers degrès de la civilisation préhistoriques dont l'archéologie de l'âge de pierre dernièrement nous a appris tant de choses. Comme l'évolution est le but final auquel tend toute la création, l'évolution, c'est-à-dire le développement de la civilisation, est également le fait principal de toute l'histoire générale; tous les autres faits ne sont que secondaires ayant seulement de l'importance s'ils contribuent à faire avancer la civilisation. Les trésors de civilisation qu'un peuple a entassés ne se perdent jamais sans laisser aucune trace, pas même dans les temps préhistoriques où nulle histoire n'en a fait mention: chaque trésor a dans la règle trouvé son héritier. Mais, pour le moment, ce n'est que cette question qui nous intéresse le plus: La riche et puissante civilisation qui se manifestait en Égypte, en Chaldée, en Assyrie quel peuple en était-il l'héritier principal? ou dans quel pays était-elle particulièrement transplantée? Je n'hésite pas un moment à répondre: dans l'ancienne Grèce ou dans l'Europe, la Grèce étant le berceau de la civilisation européenne. Naturellement il y avait entre les trois empires quelque différence à cet égard. L'Égypte était la plus proche et par les îles de Crète et de Chypre presque en rapport direct avec la Grèce et les pirates de la Méditerranée; elle a, par conséquent, toujours joué le premier rôle comme intermédiaire entre l'Orient et l'Europe, et, excepté peut-être les Phéniciens, il n'y a eu

aucun peuple qui autant que les Égyptiens ait apporté de l'Orient à la Grèce des éléments civilisateurs.

J'ai commencé les études égyptologiques dans l'intérêt de l'histoire, désirant suivre pas à pas le développement de la race humaine depuis les plus anciens temps, et je ne me suis pas trompé trop cruellement, — me trouvant sur le bord du tombeau, je le reconnais avec satisfaction, quoique je n'aie fait ni réalisé tout ce que je voulais ou espérais. Guidé par ces études fructueuses j'ai été à même en Égypte, ce pays des merveilles, de trouver les périodes préhistoriques avec leurs différents âges de pierre qui ont duré qui sait combien de milliers d'années; puis la transition de l'âge de pierre à l'âge de cuivre et de métaux environ l'an 4000 avant J. C.; ensuite l'histoire authentique et continuelle depuis Menès jusqu'aux derniers temps, non pas basée sur des fables confuses et douteuses, mais testifiée par des monuments et textes contemporains; enfin la propagation à l'étranger des idées, des découvertes, des produits de l'oeuvre civilisatrice des Égyptiens.

Je me propose de passer en revue les différentes manifestations, les parties spéciales de la civilisation égyptienne avec lesquelles je me suis occupé et qui, à mon avis, sont importées en Grèce pour y former les fondements solides sur lesquels l'Europe dans l'avenir pourra ériger ses constructions prodigieuses. Les sujets ne sont donc, si l'on veut, choisis que par hasard. A vrai dire, je ne prétends pas à épuiser la matière complétement — ce serait trop téméraire dans un premier essai; j'espère pourtant pouvoir traiter au moins les questions les plus importantes qui appartiennent à cette série de recherches.

Puisque, dans cette dernière partie de mes Recherches, je ne m'adresserai pas seulement aux égyptologues, mais aussi à ceux qui s'occupent des études classiques, je traiterai désormais d'une manière plus complète les matières égyptiennes pour être compris des savants qui ne sont pas au courant des découvertes en Égypte.

Invention de l'écriture alphabétique.

Ce sont, on dit, les Phéniciens qui ont inventé l'écriture alphabétique. Le phénicien Cadmus l'apporta en Grèce; de là elle passa aux Romains qui l'ont transmise aux autres peuples européens. Mais pour approfondir la question j'ajouterai quelques mots. Les traditions des anciens auteurs sont différentes. Lucain, Méla, Pline, Curtius Rufus, Eusèbe, Suidas disent, que les Phéniciens ont inventé les lettres; d'autres auteurs au contraire, comme Platon, Varron, Cicéron, Diodore, Tacite, Plutarque attribuent cet honneur aux Égyptiens. On voit que ce sont les autorités les plus éminentes qui temoignent en faveur des Égyptiens; et, de même, ceux qui se prononcent pour les Phéniciens semblent, sans le savoir, défendre la cause des Égyptiens en indiquant que le nom de l'inventeur phénicien était Thaut, car ce Thaut phénicien ne peut être autre que le dieu Thot ou Tehuti qui en Égypte justement était le dieu de l'écriture, de la littérature, de la science. J'avoue cependant que ces témoignages ne sont pas de grande valeur, car ils appartiennent tous à un temps postérieur et ne sont pas fondés sur des connaissances solides des écritures cunéiformes et hiéroglyphiques. Aussi parmi les savants modernes

les opinions diffèrent. Depuis les années soixante et surtout depuis le travail fondamental de Em. de Rougé où en détail et trait par trait il démontre comment les lettres phéniciennes pouvaient être formées d'après les lettres hiératiques correspondantes des Égyptiens comme modèles, l'opinion a été assez généralement acceptée, que notre alphabet est venu de l'Égypte. Dernièrement M. Hommel [1] et dr. John Peters ont émis l'opinion que c'est plutôt à Babylone qu'il faut chercher l'origine de nos lettres, opinion qui a eu plus de crédit, après qu'il a été prouvé que l'écriture cunéiforme s'est développée, de la même manière que les hiéroglyphes phonétiques, d'une écriture idéographique. Mais c'est une exagération; comme c'est une exagération palpable, quand M. Hommel, allant encore plus loin, dérive non seulement les hiéroglyphes, mais toute la civilisation égyptienne de Babylone. A mon avis, cette affirmation n'est pas seulement contre toute vraisemblance, mais n'admet pas même aucune argumentation quelle qu'elle soit.

Cependant, c'est inutile de discuter la question sur la priorité entre la Chaldée et l'Égypte quant à l'invention des lettres. L'écriture hiéroglyphique commençait par peindre, par dessiner les objects matériels que les artistes avaient devant les yeux; l'écriture cunéiforme également, selon ce que l'on peut regarder comme prouvé aujourd'hui. De la peinture idéographique des hiéroglyphes s'est développée leur écriture phonétique, et des images cunéiformes peintes sont également dérivés les signes phonétiques de l'écriture cunéiforme. Jusqu'à ce point le développement avait été

---

[1] Hommel, *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 55.

le même dans les deux pays. Si l'un des peuples a appris quelque chose de l'autre et, dans le cas affirmatif, combien? ou si le droit de la priorité appartient à l'un ou à l'autre, ou si tous les deux se sont développés contemporainement ayant ou n'ayant eu aucune influence l'un sur l'autre, voilà des questions auxquelles je ne peux rien répondre ou que je ne veux pas discuter pour le moment. Ce que je trouve possible et même probable, c'est que la même civilisation du moins dans ses traits principaux se soit répandue du Nil jusqu'à l'Euphrate et le Tigre, malgré la diversité des peuples qui habitaient ces pays. J'ajouterai une autre remarque qui est encore plus claire et indiscutable, d'abord que, par un procédé dont nous avons vu plus haut le commencement, l'écriture phonétique a été dérivée de la peinture, et, puis, que l'écriture hiéroglyphique plus nettement que tout autre système d'écriture montre la marche du développement.

A cause de ce caractère typique de l'écriture égyptienne il est extrêmement intéressant de suivre pas à pas la marche de son évolution. Les hiéroglyphes consistent en images de tous les objets matériels connus par les Égyptiens. J'en donnerai une petite série: homme debout, homme assis, homme dansant, femme assise, enfant (avec le doigt dans la bouche), tête d'homme en face, en profil, oeil, taureau, chacal, lièvre, partie antérieure d'un lion, les deux cornes, vautour, épervier, aigle, aile, plume d'autruche, oeuf, crocodile, ver,

scarabée, arbre, feuille, fleurs, ciel, ⊙ soleil, ✶ étoile, la terre, chemin (avec une allée d'arbres), bassin d'eau, vase (avec des liquides), maison, mur, porte, siège, flèche, une arme, couteau, glaive, sceptre, éventail, instrument composé du scribe, espèce de vrille, instrument de musique[1], rouleau de papyrus, corde, la couronne blanche, la couronne rouge, collier, , , différents vases, bateau.

Les Égyptiens peignaient dans la règle leurs hiéroglyphes avec une grande fidélité d'après la nature, surtout ceux qui représentaient les animaux; ils savaient avec une justesse frappante trouver le trait caractéristique d'un individu ou d'une chose et l'indiquer d'une manière ingénieuse.

---

[1] Cet instrument musical est encore en usage parmi les soldats soudanais; je l'ai vu moi-même en 1869, lorsque une compagnie de ces troupes était appelée en Égypte pour se présenter à l'inauguration du Canal de Suez. L'instrument consistait d'une demi-noix de coco; à celle-ci était attaché un bâton de bois sur lequel une ou plusieurs cordes étaient tendues; ces cordes donnaient un son faible que les soldats renforçaient par des cris inarticulés. L'instrument s'appelait comme hiéroglyphe *nofre* ou *nafre* et c'est sans aucun doute le même qui en grec s'appelait *νάβλα*, *ἡ*, ou *νάβλας*, *ὁ*, et en latin *nablium* ou *naulium* "ein uns unbekanntes Saiteninstrument, viell. Harfe", dans *Lünemann's lateinisch-deutsches Handwörterbuch*, II, 195. Aujourd'hui nous savons, que *nofre* ou *nafre* était un mot et un instrument égyptien, qu'il est immigré dans la Grèce et d'autres pays et qu'il est encore en usage dans le Soudan.

Parceque l'enfant a coutume de mettre le doigt dans la bouche, les Égyptiens indiquaient l'enfant par ce geste caractéristique qui était facile à imiter. "Horus l'enfant" que les Grecs traduisaient: "Horus, le dieu du silence", en méconnaissant le geste: *le doigt sur la bouche* au lieu de *dans la bouche.* L'oiseau *ur* signifie "grand", tandis que *sherau* signifie "petit"; la différence caractéristique se voit seulement dans les plumes de la queue. A l'aide de tels hiéroglyphes idéographiques un petit tableau pouvait se changer en une petite proposition, p. ex. ⊙ *Suten qat ha re*" le roi construit maison soleil", c'est-à-dire: "le roi construit un temple au dieu Soleil".

Mais ce sont seulement des idées concrètes qui par ces hiéroglyphes idéographiques peuvent être écrites directement. Un cheval, un taureau, peints comme hiéroglyphes, sont de tels objets qu'on peut prendre dans leur sens propre. Il en est autrement avec les idées abstraites. Le savant Norvégien Hansteen raconte que, pour écrire le mot "dispute" ou "querelle", les Chinois dessinaient deux femmes dans une même chambre. Les Égyptiens employaient également la méthode métaphorique. L'hiéroglyphe de taureau indique proprement un "taureau", mais parce que le taureau est fort, il indique aussi métaphoriquement "force". Le soleil ⊙ signifie "soleil", mais aussi "jour", c'est-à-dire le temps, quand le soleil se voit au ciel. est le ciel avec une étoile suspendue, mais le hiéroglyphe composé signifie métaphoriquement la "nuit", quand les étoiles brillent au ciel.

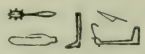
Quand nous voyons, que les hiéroglyphes étaient artistiquement exécutés et ingénieusement différenciés, qu'ils étaient symétriquement arrangés dans des quadrats réguliers sur les parois et les frises, et qu'ils pouvaient complétement désigner les idées concrètes et abstraites, — tout bien réfléchi — il est probable, que l'écriture hiéroglyphique a commencé comme peinture, c'est-à-dire comme art auxiliaire de l'architecture. Comme peinture, comme ornementations des monuments les hiéroglyphes ne faisaient d'abord qu'impression sur les yeux, puis, perfectionnés, ils pouvaient aussi raconter quelque chose, un événement quelconque, une procession, une offrande, une scène de bataille. Mais ensuite l'élément phonétique s'est introduit peu à peu dans le tableau. Les hiéroglyphes, représentant les objets dont ils portaient la figure, recevaient les noms appellatifs que la langue vivante avait déjà donnés aux objets ou aux idées. L'hiéroglyphe ⊙ s'appelait *re*, parce que le soleil en Égyptien portait le nom appellatif "re", mais dans le sens métaphorique de "jour" il s'appelait "huru", parce que "jour" en Égyptien se nommait *huru*. Le taureau 𓃒 s'appelait proprement 𓄤𓄿𓅱 *au* d'après la nomenclature égyptienne, mais métaphoriquement *nekht* dans le sens de "force". De cette manière les hiéroglyphes idéographiques recevaient leur nom, comme nous venons de voir, non seulement un, mais quelquefois deux ou même plusieurs selon les diverses significations qu'on leur avait attribuées.

C'était le premier pas en avant vers l'écriture phonétique. Le deuxième pas était l'emploi des syllabes phonétiques. Plusieurs noms hiéroglyphiques étaient monosyl-

labes. *men*, "damier", peut comme hiéroglyphe idéographique écrire le mot "damier", mais plus souvent il est employé pour indiquer la syllabe *men* dans un mot polysyllabe, pr. ex. A-*men*, le dieu "Amon", hes-*men*, "natron", s-*men* "affermir", "établir", etc. *ur*, comme hiéroglyphe idéographique, signifie "grand", mais comme syllabe phonétique elle figure dans plusieurs mots: *ur*-er "char"; *ur*-hu, "onction", "parfum". Les exemples abondent dans les inscriptions, car ces syllabes phonétiques étaient d'un emploi très fréquent.

Nous arrivons enfin à l'invention des lettres de l'alphabet. On ne sait pas bien comment les lettres sont inventées. D'après l'opinion la plus accréditée certains hiéroglyphes, environ trente, sont choisis pour indiquer le son initial de leur nom appellatif. p. ex. est un "aigle" et comme un aigle en Égyptien est appelé *ahom*, cet hiéroglyphe est pris comme signe de A. , "bouche", s'appelait *ro* et devenait le signe de R; , "main", en Égyptien *tot*, devenait T; , "lion", en Égyptien *laboi*, a été choisi comme signe de L etc.

Si de cette manière ou d'une autre manière semblable les Égyptiens ont fixé les lettres de leur alphabet, je n'en peux rien dire de certain; mais c'est un fait qu'ils les possédaient et les employaient, et les ont donc nécessairement découvertes d'une manière quelconque; de leurs contemporains, les Babyloniens ou les Assyriens, ils ne les ont pas empruntées, car l'écriture cunéiforme de ces peuples n'était pas arrivée à l'alphabet, bien qu'elle eût des syllabes phonétiques en grande quantité.

Les trois espèces d'hiéroglyphes: les idéographiques, les syllabes phonétiques et les lettres de l'alphabet étaient employées ensemble et dans le même mot. Je cite seulement un mot:  *khoteb*, "tuer", où *kho* est une syllabe phonétique, *t* et *b* sont des lettres, le *couteau* est un hiérophyphe idéographique employé ici comme déterminatif pour indiquer l'instrument de l'acte de tuer, enfin *la main munie d'une arme* également un déterminatif, mais plus général pour indiquer une action vigoureuse. On voit que les hiéroglyphes idéographiques que nous appelons déterminatifs ne servent qu'approximativement à désigner la classe ou la série des idées à qui le mot en question appartient.

Contemporainement avec le développement de l'écriture hiéroglyphique qui commença comme peinture et finit par une pleine connaissance et un emploi parfait de l'alphabet, les hiéroglyphes étaient soumis à un autre changement, par lequel les formes artistiques des hiéroglyphes étaient simplifiées. De cette manière deux nouvelles formes, l'écriture hiératique d'abord et l'écriture démotique ensuite, étaient derivées de l'écriture hiéroglyphique; ces écritures, surtout la dernière, avaient perdu toute ressemblance avec les hiéroglyphes, et les signes ne donnaient le moindre pressentiment des objets qu'ils avaient primitivement représentés. Néanmoins toutes les trois écritures l'hiéroglyphique, l'hiératique et la démotique, avaient conservé et employaient toujours les quatre éléments originaires; les signes idéographiques, les syllabes phonétiques, les lettres alphabétiques et enfin les déterminatifs. C'est curieux que les

Égyptiens aient agi ainsi. Car s'ils avaient aboli les trois premiers éléments et employé seulement les lettres de l'alphabet, ils auraient eu une véritable écriture alphabétique. Mais c'était un peuple conservateur: lorsqu'ils avaient fait une découverte, ou trouvé une nouvelle idée, ou marché un pas en avant, ils laissaient toujours l'ancien rester à côté du nouveau sans se soucier, comme il semble, de la contradiction qu'il éveille. Liés comme il étaient par une tradition de plusieurs milliers d'années il préféraient conserver leur beau système d'écriture au lieu d'inventer une réforme dont la simplicité leur semblait probablement vulgaire. Mais il en était autrement pour un peuple étranger p. ex. les Phéniciens qui avaient une assez intime connaissance de l'écriture égyptienne. De cette écriture ils pouvaient sans difficulté choisir les signes auxquels les Égyptiens avaient attribué la valeur de lettres alphabétiques; c'étaient, outre quelques variantes, vingt-cinq signes qui de cette manière formaient l'alphabet phénicien, le prototype de l'alphabet européen. Pour cette raison, sans doute, le récit des anciens a été généralement accepté, que le phénicien Thaut aurait découvert les lettres de l'alphabet, quoiqu'il soit bien clair, qu'une telle invention n'ait put être faite par un seul homme, mais demande les travaux unis de plusieurs générations. D'ailleurs, j'ai déjà fait la remarque, — le phénicien Thaut n'est que l'égyptien dieu Thot, ce qui présume que les Égyptiens étaient les véritables inventeurs de l'alphabet. Si ceci était absolument le cas, je n'en peux rien dire de certain, mais ce que je sais et ce dont je suis fortement convaincu, c'est que l'écriture égyptienne nous explique mieux que tout autre système

d'écriture que nous connaissions, l'origine et le développement de l'alphabet. Et d'un autre côté les Egyptiens étaient arrivés si près de l'alphabet que ce serait par pur accident, s'ils n'avaient pas eu le bonheur de munir l'humanité de cet instrument important de civilisation. Pour finir je citerai les beaux mots de Herder[1]: "Der Sterbliche, der dies Mittel, den flüchtigen Geist nicht nur in Worte, sondern in Buchstaben zu fesseln, erfand, er wirkte als ein Gott unter den Menschen".

---

[1] Herder, *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, II, 124.

Les relations entre l'Égypte et l'Asie occidentale avec l'Europe limitrophe.

Ces relations peuvent être divisées, selon leur caractère et selon les peuples qui en sont affectés, en plusieurs catégories.

I. Les relations amicales et diplomatiques entre l'Égypte et les états indépendants de l'Euphrate et du Tigre, c'est-à-dire la Babylonie, l'Assyrie, les Mitanni etc. II. Les relations entre l'Égypte et les pays de la Syrie septentrionale qui en partie reconnaissaient l'hégémonie de l'Égypte et en partie se battaient contre les Égyptiens pour leur liberté. III. Les extraordinaires relations entre les Égyptiens et les Phéniciens qui avaient été fréquentes depuis les plus anciens temps avant que les Phéniciens eussent quitté leur premier pays Pun. IV. Les relations enfin entre l'Égypte et la Syrie méridionale qui avait été soumise à l'empire égyptien depuis le commencement des guerres en Syrie jusqu'à la fin. Je passerai sommairement en revue ces catégories pour mieux comprendre l'influence réciproque des peuples exercée sur la civilisation générale de l'époque.

I. Nous connaissons les premiers Pharaons de la XVIIIe dynastie, surtout Thotmès III, comme de vaillants guerriers

qui ont fait de grandes conquêtes et élargi les frontières de l'empire jusqu'à l'Euphrate et au delà en Mésopotamie. Par là ils s'attiraient l'attention des grands rois de Babylone, d'Assyrie et de Mitanni qui bientôt entraient en relations amicales et diplomatiques avec eux et pendant une longue période continuaient d'échanger des lettres, des envoyés, des présents. Les lettres d'El-Amarna nous en fournissent des renseignements intéressants et les extraits que j'en ai donnés [1] sont suffisants sans avoir besoin d'être répétés ou multipliés; je n'ai qu'à renvoyer le lecteur à l'ouvrage même de M. Knudtzon, lequel doit se trouver dans la bibliothèque de tous les Assyriologues et Égyptologues.

II. De ce que les lettres d'El Amarna nous communiquent relativement aux pays de la Syrie septentrionale je citerai les endroits qui à mon avis sont les plus importants. "Les citadins de Tunip ont parlé ainsi au roi de l'Égypte, notre seigneur [2]: Qui a jadis (conquis) Tunip? N'était ce pas Thotmès III? [3] N'appartenons-nous pas à notre seigneur, roi de l'Égypte? Aujourd'hui nous avons vingt ans durant envoyé au roi, notre seigneur — et nos envoyés demeurent auprès du Pharaon — et pour le moment nous avons prié notre seigneur de nous renvoyer le fils d'Aki Teshub: que notre seigneur veuille le donner!

---

[1] Voyez plus haut, p. 184 s.

[2] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 333 ss La lettre no. 59 était sans doute adressée à Amenhotep IV.

[3] *Manakhbiria* est = *Menkheperre* Thotmès III qui l'an 29 de son règne prit Tunip, voyez plus haut, p. 246.

Le roi de l'Égypte a donné le fils d'Aki-Teshub [1]. Pourquoi le révoque-t-il pendant qu'il est encore en route? Azira nous fera du mal comme à la ville de Nii. Tunip, ta ville, pleure, ses larmes tombent; nous n'avons reçu aucune assistance. Nous avons vingt ans durant envoyé au seigneur, roi de l'Égypte, mais pas un seul mot ne nous est venu de notre seigneur".

Nous voyons que Tunip, Nii et probablement d'autres villes dans le nord-est de la Syrie qui avaient été conquises par Thotmès III sont abandonnées à leur sort sous le faible règne d'Amenhotep IV, tout occupé qu'il était par sa réforme religieuse. Elles avaient reçu leurs rois de Pharaon, mais gardé leur autonomie; d'ailleurs elles étaient certainement assujetties aux caprices du Pharaon, leur maître absolu.

Au même temps les Amurri, c'est-à-dire les Amorrhéens de la Bible, habitaient la partie nord de la vallée d'Oronte, où nous avons rencontré les Rutennu sous Thotmès III et où les Khetites plus tard avaient l'hégémonie dans la guerre contre Ramsès II. Chassés de la Palestine par les Hébreux, les Amorrhéens, étant à la recherche de nouvelles demeures, de même que les Khetites avant eux [2], s'étaient établis dans la vallée d'Oronte sous la sauvegarde d'un gouverneur Abdi-Ashirte, installé par le Pharaon. Celui-ci a envoyé plusieurs lettres au roi égyptien que j'identifie

---

[1] Le fils d'Aki-Teshub avait reçu, je pense, comme ôtage, son éducation à la cour du Pharaon, tandis que son père régnait à Tunip; maintenant le père étant mort le fils devait le suivre sur le trône, aussitôt que le Pharaon l'avait renvoyé à la patrie.

[2] Voyez plus haut, p. 344, note 1.

avec Amenhotep IV. Dans la première lettre [1] il dit: "Je garde tout le pays des Amurri pour le Pharaon, mon seigneur. J'ai prié Pakhanate, mon préposé [2], d'appeler des troupes d'assistance pour protéger les pays pharaoniques que les rois traîtres veulent arracher de ma main. Car le Pharaon sait qu'il m'a donné en vérité dans la main de Pakhanate, mon préposé". Aussi dans les autres lettres Abdi Ashirte se plaint autant à Pakhanate qu'au Pharaon et demande secours contre ses nombreux ennemis. N'ayant reçu aucune assistance de l'Égypte il semble à la fin s'être uni aux ennemis du Pharaon. Nous voyons ici de nouveau qu'Amenhotep IV ne pouvait soutenir la prépondérance de l'Égypte sur la Syrie.

III. Nous sommes arrivés aux Phéniciens, d'abord à Gubla, la plus ancienne ville phénicienne, que les Grecs appelaient Byblos. Un certain Rib-Addi était alors gouverneur de Byblos, et il restait, comme il semble, toujours fidèle envers le Pharaon. D'après la publication de M. Knudtzon il a envoyé 53 lettres au Pharaon, sans doute le même Amenhotep IV qui constamment continuait à garder le silence envers toutes les plaintes et demandes des peuples assujettis de la Syrie. Mais avant de donner la parole à Rib-Addi il serait utile, pour mieux comprendre ces lettres, de produire un court aperçu sur les rapports entre les Phéniciens et les Égyptiens. Je n'ai qu'à communiquer les résultats auxquels je suis arrivé par mes

---

[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 347.

[2] Probablement un inspecteur égyptien, envoyé par le Pharaon à la Syrie pour contrôler les sous-rois et gouverneurs administratifs.

études sur le commerce le plus ancien des Égyptiens [1]. D'abord les Phéniciens s'étaient établis à Pun comme intermédiaires du commerce entre l'Inde et l'Égypte, où les Égyptiens sont venus eux-mêmes pour se procurer surtout les aromates. Puis comme le peuple du commerce par excellence les Phéniciens allaient directement jusqu'à l'Égypte pour y apporter leurs marchandises exotiques et pour en exporter les produits industriels; enfin pour rendre le commerce plus facile et plus effectif ils fondaient des colonies phéniciennes en plusieurs endroits, p. ex. à Tabennesse [2] et dans Memphis, l'ancienne capitale, où de même ils demeuraient dans la partie la plus centrale, tout près du temple de Ptah, ce qui paraît indiquer une relation intime entre les Égyptiens et les Phéniciens depuis les plus anciens temps [3]. De Memphis ils vinrent à la côte de la Méditerrannée où, après avoir quitté la mer rouge, ils trouvèrent le second et plus important théâtre de leur commerce universel. De la côte égyptienne coulait un cours d'eau à travers la mer jusqu'à Byblos; le mythe raconte ainsi, que le torrent enleva le cercueil d'Osiris à Byblos, et que chaque année le même torrent portait une tête et de même une lettre, enfermée dans un vase, des bouches du Nil jusqu'à Byblos, située le plus loin vers le nord de la Phénicie. Mais non seulement les mythes religieux, mais aussi les récits profanes confirment évidemment une connexion intime de Byblos avec l'Égypte. Ainsi Papyrus

---

[1] Lieblein, *Handel und Schiffahrt auf dem rothen Meere in alten Zeiten*, Christiania, 1886.

[2] Lieblein, *Handel und Schiffahrt etc.*, p. 92 ss.

[3] Id. ibid. p. 96 s.

Ebers [1] communique une recette, qu'un médecin de Byblos avait proposée contre une maladie des yeux, et une autre recette [2] ordonne entre les drogues une espèce de graine de genièvre de Byblos. Comme nous verrons bientôt, les lettres aussi de Rib-Addi ont quelques renseignements à ajouter relativement à ces rapports intimes.

Voici, maintenant, les lettres de Rib-Addi, gouverneur de Gubla-Byblos.

Ière lettre. Je suis la traduction de M. Knutzon [3], et je donne presque toute la lettre parce qu'elle est une espèce de modèle pour les autres lettres: "Rib-Addi parle à son seigneur, le roi des pays, le grand roi. Que Baalat de Gubla donne puissance au roi, mon seigneur! Je me prosterne 7 fois, 7 fois devant les pieds de mon seigneur, mon Soleil. Que le roi, mon seigneur, sache que Gubla, la fidèle servante du roi se trouve bien, mais que l'inimitié des guerriers de Sa-Gaz est devenue très forte envers moi. Que le roi, mon seigneur, ne se tienne pas en arrière de Sumur, qui pourrait s'unir aux guerriers de Sa-Gaz. Par le préposé du roi qui est en Sumur Byblos a été sauvée. Pakhamnata, le préposé du roi qui est en Sumur, connaît la misère de Gubla; Iarimmuta nous a donné la nourriture".

2ème lettre. Rib-Addi prie le Pharaon d'envoyer des troupes de secours aux Amurri qui dans ce cas s'uniraient fidèlement au Pharaon [4].

---

[1] P. 63, l. 8.
[2] *Papyrus Ebers*, P. 58, l. 16.
[3] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 361 s.
[4] Id. ibid., p. 367.

31ème lettre. Lorsqu'on dit à toi (Amenhotep IV): "Sumura appartient au roi", que le roi sache que je suis désespéré, et je déplore que les fils d'Abdi-Ashirta l'aient conquise; il n'y a personne qui en puisse donner des nouvelles au roi. Je suis ton fidèle serviteur et tout ce que j'ai entendu dire je l'ai écrit à mon seigneur. Aie soin de Sumura! elle est comme un oiseau qui couche dans son nid" [1].

36ème lettre: "Aux temps de mes pères les troupes et les nourritures du Pharaon étaient à leur disposition; mais moi, je n'ai reçu du Pharaon ni nourritures, ni troupes, et pourtant les ennemis sont puissants envers moi" [2].

41ème lettre. Rib-Addi ecrivait au Pharaon: "J'ai entendu parlé des Khetti, qu'ils brûlent avec feu les pays du Pharaon [3]; j'en ai plusieurs fois écrit sans avoir reçu aucune réponse. Conquis sont tous les pays du Pharaon, mon seigneur; et mon seigneur se tient en arrière d'eux; voyez! maintenant, ils envoient des soldats des pays de Khatti pour conquérir la ville de Gubla" [4].

44ème lettre. Rib-Addi écrivait au roi: "Les guerriers qui étaient chez Rib-Addi, qu'est ce qu'ils ont fait? Pour mes pères les rois antérieurs ont protégé Gubla; ne la laisse pas sans aide dans son danger! Si les troupes de secours ne viennent pas cette année, envoie des bateaux

---

[1] Knudtzon, ibid. p. 503.
[2] Knudtzon, ibid. 525.
[3] Ils n'avaient pas encore définitivement fixé leur demeure.
[4] Knudtzon, ibid. p. 543.

pour me transporter, moi et les dieux vivants à mon seigneur" [1].

C'est très curieux que dans les lettres d'El-Amarna la ville de Gubla-Byblus soit comparée avec Memphis. Dans un endroit nous lisons: "Gubla-Byblos est comme Hikuptah-Memphis pour le roi" [2]; et dans un autre endroit nous lisons: "Hikuptah-Memphis est comme Gubla-Byblos pour le roi, mon seigneur" [3]. Comme Memphis, la première capitale de l'Égypte, était ancienne et sainte, telle était aussi Gubla-Byblus la ville la plus vénérée de la Phénicie. Hérodote avait donc probablement raison ici comme ailleurs, quand il dit (II, 112) que les Phéniciens demeuraient près du temple de Ptah, c'est-à-dire dans la partie sacrée de Memphis, d'où ils sont allés premièrement à Gubla-Byblus, lorsqu'ils commençaient de coloniser la Phénicie.

Aussi d'autres rois phéniciens ont écrit des lettres au Pharaon; mais leur nombre n'était pas, il s'en faut de beaucoup, aussi grand que les 53 lettres que Rib-Addi avait envoyées, d'où l'on pourrait peut-être mesurer l'importance de Byblus en comparaison avec les autres villes phéniciennes. Un certain Ammuniza, régent ou gouverneur de Beryte, écrivit trois lettres au Pharaon, et Zimrida, le régent de Sidon, ne figure qu'avec une seule pour sa part, tandis qu'au contraire le gouverneur de Tyr, nommé Abimilki, n'envoya pas moins de dix lettres au roi de l'Égypte. Le contenu est à peu près le même que celui que nous venons de lire dans les lettres de Byblos. Abimilki écrit

---

[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 551.
[2] Id. ibid., p. 407.
[3] Id. ibid., p. 589.

probablement à Amenhotep IV: "Je me prosterne 7 fois, 7 fois devant les pieds de mon roi, mon seigneur; je suis la poussière au-dessous des sandales du roi, mon maître. Je suis amiable envers le roi, mon seigneur, comme au temps, quand le roi, mon seigneur, m'installa pour défendre sa ville [1].

Ces lettres nous apprennent avec certitude qu'il s'agit ici de la ville de Tyr sur l'île, et non de Palaityrus sur le continent; car Abimilki dit expressément, d'après la traduction allemande de M. Knudtzon [2]: "Es weiss der König, mein Herr, dass wir angesichts des Meeres gestellt sind. Nicht ist Wasser, und nicht ist Holz für uns" [3]. C'est donc évident que Tyr sur l'île existait déjà sous Amenhotep IV au moins cent ans avant Ramsès II [4]. Tyr était fondée par Sidon, mais au temps d'Amenhotep IV, le roi de Sidon, Zimrida, était regardé comme ennemi de Tyr [5]. Il est d'ailleurs bien connu, qu'au temps d'Homère et de la Genèse, dans la table de peuples du Xe chapitre, la ville de Sidon représentait les Phéniciens, tandis que Tyr n'avançait à cet honneur que plus tard, après avoir, à son tour, gagné le dessus sur Sidon.

---

[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 613.

[2] Id. ibid., p. 625.

[3] Nous trouvons cette phrase plusieurs fois répétée: "Nicht haben wir Wasser, nicht Holz, und nicht wo wir legen können den Toten". Id. ibid., p. 619. Tyr sur l'île se plaignait toujours du manque d'eau surtout.

[4] Cf. Lieblein, *Christiania Videnskabsselskabs Forhandlinger* pour 1873, p. 274 s. où j'ai discuté l'âge de Tyr sur l'île et son rapport avec Palaityrus; mais alors les lettres de Tell el-Amarna n'étaient pas encore connues.

[5] Knudtzon, ibid. p. 623.

Il est évident, je l'ai déjà dit plus haut, que les Égyptiens ont été dans un plus intime rapport avec les Phéniciens qu'avec les autres Asiatiques. Je n'ai qu'à mentionner les découvertes que les Phéniciens apportaient de l'Égypte au dehors, à la Grèce, à l'Europe: le verre, la balance, la mesure, l'alphabet, qu'ils disaient avoir inventés, mais qu'en vérité ils ont appris en Égypte et apportés avec eux à l'étranger, jouant ainsi leur rôle important d'intermédiaires quant à la civilisation de l'humanité.

IV. Enfin nous sommes arrivés aux relations entre l'Égypte et la Syrie méridionale qui étant plus proche entrait en rapport avec l'Égypte longtemps avant les autres parties de l'Asie. Elle appartenait, pour ainsi dire, à la maison royale du Pharaon, car les gouverneurs de Gaze, d'Askaluna, de Lakish [1] et d'autres villes du pays limitrophe de l'Égypte avaient été les domestiques du Pharaon dans le service de l'écurie ou de la cuisine, de sorte qu'ils étaient attachés à leur suzerain par des liens privés et personnels et que leurs rapports réciproques naturellement devenaient plus cordiaux et sympathiques. Plus haut j'ai préalablement cité quelques lettres d'Abdikhiba de Jérusalem à l'occasion de l'invasion de Khabiru-Hébreux [2], mais ici j'en ai donné un extrait plus complet à cause de leur importance.

Il y a d'autres lettres qui appartiennent à la XIXe et XXe dynasties et parlent des Égyptiens demeurant en Syrie et des Syriens demeurant en Égypte. "C'est une collection

---

[1] Knudtzon, *Die El-Amarna-Tafeln*, p. 921, 927, 933, 939, 943.
[2] Voyez plus haut, p. 279 s.

de lettres, Chabas dit [1], échangées entre des fonctionnaires de divers ordres, et aussi entre d'autres personnages. Toutes ces missives sont excessivement brèves; ce sont, de la part des supérieurs, des ordres et des instructions sur des sujets variés, et, de la part des inférieurs, des comptes rendus de leur conduite et des protestations de zèle. On y trouve une foule de particularités intéressantes, en ce qu'elles se rattachent à l'histoire, et y apportent un contingent de renseignements précieux. On y voit notamment que l'Égypte avait alors d'intimes relations avec la Syrie, la Palestine et la Phénicie, et y envoyait des employés d'administration. Introduits dans le Panthéon égyptien par le chef de la XIXe dynastie, Séti Ier, le dieu Set et sa forme énergique Sutekh avaient conservé leur place à côté d'Ammon et de Phra; les lettres du Papyrus de Bologne donnent des preuves multipliées de ce fait, qui se rattache aux relations de l'Égypte avec l'Asie antérieure.

La Syrie a été sous l'influence de la puissance politique et de la civilisation de l'Égypte environ quatre cents ans depuis le XVe jusqu'au XIe siècle; cependant les liens furent quelquefois relâchés, p. ex. sous Amenophis IV qui par sa réforme était empêché de s'occuper des affaires syriennes, mais dont la négligence fut réparée plus tard par les victoires de ses successeurs. Il n'y a aucun doute qu'un puissant empire comme l'égyptien qui a existé pendant des milliers d'annés n'eût quelques choses à apprendre à de petites peuplades, surtout celles qui demi-sauvages, mal organisées erraient pêle-mêle dans le pays. Par un

---

[1] Maspero, *F. Chabas, Oeuvres diverses*, Vol. IV, 72.

curieux hasard nous avons la chance de pouvoir citer un texte qui directement nous prouve le fait. C'est un Papyrus hiératique [1] qui raconte l'histoire d'un fonctionnaire Unu-Amon, envoyé par le grand-prêtre Her-hor en Syrie pour rapporter de la montagne de Libanon du bois de cèdre pour le beau navire d'Amon-Ré. Muni de l'ordre de Her-Hor il s'adresse à Smendès, Ier roi de la XXIe dynastie qui résidait dans la ville de Zoan-Tanis[2].

"Je partis le 1 Mesori de Zoan, et avec le capitaine Mangabuta je m'embarquai sur la grande mer de Syrie et j'arrivai à Dor, une ville du pays de Zakar, où le roi Bodir me recevait et me présentait beaucoup de pain, un vase de vin et une cuisse de boeuf. Bientôt après l'abordage un homme de mon équipage s'enfuit après m'avoir volé 5 deben d'or et 31 deben d'argent". Il demande au prince de Dor la restitution de ce vol: "J'ai été volé à ton port; tu es le roi de ce pays, tu es le juge, c'est à toi de retrouver mon argent. En vérité, l'argent appartient à Amon-ré, à Smendès, à Her-hor et aux autres grands seigneurs de l'Égypte;

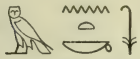
---

[1] W. Golénischeff, *Papyrus contenant la description du voyage de l'égyptien Ounou-Amon en Phénicie*, publié dans *Recueil de Travaux* etc. XXIe année, p. 74 s.

[2] Ni Her-Hor, ni Smendès n'ont le nom entouré d'un cartouche; néanmoins ils étaient certainement les deux princes bien connus; 1, le grand-prêtre Her-hor, et 2, Smendès de la XXIe dynastie; quoique Her-hor à mon avis ait régné une génération avant Smendès, ils ont fort bien pu vivre contemporainement au moins un court temps, si l'on ne préfère pas se figurer la chose d'une autre manière, ou ainsi, p. ex. que l'ordre de l'expédition aurait pu être fait déjà par Her-hor longtemps avant qu'il fût exécuté, ou que le successeur, le grand-prêtre P-ankhi ait mis le nom de Her hor sur le document par une fiction pour lui donner plus d'autorité.

c'est ton argent[1], il appartient à Uarota, à Makamal, à Zakalbar, roi de Byblos"[2]. Le roi Bodir de Dor est en partie d'accord avec Unu-Amon, mais il ajoute: "Cependant je ne comprends pas ce que tu dis. Si le voleur qui est descendu dans ton navire et a volé ton argent appartient à mon pays, je te restituerai ton argent de mon trésor, jusqu'à ce que tu aies retrouvé le nom du voleur. Cependant si le voleur qui t'a volé est ton homme et appartient à ton bateau, alors il faut que tu restes quelques jours auprès de moi afin que je le cherche". Je passai neuf jours dans son port et j'allai à lui pour dire: "Tu n'as pas trouvé mon argent; (permets-moi de partir) avec le capitaine et mon équipage". D'après l'arrangement juste du texte, proposé par M. Erman, une lacune qui se trouve à cet endroit aurait raconté, que Unu Amon avait quitté Dor et fait voile sans doute directement pour Tyr, car les fragments suivants continuent ainsi[3]: "Je sortis de la ville de Tyr à l'aube (je visitai Sidon (?) et enfin arrivai à) Zakalbar, roi de Byblos". Alors il trouva dans la possession de quelques Zakars 30 deben d'argent et croyant que c'était son argent volé, il s'en empara; mais il semble que le roi regardait cet acte comme une iniquité et "il m'envoyait dire" à tout instant: "Eloigne-toi de mon port!"

---

1  *tuum est id*, sc. *argentum*, Peyron, *Grammatica Linguæ Copticæ*, p. 53 s.

2 Nous avons ici, je pense, les quatre rois de Dor, de Tyr, de Sidon, de Byblos à qui Unu-Amon avait apporté des objets d'or et d'argent comme cadeaux.

3 Page III ou IV, l. 6.

Cependant le dieu de Byblos prit parti pour Unu-Amon; car il mit en rage un des grands pages de la cour qui somma le roi de recevoir le messager égyptien et la statue d'Amon qu'il avait apportée. Cette nuit, tandis que le page était en rage, le messager faisait des préparatifs pour partir, mais à son étonnement il reçut l'ordre de rester jusqu'au matin pour venir voir le roi. Le matin il se présentait devant le roi et le salua: "La Grâce d'Amon!" La conversation s'engagea, et c'est elle qui nous est particulièrement intéressante. Il me demanda: "Pourquoi es-tu venu ici?" Je luis dis: "Je suis venu pour aller quérir du bois destiné au très précieux bateau d-Amon; ainsi que l'a fait ton père et que l'a fait ton grand-père, tu le feras de même". Voilà ce que je lui disais. Et il me dit: "Ils ont fait cela en vérité; et ce que tu me pries de faire, je le ferai. Oui, les miens ont fait cette besogne; mais le Pharaon a envoyé comme payement six navires, chargés de produits égyptiens qu'ils emmagasinaient dans leurs dépôts; toi, que veux tu me donner?" Il fit apporter les livres journaliers de ces ancêtres et les fit lire devant moi, et on y trouva une somme de 1000 deben d'argent dans le livre. Il me dit: "Si le roi de l'Égypte était mon maître et que je fusse son serviteur en vérité, il ne m'aurait pas envoyé de l'argent et de l'or, quand il demandait de faire la besogne d'Amon. Ce n'était pas un commandement de roi que mon père avait à exécuter, et moi, je suis mon propre maître, je ne suis pas ton valet, je ne suis pas le valet de celui qui t'a envoyé". Après quelques phrases peu intelligibles viennent maintenant les mots qui à mon sens sont les plus importants de tout le texte:

"Voici, Amon laisse entendre sa voix au ciel et donne libre cours à Sutekh à son heure. Amon avait fondé tous les pays, il les avait dotés; il avait premièrement doté l'Égypte d'où tu es venu; et *la perfection (la civilisation) en est sortie pour s'approcher de l'endroit où je me trouve, et l'instruction en est sortie pour atteindre à l'endroit où je me trouve.* Pourquoi donc ce misérable voyage qu'on t'a fait faire?" Je lui ai repondu: "Mensonge! ce n'est pas un misérable voyage; c'est évident pour ceux parmi qui je suis. Tous les bateaux qui sont sur le fleuve appartiennent à Amon; à lui la mer, à lui le Libanon, dont tu dis: c'est le mien [1]; c'est une forêt d'Amon qui produit *User-ha*, le premier de tous les bateaux. Oui, Amon-ré, roi des dieux, a parlé, disant à Her-hor, mon maître: "Envoie-moi!" (Unu-Amon), et il m'a laissé venir avec ce grand dieu. Maintenant, vois, tu as laissé ce grand dieu rester dans ton port pendant vingt-neuf jours, bien que tu ne susses pas s'il voulait attendre [2] ou permettre de marchander avec lui quant au prix des cèdres(?)".

Enfin, pour le dire tout de suite en peu de mots, le résultat de l'entretien entre les deux interlocuteurs fut que le roi de Byblos promit de donner le bois demandé. Il envoya 300 hommes à Libanon pour couper les arbres et 300 boeufs pour les trainer à l'embarcadère au bord de la mer. Après avoir chargé le navire du bois Unu Amon partit de Byblos pour se rendre en Égypte, mais il fut rejeté par le vent à Alasia. Ici le Papyrus est coupé, et

---

[1] Peyron, *Grammatica Linguæ Copticæ*, p. 53.

[2] ⲧⲁϩⲟ, constituere, cessare, quiescere.

le reste du texte nous manquant au moins pour le moment, nous ne savons, si ou comment Unu Amon est retourné à sa patrie, mais la seule existence du texte éveille en nous la présomption que le voyage a réussi. En tout cas, tel quel le texte nous est d'une importance extrême. Il nous apprend:

1. Que le roi avait l'obligation internationale de maintenir les lois du pays; car lorsque Unu Amon avait été volé à Dor, il adresse au roi de la ville la demande: "Comme tu es le roi de cette contrée et que tu es le juge, c'est à toi de retrouver mon argent". Et plus tard, lorsque Unu Amon à Byblos rencontrait des Zakar qu'il accusait du vol et qu'il pillait pour s'en venger, le roi de Byblos regardait cet acte comme une injustice et probablement à cause de cela ne voulait pas lui donner asyle dans son port, mais envoyait lui dire à chaque instant: "Eloigne-toi de mon port!"

2. Le roi de Byblos demanda à Unu Amon de présenter sa lettre de légitimation qu'il apportait du Gouvernement égyptien; l'institution de passe-port était donc alors déjà introduite dans le droit des peuples.

3. Le roi de Byblos testifie solennellement que son pays avait reçu l'instruction et la civilisation de l'Égypte. Puisque nous avons tout droit de supposer que le roi connaissait bien l'histoire de son pays, et qu'il serait le dernier à reconnaître la supériorité de l'Egypte sans être forcé de le faire, que de même tout ce que nous savons de ces pays et de ces temps nous porte à la même conclusion, nous sommes autorisés à enregistrer l'affirmation du roi comme une vérité authentique.

Il y avait donc deux ou — je prends l'occasion de l'ajouter déjà à cet endroit — plutôt trois voies, par lesquelles les Grecs pouvaient cueillir les fruits de la civilisation égyptienne:

Ou directement, lorsqu'ils visitaient en personne l'Égypte pour faire la guerre ou le commerce ou par accident;

ou indirectement à l'aide des Phéniciens qui avaient des colonies et faisaient le commerce en Égypte d'où au fur et à mesure ils pouvaient aller immédiatement en Grèce et y apporter les marchandises et en même temps les pensées et les découvertes éygyptiennes;

ou enfin par intermédiaire de la Syrie qui sans doute avait reçu quelques éléments de culture de la Chaldée, mais surtout et les plus importants de l'Égypte avec laquelle comme voisine la plus proche elle avait eu les rapports les plus intimes.

Il est si souvent répété par les auteurs que c'est une vérité acceptée presque par tout le monde que l'Égypte avait été fermée pour les étrangers jusqu'au temps des Psammétiks. Mais c'est une vérité avec modification. Pour les deux ou trois cents ans avant les Psammétiks, lorsque les corsaires et les pirates de différentes nationalités sillonnaient les eaux et pillaient les côtes de la Méditerranée, cette opinion peut être vraie, mais pour les temps les plus reculés elle est certainement fausse. La Bible raconte que déjà Abraham visita l'Égypte[1]: "Mais la famine étant survenue au pays, Abram descendit en Égypte pour y

---

[1] Genèse XII, 10.

demeurer quelque temps, car la famine était grande au pays". Sans demander la permission et sans l'avoir reçue, Abraham entra en Égypte et y fut hospitalièrement reçu. Et plus tard Joseph fut vendu à une caravane, c'est-à-dire "une troupe d'Ismaélites qui passaient et qui venaient de Galaad; et leurs chameaux portaient des drogues, et du baume, et de la myrrhe, et ils allaient porter ces choses en Égypte" [1]. On peut cependant ici faire l'objection qu'au temps de Joseph les Hyksos régnaient dans le nord de l'Égypte, et quand les caravanes asiatiques ont été amicalement reçues par les Hyksos asiatiques, ce n'était qu'une exception accidentelle, probablement parceque les peuples étaient parents. Mais les lettres de Tell el-Amarna nous apprennent une toute autre chose: Aussi pendant le règne des rois indigènes en Égypte les caravanes asiatiques passaient ou devaient, selon les lois internationales, passer librement entre les pays et les peuples différents sans être pillées ou molestées d'une manière quelconque [2].

Egalement pour Homère l'Égypte était un pays ouvert; il le connaissait bien et le nomme souvent. Dans l'Iliade il décrit la célèbre ville principale qu'il appelle "Thèbes aux cent portes" comme s'il l'avait vue lui-même [3]; et dans l'Odyssée il raconte, que Hélène, épouse de Ménélas, avait reçu comme présent de Polydamna, épouse de Thon, des herbes précieuses de l'Égypte, "terre fertile qui produit beaucoup de baumes, les uns salutaires et les autres mortels; là tous les médecins sont les plus habiles d'entre les

---

[1] Genèse XXXVII, 25.
[2] Voyez plus haut, p. 188.
[3] Homère, *Iliade* 9, 381.

hommes, et ils sont de la race de Paiéôn" [1]. Dans un autre endroit du même livre nous lisons que Hélène avait visité Thèbes elle-même: "Hélène sortit de la haute chambre nuptiale, parfumée, semblable à Artemis qui porte un arc d'or. Aussitôt Adreste lui présenta un beau siége, Alkippe apporta un tapis de laine moelleuse et Phylo lui offrit une corbeille d'argent que lui avait donnée Alkandre, femme de Polybos, qui habitait dans Thèbes égyptienne, où de nombreuses richesses étaient renfermées dans les demeures. Et Polybos donna à Ménélaos deux baignoires d'argent, et deux trépieds, et dix talents d'or; et Alkandre avait aussi offert de beaux présents à Hélène: une quenouille d'or et une corbeille d'argent massif dont la bordure était d'or" [2].

A peu près contemporaine avec l'époque de Ménélas et d'Hélène était l'invasion libyenne dont j'ai parlé plus haut sous le règne de Ménephthès [3]. Suivant l'opinion de Vic. Em. de Rougé j'ai identifié les peuples de la Méditerranée, alliés aux Libyens, avec les Archéens, les Étrusques, les Sardiniens et les Sicules. Mais comme cette identification a été contestée par d'autres égyptologues j'ai fait un voyage spécial en Sardaigne pour étudier les monuments égyptiens que l'on a trouvés dans le sol de l'île comme restes de l'ancien temps. J'en ai donné le rapport dans un mémoire: *Notice sur les monuments égyptiens trouvés en Sardaigne* [4]. Me permettant de renvoyer le lecteur au mémoire

---

[1] Homère, *Odyssée*, 4, 228 ss.

[2] Homère, *Odyssée, traduction nouvelle par Leconte de l'Isle*, 4, 121 ss.

[3] Voyez plus haut, p. 349.

[4] Inserée dans *Forhandlinger i Videnskabs-Selskabet i Christiania*, Aar 1879, No. 8.

lui-même, je n'en donnerai ici qu'un extrait succinct; le lecteur fera bientôt l'observation que ce qui est dit des Sardiniens a sa valeur partiellement aussi pour les autres peuples nommés.

Voici les plus importants monuments égyptiens qui se trouvent en Sardaigne: Quatre sphinx en granit rose de l'Assouan, sans doute importés de l'Égypte, du moins il ne sont pas travaillés en Sardaigne où cette espèce de granit n'existe pas. Un tronc d'une statue égyptienne trouvé dans le sol près de la surface. Une foule de scarabées avec inscriptions hiéroglyphiques. Plusieurs amulettes égyptiennes trouvées dans les anciens tombeaux de la Sardaigne; parmi ceux-ci je nommerai le dieu de toilette, appelé Bes. Les monuments appelés Nuraghe et les stèles funéraires avec le disque de soleil ailé révèlent une origine égyptienne. Enfin Chabas nous communique [1], qu'on a trouvé en Sardaigne une figure en bronze de guerrier Sarde, dont les armes et l'équipement ressemblent d'une manière étonnante à ceux d'un guerrier de Sharotana appartenant à l'armée égyptienne, et qui prouve avec évidence que les Sharotana des monuments égyptiens étaient identiques aux Sardiniens. Outre les monuments égyptiens il s'en trouve sur l'île d'autres qu'on peut appeler phénico-égyptiens, mais ils n'entrent pas dans cet ordre d'idées et prouvent seulement que les Phéniciens étaient en rapport avec les Sardiniens.

Comment faut-il expliquer ces antiquités, égyptiennes et phénico-égyptiennes, qui se trouvent en Sardaigne en si grande quantité? Qu'elles y soient venues dans les temps

---

[1] F. Chabas, *Étude sur l'intiquité historique*, 2e édit., s. 300.

anciens, avant l'empire romain, cela peut être tenu comme certain, puisqu'elles sont trouvées dans les anciens tombeaux sardiniens. Tacite raconte [1] que sous Tibère quatre mille affranchis furent exilés en Sardaigne et on a cru que ces exilés étaient des Égyptiens, parce que Tacite, peu avant, avait mentionné que le sénat avait décrété la suppression du culte des Égyptiens et des Juifs. Or, ces Égyptiens exilés en Sardaigne auraient laissé, pense-t-on, toutes les antiquités, trouvées plus tard dans les tombeaux anciens de l'île. Mais même supposé que tous ces quatre mille exilés en vérité fussent des Égyptiens et non plutôt ou en grande partie ou même exclusivement des Juifs [2], leur nombre aurait été trop petit, leur puissance matérielle et leur influence morale trop insignifiantes pour laisser des restes aussi nombreux et aussi différents. A cet égard je suis parfaitement d'accord avec M. V. Crespi [3]. Mais ici on peut faire encore une autre remarque. Les Égyptiens qui habitèrent Rome aux temps de Tibère n'étaient plus des Égyptiens purs, leur culte d'Isis et de Sérapis était tellement corrompu par l'annexion des éléments grecs et romains non seulement à l'égard des dogmes, du contenu essentiel de la religion, mais aussi à l'égard des formes extérieures du culte [4], qu'il ne subsistait guère plus d'Égyptien que le nom et la notion de dieu un peu plus pure-

---

[1] Annal. liber. II, chap. 85.

[2] Josèphe dit (*Antiquit.* XVIII, 3, 5) que ce n'étaient que des Juifs; Svetone (Tibère XXXVI) le dit également en termes exprès: Judæorum juventutem in provincias gravioris coeli distribuit; Nipperdey dans son commentaire dit: "Dies waren Juden".

[3] V. Crespi, *Catalogo,* p. 110.

[4] Cfr. Preller, *Römische Mythologie,* p. 726 ss.

ment monothéistique[1] qu'ailleurs dans le monde romain. Ce culte a aussi été importé en Sardaigne probablement de Rome pendant la domination romaine. Le souvenir en est conservé dans une statuette de Serapis, trouvée dans l'île en l'année 1844. Maintenant, il n'y a rien d'égyptien à y voir; la statuette est d'un caractère grec-romain, et c'est, il me semble, également le cas de tous les autres objets sacrés qui appartenaient au culte d'Isis et de Serapis en Sardaigne. Quoiqu'il soit bien probable, que les relations fréquentes qui dans les anciens temps avaient lieu entre l'Egypte et la Sardaigne aient pu préparer les Sardes à recevoir le culte égyptien de Sérapis, qui leur fut apporté par les Romains, parce qu'il était égyptien, au moins dans son origine, il est cependant bien indubitable que les restes qu'il a laissés en Sardaigne sont d'un tout autre caractère que les antiquités purement égyptiennes dont nous avons parlé plus haut. Mais s'il est certain que ces antiquités trouvées en Sardaigne n'y sont pas venues avec les quatre mille Juifs exilés sous Tibère, et ne sont pas davantage les restes de quelque culte égyptien-romain importé pendant la domination romaine, il nous faut nécessairement les attribuer à un temps plus ancien.

Les savants sardes parlent beaucoup d'une colonie égyptienne qui se serait établie en Sardaigne dans les anciens temps. Ils se fondent sur des traditions depuis longtemps en vogue dans l'île, formulées et en vers et en prose. Comme ces traditions sont d'accord avec le fait, que l'on a trouvé des antiquités égyptiennes en Sardaigne,

---

[1] Preller, Ibid. p. 732.

on considére comme certain que les Égyptiens ont autrefois établi une colonie dans l'île. Les savants sardes, G. Cara et V. Crespi, l'affirment positivement [1]. On a de même essayé de prouver en détail qu'il se trouve en Sardaigne des traces évidentes de trois colonies égyptiennes, c'est-à-dire dans l'île de Sulcis, à Tharros et dans l'ancienne ville de Cagliari, parmi lesquelles la colonie de Sulcis est regardée comme la plus ancienne et celle de Cagliari comme la plus récente.

Or, une telle opinion paraît assez vraisemblable, quand on combine les traditions citées avec les antiquités égyptiennes de Sardaigne. Cependant il y a néanmoins lieu de croire qu'elle n'est pas juste, au moins dans le sens qu'elle est prise par les savants sardes. On ne trouve pas un seul mot chez les anciens auteurs grecs ou romains qui puisse indiquer une telle colonisation. Les immigrations égyptiennes en Europe dont ils parlent, celles de Cecrops et de Danaos p. ex. doivent être rapportées au temps mythiques et plus anciens, parce que, en Grèce, on n'a pas trouvé de traces d'une influence égyptienne aussi évidentes qu'en Sardaigne. Les sources égyptiennes ne parlent pas non plus d'une colonisation quelconque en Sardaigne. Les Égyptiens ont souvent fait des expéditions militaires en Asie, ils ont aussi visité par mer les côtes phéniciennes et les îles voisines, surtout l'île de Cypre (Alasia); mais il n'y a pas lieu de croire qu'ils aient pénétré jusqu'aux côtes et aux îles

---

[1] G. Cara, *Descrizione di due lamine* et *Cenno sopra diverse armi, decorazioni et statuette militari rinvenute in Sardegna*, p. 31. Et V. Crespi, *Catalogo di antichità sarde pos. dal Chessa*, p. 111.

septentrionales de la Méditerranée. Mais quant aux Phéniciens il est au contraire probable qu'ils ont fréquemment visité l'île de Sardaigne, qu'ils y avaient des factoreries et même des colonies et qu'ils y apportaient les antiquités phénico-égyptiennes dont nous avons parlé plus haut.

Cependant, si les Égyptiens ne sont pas venus en Sardaigne, il y a au contraire raison de croire que les Sardes sont venus en Égypte. On rencontre souvent sur les monuments égyptiens un peuple nommé Sharotana que l'on a identifié avec les Sardiniens. Ils y apparaissent tantôt comme amis, tantôt comme ennemis des Égyptiens. On trouve leur nom déjà sous Ramsès II et par la suite assez fréquemment. Dans le Papyrus Anastasi I [1] il est raconté que Ramses II envoya le Mohar en expédition militaire au pays de Rohana; parmi les troupes qui le suivaient nous voyons figurer 1300 Sharotana, qui naturellement servaient dans l'armée égyptienne comme troupes auxiliaires. H. Brugsch donne d'après les monuments égyptiens le dessin d'un Sharotana qui était parmi les auxiliaires de Ramsès II [2].

Comme nous avons dit, les Sharotana prirent part dans l'attaque qu'une coalition sous l'hégémonie des Libyens faisait contre l'Égypte pendant le règne de Ménephthès. Que les peuples alliés aux Libyens, "habitant les côtes et les îles de la Méditerranée", fussent des peuples grecs et latins, est très probable, du moins on ne peut plus faire l'objection qu'ils étaient représentés comme circoncis; car aujourd'hui nous savons que l'inscription hiéroglyphique au

---

[1] Planche XVII.

[2] Brugsch, *Geographische Inschriften*, Vol. II, Tab. X, fig. 23.

contraire dit qu'ils n'étaient pas circoncis; et que les Sharotana fussent en vérité des Sardiniens, ne peut être douteux, car on retrouve dans les soldats Sharodana des monuments égyptiens le type des anciens soldats sardiniens [1].

Dans le Grand Papyrus Harris les Sharotana sont nommés comme auxiliaires de Ramsès III. A cette époque ils avaient sans doute une grande importance; car ils appartenaient aux corporations auxquelles le Pharaon s'adresse quand il raconte son histoire. En même temps ils apparaissaient comme ennemis; car Ramsès III dit dans son discours: "Les Sharotana et les Uashash de la mer, eux, ont été reduits au non-être [2].

Et maintenant si, après les indications résultant des circonstances générales historiques, nous retournons aux antiquités égyptiennes trouvées en Sardaigne, nous regardons leur présence sur l'île comme suffisamment expliquée. Il ne se trouve pas là une colonie égyptienne, dont aucune histoire ne fasse mention; ce ne sont pas les 4000 hommes bannis de Rome sous Tibère qui ont apporté les antiquités dans l'île; ce ne sont pas davantage les traces d'un culte romain-égyptien introduit sous la domination romaine. Mais ce sont les guerriers sardiniens venus en Égypte comme ennemis ou fixés dans ce pays depuis longtemps comme troupes mercenaires, qui ont participé à la civilisation égyptienne, ont pris goût à ces productions, puis, à leur retour dans leur île en ont emporté avec eux des modèles qu'eux-mêmes ou d'autres plus tard ont copiés ou imités. En faisant la description des antiquités égyptiennes, nous avons

---

[1] Voyez plus haut, p. 418.

[2] *Papyrus Harris*, pl. 76, 7 s.

fait remarquer qu'il faut les diviser en deux groupes: l'égyptien pur, et le faux égyptien, plus ou moins bien copié. Je m'explique la chose ainsi: Le pur égyptien a été exécuté en Égypte et apporté en Sardaigne par les soldats à leur retour; le faux a été sur ces modèles travaillé en Sardaigne par ceux qui, ayant subi l'influence égyptienne, avaient appris à les apprécier ou à leur attribuer une signification religieuse. M. D. Mallet[1] n'épouse pas mon opinion que les Sardiniens ont apporté eux-mêmes les monuments égyptiens. Il trouve au contraire que l'opinion d'Ebers qui attribue les monuments en question au commerce et à l'industrie des Carthaginois, est infiniment plus vraisemblable. Mais à mon avis il est infiniment plus probable qu'une telle communication n'a jamais eu lieu entre Carthage et Sardaigne, parceque l'on ne trouve rien de semblable en Sicile, de plus que les monuments égyptiens sont trouvés dans les plus anciens tombeaux de Sardaigne, et déposés ainsi longtemps avant que Carthage fût fondée.

Après avoir traité un peu en détail la question des Sharotana, je veux jeter un coup d'oeil sur les autres alliés. Commençons par les Archéens. Aux temps de la guerre de Troie — disons nous au XIIe siècle — les Grecs, au moins ceux qui à cette époque jouaient le rôle le plus éminent, étaient appelés *Ἀχαιοί*, Achéens; Homère les nomme également Achéens, qui combattaient contre les Dardanes de Troie; les opulents et puissants royaumes des Atrides étaient achéens; et les pirates grecs qui in-

---

[1] D. Mallet, *Les premiers Établissements des Grecs en Égypte* (VIIe et VIe siècles) dans *Mémoires publiés par les Membres de la Mission archéologique française au Caire*, Tome XII, 335.

festaient alors la Méditerrannée allaient probablement sous le même nom. L'opinion qui s'accomode le mieux dans ce milieu, c'est que les Aqavasha étaient des corsaires achéens qui trouvaient l'occasion de s'unir à la coalition contre l'Égypte.

Quant aux Tursha, les Étrusques, il n'y a rien qui s'oppose à ce qu'ils aient pu eux-mêmes aussi facilement faire des incursions en Égypte en passant à travers la Libye. S'il est permis d'avoir égard aux traditions, une chose est certaine, à mon avis, c'est la puissance maritime des Étrusques, ce sont leurs expéditions navales, ou plutôt la piraterie, par laquelle ils infestaient toutes les îles et les côtes de la Méditerranée tant au sud qu'au nord, c'est-à-dire au temps anciens dont il s'agit ici, je veux dire du XIIe au VIe siècle a. J. C. environ. Dans l'hymne homérique V, A Dionysos, nous lisons: "Je ferai souvenir de Dionysos, fils de l'illustre Sémélé, quant il apparut au rivage de la mer stérile, sur un promontoire avancé, semblable à un jeune homme dans la première adolescence. Ses beaux cheveux bleux flottaient, et il avait un manteau pourpre autour de ses épaules robustes.

Voici que, dans leur nef aux solides bancs de rameurs, des pirates Tyrrhéniens arrivèrent rapidement sur la mer noire, et une mauvaise destinée les conduisait.

Ayant vu Dionysos, ils se firent signe les uns aux autres, et, sautant à terre, ils le saisirent et le déposèrent dans la nef en se réjouissant dans leur coeur. Ils pensaient que c'était un fils de Rois nourrisson de Zeus, et ils voulurent le charger de lourds liens. Mais les liens ne le retinrent pas, et les branches d'osier tombèrent de ses pieds

et de ses mains, et il s'assit, souriant de ses yeux bleus. Et dès que le pilote l'eut vu, il commanda aussitôt à ses compagnons et il leur dit: Insensés! Quel est ce Dieu puissant que vous avez saisi et lié? La nef bien construite ne peut le porter. En effet, c'est Zeus, ou Apollon à l'arc d'argent, ou Poseidaôn; car ce n'est pas aux hommes mortels qu'il est semblable, mais aux Dieux qui ont des demeures Olympiennes. Allons! Déposons-le aussitôt sur la noire terre ferme, et ne portez pas les mains sur lui, de peur qu'il ne soulève les vents accablants et un vaste tourbillon.

Il parla ainsi, et le chef le réprimanda par cette rude parole:

Malheureux! Fais attention au vent propice et sers-toi de la voile et de tous les agrès de la nef à la fois. Nos hommes s'occuperont ensuite de celui-ci. J'espère qu'il arrivera. J'espère qu'il arrivera en Égypte, ou à Kypros, ou chez les Hyperboréens, ou plus loin encore, et qu'il nous dira enfin quels sont ses amis et ses richesses et ses parents, puisqu'un Dieu nous l'a envoyé" [1].

Nous voyons ici, comment les pirates étrusques traversaient la Méditerranée dans tous les sens et venaient en Égypte, sur les côtes méridionales, et chez les Hyperboréens, sur les côtes septentrionales de cette mer. Les hymnes homériques ne sont pas, il est vrai, d'Homère, et appartiennent à un temps postérieur, mais il est bien certain, que les récits qui s'y trouvent sont rapportés par le poète au temps les plus reculés.

---

[1] *Hymnes homériques* V, *Traduction nouvelle par Leconte de Lisle.*

On a trouvé, il y a environ 25 ans, sur l'île de Lemnos un bas-relief avec une inscription étrusque, qui d'après l'interprétation de Sophus Bugge[1] raconte que deux Étrusques pendant leur séjour sur l'île avaient inauguré un autel à l'honneur d'une déesse nommée Zerona. Il est donc clair, que les Étrusques ont ou habité ou visité l'île de Lemnos, et comme cette île est située près de la côte asiatique, loin de l'Étrurie, il est évident, que leur piraterie avait une vaste étendue. Quand au temps je veux seulement ajouter, que Strabon[2] place les pirateries des Tyrrhéniens sur les mers grecques avant celles des Cretenses; il les rapporte donc aux temps les plus reculés.

Mais ici nous nous trouvons devant une foule de complications que les différentes formes des noms: Tyrrhéniens, Tyrséniens, Étrusques et Tusques ont occasionnées. Strabon raconte ce qui suit[3]: "Les Romains appellent les Tyrrhéniens ou Étrusques ou Tusques. Les Grecs leur ont donné ce nom de Tyrrhénus, fils d'Atys, qui a conduit, à ce qu'on dit, en ce pays une colonie de Lydie. Car Atys, l'un des descendants d'Hercules et d'Omphale, pressé par la famine et la stérilité de la terre, fit tirer au sort ses deux fils. Il retint auprès de lui Lydus que le sort avait favorisé, et renvoya Tyrrhénus avec une grande partie du peuple qu'il avait rassemblée. Il vint, appela le pays Tyrrhénie de son nom et fonda douze villes sous la conduite de Tarchon qui a donné le nom á la ville de Tarquinies".

---

[1] Sophus Bugge, *Der Ursprung der Etrusker durch zwei lemnische Inschriften erläutert*, dans *Forhandlinger i Videnskabsselskabet i Christiania, Aar 1886*, No. 6.

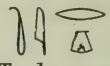
[2] Strabon, 477.

[3] Strabon, lib. V, pag. 219.

Hérodote I, 94 raconte à peu près la même chose, et c'est probablement le récit primitif sur lequel se fonde l'opinion des anciens relativement à l'origine lydienne des Étrusques. Les différentes formes de leur nom, Étrusques et Tusques (en Latin), Tursce (en Ombrien), Tyrséniens et Tyrrhéniens (en Grec) et enfin Tursh-a (en Égyptien) dérivent toutes de la racine Turš. Nous rencontrons probablement la même racine dans le nom du héros éponyme Tarch-on et dans celle de la ville Tarq-uinies [1]. La forme de Tyrrhéniens est seulement une assimilation de s au lieu de Tyrséniens, et le son épais de š dans Turša, Tursce, Tusques, Étrusques pourrait très bien avoir été prononcé dans Tyrséniens, puisque les Grecs encore aujourd'hui ont une double prononciation de s, p. ex. Meshimeri, *μεσημέρι*, et Shyka, *σῦκα* etc.

Il paraîtra sans doute maintenant bien clair que les circonstances géographiques et historiques aient pu faciliter

---

[1] Je me permets de mentionner le nom d'un roi Hittite *Tarkondêmos* sur un "Silver Boss avec un Bilingual Hittite and Cuneiform Inscription" dans *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1880, p. 7. Je ne sais, si nous pouvons identifier *Tark* dans *Tark*ondêmos avec  *Tarḳ* dans les deux noms Hittites *Tarḳatazes* et *Tarḳanunas* (Brugsch, *Geographische Inschriften*, II, 26; cfr. Lieblein, *Étude sur les Xetas*, p. 9 dans *Travaux de la 3e session du Congrès internat. des Oriental.*) et les comparer avec les noms Étrusques: *Tark*-on, *Tarq*uin l'Ancien, *Tarq*uin le Superbe, la ville de *Tarq*uinies. Dans ce cas on pourrait sans beaucoup d'hésitation mettre les Étrusques en relation avec les Hittites comme l'a fait le savant norvégien M. P. O. Schjött malgré le rude désaveu de Sophus Bugge, (Bugge, *Der Ursprung der Etrusker*) qui plus tard a révoqué tous ses arguments philologiques.

aux Étrusques comme aux Sardiniens une expédition en Libye et de là en Égypte, sous le règne de Ménephthès que je place entre 1114 et 1094 a. J. C.

Mais de même qu'en Sardaigne, aussi en Étrurie il se trouve beaucoup de monuments égyptiens qui prouvent que les Étrusques ont été en Égypte et y ont acquis plusieurs connaissances utiles. A cet égard, je ferai d'abord observer qu'une ressemblance assez frappante existe entre les anciens tombeaux Etrusques et Égyptiens, non seulement au point de vue architectonique, mais aussi quant à la décoration intérieure des murailles. M. Victor Duruy dit dans son Histoire des Romains [1]: "Le type des tombeaux égyptiens se montre dans la vallée de Castel d'Asso, à 5 milles de Viterbe. La ville est détruite, mais sa nécropole subsiste, creusée dans le roc comme les tombes de Médinet-Abou. La façade est d'ordre dorique, caractère général de l'architecture étrusque, et les portes, plus petites en haut qu'en bas, les décorations en relief, les moulures, rappellent les monuments des rives du Nil". Comme dans les anciens tombeaux égyptiens, nous retrouvons représentées sur les murailles des tombeaux étrusques des images de la vie journalière et domestique du défunt, des scènes variées: un repas de fête, une danse, une chasse, une petite scène érotique. C'est surtout dans les tombeaux de Tarquinies que l'on trouve ces représentations. Mais aussi bien que les sujets de ces décorations, leur forme elle-même rappelle l'Égypte. Un profond connaisseur qui a étudié avec un soin minutieux un des tombeaux étrusques de Tarquinies

---

[1] Nouvelle édition, p. LXXVI.

écrit: You are struck with the archaic, or what is nearly equivalent, the Egyptian character of the paintings in this tomb, for the earlier the Etruscan work of art, the nearer it approaches in general to the Egyptian — in this respect resembling the Greck. This character is most strongly marked in the physiognomy, in the eyes, which are always full though the face be in profile, in the shape of the heads, in the cut of the beards, and in the contour of the bodies of the dancers [1].

En outre j'appelle l'attention sur ce fait étonnant dans l'histoire de l'architecture, que bien avant tous les peuples qui les environnaient, les Étrusques connurent et employèrent la voûte de l'arc. On a été jusqu'à dire, en répétant avec crédulité successivement les mêmes paroles, que "cette forme importante de construction nous apparaît *pour la première fois chez les Étrusques*, et a dû, pour cette raison, être inventée par ce peuple ingénieux et pénétrant". Cela n'est pas impossible, mais pour celui qui, au lieu de brusques sauts dans l'histoire, plus ou moins concevables, y voit des développements calmes et conformes à la raison, préférera sans doute une autre opinion. On peut en Égypte suivre pas à pas le passage du tronc d'arbre, placé originairement sur l'entrée d'une porte, à la voûte parfaite. En feuilletant la collection des planches sur l'Égypte de Lepsius, on y trouvera souvent que les ogives construites de pierres de forme conique étaient connues et employées, dans l'ancienne Égypte, et Mariette, qui connaît à fond l'architecture égyptienne, s'exprime ainsi: "Remarquons enfin

---

[1] Dennis, *Etruria*, I, 300.

qu'il n'est pas rare de rencontrer parmi les tombes de cette époque (XIIIe dynastie, environ 1800 ans a. J. C.) et même de la VIe dynastie (environ 2500 ans a. J. C.) des voûtes qui non seulement sont disposées selon une coupe ogivale, mais où les briques qui forment l'ogive sont taillées en voussoir" [1]. Si donc, d'après ces témoignages authentiques, l'ogive se trouvait en Égypte dans les temps anciens, si de plus, comme nous l'avons dit plus haut, il est fort vraisemblable que les Étrusques, dans le cours de leurs expéditions, sont venus en Égypte, ils ont parfaitement pu là aussi apprendre à connaître l'ogive et son emploi.

Les nombreux scarabées trouvés en Étrurie indiquent aussi la même connexion entre elle et l'Égypte. Je me bornerai, à ce propos, à citer le témoignage de Dennis qu'on ne saurait accuser de partialité [2].

Un usage aussi particulier que celui de porter des scarabées sculptés en guise d'amulettes, n'est sans doute pas né du même coup et bien distinctement chez deux peuples absolument distincts, et si l'un des deux l'a emprunté de l'autre, il ne peut être douteux que ce n'ait été les Étrusques qui ont reçu cette coutume des Égyptiens chez lesquels elle a des racines profondes tant dans l'écriture hiéroglyphique que dans la symbolique religieuse.

Également dans la poterie il y a des ressemblances. V. Duruy, parlant des vases étrusques, dit: "Il est même quelques-uns de ces vases qu'on pourrait prendre pour des

---

[1] *Itinéraire des Invités aux fêtes d'inauguration du Canal de Suez*, p. 74.

[2] Dennis, *Etruria*, p. LXXII.

canopes égyptiens, ces urnes dont le couvercle est une tête d'homme" [1].

J'ai parlé plus haut de la figure du Bès égyptien; les Étrusques semblent avoir connu et adoré le même dieu. Je reproduis ici d'après l'ouvrage de V. Duruy la figure de ce dieu Bès étrusque (Fig. A), et j'invite le lecteur à la comparer avec celle du Bès égyptien (Fig. B), donnée ici dans une grandeur minime, je regrette.

Fig. A.

Quelque chose encore. Nous voyons dans un tombeau étrusque un oiseau avec une tête humaine (Fig. C), qui rappelle fortement une figure semblable qui se retrouve à l'infini dans les monuments funéraires de l'ancienne Égypte, et est un symbole de l'âme séparée du corps (*ba*). Je donne ici une reproduction de la figure égyptienne (Fig. D), comme elle se trouve dans le chapitre 89 du Livre des morts, afin que le lecteur se rende bien compte de la ressemblance avec la figure étrusque, et je le prie en même temps de remarquer que, comme cette dernière

Fig. B.

[1] V. Duruy, *Histoire des Romains, Introduction*, p. LXXX.

se trouve dans un tombeau, elle doit, comme l'égyptienne, avoir une signification funéraire.

Fig. C.

Fig. D.

L'archéologie nous donne ainsi de nombreuses preuves de points de ressemblance et d'union entre l'Égypte et l'Étrurie. En rappelant conjointement avec cette démonstration archéologique, ce que les traditions grecques et les inscriptions historiques du Pharaon Ménephthès nous racontent des Tyrrhéniens, des Tyrséniens et des Tursha, on ne saurait nier dans tous les cas qu'il n'y ait de sérieuses raisons de supposer que les Étrusques ont dans l'antiquité eu des rapports immédiats avec les Égyptiens.

Je n'ai pas parlé des Leku et des Shakalsha, qui, comme nous avons vu [1], prirent part dans la coalition contre Ménephthès. Les Leku étaient les Lyciens de l'Asie Mineure, sans doute alors adonnés à la piraterie sur la Méditerranée; c'était le seul peuple asiatique qui s'était joint à l'attaque contre l'Egypte. H. Brugsch et d'autres égyptologues ont adopté l'opinion que les Shakalsha également étaient de l'Asie, tandis que E. de Rougé et d'autres savants, à qui je me range, ont pensé, qu'ils étaient des Siciliens. Aujourd'hui je vois que M. Georges Daressy

[1] Voyez plus haut, p. 349.

cherche de concilier les deux opinions, en donnant raison à toutes les deux [1].

La connaissance de l'Égypte et de sa civilisation était donc bien répandue parmi les peuples de la Méditerranée, les Acchéens, les Sardiniens, les Étrusques, les Siciliens qui étaient les plus doués d'entre eux par la nature et qui étaient les plus proches, de sorte qu'ils pouvaient voir avec leurs propres yeux et toucher avec leurs propres mains. Aussi les Phéniciens et d'autres peuples de la Syrie et de l'Asie Mineure, surtout les premiers avaient une connaissance intime de l'Égypte et ils ont, comme intermédiaires, apporté beaucoup d'éléments de culture non seulement de l'Égypte, mais probablement aussi de l'autre centre de culture, la Chaldée, aux Grecs. Une troisième voie que la civilisation égyptienne a prise pour parvenir à la Grèce et à l'Europe était par les îles de Chypre et de Crète qui formaient une sorte de pont, fréquenté sans doute quelquefois par les Égyptiens eux-mêmes comme une partie intégrante de leur empire.

L'île de Chypre était l'un des ponts par lesquels la civilisation égyptienne passait en traversant la Méditerranée pour se fixer une nouvelle demeure en Grèce. Pendant trois ans, 1876—1879, Alexander Palma di Cesnola fit des fouilles dans l'île et selon le bel ouvrage qu'il en a publié [2] il y

---

[1] Georges Daressy, *Plaquettes émaillées de Médinet-Habou*, dans *Annales du Service*, 1910, p. 58, où l'auteur s'exprime ainsi: "Les Shakalash semblent en effet être sortis de l'Asie Mineure où la ville de Sagalassos en Pisidie avait gardé leur nom; mais comme tous les peuples pélasgiques ils essaimèrent dans le bassin de la Méditerranée et colonisèrent peut-être la Sicile".

[2] Alexander Palma di Cesnola, *Salaminia (Cyprus) the History, Treasures et Antiquities of Salamis in the Island of Cyprus.*

trouva des monuments de tous les temps, depuis la IVe dynastie égyptienne [1] jusqu'à l'empire romain, et de tous les peuples, les Égyptiens, les Phéniciens, les Assyriens, les Grecs etc., de sorte que l'île de Chypre semble avoir été un centre où les peuples s'étaient donnés rendez-vous. De même l'île de Crète était un pont pareil, par lequel l'Égypte allait pour propager ses lumières en Grèce, comme nous le verrons tout de suite.

---

[1] Alex. Palma di Cesnola, l. l. p. XII.

L'Héritage de la civilisation égyptienne passe aux Grecs.

1. L'architecture, la sculpture, la peinture.

L'architecture était l'art principal des Égyptiens dans lequel les autres arts n'entraient que comme suppléments, les inscriptions hiéroglyphiques pour décorer les parois et les portails; les colonnes, les obélisques et les statues pour faire l'entrée et les salles plus imposantes et solonnelles. Je commence avec l'île de Crète et les ouvrages de l'architecture, surtout le royal préhistorique palais de Knossos. L'Anglais Arthur I. Evans a fait les fouilles et il en a lui-même donné le rapport [1]: The results of my excavations supply new and interesting evidence of the contact between Aegean and Egyptian culture in the Mycenaean and immediately preceding period. The plan of the building itself presents some striking affinities to Egyptian models. These resemblances at times descend to details. Thus the chequer arrangement of dark and light squares on the façade of a Mycenaean shrine depicted on a fragment of

[1] Arth. Evans, *The Palace of Knossos in its Egyptian Relations*, dans F. Ll. Griffith, *Archæological Report*, 1899—1900, p. 60 ss.

miniature fresco recalls the decoration seen, for instance, over the door of a house from a VIth Dynasty tomb. A very beautifull adaptation of an Egyptian architectonic motive is seen in a tall stone lamp of porphyry-like material, the pedestal of which is shaped like a lotus column. Its section, however, is quatre-foil, and the carving round the upper surface of the receptacle shows a foliation of a free Mycenaean character. In this as in other instances it will be seen that the borrowing, when it took place, was not of a servile nature. Egyptian elements were taken over, but they were at the same time assimilated.

The indebtedness to Egyptian instruction in technical processes was, as usual in Mycenaean remains, very marked. Many fragments of vitreous paste were found of pale green and blue, and a brilliant lapis-lazuli colour". "When we come to examine the fresco remains in which the Palace was so exceptionally rich, a wide field of comparison at once opens itself. The brilliant and varied decorative designs show numerous points of resemblance to the motives of XVIIIth and XIXth Dynasty ceiling patterns, though here again the borrowing was by no means of a literal kind. Among the artistic conventions of Egyptian origin may be noted the practice of surrounding the contours and branches of trees with a separate outline, within which the leaves and twigs are enclosed. It is also observable that in the execution both of patterns and figures the Cretan artist made the same preliminary use as the Egyptian of vertical and horizontal lines dividing the field to the decorated into small squares for the guidance of his brush". "The landscape pieses, with flowering reeds and running water and

fish below, that adorn other walls of the Throne-room at Knossos recall in their choice of motives Egyptian paintings like the pavement of Tell-el-Amarna. This Nilotic tradition, which is very marked in the pictorial designs of Mycenaean Crete, is well brought out by the subject represented on a painted clay sarcophagus or "larnax" from a bee-hive tombs at Ligortino, some hours north of the site of Knossos, destroyed with the village itself during the recent insurrection. The design of this, which I had happily been able to copy, shows water-fowl among papyrus-like plants, one of which, as often in Egyptian paintings, is seen pursuiving a butterfly. These motives, parallels to which recur on some of the lentoid gems of the island, are specifically Nilotic and quite out of place in Crète. In this connexion it is worth observing, that these clysarcophagi which form so characteristic a feature in the Mycenaean sepulchral chambers of the island, and which have been erroneously supposed to represent houses, are, in fact, almost literal copies of the painted wooden chests of contemporary Egypt.

Il n'y a aucun doute, que l'on avait bâti le Palais de Knossos d'après un modèle égyptien. Quand on lit la description de M. Arth. Evans pendant ses fouilles, comment il trouvait le Palais de Minos, on croirait voir les architectes égyptiens en plein travail de construction. Et pourquoi ne pourrait-on pas s'imaginer une telle fiction? Diodore raconte [1] que Dadale, architecte grec, en Égypte a exécuté tant de chefs-d'oeuvre que les Égyptiens lui en ont témoigné l'honneur divin. Il n'y a donc rien qui

[1] Diodore I, 97.

s'oppose à ce qu'un architecte égyptien ait pu joué un semblable rôle en Crète. J'ai cependant ici une observation importante à faire. M. Evans remarque que les fouilles qu'il a faites dans le palais de Knossos appartiennent au temps de la XVIIIe dynastie, tandis que les fouilles qui ont été faites plus tard, p. ex. par M. G. Hogarth, avaient relation au temps plus ancien, c'est-à-dire à la XIIe dynastie. En ceci il se trouve d'accord avec M. Flinders Petrie, qui found pottery of this style at Kahun in a XII Dynasty association and rightly insisted on its Aegean source. In one of the chambers of the Palace of Knossos pieces of fresco were found executed in the same prae-Mycenaean style, upon which is seen a figure of a youth gathering crocuses and placing them in ornamental vase. This fact alone gives a sufficient idea of the high state of culture that prevailed within the Palace of Knossos at the end of the third or the beginning of the second millennium before our era, and sufficiently explains the civilized intercourse with the Egypt of the Middle Kingdom which was instrumental in conveying the diorite monument to the place where it was brought to light. Il est, d'après tout ce qui précède, probable que le palais de Knossos a été fondé environ l'an 2000 ou, plus précisément 2100 a. J. C., et habité jusqu'à l'an 1400 ou 1300 a. J. C. environ. Si les Crétois sont allés en Égypte pour y apprendre à bâtir leur palais de Minos, ou si les architectes égyptiens sont venus en Crète, à la demande de Minos, pour le bâtir, nous ne le saurons jamais; mais ce que nous savons, c'est que l'architecture égyptienne par cette occasion a été introduite en Crète.

Je ne peux quitter ce sujet sans dire quelques mots sur la voûte et les colonnes. J'ai dit plus haut, que les Étrusques savaient construire l'arc et la voûte, dont ils ont laissé un souvenir si beau dans la porte de Volterra et dont ils ont appris aux Romains et plus tard à toute l'Europe un emploi si riche et si varié. Dans son excellent ouvrage Lübke affirme, il est vrai, que les Étrusques eux-mêmes ont inventé la voûte; mais à mon avis, c'est une erreur capitale [1]; ils ont fait la connaissance de la voûte en Egypte et l'ont apportée toute prête dans leur pays, et j'insiste d'autant plus sur cette opinion, parce que l'ouvrage de Lübke a quelque autorité dans la science et pourrait facilement induire le lecteur en erreur; l'invention de la voûte était d'ailleurs une création architectonique si remarquable et a joué un rôle si important dans toutes les époques, dans l'antiquité comme dans les temps modernes, qu'il n'est pas permis de négliger son histoire ou de la laisser en suspens, quand il est possible d'en donner des éclaircissements probables.

On peut dire de même des différents ordres de colonnes, notamment le dorique et l'ionique. Les noms grecs supposent une origine grecque, mais je crois néanmoins qu'ils sont tous les deux inventés par les Égyptiens. Lepsius a déjà depuis longtemps démontré que la colonne dorique s'est développée du pilier quadrangulaire en Égypte. En étudiant les différentes formes qui se trouvent dans les tombeaux de Benihassan, bâtis sous la XIIe dynastie, il a pu suivre et décrire le procédé, employé pour produire

---

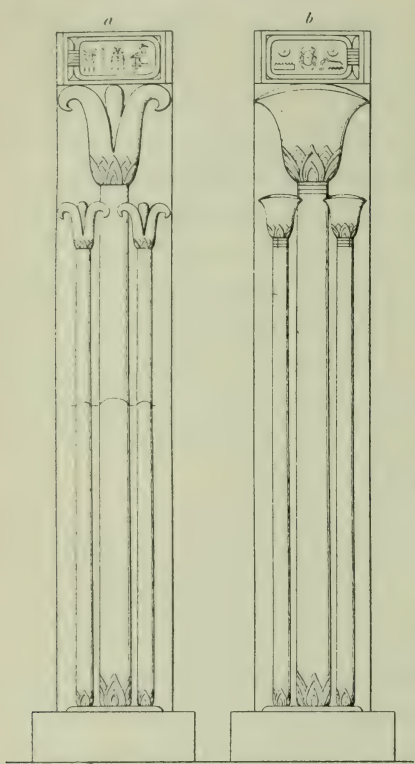
[1] Vilh. Lübke, *Kunsthistorien, bearbeidet af Jul. Lange*, p. 199.

successivement les diverses transformations. L'architecte égyptien aurait commencé par tailler le pilier quadrangulaire dans la vive montagne; il aurait transformé celui-ci d'abord en une colonne octogonale en coupant les quatre angles, et ensuite, en coupant davantage les huit angles de celle-ci, il aurait obtenu une colonne de seize angles; enfin, après avoir formé la colonne avec le nombre voulu d'angles, il la pourvoyait de cannelures, probablement pour relever les angles plus fortement, et aurait ainsi environ 2100 a. J. C. à Benihassan créé la colonne dorique que nous retrouvons quinze siècles plus tard en Grèce. C'était avec raison, il me semble, que Lepsius donnait le nom de la colonne protodorique à cette colonne cannelée de Benihassan, d'autant plus qu'il ne peut exister aucun doute, que les Grecs très souvent n'eussent occasion de faire sa connaissance en Égypte elle-même.

Mais si je suis convaincu que le prototype de la colonne dorique existait en Égypte déjà avant la fin du troisième millinaire a. J. C., je n'ose pas dire de même relativement à la colonne ionique, et pourtant il y a de bonne raison pour le croire. Le professeur danois Julius Lange, profond connaisseur de l'histoire de l'art, a essayé de prouver, que la colonne ionique également avait son origine en Égypte, et il l'a fait d'une manière si claire et convaincante que je me suis rangé à son opinion; du moins son raisonnement et ses arguments sont tellement concluants qu'ils méritent d'être sérieusement examinés. L'auteur lui-même a donné un résumé de son mémoire [1],

[1] Julius Lange, *Det ioniske Kapitœls Oprindelse og Forhistorie*, Kjøbenhavn, 1877.

et je me permets d'en donner quelques extraits: "La plante du nord de l'Égypte et celle du sud jouent un grand rôle dans l'ornementation égyptienne, et c'est de ces deux formes qu'est dérivé le chapiteau à volutes qui portait en Grèce le nom de chapiteau ionique". "Les marchands phéniciens achetaient en Égypte des articles de luxe et de fantaisie et les revendaient à des peuples dont l'industrie était moins avancée. Les formes artistiques de l'Égypte se sont ainsi répandues dans d'autres pays, tels que la Phénicie, l'intérieur de l'Asie, l'île de Chypre, la Grèce, l'Étrurie". "Le chapiteau à volutes s'est donc développé en Égypte de formes ayant une signification purement locale, et qui sont tirées de la flore de la vallée du Nil..... Il a émigré de l'Égypte sous deux formes différentes, l'une à volutes séparées, l'autre à volutes reliées entre elles par le haut". "On fait, en général, dériver le chapiteau ionique de l'architecture de l'intérieur de l'Asie, notamment de celle



Piliers de granit, du temps de Thotmès III, Karnak.

de Babylone et de Ninive. En réalité, les trouvailles assyriennes ont aussi mis au jour un assez grand nombre de formes qui sont évidemment en parenté avec le chapiteau grec à volutes. Mais on n'en saurait conclure que ces formes soient originaires de l'intérieur de l'Asie". "Il est évident que, quant à l'ornementation végétale, l'art assyrien a subi de très bonne heure l'influence de l'art égyptien. La palmette, le lotus, la fleur à volutes, des compositions ornementales tout entières ont été importées en Assyrie de l'Égypte, où tous ces ornemements sont représentés par des exemplaires plus anciens et d'un caractère plus primitif. C'est à tort qu'au point de vue de l'ornementation on regarde l'art assyrien comme le père de l'art grec; il ne l'est pas; c'est seulement son frère aîné. Ils sont issus l'un et l'autre de l'art égyptien et de la flore du Nil. L'art grec ne doit son origine ni à l'influence de la Mésopotamie, ni à un mélange de cette influence avec celle de l'Égypte. Le courant s'est d'abord dirigé du sud (l'Égypte) au nord (la Phénicie); puis il s'est divisé en deux branches allant l'une vers l'est (la Mésopotamie) et l'autre vers l'ouest (la Grèce). De là la parenté existant entre l'art asiatique et l'art grec primitif. Bien longtemps après, lorsque les empires de la Mésopotamie s'étendaient jusqu'à la Méditerranée, l'art grec a certainement subi leur influence; mais, à une époque plus reculée, il a reçu ses ornements de l'Égypte par la voie de la Phénicie et de Chypre, sans concours de l'art mésopotamique. Homère, qui connaît les industries cypriote, phénicienne et égyptienne, et l'ornementation florale, ne sait rien de villes comme Babylone ou Ninive".

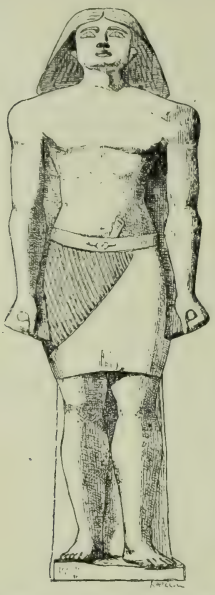
Je suis complètement d'accord avec le savant danois, que l'art grec doit son origine à l'influence de l'Égypte; s'était à mon avis le cas non seulement quant à l'art, mais en général aussi relativement à tous les élements de la civilisation, ou au moins à la plupart d'entre eux; mais lorsque Jul. Lange dit, que la communication entre l'Égypte et la Grèce avait lieu par la voie de la Phénicie et de Chypre, avec l'exclusion d'autres voies, il est certainement tombé dans l'erreur. Car sous la XIIe dynastie et encore plus sous la XIXe dynastie la Grèce et les pays de la Méditerrannée étaient en contact direct avec l'Égypte et n'avaient aucun besoin d'un peuple intermédiaire, bien que je ne nie pas que les Phéniciens d'abord de leur patrie ancienne, située au détroit de Bab el-Mandeb, et plus tard de la Phénicie, leur dernier domicile, n'aient puissamment contribué, par leur commerce, à mettre les peuples et leurs produits matériels et intellectuels en relation mutuelle. Les Phéniciens ont de cette manière plus qu'aucun autre peuple du monde, pendant de longues périodes joué un rôle civilisateur, mais ils l'ont certainement fait contre leur propre intérêt et bonne volonté, et d'ailleurs — je crois qu'il est utile d'ajouter cette dernière remarque — il faut bien se rappeler que dans les plus anciens temps les Crétois, les Mycéniens, les Étrusques, les Sardiniens probablement étaient en rapport personnel avec les Égyptiens, apprenant d'eux surtout l'architecture et les autres arts; d'après toute vraisemblance c'est par ces voies que la voûte, les colonnes dorique et ionique sont parvenues de l'Égypte à l'Europe.

La sculpture est l'art où les Égyptiens ont atteint la plus haute perfectibilité. Dans leur architecture c'est la

grandeur, les dimensions énormes, qui p. ex. dans les pyramides éveillent notre admiration; nous apercevons avec étonnement la dextérité mécanique avec laquelle les Égyptiens de trois mille ans a. J. C. levaient les immenses pierres plus de cent mètres dans l'air et les plaçaient l'une à côté de l'autre avec une exactitude parfaite. Quoique je ne puisse suivre Piazzi Smyth dans son explication fantastique de la pyramide de Kheops, adoptée par les fous, dont la folie pourrait être mesurée avec la chaleur de leur adhésion, pourtant cette pyramide est un chef-d'oeuvre si grand qu'elle est comptée avec plein droit parmi les sept merveilles du monde. Cependant c'est dans la sculpture, surtout l'art statuaire que les Égyptiens ont atteint le plus haut degré relativement à l'art en général. Et curieusement c'était sous l'ancien Règne memphitique pendant les dynasties IV—VI qu'ils atteignirent un degré qui n'a jamais été surpassé plus tard, je n'ai besoin que de nommer la célèbre statue de Scheik el-beled. Les sculpteurs égyptiens ont commencé par étudier et imiter la nature — de là le rapide développement, mais bientôt il s'établit des règles fixes de l'école, et alors l'art se perdit dans la stéréotypie. Cet art stéréotype de la sculpture s'est conservé pendant tous les temps postérieurs de l'histoire égyptienne, tandis que le premier art parfait est tombé dans l'oubli; naturellement c'est le dernier art moins parfait qui comme héritage est passé dans la possession des Grecs.

Je mets deux statues, l'une égyptienne de la Ve dynastie, l'autre grecque primitive côte à côte pour montrer leur parenté évidente, quoiqu'elles soient séparées l'une de l'autre par un laps de temps de plus de deux mille ans et qu'elles

appartiennent à deux écoles tout-à-fait différentes: la statue égyptienne est sortie de l'école naturaliste qui reproduisait le type fort et trapu alors en vogue, la statue grecque est une imitation du type svelte et élégant qui plus tard était



Statue de l'Ancien Empire.

Apollon de Tenea.

à la mode dans l'art stéréotype des Égyptiens. Elle a été trouvée à Tenea, près de Korinth et appelée "Apollon de Tenea"; le type, la pose, la frisure des cheveux, les bras pendants le long des flancs, les poings fermés avec les pouces élancés, la jambe gauche un peu avancée devant la droite — tout est tellement égyptien que l'on croirait avoir devant les yeux une véritable statue égyptienne [1]. Quant

[1] Il est curieux de remarquer, comment une preuve, une argumentation qui semble assez plausible, après une recherche plus ap-

à l'autre statue au contraire on pourrait avoir des doutes à cause de son caractère généralement humain, mais nous connaissons positivement son origine égyptienne, de sorte qu'il n'y a ici aucun doute possible.

Maintenant, en comparant les deux statues nous aurons la conviction que l'Apollon de Tenea, une des plus anciennes statues grecques, était une imitation fidèle des statues égyptiennes contemporaines, et l'on peut ainsi dire, que l'art statuaire grec commença, comme successeur immédiat, où et lorsque l'art finit en Égypte. Si la Grèce n'a pas hérité de l'art le plus parfait des Égyptiens, elle a du moins reçu d'eux toutes les habitudes mécaniques, techniques, industrielles que les Égyptiens avaient ramassées pendant des milliers d'années, sans lesquelles les Grecs n'auraient pu avancer si rapidement dans les arts. Dans les derniers temps on a trouvé plusieurs de ces Apollons archaïques; on les voit au Musée d'Athènes et ailleurs, et ils constituent une classe des monuments spéciaux qui représentent l'époque la plus ancienne de l'art grec. L'ouvrage classique de Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, dont le tome VIII est publié par Perrot seul, montre dans ces monuments une preuve évidente de la relation intime

---

profondie, peut tomber misérablement à terre comme objet de la risée universelle. Lübke dit de l'Apollon de Tenea dans son ouvrage: *Kunsthistorien*, traduit en Danois et publié par Julius Lange, p. 130: "La statue est tout-à-fait étrangère à l'art oriental, parce qu'elle montre un commencement de l'étude libre de la nature". Nous savons aujourd'hui qu'au contraire elle avait passé ce degré de développement déjà depuis deux mille ans et était arrivée à un état de pétrification d'où aucune délivrance n'était plus possible au dedans des frontières égyptiennes.

entre l'art des Grecs et celui des Égyptiens. Nous y lisons[1]: "Ce que la statuaire grecque a dû à la statuaire égyptienne, ce n'est pas seulement cette orientation (connaissance du canon égyptien). L'emprunt a été poussé plus loin. S'il est deux types pour lesquels le sculpteur ionien ou dorien, à ses débuts, paraisse avoir une prédilection marquée, c'est la figure virile, debout et nue, les bras pendants le long des flancs et des hanches; c'est aussi, qu'elle soit de l'un ou de l'autre sexe, la figure assise et vêtue, les mains étendues, avec la paume appuyée sur le dessus des cuisses. Or ces deux types sont de ceux qui tiennent le plus de place dans le répertoire courant de la sculpture égyptienne. N'y aurait-il là qu'une simple rencontre? On ne saurait s'arrêter à cette explication .... en Grèce, au VIIe siècle, les figures debout et les figures assises se présentent dans des conditions et avec des particularités caractéristiques qui ne permettent point de douter que l'art de l'Égypte ait eu quelque part à la formation et au développement de ces types". La figure virile de l'art grec archaïque est nue, mais "toutes les statues égyptiennes ont autour des reins un court pagne: la nudité complète n'était pas dans les habitudes de l'Égypte ... Enlevez le pagne et vous ne verrez plus que des ressemblances. La ressemblance générale tient à l'identité des attitudes; mais il y a certains détails de la pose et de la forme pour lesquels on ne peut guère rendre raison de la concordance des partis pris que par l'hypothèse d'une imitation directe. Toutes les figures égyptiennes ont la jambe gauche portée légèrement en

---

[1] Tome VIII, 711.

avant. Il en est de même dans les Apollons archqaïues, et pourtant, en Grèce, c'était vers le côté droit que devaient être dirigés tous les mouvements desquels on se promettait un heureux effet. Voici un autre trait où ne se trahit pas moins clairement la même docilité d'élève. Dans une figure qui a les bras pendants, il y a plusieurs manières de poser la main .... L'art égyptien s'est arrêté à un parti intermédiaire. Dans la plupart de ses images, il a fléchi quatre seulement des doigts et, en avant de ceux-ci, tendu le pouce dans toute sa longueur. C'est là une position que la main ne prend pas d'elle-même. L'arrangement que le sculpteur égyptien avait inventé ne lui avait pas été indiqué par un de ces gestes instinctifs que le dessinateur n'a qu'à saisir au passage. S'il en est ainsi, est-il vraisemblable que le sculpteur grec, cherchant lui aussi, pour la main, un mode élégant de présentation et le cherchant en toute indépendance, ait justement abouti à la disposition tout arbitraire dont s'était avisé son devancier? Au contraire, point de difficulté si l'on admet que, pour cette convention comme pour celle de la primauté attribuée au pied gauche, l'ouvrier grec n'a encore fait que prendre conseil des modèles égyptiens".

C'est une grande satisfaction pour moi de voir qu'une autorité si éminente comme celle de M. Perrot d'une manière tellement décisive milite en faveur d'une opinion que j'ai proféré depuis plus de trente ans, cette opinion que la sculpture grecque en partie a sa racine dans l'Égypte.

Parmi les monuments des Grecs anciens figure le tombeau des Harpyies où "tout, malgré l'étrangeté de certains détails, qui surprennent à première vue, est grec, le

thème, la composition et la facture" dit M. Perrot [1]. Il a été trouvé à Xanthos dans la Lycie et a été l'objet d'une foule d'explications fantastiques. A mon avis c'est un monument funéraire dont les bas-reliefs reproduisent, en imitation et partiellement en forme grecque, des idées et des représentations égyptiennes. Je citerai tout d'abord l'ordonnance et le groupement des personnages sur le côté principal du monument. A droite et à gauche de la porte du tombeau sont deux figures de femmes assises. Selon l'explication ordinaire, l'une des femmes assises doit représenter la déesse de la vie, l'autre la déesse de la mort. Je ne sais quelles raisons on peut invoquer ici, ou s'il n'y a pas dans cette interprétation une fantaisie purement arbitraire; dans tous les cas, on n'a là aucune inscription sur laquelle on puisse s'appuyer; mais une chose est certaine, c'est que l'on retrouve toujours la même manière d'ordonner et de grouper les personnages dans les tombeaux et stèles funéraires égyptiens. Le défunt, homme ou femme, est assis sur un trône, simple ou double à droite et à gauche de la porte du tombeau, souvent tenant une fleur de lotus dans une main, et devant lui sont représentés ses parents debout et lui présentant diverses offrandes. Les noms des différents personnages sont mentionnés en hiéroglyphes au dessus ou à côté de chacun d'eux, de sorte que là l'interprétation n'est pas de la pure fantaisie, mais se base sur des inscriptions bien précises. On peut retrouver par douzaines dans les monuments funéraires de l'Égypte des figures groupées dans un ordre presque identique à celui que présente le monument

---

[1] Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, Tome VIII, 331.

des Harpyies dont nous parlons; il n'est pas question de l'habillement qui naturellement est différent.

Je suis fortement tenté de voir un autre motif égyptien dans les figures quatre fois répétées dont le monument a reçu son nom, c'est-à-dire quatre femmes ailées qu'on a cru pouvoir appeler Harpyies, quoique leur aspect et leur extérieur rappelle fort peu les Harpyies de la poésie grecque. Au contraire, tournons nous les yeux vers l'Égypte, nous y trouverons un autre point de rapprochement tout naturel. C'est une chose frappante en effet que la ressemblance qui existe entre ces femmes ailées et le symbole égyptien de l'âme dont nous avons parlé plus haut, surtout dans la forme où il est représenté par exemple dans "Les Monuments Égyptiens du Musée de Leide par Leemans" (M. pl. 6, 9, 12) dont le dessin en regard a été pris. Le chapitre 89 du Livre des morts nous montre comment l'âme, tenant à la main le symbole de la vie, plane au dessus du corps inanimée embaumé étendu sur un lit de repos, afin que, ainsi que le dit le texte hiéroglyphique, l'âme puisse aller se réunir à son corps. Dans le texte cité des "Monuments de Leide" l'âme est représentée assise en croupe sur un taureau sacré, derrière un personnage qui est peut-être le corps inanimé ou plutôt son *ka*, qui est le représentant de la vie latente du mort. En combinant cela avec une autre figure égyptienne qui se

trouve au Musée de Stockholm, où l'on voit la momie inanimée étendue sur un taureau sacré lancé à toute vitesse, on reçoit l'impression que le sens de ces allégories est que le corps — ou le *ka* — doit être préservé de la destruction et conservé intact jusqu'à ce qu'il soit de nouveau réuni à l'âme. Il est donc à supposer que ce que l'on appelle les figures de Harpyies, représentées sur le "monument de Xanthus" ne sont pas autre chose que l'emblême égyptien si souvent mentionné de l'âme séparée de son corps et s'enfuyant avec ce corps (ou son *ka*) pour le faire échapper à la destruction jusqu'à ce qu'elle soit réunie à lui à l'accomplissement des temps. De cette manière se résout la difficulté que signale le duc Luynes dans son "Mémoire sur les Harpyies" [1] où il dit: "Un emblème que les archéologues ont considéré comme celui de l'âme, vient encore, par son identité avec les harpyies et les sirènes, augmenter l'inévitable confusion dont nous venons de parler. On en voit un exemple bien connu sur le vase de Céphale et Procris, où paraît au dessus de l'héroïne blessée, un oiseau à tête humaine. Au cabinet de médailles, à Paris, existe un autre vase dont la peinture représente Hercule assommant le taureau de Crète. L'âme du monstre s'exhale, dit M. de Witte, sous la forme d'une sirène.

Je suis d'avis que c'est encore la même figure égyptienne que nous retrouvons sur le mur funéraire de Cœre, et comme elle se rapproche intimement de l'antique forme égyptienne que nous trouvons au chapitre 89 du Livre des morts, elle témoigne d'une importation directe d'Egypte en

---

[1] *Annales de l'Institut archéologique*, vol. XVII, p. 10.

Etrurie, et non d'un passage à travers la Lycie, de même que, de quelque manière que l'on conçoive le monument de Xanthus, il faut dire que les figures qu'il représente sont bien grécisées. Il semble d'ailleurs que la figure égyptienne dont nous nous occupons ne soit pas unique en Étrurie. En dehors du tombeau de Cœre, on la retrouve aussi sur d'autres monuments étrusques, selon le récit du duc de Luynes dans le Mémoire, nommé plus haut [1], où il est dit: "Un magnifique scarabée étrusque de la plus belle époque archaïque porte, gravé en creux, sur son plat, Ajax chargé du corps d'Achille. L'âme du héros expirant s'enfuit personnifiée par un jeune homme nu de petite stature. Le dos de ce scarabée est orné d'une gravure en relief représentant une femme vêtue d'une tunique courte, avec des ailes et le corps d'un oiseau, les bras ployés sur la poitrine et la tête abaissée".

Enfin il y a encore une espèce de monuments qui semblent indiquer un rapport entre l'art égyptien et l'art le plus ancien des Grecs. Ce sont les statues assises, appelées les Statues Branchides qui bordaient la voie sacrée montant jusqu'à l'entrée du temple d'Apollon Didyméen à Milet. Les personnages représentant des hommes, quelquefois des femmes, sont assis sur un siège carré; les pieds, qui passent sous le bord inférieur du vêtement sont serrés l'un contre l'autre; les mains sont posées sur les genoux La pose est à peu près la même que celle des statues assises en Égypte devant la porte des temples comme la dite Statue vocale de Memnon qui avec son pendant était

---

[1] *Annales de l'Institut archéol.* ibid. p. 11.

Statue de Milet.

placée devant le temple funéraire d'Amenhotep III. En Égypte on trouve des allées des statues de dieux et de rois, des sphinx et des béliers rangées des deux côtés de l'avenue sacrée; en Égypte on trouve de même des statues devant les portes des temples funéraires. Il semble qu'à

Colosses d'Amenhotep III (statues de Memnon), à Thèbes.

Milet les deux coutumes étaient combinées; car là, la voie sacrée était flanquée par des tombeaux précédés de statues assises qui ainsi formaient l'allée des deux côtés de la voie[1].

[1] Perrot, *Histoire de l'art*, V. VIII, 271.

2. Industrie, métiers, labourage, pâturage.

On disait généralement, surtout avant que l'égyptologie ait jeté sa lumière inattendue sur l'archéologie de l'Orient, que les Phéniciens avaient découvert l'alphabet, le verre, la monnaie, la mesure, le pesage. Mais il n'en est rien. Les Phéniciens, étant le peuple commercial de l'antiquité pouvaient sans doute de leur premier centre de commerce au détroit de Bab el-Mandeb facilement venir à l'Inde et par intermédiaires jusqu'à la Chine et au Japon; ils pouvaient venir à Elam, à Babylone et aux autres pays de l'Euphrate et du Tigre; ils pouvaient traverser l'Égypte en y fondant des factoreries et des colonies en différents endroits; et plus tard ils pouvaient de leur nouveau centre de commerce sur les côtes phéniciennes parcourir en tout sens la Méditerrannée — en peu de mots ils pouvaient trafiquer avec tous les peuples depuis l'extrême Orient jusqu'à la mer baltique, changeant entre eux réciproquement les produits matériels et les idées intellectuelles. Occupés comme ils étaient de leur commerce ils n'avaient aucun temps de faire des découverts pour leur propre compte.

Dans cette grise antiquité il n'y avait que deux centres de culture: l'un était Babylone, l'autre l'Égypte; ils étaient

à peu près contemporains; ils se développaient simultanément sans être influencé l'un par l'autre. Il est souvent difficile de dire du quel des deux l'instigation est venue, par exemple quant à la question sur l'origine de l'alphabet. La civilisation babylonienne est basée sur l'écriture cunéiforme, celle de l'Égypte sur l'écriture hiéroglyphique; les deux systèmes commençaient de la même manière, c'est-à-dire par la peinture des objets matériels, de sorte que l'alphabet pouvait se développer également des deux systèmes par une évolution analogue, et quoique je sois intimement convaincu que l'alphabet est dérivé des hiéroglyphes égyptiens, je ne nie pas qu'il n'ait pu avoir son origine dans l'écriture cunéiforme.

Il est d'ailleurs difficile de distinguer entre l'héritage égyptien et l'héritage babylonien. Quelquefois on les trouve côte à côte l'un et l'autre. Je pense ici au double récit que la Genèse donne du déluge. Voici d'abord le récit Élohistique [1]. Le déluge commence quand Noé était âgé de six cents ans, au second mois, au dix-septième jour du mois, qui correspondait avec le 1 Thot de l'année fixe Jul. 1138 a. J. C., et finit l'année suivante au vingt-septième jour du second mois (l'année juive, 355 jours, + 10 jours = 365 jours, une année égyptienne) et dura ainsi un an, du solstice d'été au solstice d'été suivant [2].

Voilà le récit Élohistique du déluge. Nous voyons que l'Élohiste était assujetti à l'influence égyptienne; car il a

---

[1] La Genèse, chap. VII, v. 6, 9, 11, 13–15, 16, 18, 19, 20, 21, 24; chap. VIII, v. 1, 2, 3, 4, 5, 13, 14.

[2] J. Lieblein, *L'Exode des Hébreux* dans *Proceedings of the Soc. of Bibl. Archæol.* 1898, p. 280 ss.

clairement modelé son déluge sur l'inondation du Nil. C'est surtout l'élément chronologique du récit qui le prouve avec évidence.

L'autre récit nous est représenté dans la rédaction de Jahwe, que voici, La Genèse, Chap. VII, v. 10: Et il arriva qu'au septième jour les eaux du Déluge furent sur la terre.

V. 12. Et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits.

V. 17. Et le Déluge se répandit pendant quarante jours sur la terre, et les eaux crûrent et élevèrent l'arche, et elle fut élevée de dessus la terre.

V. 22. Toutes les choses qui étaient sur le sec, et qui avaient respiration de vie en leurs narines, moururent.

V. 23. Tout ce donc qui subsistait sur la terre fut exterminé, depuis les hommes jusqu'aux bêtes, jusqu'aux reptiles, et jusqu'aux oiseaux des cieux; et il furent exterminés de dessus la terre; Noé demeura de reste, et ce qui était avec lui dans l'arche.

Genèse, chap. VIII, V. 6: Puis il arriva qu'au bout de quarante jours Noé ouvrit la fenêtre qu'il avait faite à l'arche.

V. 7. Et il lâcha un corbeau, qui sortit, allant et revenant, jusqu'à ce que les eaux séchassent sur la terre.

V. 8. Il lâcha aussi d'avec soi un pigeon, pour voir si les eaux étaient diminuées sur la terre.

V. 9. Mais le pigeon ne trouvant pas sur quoi asseoir la plante de son pied, retourna à lui dans l'arche; car les eaux étaient sur toute la terre. Et Noé avançant sa main, le reprit et le retira à soi dans l'arche.

V. 10. Et quand il eut attendu encore sept autres jours, il lâcha encore le pigeon hors de l'arche.

V. 11. Et sur le soir le pigeon revint à lui; et voici il avait dans son bec une feuille d'olivier qu'il avait arrachée, et Noé connut que les eaux s'étaient retirées de dessus la terre.

V. 12. Et il attendit encore sept autres jours; puis il lâcha le pigeon, qui ne retourna plus à lui.

Selon le récit de Jahwe le Déluge dura 40 jours et 40 nuits + 3 semaines; ce Déluge était par conséquent calculé d'après une inondation vernale de Babylone, extraordinairement grande et désastreuse, il est vrai, mais qui n'était pourtant en réalité autre chose qu'une inondation accidentelle de Chaldée. A mon avis le récit de Jahwe avait son origine à Babylone, et le récit de l'Élohim son origine en Égypte, et pourtant tous deux ont été insérés côte à côte dans le texte de la Genèse.

Cependant, nous revenons aux découvertes supposées des Phéniciens. Comme nous avons déjà dit, ils ne les ont pas faites eux-mêmes, mais ils auraient pu apprendre l'usage de la monnaie, de la mesure et du pesage aussi bien à Babylone qu'en Égypte, quoique les Égyptiens connussent la mesure et le pesage depuis les plus anciens temps, surtout dans la liturgie funéraire. Par contre le verre était en Égypte d'un emploi si fréquent dans la vie journalière qu'il ne pouvait pas échapper à l'attention des Phéniciens. Dans les plus anciens tombeaux on voit representée la fabrication du verre: les ouvriers égyptiens fondent le verre par le feu, soufflant dans un tuyau ils allument le feu et forment le verre; enfin on remarque en effet dans

les peintures de l'ancien empire de nombreux modèles de vases à ondulations aux couleurs les plus variées.

Lepsius a dans son excellent mémoire sur les Métaux [1] d'une manière claire et lumineuse démontré comment les Égyptiens ont préparé les durables couleurs avec lesquelles ils ont inscrit leurs textes hiéroglyphiques et peint leurs tableaux coloriés. Ils ont d'abord fondu le verre; puis pulvérisé du lapis-lazuli ou de l'émeraude ou d'autres minéraux qui donnaient les couleurs désirées, et ils ont mêlé la masse pulvérisée dans le verre fluide, jusqu'à ce qu'il fût pleinement trempé. Par là le procédé était terminé. Lorsque le verre s'était durci, on pouvait le garder jusqu'à ce que l'on en eût besoin. Alors on pulvérisait le verre colorié et l'on délayait la poudre dans de l'eau ou de l'huile pour l'appliquer sur le monument.

Sa Maj. le Roi Oscar II a envoyé à notre Université de Christiania comme présent une momie égyptienne. Assisté par plusieurs savants j'ai fait une étude détaillée de la momie. M. Sophus Torup, professeur en médicine à notre Université a traité des couleurs de la momie, ce qui nous intéresse ici spécialement. Il ne connaissaît pas le mémoire de Lepsius et ne savait rien de ce que Lepsius avait écrit sur la fabrication égyptienne des couleurs, mais, curieusement, il décrit le procédé de la même manière que Lepsius, il parle souvent de fondre le verre ensemble avec des minéraux et des métaux, par exemple de la malachite et du cuivre, qui donnent les couleurs constantes au verre. Il est donc très probable que tous deux, Lepsius et Torup,

---

[1] C. R. Lepsius, *Die Metalle in den aegyptischen Inschriften.*

avaient raison; car on regarde généralement le fait, que deux individus qui étudient la même question indépendamment l'un de l'autre et néanmoins arrivent au même résultat, comme une preuve assez forte.

Il se trouve plusieurs tombeaux qui donnent des détails assez complets sur la vie privée et sur les travaux journaliers du défunt et de ses fonctionnaires et domestiques. Ils sont surtout fréquents sous l'ancien empire memphitique. Dümichen a publié le beau tombeau de Tii à Sakkara, appartenant à la Ve dynastie. Un autre tombeau, appartenant à un grand fonctionnaire appelé Ptah-hotep, est également à Sakkara; il a été publié par Lepsius, et il donne un drastique et vivant tableau des hommes et des animaux. Aussi un tombeau d'El Kab de la XVIIIe dynastie donne de pareils renseignements. C'est le tombeau de Peheri que je traiterai un peu en détail, parce qu'il nous présente probablement un spécimen qui appartenait au temps quand l'Égypte commençait à se mettre en rapport avec les îles orientales de la Méditerranée. Le défunt Peheri est debout, regardant les travaux, accompagné de trois domestiques qui portent les sandales et les ustensiles de leur maître; devant celui-ci sa voiture, tenue prête, attelée de ses chevaux, pour qu'il pût aller surveiller ses serfs et regarder, comment ils travaillaient et labouraient les terres, semaient la semence, comment ils fauchaient la moisson, battaient le blé, comment ils vannaient le grain et l'emmagasinaient. Dans les régistres inférieurs on voit les pasteurs, comment ils soignent leur troupeaux; comment les mineurs travaillent l'or en forme d'anneaux ou de poussière et le pèsent enfin à la balance de la manière usuelle. A la fin

on voit, comment, après la récolte terminée, le grain était envoyé probablement d'après des règles fixes, dans différents magasins officiels des temples ou des palais royaux.

Plus bas dans le tombeau on voit comment les Égyptiens disséquaient le long du dos les poissons et les oiseaux pour les déplier, les saler et les torréfier. C'était, comme il paraît, une espèce de *Bökling* (*Bückling, Pöckling*) découverte par un pêcheur qui a prêté son propre nom à la fabrication. Chose merveilleuse! La fabrication des conserves dans les branches des poissons et des oiseaux apparaît subitement dans le tombeau de notre fonctionnaire Peheri de la XVIIIe dynastie et semble être oubliée jusqu'à ce qu'elle apparaisse de nouveau au milieu de l'Allemagne environ 3000 ans plus tard comme une nouvelle découverte.

Comme dernier document de cette catégorie je citerai le tombeau de Rekhmaré publié par M. Ph. Virey dans les *Mémoires publiés par les Membres de la Mission archéologique française du Caire*, Tome V; Rekhmaré était un haut fonctionnaire sous le règne de Thotmès III; il nomme dans ses inscriptions et peint dans ses tableaux les tributs qu'il avait reçus au nom de ce Pharaon des quatre royaumes que Thotmès III pendant des guerres avait conquis, et comme c'était une espèce de catalogue officiel tracé au centre des productions des tributs, la description doit être vraie dans ses détails et par conséquent d'une grande importance.

Voici comment les quatres peuples se suivent, les uns les autres dans le tombeau de Rekhmaré. Ce sont d'abord les Punti que nous connaissons peut-être mieux

que tous les autres. L'inscription qui les introduit s'exprime ainsi [1]:

I. "Ils viennent en paix les grands de Punt à l'état de courbés pour saluer, avec leurs tributs, au lieu où se trouve Sa Maj. Thotmès III, vivant toujours, toutes les bonnes offrandes de leur pays". Les tributs qu'ils apportent sont d'après les tableaux: Encens d'anti, arbres vivants d'anti, peaux de léopards, léopards vivants, or, électros, ébène, dents d'éléphants, oeufs et plumes d'autruches, nacre.

II. Puis "viennent en paix les grands de Kefti et des îles au milieu de la Grande Verte (de la Méditerranée), à l'état de courbés et d'inclinés pour la volonté de Sa Maj. Thotmès III, vivant toujours; à cause de ses victoires sur tous les pays ils apportaient leurs tributs sur leur dos pour qu'il leur soit donné le souffle de vie". Parmi les tributs figurent une grande quantité de vases en partie élégants, en partie asymétriques, baroques qui témoignent d'une industrie assez avancée, briques d'argent, anneaux d'or ou d'électros, une dent d'éléphant.

III. Ensuite "viennent en paix les grands du sud, les Togens et les Khenthunnofres à l'état de courbés pour saluer, avec leurs apports, au lieu de Sa Maj. Thotmès III, vivant toujours, afin qu'il leur soit donné le souffle de vie". Ce sont des Éthiopiens qui dans les tableaux présentent au Pharaon leurs tributs: plumes et oeufs d'autruches, anneaux d'or, sachets de poudre de l'électros, peaux de léopard, dents d'éléphant, briques d'argent, ébène, cynocéphale, une girafe,

---

[1] Ph. Virey, *Le Tombeau de Rekhmaré*, p. 29; les tableaux commencent Pl. IV.

boeufs à grandes cornes, une meute de lévriers nubiens, un léopard vivant.

IV. Enfin "viennent en paix les grands de Ruthennu et des pays du nord, à l'état de courbés et d'inclinés, leurs tributs sur leur dos afin qu'il leur soit donné le souffle de vie". Parmi les tributs offerts au Pharaon je citerai: Vases de différentes espèces, or et argent en anneaux, un char de guerre, deux chevaux, un ours de la Syrie, un éléphant du même pays à peu près de la même grandeur que l'ours, ébène, ivoire.

Ces tributs des différents peuples méritent d'être étudiés avec la plus grande attention, parce qu'ils nous montrent d'une manière sûre et autentique l'état et le progrès de l'industrie du monde civilisé environ deux mille ans a. J. C. L'égyptologie fête ici un de ses triomphes les plus décisifs. Sans cette science il aurait été impossible de tracer une peinture si exacte de la civilisation humaine à un moment naguère regardé comme préhistorique.

Epilogue.

I.

Parmi les papiers laissés par mon père, le Professeur Lieblein, j'ai trouvé cette 3e partie des "Recherches sur l'histoire et la civilisation de l'ancienne Egypte", qui furent son dernier manuscrit. Bien qu'il n'ait pu malheureusement accomplir son œuvre, j'ai cru devoir la rendre accessible au monde scientifique, tant à cause de sa valeur possible que parce que je sais agir conformément au désir du décédé. Il appelait lui-même ces "Recherches" son *Testament scientifique* et je ne crois pas me tromper en pensant qu'il avait en vue d'y faire une sorte de résumé de ses recherches égyptiennes.

Si l'ouvrage a pu avancer vite, c'est grâce au concours apporté par la Direction de l'Université. Nous lui en adressons nos plus vifs remerciments ainsi qu'à M. *W. Schencke* docteur ès-lettres, spécialiste et l'un des plus chers élèves de mon père. Il a fait tous ses efforts pour la publication de l'ouvrage et à sa plume sont dues les paroles suivantes.

Lilås à Eidsvold en janvier 1914.

Severin Lieblein.

II.

Le manuscrit de la 3e partie des "Recherches" fut remis en main au soussigné par M. *Severin Lieblein* avec prière de le faire paraître. Je me suis empressé de satisfaire à sa demande.

J'ai seulement à faire observer que le manuscrit, à l'égard des illustrations, ne contient pas pour chaque cas des éclaircissements précis. J'ose espérer cependant avoir été assez heureux dans mon choix.

Maintenant que l'ouvrage est prêt, jusqu'au point où il a été donné à l'auteur d'arriver, j'éprouve le besoin de le faire suivre de quelques mots consacrés à la mémoire du défunt.

Jens Daniel Carolus Lieblein[1] était né à Christiania le 23 décembre 1827. Son père, ouvrier, mourut de bonne heure et le fils, dès l'âge de 11 ans, dut gagner sa vie. Les 14 années qui suivirent, il les passa dans une scierie la pluspart du temps, comme sous-chef à Brække dans le Rakkestad.

Cependant ayant des dispositions pour les études il y employait ses moments de loisir, surtout à celle de l'histoire. A part cela il sut apprendre les principes fondamentaux

---

[1] Voir I. B. Halvorsen: Norsk Forfatter-Lexikon III (1892) pp. 525, ss.

de l'allemand et du français. Il eut aussi l'occasion de recevoir un peu d'enseignement en grec et en latin. Enfin à 25 ans il put entrer à l'école de Holth à Christiania et après y avoir passé 2 ans comme élève et comme maître passat-t-il son baccalauréat (1855) avec la note "laudabilis".

Il se décida pour la ligne historico-philologique, l'histoire étant depuis longtemps son occupation favorite. Ayant maintenant l'occasion de sonder et de produire lui-même, il commença le travail auquel sa vocation l'avait appelé.

Lui qui avait été autrefois sous-chef dans une scierie fit comme étudiant des études d'archives desquelles il résulta deux travaux: "Om Trælasthandelen" (Sur le commerce du bois) et "Bidrag til Skov- og Sagbrugsvæsenets Historie" (Contributions à l'histoire de l'évolution des scieries et des forêts) publiées dans le nouveau journal illustré de 1857 et 1859.

Il y avait cependant un sujet bien plus grand, bien plus riche, bien plus étendu qui s'était déjà emparé de son esprit et de ses pensées. Son regard scrutateur était dirigé sur toute l'humanité.

Ce sujet, c'était le développement de la race humaine qu'il voulait suivre et c'était la genèse de la civilisation européenne qu'il voulait essayer d'éclaircir pour lui-même et pour les autres. La perspective de l'agrandissement de l'histoire universelle à l'époque où justement il était étudiant le remplit d'enthousiasme et de joie. Et "cela ne peut être pris pour un enthousiasme extravagant", dit-il dans un cours qu'il a publié en 1868 dans le 5e volume de "Norden", revue mensuelle dont il était l'éditeur. "Car mieux nous apprenons à connaître le développement de l'humanité

plus complétement nous pouvons concevoir la valeur de l'homme et son essence, sa vie et son but ici-bas. De même qu'un individu jette volontiers un regard rétrospectif sur sa propre vie, de même nous nous réjouissons et devons nous réjouir de pouvoir retracer toute la vie et le sort de l'humanité; n'est ce pas le drame le plus beau qui puisse se dérouler à nos yeux!" ("Norden", V p. 454).

Pensant d'abord que les temps immémoriaux de l'Inde pourraient lui offrir un point de départ propre à ses recherches, il se mit à étudier le sanscrit sous la direction du professeur C. A. Holmboe. Mais au bout de quelques semestres, l'Inde, sa langue et sa littérature durent faire place en son esprit à l'Égypte. Car, — je cite de nouveau le discours mentionné plus haut — les Égyptiens quant à leur histoire remontent sans comparaison le plus loin dans les temps; nous pouvons la suivre jusqu'à environ quatre mille ans a. J. C., et elle est basée non sur des confuses traditions mythiques, mais sur des monuments contemporains des événements qui les ont fait ériger et munis d'inscriptions qui indiquent clairement leur époque et leur signification.

Nous avons ici un morceau d'histoire de 2000 à 3000 ans, une histoire qui n'est pas contemporaine de l'histoire universelle connue jusqu'ici, mais qui visiblement, décrit un degré de culture plus ancienne. Le temps florissant de l'Égypte devance de beaucoup celui de la Grèce, cependant vers la fin de l'histoire de sa civilisation va de pair avec celle de la Grèce. Cette époque historique que nous procure l'Archéologie égyptienne n'est donc pas le résultat de quelques fragments épars, mais se laisse introduire

immédiatement avant l'histoire connue jusqu'ici et, comme nous l'avons dit, celle-ci remontant à environ 4000 a. J. C., allonge naturellement le fil de l'histoire à partir des Grecs, de 2000 à 3000 ans. Là se trouve la grande importance de l'archéologie égyptienne" . . . Ajoutant que les Égyptiens "comme peuple civilisateur prennent une place prépondérante dans l'histoire universelle. Ce fait n'implique-t-il pas pour nous l'engagement irrécusable d'accorder à un tel peuple notre attention? Ne devons-nous pas saisir avec joie l'occasion de jeter un regard à travers l'histoire sur les parties jusqu'ici inconnues de ce travail de civilisation humaine? Le contraire ne témoignerait-il pas d'un manque d'intérêt absolu pour les affaires les plus importantes de l'humanité? Je suis convaincu, Messieurs, que vous répondrez affirmativement à ces questions.

De même que j'ai commencé à étudier l'égyptologie à cause de l'histoire universelle [1] et que, depuis, j'ai continuellement reçu des preuves nouvelles du réel secours qu'elle rend à la compréhention du développement humain, de même je désire vous éclairer sur ce fait, Messieurs, que toute son importance se trouve là" (l. l. p. p. 456 sqq.).

Lorsque Lieblein fit ce programme pour ses recherches et son enseignement, il venait justement de rentrer à l'Université de Christiania, comme agrégé supplémentaire en égyptologie (1867). 6 ans auparavant il avait passé son examen de philologie et durant ces 6 ans 1861—67, posé les fondements de ses études égyptiennes. Pour trouver des professeurs en égyptien il dut aller à l'étranger, sa

---

[1] Voir "Recherches" p. 387.

nation, jusqu'à ce jour n'ayant pas encore pris part aux travaux d'éygptologie.

Il se rendit donc à Berlin où Lepsius fut son premier professeur et son guide aux premières étapes d'un chemin difficile; Lieblein s'en est toujours souvenu avec reconnaissance. A l'enseignement de Lepsius est dû le fait que Lieblein dès le commercement embrassa le problème chronologique avec un intérêt si profond et toujours si éveillé chez lui; cet intérêt perce plus ou moins à travers ses travaux jusqu'à la fin. Un fruit de son séjour à Berlin, pendant lequel Lieblein profita aussi de l'enseignement de Brugsch, fut son travail de début scientifique "Aegyptische Chronologie. Ein kritischer Versuch", qui parut en 1863 publié par la Société des sciences à Christiania.

Secondé par l'État, il eut l'occasion de continuer ses études. De 1863—64 il séjourna à Paris, où il fut bien reçu par Emmanuel de Rougé et à Turin; en 1867 il partit d'abord pour Londres, où il fit connaissance avec Birch et Lepage-Renouf, puis pour Leide.

En 1876 après avis de la faculté, le gouvernement proposa de créer pour lui une chaire d'égyptologie. La proposition fut acceptée par la Chambre le 16 mai et il fut nommé le 1er juillet de la même année.

Il est clair que ce devait être pour Lieblein du plus grand intérêt de visiter le pays à la littérature et à l'histoire duquel il avait consacré le travail de sa vie. Il en eut plusieurs fois l'occasion. En automne 1869 il fut envoyé par Charles XV comme représentant norvégien à l'ouverture du canal de Suez. Il parcourut alors l'Égypte jusqu'aux cataractes, et comme hôte du Khédive Ismael il eut

toutes les facilités pour rendre son séjour fructueux. Plus tard il se retrouva en Égypte dans les hivers de 1887—88 et 1899—1900. Durant ces séjours il employa principalement son temps à voir et à étudier les plus récentes fouilles et trouvailles. A l'âge avancé de 75 ans il revint encore une fois en Égypte pour assister au congrès de Hanoi (Tonkin) en 1903.

En dehors de l'Égypte, Lieblein trouva des matériaux d'études dans les musées d'Europe. Déjà en 1868 it fut appelé à Stockholm pour arranger et décrire la section égyptienne du musée national. Peu à peu, il visita la plupart des collections égyptiennes connues. Outre la section de Stockholm il a rendu compte des collections de St Petersbourg, Helsingfors, Upsala et Copenhague.

L'occasion de visiter les musées s'offrait aussi quand il voyageait pour des congrès. Peu de Norvégiens ont été d'aussi zélés et diligents membres de congrès. Depuis 1874 et bien longtemps après, il participa comme délégué norvégien à tous les congrès orientaux: à Londres, St Petersbourg, Florence, Berlin, Leide et Vienne. De quelques-uns de ces congrès il fut choisi vice-président et président de la section africaine. Au congrès oriental de Stockholm et de Christiania 1889 il remplit la fonction de vice-président. Un résultat de son estime grandissante fut qu'un grand nombre de sociétés scientifiques le choisirent comme membre honoraire.

C'est à l'époque à laquelle appartient Lieblein qu'on s'est fait un devoir de décider pour l'égyptologie les limites entre certaines diciplines et qu'on s'est procuré les matériaux nécessaires — dictionnaires, grammaires, histoires,

archéologie, etc. —; dès lors on commença de les étudier plus exactement de rechercher leur utilité d'assortir le matérial et de l'employer à la reconstruction autant que possible.

D'après ce que j'ai dit on comprendra que l'intérêt de Lieblein se concentrât sur les recherches qui le plus immédiatement visaient à la reconstruction de l'histoire égyptienne. A cet effet, il décida de participer au travail de fondement sur lequel tout devait reposer. Son intérêt éveillé pour l'histoire, intérêt dû à ce que Lepsius fut son premier maître, le conduisit, comme nous le savons déjà, à l'étude de la chronologie égyptienne.

Ce fut là surtout que Lieblein comme égyptologue trouva son terrain spécial et où il mit son apport scientifique, apport qu'il pensait être son plus important tribut au labeur des recherches égyptiennes. Parmi ses écrits j'ai déjà nommé "Aegyptische Chronologie"; outre quelques dissertations publiées dans différentes revues scientifiques, il faut citer ses "Recherches sur la chronologie égyptienne" (1873) ainsi que l'introduction de son présent traveil.

Ce fut en tenant compte de ses recherches chronologiques qu'il fit son grand livre de mots et noms hiéroglyphiques, dont la première partie parut en français, en partie subventionnée par la Société scientifique de Christiania en 1871 et la suite en allemand en 1891.

L'auteur a rassemblé dans cet ouvrage les listes généalogiques qu'offrent les monuments, et il les emploie à suppléer, contrôler et en partie aussi à corriger celles de son système chronologique.

Dans les dernières années, Lieblein a consacré beaucoup de son temps et de ses forces à l'étude de la religion égyptienne. Sa "Gammelægyptisk religion, populært fremstillet" (La religion de l'ancienne Egypte; travail de vulgarisation) en 3 parties fut publiée de 1883—85; il s'est occupé du même sujet dans une revue Anglais "Egyptian Religion" (1884). Dans ce domaine aussi il fit valoir le moment chronologique.

Une école antérieure représentée par de Rougé, Pierret, Brugsch, et en partie par Le Page Renouf, d'opinion que la religion égyptienne pendant les 4000 ans de l'histoire égyptienne se présente en tout comme la seule et même immuable grandeur. Lieblein, au contraire, fait ressortir avec force que les conceptions religieuses, dans le cours des temps, changeaient, se suivaient l'une l'autre, se développaient l'une par l'autre. Cette théorie d'évolution juste sans aucun doute, dont les traces peuvent être suivies jusqu'à Hume et qui règne de nos jours dans la science religieuse et, du reste, quant à l'Égypte formellement préscrite aussi par d'autres égyptologues; instar omnium je nomme Maspero[1].

Les recherches de Lieblein le mirent aussi finalement face à face avec la fameuse question relative à la situation et à l'importance du pays de Pun. Dans son écrit "Handel und Schiffart auf dem rothen Meere in alten Zeiten" (Christiania 1888) il cherche à démontrer que les anciens Égyptiens par la désignation "Pun" ont déroté les districts qui se

---

[1] Célèbre égyptologue, dont Lieblein faisait grand cas et avec lequel il fut en relation pendant 40 ans.

trouvent des deux côtés du détroit de Mandeb. Ce "Pun" était le centre du commerce universelle le plus ancien que nous connaissions. Les habitants de Pun, qui conduisaient leurs vaisseaux aussi bien sur le Nord-Ouest de l'Océan Indien que sur la mer Rouge étaient selon Lieblein des Phéniciens, c'est-à-dire des Phéniciens aborigènes ancètres des habitants de la Phénicie de nos jours; en effet ces Phéniciens primitifs se répandaient constamment de plus en plus vers le Nord.

Cette hypothèse téméraire de Lieblein a rencontré différentes objections; entre autres le célèbre égyptologue suédois Karl Piehl prit la parole pour le contredire.

On a contesté aussi d'autres résultats des recherches de Lieblein. On ne veut pas accepter que la chronologie soit absolument décisive ni que chaque date d'année considéré comme aussi sûre qu'elle en a l'air d'après Lieblein. On trouve plus sage de s'en tenir à la date minimum. Je ferai cependant remarquer dans cet ordre d'idées, que lorsque Lieblein qui, dans ce travail, qui fut son dernier, s'occupe aussi des fouilles de "El-Amarna" place par ex. pour les régents de la XVIIIe dynastie l'époque des régences plus tard qu'à l'ordinaire sa vieille assertion qu'il a toujours soutenue paraît être confirmée par le changement survenu dans les idées sur la chronologie babylonienne et qui par ex. a pour effet que le temps de régence du célèbre Hammurabi (ou Chammurapi), le 6e roi de la première dynastie babylonienne ne peut plus être porté à environ 2200 a. J. C., mais doit être rapproché de l'an 1900 a. J. C. (C'est l'avis de MM. Edmond Meyer, Poebel et Hermann Ranke.)

Il est bien superflu de souligner que les recherches de Lieblein sont soumises au destin commun. Une génération plus jeune de chercheurs fera avancer sans doute les études égyptiennes, mais en même temps ils adresseront des pensées d'admiration et de reconnaissance à cet homme qui incontestablement fut l'un des plus grands maîtres de cette science qui doit tout à sa remarquable persévérance et à son infatigable énergie.

Et à ces respectueux remercîments que lui envoient ses collègues, son compatriote se joint de tout cœur ainsi que ceux qui n'étaient pas à même de suivre ou de comprendre ses recherches mais qui, cependant, comprenaient que cet homme était un de ceux qui honorent leur pays.

En cette occasion, j'ose encore ajouter un merci; le merci de ceux qui lui étaient chers, soit comme amis, soit comme élèves ou l'un et l'autre à la fois; ils s'en souviendront comme d'un ami fidèle et dévoué. Il a été fidèle à son maître Lepsius à ce point qu'il s'irritait pendant des années contre une nouvelle école concernant l'égyptologie — "l'école de Berlin", avec Erman en tête — parce que cette école osait attaquer et changer certaines choses acceptées par Lepsius. Il ne s'agissait pourtant que de quelque chose d'aussi innocent qu'un système de transcription. De même il fut fidèle pour ses amis et ses élèves qui en retour lui témoignaient des sentiments bien dévoués.

Il fut d'une fidélité inébraulable aussi dans l'accomplissement de ses devoirs, dans ses études et dans son travail.

Une série d'importants ouvrages, des mémoires scientifiques et des articles de revues ainsi que quelques écrits destinés au grand publie, qu'il laisse sont un vivant témoignage de son infatigable assiduité au travail.

Il continuait dans sa vieillesse de préparer sans relâche son dernier ouvrage, lorsque la mort, de laquelle il avait déjà reçu des avertissements, vint lui ravir la plume de la main.

Il est décédé dans sa propriété de Lilås à Eidsvold le 13 août 1911.

Christiania en janvier 1914.

Wilhelm Schencke.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 05 22 08 014 9